

Nathalie Charlier

ECSTASY

Tome 1

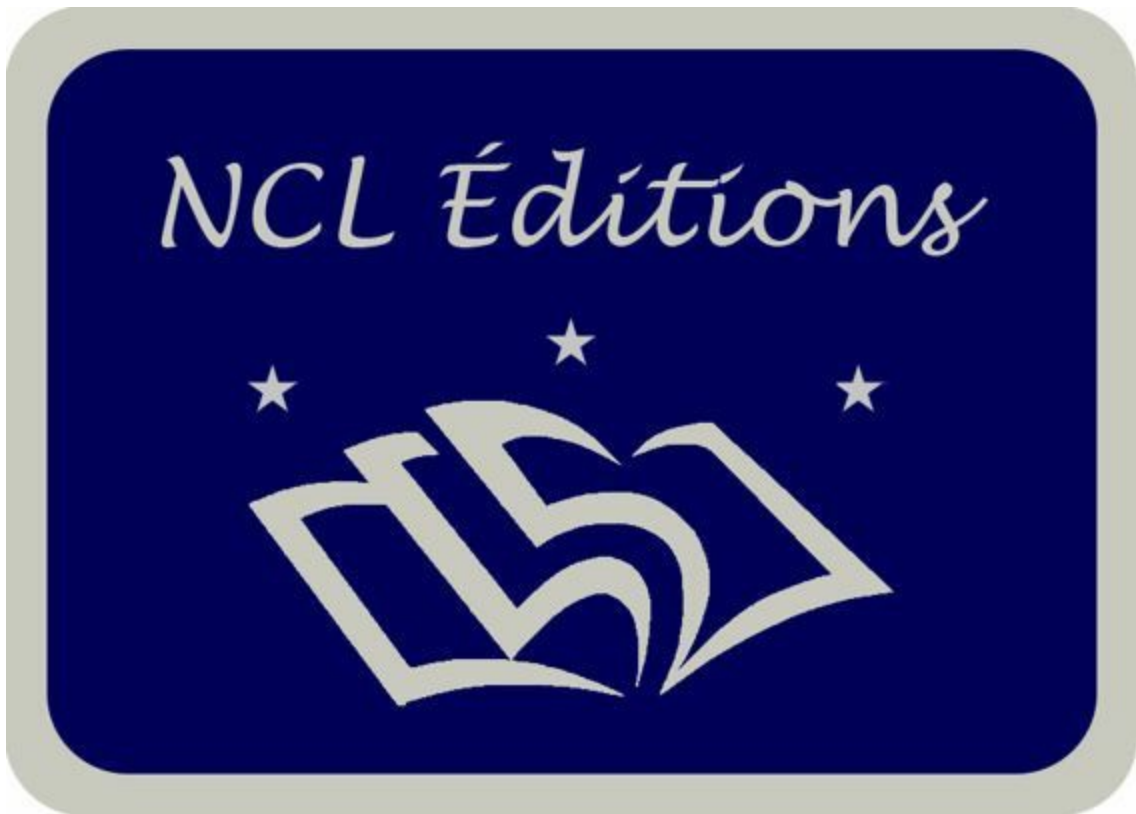
Without you

Roman New Adult

NCL Editions



ECSTASY
TOME 1
WITHOUT YOU



© 2016 NCL Éditions
Tous droits réservés ISBN : 979-10-92634-26-6
E-mail : ncl.editions@gmail.com
Site internet : www.nathalie-charlier.com

Existe également en livre format broché

Nathalie CHARLIER

ECSTASY

WITHOUT YOU

TOME 1

ROMAN

*À Nathalie, ma Nathy,
Ta sensibilité est une force
dont tu n'as pas conscience...
Ton amitié m'est très précieuse.*

*No, I can't forget this evening
Or your face as you were leaving,
But I guess that's just the way the story goes
You always smile
but in your eyes your sorrow shows
Pete Ham/Tom Evans*

Madie

— Alors, pas trop stressée ? demande ma mère, en se tournant vers moi.

Je l'observe avec tendresse, tout en lui souriant. De nous deux, je ne sais pas laquelle est le plus sur les nerfs.

— Laisse-la tranquille, chérie, murmure mon père, après m'avoir fait un clin d'œil dans le rétroviseur.

— Mais elle est tellement jeune ! Et s'il lui arrive quelque chose ? Ou si elle se fait agresser ? Tu y as pensé ?

Puis, pivotant à nouveau, elle m'observe, avant de reprendre.

— Tu sais, le poste de secrétaire à l'agence bancaire n'est toujours pas pourvu. Je suis sûre que tu pourrais encore postuler.

Ça y est, c'est reparti. Ces deux dernières semaines, il n'y a pas eu un seul jour où elle ne m'a pas servi ce discours. Bien entendu, je ne la blâme pas. Elle s'inquiète pour moi et a du mal à accepter que je quitte le nid. Toutefois, j'ai dix-huit ans, elle doit me laisser faire mes propres choix. Et je regrette, mais je n'ai jamais aspiré à devenir secrétaire de direction dans une banque.

— Arrête de paniquer, rétorque papa. Dieu prendra soin d'elle.

Voilà. En quelques mots, il a résumé ce qu'est notre existence. *Dieu prendra soin d'elle*. C'est la réponse à tout. Pourtant, mes parents, que j'observe à la dérobée, sont des gens formidables. Droits, honnêtes et aimants. Toute leur vie... non... toute notre vie est axée sur la religion et l'enrichissement spirituel qu'elle apporte. Oh, n'allez pas croire qu'ils sont intégristes ou quelque chose dans ce genre, ce serait une erreur grossière. Mais, comme tous les membres de ma famille, la foi tient une part importante, voire primordiale.

J'ai grandi et j'ai passé toute mon enfance à Rochesson, petite ville des Vosges. Mon père y est employé municipal et ma mère travaille dans une banque de Gérardmer, située à quelques kilomètres. Je crois que ce qui a dominé mon quotidien, de tout temps, c'est l'ennui. C'est qu'il n'y a pas grand-chose à faire là-bas ! Bien sûr, il y a le ski en hiver et les balades autour du lac en été. Mais enfin, c'est quand même limité et on en a vite fait le tour. Personnellement, ça ne me dérange pas du tout de ne pas avoir d'occupation particulière. À vrai dire, j'aime rêvasser. Je pense à mon avenir proche ou lointain, à ce que je voudrais faire de ma vie. Et si Rochesson peut être considéré par certains comme le trou du cul du monde, il y a un aspect rassurant à vivre dans une petite communauté où tous se connaissent.

Ma famille y est respectée et appréciée. D'abord, nous en sommes originaires. Ensuite, mon père y est également diacre. Dans la mesure où il était fou amoureux de maman, il n'est pas entré dans les ordres pour devenir prêtre, mais sa ferveur est demeurée intacte et sa piété force l'admiration. Ma mère, tout comme mon frère et ma sœur aînés, partage ses convictions et est très active dans notre

paroisse. Moi, j'ai toujours fait preuve d'un peu plus de recul, même s'il me semble important de croire en des valeurs. Cela donne un sens à l'existence. Sans doute, est-ce lié à mon jeune âge et au fait que j'ai envie de vivre une multitude d'expériences avant de me poser. Quand je parle d'expériences, je fais évidemment référence à un avenir professionnel. Pour la part intime, les choses sont autrement plus compliquées.

Outre le fait que j'ai été éduquée de manière traditionnelle et surtout assez conformiste, mon caractère réservé n'aide pas franchement à nouer des contacts. Alors, les relations amoureuses, je peux le dire sans rougir, ce n'est vraiment pas mon truc. Je n'ai jamais eu de petit ami, hormis un garçon au collège qui m'a embrassée à la sauvette un jour. J'avais quinze ans et l'expérience m'a tellement écoeurée que je n'ai pas eu envie de la renouveler. C'est vrai ça, cette langue gluante, qui se fourrait dans ma bouche, me faisait penser à une limace. Dégoûtant !

— Madeleine, nous arrivons.

Je me redresse sur mon siège et émerge de ma rêverie. Nous sommes effectivement aux abords de Strasbourg. En cette fin de mois d'août, l'air est chaud et lourd. Au moins, chez nous, dans la montagne, il y a toujours une brise agréable. Là, c'est loin d'être le cas et je me demande comment je pourrai supporter cela.

Je connais déjà l'appartement où je vais résider. Enfin, quand on parle d'appartement, on devrait plutôt dire un studio. C'est ici que ma sœur a logé durant ses études. Elle est maintenant institutrice à Épinal, où elle vit avec son mari qui est commercial. Puis, mon frère a pris le relais, le temps de faire une licence en théologie catholique, qu'il a validée au printemps dernier. Il vient d'intégrer le séminaire et se destine à devenir prêtre. Alors, plutôt que de chercher une chambre en cité universitaire, mes parents ont prolongé le bail pour moi.

Dès lundi, j'entamerai des études de lettres modernes. Papa aurait préféré que j'opte pour les lettres classiques, sans doute à cause du latin qui lui est si cher, mais je n'ai rien voulu entendre. J'aime la littérature, mais je n'ai aucun goût pour les langues mortes. Cette année, j'ai obtenu mon bac avec mention et je suppose qu'ils imaginent que je me destine à la même carrière que ma sœur. Pour le moment, je ne les ai pas détrompés. Mais je sais en mon for intérieur que ce n'est pas ce à quoi j'aspire. Dans l'absolu, j'aimerais devenir romancière. Ceci dit, bosser dans un journal ou une maison d'édition serait, je pense, un bon début. En tout cas, l'enseignement ne fait pas du tout partie de mes projets.

Lorsque nous entrons dans le petit logement qui sera désormais le mien, il n'y a que quelques affaires à ramener. La semaine dernière, maman et moi sommes venues pour faire le ménage à fond, remplir le frigo et déposer la majorité de mes effets personnels. L'endroit a été meublé pour ma sœur et, depuis, tout est resté en l'état.

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi ils voulaient à tout prix que nous ayons un appartement bien à nous. C'est vrai, une chambre en cité universitaire aurait coûté tellement moins cher. Toutefois, je soupçonne mon père d'avoir eu un a priori négatif en apprenant que la cuisine, les douches et les toilettes étaient communes.

Remarquez, moi, ça m'arrange. Comme je l'ai déjà expliqué, je n'aime pas trop me mélanger. J'ai parfaitement conscience que, cette fois, les choses sont différentes. La solitude, la vraie, je vais réellement l'expérimenter à partir de ce soir. Parce que, quoi que j'en dise, jusqu'à présent, lorsque je sortais de ma chambre, il y avait toujours quelqu'un pour me tenir compagnie.

Pour des raisons pratiques et pécuniaires, je ferai comme mon frère et ma sœur, je ne rentrerai pas

les week-ends à la maison. Je n'y retournerai que durant les vacances. Il va donc falloir que je me débrouille toute seule. Heureusement que je dispose d'une bourse qui, si elle n'est pas très élevée, m'exonère des droits d'inscription à la fac et me permet de payer le restaurant universitaire. Pour le reste, mes parents me versent une petite somme, en plus du loyer qu'ils prennent en charge, et j'ai des économies, puisque je travaille depuis deux étés à la boulangerie du village et que j'ai toujours scrupuleusement mis de côté l'argent que je recevais de la famille à Noël ou à mon anniversaire.

Depuis que je suis enfant, ils m'expliquent que si je veux faire des études supérieures, c'est un mal nécessaire. Je comprends maintenant à quel point ça leur pèse et il me semble parfaitement normal que les efforts soient partagés. Leur demander de tout payer est purement et simplement impossible.

Après mon installation, nous nous rendons dans une petite pizzeria des environs et mangeons ensemble. L'instant est important, c'est notre dernier repas en commun avant plusieurs semaines.

À notre retour, mon père me tend un paquet, après avoir échangé un sourire complice avec maman.

— Qu'est-ce que c'est ? questionné-je, en fronçant les sourcils.

— Ouvre et tu verras...

Avec une certaine fébrilité, je dois l'admettre, je déballe le carton.

— Oh !

Ce sont les seules syllabes qui sortent de ma bouche, tant je suis surprise. À l'intérieur de la boîte se trouvent un netbook et un téléphone portable.

Pour bien comprendre mon étonnement, vous devez savoir une chose très importante à propos de ma famille. Si nous ne sommes pas totalement arriérés, à la maison, il n'y a absolument aucun équipement high-tech. À une époque où, dès l'école primaire, les gamins ont des Smartphones, personne chez moi n'en possède. Il n'y a pas d'ordinateur, pas d'accès internet et la télévision, un vieux modèle noir et blanc, n'est allumée qu'en de rares occasions. Quant à l'antenne du poste, c'est un cintre, qui ne permet pas de capter grand-chose.

N'allez pas penser que j'en suis malheureuse, car ce n'est pas le cas. On ne peut pas regretter ce que l'on ne connaît pas. Et si, pour un motif ou un autre, j'avais à faire des recherches sur le web, il me suffisait de me rendre à la bibliothèque du lycée. Voilà également la raison pour laquelle j'aime tant les livres. Lire est une passion et mon loisir favori, quand d'autres passent leurs journées devant des jeux vidéo.

— Papa ! Mais pourquoi ? Je t'assure, je n'en ai pas réellement besoin.

— Écoute, Madeleine, il y a un réseau WiFi dans l'immeuble et nous t'avons pris un abonnement minimal pour que tu puisses nous contacter en cas de problème. Si ce type d'option avait existé à l'époque de ta sœur, nous aurions fait la même chose. Nous serons soulagés de te savoir toujours joignable.

— Oui, mais...

— Ma chérie, je t'assure que tu nous rends service. Tu es tellement jeune...

Je réalise à quel point ils sont inquiets de me laisser seule dans une grande ville, alors que je n'y connais personne. Il est vrai que quand ma frangine s'est installée ici, elle avait vingt-et-un ans, puisqu'elle avait fait une partie de son cursus à Nancy, ce qui est beaucoup plus près de la maison, et qu'elle logeait chez ma tante là-bas. Pour mon frère, la situation était également différente, car c'est un garçon. Tandis que moi, j'ai dix-huit ans à peine et je n'ai jamais rien vu d'autre que ma cambrousse. Je comprends qu'ils ne soient pas tranquilles, mais il faut qu'ils se rassurent. J'ai un tempérament on ne peut plus calme et raisonnable, et je suis tout à fait digne de confiance.

Lorsqu'ils reprennent la route, après m'avoir embrassée avec effusion, je prends conscience qu'à partir de maintenant les choses vont réellement changer. J'espère simplement que tout se passera pour le mieux.

En m'installant seule à une table de la cafétéria du restaurant universitaire, je pousse un profond soupir de découragement. Cela va faire deux semaines que je suis ici et rien ne se déroule réellement comme je l'avais espéré.

D'abord, au niveau de mon cursus. J'aurais mieux fait de me renseigner un peu plus, car je me retrouve avec le latin en option obligatoire, alors que je déteste cette matière. J'ai somme toute assez peu d'heures de cours, mais le travail demandé est conséquent et je passe énormément de temps à potasser, lire et étudier, seule chez moi. En cela, le netbook constitue une aide précieuse. Donc, pour le moment, rien de catastrophique, me direz-vous ? Oui, sans doute. Seulement, il y a autre chose.

En quatorze jours, et hormis les personnels administratifs et les profs, je n'ai adressé la parole à personne et, surtout, personne ne m'a parlé. J'ai l'impression qu'il y a des clans qui se sont tout de suite formés ou qui l'étaient peut-être déjà auparavant, et il me paraît particulièrement compliqué, voire impossible, de m'intégrer. De plus, mon naturel méfiant n'arrange rien à l'affaire.

Très discrètement, je ferme les yeux et dis le bénédicité, avant de signer mon petit pain. Je sais, je sais, ce n'est pas courant, mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. Je ne peux pas manger si je n'ai pas prié un instant et effectué le signe de la croix sur le pain. Afin de ne pas me faire remarquer, j'essaie de faire les choses sans en avoir l'air. Je n'ai pas honte de ma religion, loin de là. Mais, il me semble que mes convictions ne regardent que moi et doivent rester du domaine de la sphère intime. Alors, même si je prends souvent le petit crucifix en or qui est pendu à mon cou entre mes doigts, il demeure la plupart du temps sagement dissimulé sous mon tee-shirt.

Lorsque j'ouvre les yeux, je relève la tête pour une raison que j'ignore. À l'autre bout de la salle se trouve un garçon qui m'observe en plissant les paupières. Il est entouré de toute une bande et ils ont déplacé deux tables pour les coller ensemble, afin de pouvoir se regrouper.

Précipitamment, je baisse le nez sur mon plateau en rougissant. Ma peau claire de blonde a tendance à virer très facilement au cramoisi, lorsque je suis gênée.

Pourquoi suis-je troublée, d'abord ? Sans doute, parce que c'est un canon comme j'en ai rarement vu. En fait, on dirait James Dean, mais en mieux. Grand, du moins c'est l'impression qu'il donne, châtain, avec une coupe très à la mode, le genre long dessus et un peu plus court sur les côtés, il a quelque chose de mystérieux. C'est son regard qui donne cette impression, j'en suis persuadée. D'où je suis, je ne peux pas distinguer la couleur exacte de ses yeux, mais ils sont très clairs. Je baisse la tête, une fois de plus, mal à l'aise, et quand je l'observe à nouveau, il s'est détourné. Pff ! À quoi est-ce que je m'attendais ? Ce genre de mec ne voit même pas les filles comme moi et c'est tant mieux !

Debout dans la file d'attente, Stella Gérard ne pouvait détacher son regard du garçon assis un peu plus loin. Oh, elle savait exactement de qui il s'agissait. À vrai dire, elle était au fait de tout ce qu'il y avait à connaître à propos de Nahel Elkhouri. Il était le fils d'un diplomate libanais, qui résidait à New York, et d'une ancienne actrice suédoise. Étudiant en master de musicologie, il ne vivait que

pour trois choses. La musique, la drogue et les nanas. Et dans cet ordre...

Cela ne l'empêchait pas d'être raide dingue de lui depuis qu'elle l'avait vu pour la première fois, l'année passée. Elle avait fait des pieds et des mains pour intégrer sa bande, mais avait lamentablement échoué. Impossible d'en faire partie. Ils étaient six, des garçons et des filles, mais ils ne se mélangeaient pas aux autres. Jamais.

Pourtant, avec son look sexy, elle avait cru avoir toutes ses chances avec lui. Malheureusement, elle s'était trompée. Il ne la calculait même pas. C'en était désespérant et, surtout, ça la rendait complètement folle. Seul Vince, un de ses copains, semblait vaguement s'intéresser à elle. Et encore...

En l'observant attentivement, elle remarqua que son regard était fixé sur une petite blonde, assise à une table. *Ça commence toujours comme ça*, songea-t-elle avec cynisme. *Il la regarde, elle sourit, il l'invite à boire un verre, et le soir même elle est dans son lit. Demain, il ne se rappellera même pas son prénom, tellement il aura été défoncé.*

Nahel avait tout du bad boy, de l'ange déchu, avec son charme qui agissait sur les nanas comme un aimant, et ses vices qu'il était incapable de contrôler. Le pire étant une addiction particulièrement prononcée à la marijuana et à l'ecstasy. D'après les ragots, et elle s'intéressait de très près à tous les potins qui circulaient sur lui, il avait d'ailleurs quitté les États-Unis pour venir ici à cause de cela, après un passage dans la capitale. Elle savait aussi qu'il avait un frère qui était médecin à Paris. Toutefois, il avait choisi Strasbourg, parce que son père avait autrefois fait ses études dans cette ville.

Reportant son attention sur la fille qu'il reluquait, elle réalisa avec surprise qu'elle la connaissait. Il s'agissait de Madeleine Grangier, surnommée par tous les lycéens : *la fille du vicaire*. Aussitôt, elle éclata d'un rire nerveux. Nahel avait tout intérêt à jeter son dévolu sur une autre gonzesse et vite fait. Car, s'il y en avait bien une qu'il ne pourrait en aucun cas avoir, c'était celle-là. Sa vertu était gardée comme le trésor du Graal et, à moins de l'épouser, il ne la mettrait jamais dans son lit. De plus, elle était mortellement ennuyeuse.

Elles étaient toutes deux issues de Rochesson et avaient, par conséquent, fréquenté le même lycée. Simplement, Stella avait un an de plus que Madeleine, si bien que ces derniers mois, elle l'avait perdue de vue. D'ailleurs, elle ne se souvenait pas qu'elles aient discuté ou ri ensemble une seule fois. La blondinette n'était pas très liante et lui semblait bien trop terne pour qu'elle ait envie de s'acoquiner avec elle.

Stella la scruta avec attention, avant de conclure que celle-ci était à peine jolie. Jamais maquillée, toujours vêtue d'un jean et de converses, elle n'avait pas grand-chose de féminin. À contrecœur, elle dut cependant admettre qu'elle avait un visage harmonieux, avec de grands yeux bleus, et des cheveux blonds particulièrement longs, toujours maintenus en tresse, ce qui ne les mettait aucunement en valeur. Effectivement, elle n'était pas trop mal. Enfin, si on aime le genre gamine sans formes. Stella savait que Madeleine avait dix-huit ans, même si elle en paraissait quinze.

Une nouvelle fois, son regard se porta sur Nahel. Celui-ci s'était détourné. Avec un soupir de soulagement, elle supposa qu'il l'avait observée comme il l'aurait fait avec n'importe qui. Seulement, l'instant d'après, il était à nouveau en train de la mater, comme s'il était incapable de s'en empêcher.

Se mordillant la lèvre, la jeune fille se mit à réfléchir rapidement. Madeleine allait peut-être l'aider à se faire sa place dans cette bande, qui faisait rêver tous les étudiants et surtout les nanas. Nul doute

que quand elle aurait révélé la vraie nature de la blondinette à Nahel, celui-ci n'aurait plus du tout envie de s'intéresser à cette petite pimbêche. Alors, avec un peu de chance, regarderait-il enfin dans sa direction.

Madie

— Hey ! Mais on se connaît, non ?

Étonnée, je lève les yeux vers la personne qui vient de m’apostropher. Oh, merde ! Estelle *Stella* Gérard. Une pétasse de première et, encore, je suis super sympa, parce qu’en réalité, c’est une véritable salope. Si elle s’imagine que j’ignore comment elle me surnommait l’an dernier, elle se fourre le doigt dans l’œil jusqu’au trou du cul. Oui, oui, je sais que je ne devrais pas réagir ainsi, mais c’est plus fort que moi. Cette nana me hérisse le poil. N’empêche que si mon père pouvait deviner ce qui se passe dans ma tête, nul doute qu’il m’engueulerait sévèrement. Il déteste la grossièreté et je comprends tout à fait cela. C’est pour cette raison que je me garde bien d’exprimer à voix haute ce que je pense tout bas. D’ailleurs, qu’est-ce qu’elle me veut, cette conne ?

— Estelle, murmuré-je, mal à l’aise

Sans me demander si je suis d’accord (et je ne le suis pas), elle s’installe près de moi à la table. Je sais que je voulais parler à quelqu’un, mais franchement, je n’étais pas désespérée à ce point !

— Stella, je préfère...

Comme si je n’étais pas au courant. Je l’ai fait exprès, pardi !

— J’ignorais que tu étais à la fac, cette année, lance-t-elle avec une sympathie qui n’a rien de naturelle.

— Comme tu vois. Et toi ? Où en es-tu ?

— Je refais ma première année de droit. Mais j’en bave.

Un silence gêné s’installe. Ça, j’aurais pu le prédire. Nous n’avons jamais été proches toutes les deux, il n’y a, par conséquent, aucune raison pour que nous le devenions aujourd’hui. Jésus fait des miracles, mais il a ses limites.

L’appétit soudainement coupé, je relève la tête. Cette pintade est en train de reluquer mon plateau avec des yeux de merlan frit. Quoi encore ?

— Eh bien, je constate que tu ne te laisses pas aller ! s’exclame-t-elle, en le désignant. Ce n’est plus une bouche que tu as, c’est un four ! Deux entrées, deux desserts et des frites. Tu devrais faire attention, ma vieille, tu risques de t’empâter. Déjà que t’es pas très grande.

Peau de vache ! Tu verras ce que je vais te faire si tu ne la boucles pas tout de suite ! Qu’est-ce que je vous avais dit ? C’est une saleté de teigne, cette fille !

— Je ne...

À vrai dire, j’hésite entre lui balancer « *je ne dîne pas le soir, donc je mange bien à midi !* » et « *je ne te permets pas de t’occuper de mon plateau, bouffe ta salade verte et ferme-la !* ». En même temps, c’est la première personne qui me parle depuis deux semaines. Mais que vaut-il mieux ? Être accompagnée d’une nunuche pareille ou continuer à me morfondre dans mon coin ? Je dois avouer que pour le coup, je suis partagée. Parce que, toute crétine qu’elle est, elle a le mérite d’être là.

Alors, peut-être que je peux mettre un peu d'eau dans mon vin. Avec un sérieux effort, je pourrais finir par l'apprécier. Euh, non... faut quand même pas exagérer.

— Stella ! appelle une voix masculine, au moment où je m'apprête à répliquer.

Nous relevons toutes les deux la tête en même temps, pour apercevoir un mec, assis à la même table que le type qui me dévisageait tout à l'heure, nous faire des signes. Enfin, pas exactement. C'est à ma voisine qu'il s'adresse. Elle est, du reste, déjà debout. Eh bien, la grande amitié n'aura duré que trois minutes et aura été brisée aussi sec par le premier bouffon venu ! Celui-là n'est d'ailleurs pas mal. En tout cas, il a l'air sympa. Rouquin, barbu avec des cheveux longs qui sont attachés par un catogan, il sourit dans notre direction. Je le trouve assez mignon, si on aime le genre tatoué costaud.

Stella s'est précipitée vers lui, son plateau avec une ridicule salade en main. Dépitée, je sors un bouquin de mon sac et le pose près de moi. Mieux vaut que je me plonge dans *Thérèse Raquin*, plutôt que d'entendre son rire faux, provenant d'un peu plus loin.

Toutefois, l'instant d'après, elle se tient debout devant la table. Qu'est-ce qu'elle veut encore ?

— Oui ? Tu as oublié quelque chose ? demandé-je, en me tournant vers la place qu'elle a quittée si précipitamment.

— Non, ils aimeraient savoir si tu accepterais de te joindre à nous.

J'ouvre de grands yeux, incapable de cacher ma stupeur. Puis, je regarde dans leur direction. Le type de tout à l'heure est à nouveau en train de me dévisager. Mais qu'est-ce que j'ai ? Il m'est poussé une corne cette nuit ?

— Je ne pense pas que ce soit une brillante idée. De toute façon, je pars dans dix minutes, murmuré-je avec un petit sourire d'excuse.

— Oh, c'est bon... Tu ne vas pas faire ta mijaurée, maintenant que tu es à la fac ! Déjà que tu me regardais de haut quand tu étais au lycée.

Je crois que je suis sur le point de m'étrangler avec une frite. Moi, je la snobais ? Mais ça ne va pas la tête ! Enfin, peut être que si, finalement. Mais en même temps, elle et ses copines étaient tellement nazes avec leurs gloussements, que j'avais peut-être d'excellentes raisons de ne pas vouloir me mêler à elles. Je jette à nouveau un coup d'œil en direction de la table. Ils sont cinq. Deux nanas avec des looks gothiques et trois mecs qui ressemblent tous fort à des mauvais garçons, comme dirait mon père.

— Si je suis une mijaurée, grogné-je entre les dents, tu devrais être ravie que je ne t'impose pas ma présence.

— Ouais, exactement, assène-t-elle, visiblement vexée. Mais ils insistent.

— Et alors ? Ce n'est pas mon problème...

— Si tu ne viens pas, je raconte à tout le monde comment on te surnommait au lycée. Je suis sûre que ça les fera bien marrer.

— Connasse !

Cette fois, j'ai parlé trop vite, mais qu'est-ce que ça soulage ! Stella me fusille du regard.

— Grouille, c'est l'histoire de cinq minutes. Après, tu pourras retourner à tes chers bouquins. En attendant, tu vas m'aider à intégrer ce groupe. Ça fait un an que je rêve d'être une des leurs.

Même si ce n'est pas le moment, je ne peux pas m'empêcher de rire, me moquant ouvertement d'elle.

— Parce que tu as besoin de la *fille du vicair*e pour faire partie d'une bande du campus ? Ça craint, non ?

— Ouais, ouais, c'est ça. Pense ce que tu veux, je m'en tape. Bon, tu viens ?

Je crois qu'elle ne me fichera pas la paix, tant que je n'aurai pas fait ce qu'elle attend de moi. Rapidement, je consulte ma montre. De toute façon, je dois partir dans moins de dix minutes pour arriver à l'heure en cours. Alors, après tout, pourquoi pas ?

Et puis, en toute honnêteté, je refuse qu'elle parle de moi dans mon dos. Je sais comment les gens réagissent quand ils blablatent sur notre compte. On nous trouve originaux, voire marginaux, et on se moque de nos convictions religieuses, parce qu'on les juge extrêmes. Même si je ne suis absolument pas d'accord avec cette vision des choses, j'ai appris depuis longtemps à ne plus débattre sur la question. Mes parents ne nous ont jamais rien imposé. Ces critiques sont donc aussi injustes qu'infondées. Mais, il n'en reste pas moins que j'en suis toujours profondément blessée. J'aime ma famille et j'ai trop entendu de vacheries gratuites à leur sujet. Alors, cette fois, je ne pourrai pas le tolérer, surtout pas venant de cette cruche.

À contrecœur, je range mon bouquin, hisse mon sac sur mon épaule, prends mon plateau et la rejoins. Durant tout ce temps, le regard du type ne m'a pas quittée. Cette manière de me fixer me met particulièrement mal à l'aise. Je n'aime déjà pas être matée, en règle générale, mais aussi intensément, c'est très déstabilisant. Vraiment.

Lorsque j'approche du groupe, je sens une sensation de malaise m'envahir, comme quand on se trouve en présence d'un danger imminent. J'ai beau tenter de me raisonner, je n'arrive pas à contrôler cette sensation fort dérangeante.

— Salut, murmuré-je d'une toute petite voix, en m'asseyant sur la seule chaise libre, juste en face du mec.

Le rouquin m'adresse un sourire amical.

— Moi, c'est Vince. Et toi ? Tu t'appelles comment ?

Que répondre ? Je déteste mon prénom.

— Madie, murmuré-je, rougissante, parce que je sens le regard moqueur de Stella sur moi.

— Ah bon ? demande-t-elle, l'air parfaitement innocent.

Quand je vous expliquais que c'était une pouf, je ne mentais pas, vous pouvez le constater par vous-même !

— Madie, ravi de te connaître. Voici la bande. Il y a Fred, indique-t-il en désignant le garçon assis près de lui. Ça, c'est Sophie et Steph. Et l'abruti en face de toi, c'est Nahel.

Bon, je dis quoi ? J'ai si peu l'habitude de ce genre de situation que je ne sais pas où me mettre. En même temps, ils n'ont pas l'air méchants, juste un peu originaux. Je ne me suis jamais arrêtée aux apparences. J'ai trop souffert par le passé des jugements à l'emporte-pièce pour avoir, ne serait-ce qu'une seule seconde, envie de faire pareil.

Du coup, ça me calme et je me dis que ce serait quand même sympa de rencontrer de nouvelles têtes, histoire de communiquer avec d'autres personnes que cette pétasse de Stella. Arborant mon plus joli sourire, je me détends.

— Ravie de faire votre connaissance.

Tous me font, soit un signe de la main, soit une mimique rigolote et, finalement, j'éclate de rire, totalement rassurée. C'est vrai qu'ils ont l'air cool.

— Pour être tout à fait franche, son prénom n'est pas Madie, mais Madeleine, lance Stella avec une ironie qui me glace. Et si elle veut un surnom, elle peut toujours utiliser celui qu'on lui avait trouvé au lycée : *la fille du vicaire* !

Là, je suis mortifiée. Cette fille est vraiment une conne de première. Oui, oui, je devrais faire preuve

d'un peu plus de charité chrétienne, mais j'en suis parfaitement incapable et je l'assume totalement. Merde ! Pour quelle raison se sent-elle obligée de me rabaisser ainsi, en me collant une honte pareille ? C'est juste dégueulasse !

Lorsque je rouvre les yeux, que j'avais fermés, submergée par la gêne, je vois que tous les regards sont braqués sur moi. Toutefois, contrairement à ce que j'imaginai, ils ne sont pas du tout moqueurs. Pour résumer, je dirais qu'il y a de la sympathie et une certaine compassion. C'est ce qui me pousse à lui répondre, plutôt qu'à m'enfuir à toutes jambes comme j'avais d'abord prévu de le faire.

— Je te remercie, *Estelle*. C'est très aimable de ta part de me mettre un bon vent. Ceci dit, deux choses. Mon père n'est pas vicaire, il est diacre. Ce n'est pas pareil et si tu ne sais pas faire la différence, apprend à te servir d'un dictionnaire.

Puis, me tournant vers elle, je la fusille du regard.

— La deuxième : je t'interdis de parler de lui. Ta bouche n'est pas assez propre pour mentionner seulement son nom. Et puis, entre nous, je préfère cent fois le sobriquet dont tu m'as affublée que celui qui était le tien au lycée.

— C'est quoi ? demande Vince, en riant.

— Il vaut mieux que tu ne le saches jamais, répliquai-je, sans quitter Stella des yeux.

Elle n'a pas vu venir ma réplique et, pourtant, depuis le temps que j'avais envie de la lui balancer, je dois avouer qu'un sentiment de satisfaction intense m'envahit. Mon père m'engueulerait sûrement au sujet de mon esprit revanchard, mais je regrette, je refuse de tendre l'autre joue quand on m'a baffée.

— Allez, Madie, sois pas vache ! On aimerait bien se marrer un peu et elle l'a bien cherché. Pas vrai, Nahel ?

Je me raidis un peu à l'évocation de ce prénom et relève la tête vers le bel inconnu pour comprendre ce qui se passe. Il sourit de toutes ses dents, attendant avec la même impatience que ses amis que je crache le morceau. Or, je ne le ferai pas. J'en veux à Stella de m'avoir collé la honte, mais je refuse de m'abaisser à son niveau en agissant exactement comme elle l'a fait.

Mes yeux se posent machinalement sur ma montre et je m'aperçois avec effarement que je suis déjà en retard. Sans prendre la peine de réfléchir, sans même entamer mes desserts, je me redresse à toute vitesse et enfile ma veste.

— Si quelque chose vous tente, je n'y ai pas touché, alors faites-vous plaisir, indiquai-je, en désignant mon plateau.

Avant même que j'aie eu le temps de saisir mon sac, ils se sont précipités sur les ramequins. Cela me fait rire. Vince et Sophie sont déjà en train de se bâfrer et me remercient la bouche pleine.

— Au revoir, tout le monde. Bon après-midi.

D'une seule voix, tous me saluent. Alors que je m'apprête à pivoter pour prendre la direction de la sortie, Fred m'interpelle.

— Eh, Madie, c'est quoi son surnom, alors ?

— Han, han, fais-je en balançant mon index de gauche à droite. Si tu veux le savoir, il faudra le lui demander.

Puis, sur un petit signe, je file vers la porte. Arrivée sur le pas, je me tourne une dernière fois vers eux. Et là, quelle n'est pas ma surprise de découvrir Nahel en train de m'observer. Une fois de plus... Lorsqu'il sourit, je baisse vivement la tête et quitte la pièce. Ce type est troublant et, sans doute comme la plupart des filles, je réagis bizarrement en sa présence. C'est la première fois que cela m'arrive et je sens la panique me gagner. Pas parce que je suis excitée comme une puce par ce regard

perçant, mais ce garçon dégage quelque chose de mystérieux et, surtout, surtout, de diablement dangereux.

Val jeta un rapide coup d'œil à la jeune femme blonde qui descendait l'escalier en souriant. S'il n'avait pas été dans une situation nécessitant qu'il voie ses amis tout de suite, il se serait bien arrêté pour l'inviter à boire un verre.

En entrant dans la cafet, il fit signe à Nahel. L'heure était grave et il fallait à tout prix qu'ils aient une discussion. Celui-ci se leva, aussitôt imité par Fred et Vince. Les filles restèrent assises, comme si de rien n'était.

Une jolie brune tenta de leur emboîter le pas, mais Fred se tourna vers elle et la rembarra sans ménagement. Rouge de confusion, elle reprit sa place et baissa la tête.

Ils n'échangèrent aucune parole tant qu'ils ne furent pas derrière le bâtiment, à l'abri des oreilles indiscretes.

— Alors ? interrogea Nahel.

— Tu avais raison. Tu es suivi par les flics. Ils se relaient et je me demande comment tu as pu les repérer. Mais ils ne m'ont pas vu.

— Merde ! s'exclama Fred. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il est trop tard pour annuler la dernière commande.

— Si cette imbécile de Rosie ne s'était pas fait pincer, jamais on n'aurait été dans cette mouise ! fit remarquer Val, furieux.

— Arrête, l'interrompit Vince. Pour le moment, aucun de nous ne sait si elle a balancé ou non. Nahel est peut-être juste dans leur collimateur, parce qu'il sortait avec elle.

— Je ne sortais pas avec elle, je la sautais, intervint l'intéressé avec un sourire ironique.

— Ce n'est pas ce qu'elle pensait et tu es au courant.

— Oui, mais en même temps, il a baisé la moitié du campus, fit remarquer Fred avec cynisme. Et l'autre moitié, ce sont les mecs.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On laisse tout tomber ? suggéra Vince. Ce serait plus prudent.

— Certainement pas. Si on fait ça, la bande à Amoros nous piquera le marché.

— Dans ce cas, il faut trouver une solution et sans perdre de temps.

— Laquelle ?

— Seul Nahel est suivi, je vous l'ai dit. Alors, nous allons prendre la prochaine livraison de came en charge, pendant que tu te rachètes une conduite.

— Comment ? S'ils commencent à gratter, ils sauront vite que je suis fiché comme délinquant aux États-Unis et que c'est pour cette raison que mon père m'a envoyé en France. Tout comme j'ai eu des ennuis à Paris. Mon frère m'a demandé de poursuivre mon cursus à Strasbourg, parce que je venais de me faire pincer une nouvelle fois.

— Déjà, il faudrait que tu te trouves une nana, suggéra Val en observant son ami.

— C'est facile, ça, mais je ne vois pas le rapport. D'ailleurs, je n'ai pas de gonzesse. Je tire des coups, c'est pas pareil.

— Tu n'as pas compris. Tu dois sortir avec une meuf et uniquement celle-là.

— Ouh, ça se corse, fit remarquer Fred en riant. Nahel est tout à fait incapable de s'en tenir à une seule nana.

— Et il faut que la fille soit au-dessus de tout soupçon. Une blanche colombe, du genre de celle qui était assise à notre table à midi, poursuivit Vince, sans tenir compte de l'intervention de son ami.

— Tu parles de *la fille du vicaire* ? interrogea Fred, en riant franchement. Elle doit être d'un ennui mortel. C'est une gamine, tout droit sortie de sa putain de cambrousse. Je suis sûr qu'elle est encore pucelle !

— Peut-être, mais si les flics les voient ensemble, ils se diront que Nahel n'est pas celui que Rosie leur a décrit. À savoir, un baiseur compulsif qui n'aime rien tant que sauter une nana en étant totalement défoncé. Et si ça se trouve, on pourrait même planquer la came chez elle.

— Non, c'est une très mauvaise idée. Je refuse de faire une chose pareille, murmura le jeune homme, tout en regardant ses amis dans les yeux. Nous sommes des trafiquants de drogue et...

— Oh, petits... nous sommes de petits trafiquants, crut bon de préciser Fred. On ne revend que de l'herbe, de la marijuana, et quelques misérables cachets. Ça ne fait pas de nous des bandits de grand chemin. Et puis, on n'oblige personne. Ceux qui achètent sont majeurs et étudiants. On ne fait pas les sorties des collèges et des lycées comme certains. On a des principes.

— Des principes ? Mais mon pauvre ami, les flics n'en ont rien à secouer de tes principes ! On vend de la came. Douce ou dure, ce n'est pas leur problème. Tout ce qu'ils verront, c'est qu'on fait des affaires illicites et qu'on risque la taule pour ça. Donc, nous devons nous montrer malins et ne pas nous faire coincer.

— Justement, Nahel. Il ne faut pas qu'ils te chopent. Alors, tu vas te tenir à carreau, répliqua Val en sortant un joint de son paquet de cigarettes et en l'allumant. Cette fille pourrait te permettre de faire diversion pendant quelque temps, suggéra-t-il à nouveau, en lui tendant le cône.

Nahel aspira une longue bouffée. Oh bon sang, que ça faisait du bien ! Le haschisch était et resterait le grand amour de sa vie. C'était pour pouvoir en fumer le plus possible qu'il prenait autant de risques et qu'il avait basculé dans l'illégalité en devenant dealer. Avec ses potes, ils avaient monté un business florissant qui leur assurait, outre leur consommation, des revenus conséquents.

Mais pour lui, les choses étaient bien plus compliquées. Il était totalement addict et ne pouvait pas s'en passer une seule journée. Tout au plus quelques heures et c'était déjà trop long pour lui. Depuis six ans, il fumait des joints comme d'autres des cigarettes. Tout comme sa consommation d'ecstasy, qui prenait des proportions alarmantes, même s'il s'en fichait comme de sa première paire de chaussettes. Ni son père ni son frère n'avaient réussi à le faire décrocher. Alors, ils avaient purement et simplement baissé les bras.

Ce n'était pas pour le fun qu'il en consommait à outrance. Non, cela lui permettait de supporter sa vie, de se supporter. Il n'y avait que lorsqu'il était défoncé que tout lui paraissait acceptable. S'il n'avait pas eu cette béquille, à un moment difficile, il se serait probablement tiré une balle dans la tête.

Vue de l'extérieur, son existence était pourtant plaisante. Une famille de privilégiés qui vivait dans les quartiers chics de Manhattan, avec de l'argent tant qu'ils en voulaient et la certitude d'appartenir à l'élite. C'était sans doute ainsi que ses frères et sœurs considéraient leur situation. Pas lui...

Une blessure profonde et indélébile le minait depuis l'adolescence. Il n'avait jamais réussi à la surmonter, alors il avait essayé de trouver un dérivatif pour ne pas devenir fou. Et le seul remède qui ait un tant soit peu fonctionné, c'était la came.

Au début, il avait rapidement basculé vers des drogues plus dures, telles que la cocaïne. Mais, quand il avait vu son revendeur et ami en mourir, suite à une surdose, il s'était quelque peu calmé. Finalement, le cannabis s'était révélé bien plus efficace et avait l'avantage d'être nettement moins dangereux.

Songeur, il repensa à Madeleine, la jolie blonde qui l'avait tant intrigué à la cafétéria. En temps normal, il ne l'aurait probablement jamais remarquée. Mais il l'avait surprise en train de prier, du moins, il en était presque sûr. Cela l'avait étonné, parce que rares étaient les étudiants qui tentaient en douce de bénir leur repas, hormis quelques mystiques. Et pour ces derniers, ce n'était justement jamais discret.

En l'observant plus attentivement, il s'était aperçu qu'elle était vraiment très belle avec ses longs cheveux d'or et sa silhouette fluette. Et lorsqu'il avait croisé son regard, il avait eu un choc. Il y avait lu tant de dignité, de candeur et de pureté, que cela l'avait remué sacrément. Madie était un ange et il était un démon. Elle représentait à ses yeux une blanche colombe, l'exacte opposée de son âme sombre et torturée. Elle était la lumière quand il était les ténèbres.

Il avait demandé à son ami d'intervenir, par le biais de Stella, pour qu'elle les rejoigne. Lorsqu'elle s'était approchée, il avait été comme hypnotisé par ce qu'elle dégageait, malgré une certaine réserve. Et quand Stella l'avait humiliée, il avait été sur le point de prendre sa défense. Mais elle avait sorti les griffes et l'avait rembarée, sans jamais faire preuve de méchanceté gratuite.

Oui, Madeleine était une fille bien et cela faisait très longtemps qu'il n'en avait pas rencontré de semblable. Dans le milieu où il évoluait, les nanas étaient toutes plus faciles et plus intéressées les unes que les autres. C'en était fatigant, même s'il reconnaissait en avoir pleinement profité.

Alors, même si la suggestion de Vince n'était pas dénuée de bon sens, jamais il n'adhérerait à cette idée. Elle était au-dessus de cela et il refusait de la tirer vers le bas, de la rabaisser à son propre niveau. Il était peut-être un enfoiré, mais il n'était pas encore devenu un salaud décadent et jamais il ne pervertirait une créature aussi merveilleuse que celle-là.

Madie

Avec une pointe d'excitation, je me dépêche de rejoindre la cafétéria. Depuis hier, je n'ai pas eu de nouvelles de Stella et, d'ailleurs, je n'en espérais aucune. Après y avoir réfléchi longuement, je n'ai toujours pas compris pour quelle raison elle est venue s'installer à côté de moi. En fait, je m'en fiche royalement. Par contre, s'il y a une personne qui ne m'a pas laissée indifférente, c'est bien lui. Nahel... Toute la soirée, j'ai rêvassé en chantonnant. Et ça, ce n'est pas bon signe. Je me fais l'effet d'être une midinette en extase et il y a un aspect assez agaçant à cette réaction.

Alors, aujourd'hui, je veux en avoir le cœur net. J'ai eu le sentiment qu'il se passait quelque chose de très intense entre nous. Mais peut-être que tout cela est juste le fruit de mon imagination enfiévrée. Durant mon adolescence, j'ai réussi à éviter de telles situations et je pensais sincèrement que tous ces salamalecs ne m'intéressaient pas. J'aime mon indépendance nouvelle, le fait de ne rien devoir à personne, que ce soit sur le plan affectif ou pratique.

Or, tomber amoureuse d'un mec comme ce Nahel est, à mon sens, la connerie à ne pas faire. Il est trop beau, trop mystérieux, trop sulfureux. Ce genre de type est synonyme d'ennuis. Quand bien même je l'attirerais, une relation avec lui serait vouée à l'échec. Pas besoin d'être voyante extralucide pour le comprendre.

Je souris en songeant aux filles du lycée qui gloussaient comme des oies quand les garçons leur parlaient, puis qui, quelques jours plus tard, se morfondaient au moment où elles se faisaient larguer comme de vieilles chaussettes, avant de jeter leur dévolu sur le suivant.

Soudain, je me fige, grimaçante. En quoi suis-je différente d'elles, aujourd'hui ? N'ai-je pas appliqué du maquillage sur mes yeux, fait attention à ma coiffure et à ma tenue, allant jusqu'à me changer trois fois avant de sortir ? C'est pitoyable !

En arrivant sur le pas de la porte, je le repère immédiatement, entouré de sa bande, en grande conversation avec une jolie rousse que je n'ai jamais vue. Aussitôt, je sens un pincement de jalousie me traverser. Mais à quoi est-ce que je m'attendais ? À ce qu'il me guette ? À ce qu'il saute de sa chaise pour se diriger illico vers moi et m'embrasser passionnément ?

Sincèrement, je ne me savais pas aussi conne. Ça m'apprendra à gamberger au sujet d'un mec, qui n'a fait que me regarder deux ou trois fois. Il n'y avait aucune raison de me voir comme l'héroïne d'un film romantique, digne des comédies hollywoodiennes.

Je me détourne rapidement et attends mon tour. Une fois mon plateau en main, je m'installe seule à une table, la plus éloignée possible de la leur. Il vaut mieux couper court tout de suite, plutôt que de m'asseoir avec eux, pour m'apercevoir que ma présence est indésirable. J'ai un peu plus d'amour propre que cette tanche de Stella, qui veut à tout prix intégrer leur groupe.

Comme à mon habitude, je ferme les yeux et fais discrètement ma prière. Lorsque je les rouvre, une ombre me cache une partie de la lumière. C'est Nahel. Désinvolte, il prend place en face de moi et se

met à picorer des frites dans mon assiette.

— Salut, Madie. Tu fais bande à part ?

— Euh, non. Pourquoi dis-tu ça ? demandé-je, ne comprenant pas pour quelle raison il me fait cette remarque.

— Tu aurais pu venir à notre table, précise-t-il, la bouche pleine.

— Surtout, ne te gêne pas, fais comme chez toi, ne puis-je m'empêcher de lancer, en le voyant prendre ma fourchette pour entamer mon entrée.

— Pardon ?

— Ça ne te dérange pas que je te regarde manger mon repas ?

— Pas du tout, s'esclaffe-t-il. Mais comme je suis un mec généreux, je t'en laisserai peut-être un peu.

— Ta bonté te perdra, murmuré-je, pince-sans-rire.

— J'adore ton humour. Alors, tu viens ? fait-il, en se redressant et en saisissant mon plateau.

Puis, sans me donner le temps de protester, il pivote sur lui-même et retourne vers sa table. N'ayant pas réellement le choix, je prends mes affaires et me lève. C'est à ce moment-là que je sens une douleur familière me vriller le bas-ventre. Oh non ! Pas déjà ! Comme pour me contredire, ma nuque se raidit et la migraine commence à pointer le bout de son nez. Dans moins d'une heure, je serai dans un état lamentable, je le sais. C'est ainsi chaque mois.

L'appétit coupé, je prends place à côté de lui. Un bras passé derrière moi, reposant sur le dossier de ma chaise, il s'est remis à manger, tout en discutant avec ses amis. Je me force à sourire, mais intérieurement je panique.

Il faut que je me calme, peut-être que cette fois les choses de ne se dérouleront pas aussi mal que d'habitude. Hélas, je sais déjà que c'est faux et, l'instant d'après, j'en suis à calculer le temps qu'il me faudra pour rentrer à mon appartement.

— Ça ne va pas ? interroge Nahel, les sourcils froncés.

— Tu m'étonnes qu'elle fasse la tronche ! s'exclame Fred, en riant. Tu es en train de t'enfiler son déjeuner.

— Non, ce n'est pas grave. De toute façon, je n'ai pas faim.

— Tu es sûre ?

— Absolument. Mange et fais-toi plaisir.

Je ne mens pas, vous savez. En ce moment, même si j'ai attendu impatiemment de le revoir, je paierais cher pour être tranquillement chez moi. Pour vous expliquer, j'ai eu mes premières règles tardivement, à environ seize ans. Au début, les choses étaient tout à fait supportables. Mais avec le temps et, surtout depuis quelques mois, lorsque survient mon cycle, je suis malade comme un chien. Et encore, je crois que je minimise beaucoup. Concrètement, je ne parviens plus à marcher, à manger ou à faire quoi que ce soit. Je suis prise de maux de tête qui me font tellement souffrir qu'il m'arrive fréquemment d'en vomir. Quant aux crampes pelviennes, elles sont à proprement parler terribles.

Un nouvel élanement m'oblige à fermer les yeux.

— Madie, qu'est-ce que tu as ? questionne à nouveau Nahel, l'air inquiet.

Que puis-je répondre ? Que j'ai des règles douloureuses, si affreusement pénibles que c'est un réel handicap ? Allons, aucune fille ne serait assez stupide pour raconter un truc pareil à un garçon qu'elle connaît à peine !

— J'ai mal à la tête, je suis désolée, bafouillé-je pitoyablement.

Ça, je suppose que je peux le dire, non ? Si je ne leur donne pas d'explication plausible, ils vont

imaginer que c'est leur présence qui m'indispose, alors que je ne veux surtout pas qu'ils pensent ça.

— Tu as des cachets ?

— Non, mais je vais rentrer chez moi et...

— Il y a une petite place pour moi ? nous interrompt Stella, dont la voix criarde me fait grincer des dents. Oh pitié, pas elle !

— Désolé, dit Vince, en lui faisant face. Tout est occupé.

— Vous pourriez vous pousser, non ?

— Euh, non, mademoiselle *gorge profonde*, ironise Val.

Instantanément, ils éclatent tous de rire. Même moi, mal foutue comme je suis, je ne peux pas m'empêcher de sourire. La douleur entre mes jambes commence à devenir pénible. Fébrilement, je fouille dans mon sac, pour tenter de trouver les médicaments que le médecin m'a prescrits. Mais bien évidemment, ils n'y sont pas. De toute façon, pourquoi les aurais-je emmenés, puisqu'ils me rendent somnolente chaque fois que j'en prends ?

— C'est toi qui leur as dit, hein ? m'invective Stella, d'une voix qui est montée dans les aigus.

— Bien sûr que non, protesté-je.

— C'est ça, tu imagines que je te crois, espèce de salope ? T'es vraiment une pouffiasse de première ! Mais tu vas me le payer et je...

— Ça suffit ! intervient Nahel, sur un ton qui me glace le sang, tellement il est dur.

Sa colère est perceptible et je pense qu'elle l'a senti également, car elle se tait immédiatement.

— Madie n'a rien cafté, c'est moi qui leur ai dit. Tu as fait une pipe à plusieurs types que je connais, dans les toilettes de la fac de droit. Cette réputation, tu te l'es faite toute seule. Dans la promo de Sophie, il y a une meuf qui vient du même village que toi et qui le lui a raconté, quand elle t'a vue à une fête. Alors, maintenant, tu fermes ta gueule et tu dégages !

— Mais, mais...

— T'es sourde ou quoi ?

— Pourquoi ? insiste-t-elle encore.

— Tu as mis la honte hier à Madeleine, alors qu'elle ne t'avait rien fait, juste pour te la péter devant nous. C'est un comportement de merde et je déteste les gens comme toi.

Puis, alors que je ne m'y attends pas du tout, sa main passe de la chaise à mon épaule, pour remonter et entourer ma nuque. Le creux de son coude est collé à mon oreille et je sens sa paume frôler ma mâchoire. Aussitôt, des frissons agitent mon corps. Pourtant, je fais tout pour ne pas le montrer, tandis que je regarde Stella partir, la tête basse, dépitée. En voyant la scène, elle a eu une grimace de dégoût et d'envie mêlés, avant de nous tourner le dos.

— Nahel, tu y es allé un peu fort, non ?

Il sourit, resserre son étreinte et embrasse ma tempe droite. Bon sang de bonsoir, que c'est agréable !

— Je m'en tamponne complètement ! Tu crois que je n'ai pas remarqué son manège pour intégrer notre bande ? Ça fait un an que ça dure et ça me soule. Elle intrigue dans mon dos, ragote sur moi, interroge toutes les personnes qui me connaissent et c'est le genre de truc qui me gonfle au plus haut point.

— Pourquoi l'avoir admise à votre table, hier ? questionné-je, étonnée par ce revirement de situation.

— Parce que tu étais avec elle.

Son souffle effleure ma joue et je sens ma peau prendre une teinte cramoisie. Il est tellement près de moi que je ne peux qu'être troublée. Son visage approche du mien et je pressens qu'il va

m'embrasser.

C'est à ce moment précis qu'un étudiant passe juste à côté de moi. Son plateau est chargé de frites. Leur odeur arrive la seconde suivante à mes narines, provoquant un haut-le-cœur. Ne voyant pas ce que je peux faire pour ne pas risquer de vomir sur la chemise de mon beau brun, je me lève brusquement, saisis mes affaires et me dirige d'un pas rapide vers la sortie.

— À bientôt, balbutié-je, tout en leur faisant un petit signe de la main.

Si je ne me dépêche pas de rentrer, je vais être malade devant tout le monde et c'est le genre d'expérience que j'aime autant ne jamais vivre.

J'arrive in extrémis à la maison et, tout juste ai-je le temps de me précipiter dans la salle de bain, avant de rendre le peu que j'ai mangé. Avec difficulté, je me déshabille, me couche et me résous à prendre les cachets. C'est parti pour quatre jours d'enfer...

Nahel

Lorsque je quitte cet appartement, sur la pointe des pieds, il est cinq heures du matin. Sans traîner, je me dirige vers ma voiture et m'installe derrière le volant. Toutefois, je ne démarre pas, prenant un instant pour réfléchir à la situation. Cette fois, je suis vraiment dans la merde. Je me suis toujours cru plus malin que les keufs, mais je dois reconnaître que j'ai tout faux sur ce coup.

Depuis hier, je tombe de Charybde en Scylla. C'était vraiment une journée à la con ! Pourtant, tout avait plutôt bien commencé. J'avais réussi, par je ne sais quel miracle, à m'extirper de mon paddock pour assister à mes cours. Puis, à midi, avec l'impatience d'un ado boutonneux, je m'étais précipité vers la cafet pour rejoindre les autres. Et tout ça, en n'ayant fumé que deux minables pétards, l'un au réveil et le second sur le trajet vers le restaurant universitaire. Pour qui me connaît, on peut considérer que c'est un réel exploit.

À vrai dire, je ne voulais pas déjà être totalement défoncé, des fois que je rencontrerais la belle Madeleine. Cette fille, qui n'a d'ailleurs rien de particulier, ne cesse de tourner dans ma tête. Ouais, ouais, je sais, je m'étais fait le serment de ne pas m'en approcher. Mais force est de croire que je ne suis pas assez motivé pour m'en tenir à mes résolutions. Et puis... les promesses n'engagent que les idiots qui les gobent. Combien de fois, ai-je juré sur tous les saints, à mon père et à mon frère, que je ne toucherais plus à la drogue ? Des centaines. Et à peine avaient-ils le dos tourné, que je replongeais joyeusement dans mes travers. Personne ne réussira jamais à me guérir de cette addiction. Elle est trop profondément ancrée en moi, depuis trop longtemps, pour que cela soit seulement envisageable. Ou toute l'histoire de ma vie, celle d'un loser.

Bref, je l'ai attendue avec impatience, intrigué par sa réserve et par ce respect qu'elle impose aux autres, sans en avoir l'air. Ah, elle est vraiment forte...

Quand elle s'est installée le plus loin possible de notre table, je n'ai pas tout de suite pigé ce qui lui arrivait. C'est alors que Fred m'a fait remarquer que j'étais en grande conversation avec une nana, au moment où elle est entrée dans la pièce. Selon lui, elle en avait sans doute conclu qu'il n'y avait rien à attendre de moi.

Sur le coup, j'ai froncé les sourcils, ne comprenant pas pour quelle raison elle aurait pu supposer une chose pareille. Mais, très vite, j'ai percuté. Je traîne une réputation épouvantable de mec volage, voire de baiseur compulsif. Et la rumeur est bien en deçà de la vérité. Mon surnom de *chaud lapin*, je ne l'ai pas volé, c'est un fait. Je suis un queutard dans toute sa splendeur.

Seulement, pour la première fois, j'en étais presque gêné. En fait, je suis dépité depuis que j'ai réalisé, hier à midi, que ce qu'elle pensait de moi comptait vraiment à mes yeux. C'est inédit, car depuis fort longtemps, même l'opinion de mon père m'est totalement indifférente. Alors, comment cette petite souris blonde, qui n'a pas prononcé trois phrases, pouvait-elle avoir un tel impact sur moi ?

Bref, pour en revenir à hier, après les paroles de Fred, je me suis levé illico et suis allé la rejoindre. Quel plaisir de la voir rougir comme une pivoine ! C'était si rafraîchissant. Puis, j'ai découvert qu'elle avait de l'humour et maniait l'ironie comme personne. Encore un bon point pour elle.

Sans lui laisser l'opportunité de protester, j'ai pris son plateau et l'ai ramené à notre QG, comprenez nos tables. Bien entendu, elle m'a suivi. Mais, étrangement, dès qu'elle a pris place à côté de moi, son comportement a changé du tout au tout. J'ai d'abord supposé que c'était à cause des autres et, franchement, je n'ai pas apprécié. Pour tout dire, j'étais déçu.

Jusqu'à ce que je me mette à l'observer plus attentivement. Et là, j'ai compris que quelque chose clochait physiquement. Elle a vaguement fait référence à une migraine, mais je pense que ça allait bien au-delà. Elle était vraiment malade. La preuve : elle n'a pas touché un aliment de son plateau. Alors, quand Stella est arrivée avec sa mini-jupe et sa langue de vipère, j'ai pété un plomb. En temps normal, je ne lui aurais pas prêté une seule seconde d'attention. Mais une fois de plus, elle s'en est prise à Madeleine et de manière totalement injustifiée, qui plus est. Après tout, mon bel ange blond n'avait rien cafté. Et puis, si on ne veut pas avoir pour surnom *gorge profonde*, on se comporte avec un peu plus de décence et on ne suce pas la moitié de la population masculine de l'université. Perso, je le connaissais depuis un moment.

C'est d'ailleurs pour cette raison que je ne me suis jamais intéressé à elle. Prendre les restes de mes potes, me taper une nymphomane qui saute sur tout ce qui bouge, très peu pour moi. Bref, j'ai eu envie de faire chier cette conne en enlaçant Madeleine. Mais très vite, celle-ci s'est redressée et s'est enfuie en courant. Je n'ai même pas pu lui demander son numéro de téléphone, histoire de m'assurer qu'elle allait bien.

En me dirigeant vers mon appartement, préoccupé par l'attitude étrange de ma petite blonde et tentant de comprendre ce qui avait bien pu déclencher cette fuite, je n'ai pas fait attention aux deux types qui attendaient devant l'entrée.

J'ai tout juste eu le temps de lever la tête, que déjà j'avais les menottes aux poignets. Mon logement était en train d'être perquisitionné et, moi, je me suis retrouvé au poste pour un interrogatoire en règle.

Ce n'est, bien évidemment, pas le premier et j'ai été assez malin pour ne rien cacher chez moi, réalisant que j'étais sous surveillance. De plus, par un heureux hasard, j'ai fait le ménage à fond hier matin, si bien qu'il n'y avait même pas un mégot de pétard ou de clope qui traînait, comme c'est souvent le cas. Je n'avais pas de shit sur moi et étais sur le point d'aller en chercher dans ma planque, située dans la cave d'une voisine, qui m'en a laissé l'usage sans savoir ce que j'en faisais. Ces cons de keufs sont juste arrivés trop tôt. Un quart d'heure plus tard et j'étais grillé.

Cela ne les a pas empêchés de m'embarquer. Une fois sur place, j'ai vite compris qu'ils n'avaient pas grand-chose contre moi. Ils me soupçonnent de trafiquer, mais n'ont aucune preuve. Mon expérience dans ce domaine fait de moi le cerveau de la bande. Toutefois, les risques sont partagés, tout comme les bénéfices. Nous fonctionnons la plupart du temps par texto, et les nouveaux clients doivent impérativement être recommandés par des personnes fiables avec qui nous traitons régulièrement et qui n'ont jamais créé de problèmes.

La came n'est pas donnée en main propre. L'argent est déposé à un endroit (casier, toilettes...) et une heure plus tard, le matos est mis à disposition ailleurs. Si bien qu'on n'a jamais pu nous prendre en flag de distribution, puisque nous ne procédons pas ainsi. Nous avons chacun au moins deux ou trois portables avec des numéros différents, tous acquis sous de faux noms et toujours par des

intermédiaires. Il n'y a jamais d'abonnements, mais uniquement des forfaits prépayés. Tout était donc parfaitement bien rodé, jusqu'à ce qu'une de nos anciennes clientes se fasse goaler. J'ai été un temps avec elle, mais je ne suis pas du genre à me fixer et, même si je devais changer d'opinion sur le sujet -ce qui n'arrivera pas demain-, ce ne serait pas avec elle que je me stabiliserais. Rosie était trop dingue dans sa tête pour cela. Au début, elle se contentait des quelques pétards que son mec suivant lui offrait, mais elle a très vite voulu passer au stade supérieur.

C'est aujourd'hui une junkie, prête à tout pour une dose d'héroïne, que son jules a larguée depuis belle lurette, et qui vient de se faire serrer par les flics.

C'est elle qui m'a dénoncé, affirmant que son ancien petit ami lui avait révélé que j'étais la tête pensante du réseau. Je ne me suis pas démonté face aux trois inspecteurs. Dans le lot, il y avait une nana, plutôt pas mal de sa personne, la trentaine, et qui rougissait dès que je la regardais.

J'ai donc expliqué à tout ce petit monde que Rosie était une ex, que j'avais virée depuis fort longtemps, et que son mec suivant était étudiant en arts comme moi. J'ai également indiqué qu'elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour me récupérer, mais que j'avais systématiquement repoussé ses avances, la jugeant trop instable mentalement. Elle aura sans doute voulu se venger.

La fille a acquiescé. Histoire de leur donner un os à ronger, j'ai quand même admis être un consommateur occasionnel (tu parles !). En effet, s'ils avaient décidé de me faire une prise de sang ou un prélèvement d'urines, j'aurais eu l'air fin en prétendant que je n'avais jamais fumé de ma vie, alors que toutes les analyses auraient démontré le contraire. Mon passé aussi, d'ailleurs.

Au bout de trois heures d'audition, ils m'ont relâché, faute de preuves. En quittant le commissariat, j'ai croisé la fliquette présente à l'interrogatoire. Nous avons discuté, je l'ai draguée, elle m'a invité chez elle et nous avons baisé.

Ce n'est pas tant qu'elle me plaisait, mais j'avais besoin de savoir exactement où j'en étais. Évidemment, au début elle n'a pas voulu parler de l'affaire en cours, mais après une partie de jambes en l'air qui paraissait l'avoir enchantée, elle a craché le morceau.

Il semblerait que mon nom circule chez les flics depuis un certain temps déjà. Après quelques recherches, ils ont découvert sur mes antécédents à Paris ainsi qu'aux États-Unis, ce qui les a confortés dans leurs soupçons. Cela étant, ils n'ont pour le moment aucun élément à charge tangible, hormis le témoignage d'une junkie qui avait entendu dire que...

À moi, maintenant, de me montrer encore plus futé et plus prudent. Toutefois, je ne renoncerai pas. Ce business est trop lucratif pour que je laisse tomber. Il m'apporte du fric en pagaille, me permet de fumer autant que je le veux gratuitement et finance ma conso d'ecstasy. Ainsi, aucun membre de ma famille ne peut savoir que je n'ai jamais cessé de me droguer. Je sais que mon paternel scrute mes comptes à la loupe, attendant le moment où je déraperais et où il pourra une fois de plus se dire que je suis le boulet de service. Mais, grâce à mes *affaires juteuses*, je n'ai pas besoin de lui. De plus, le risque de me faire choper augmente considérablement l'intérêt de la chose. L'adrénaline, la clandestinité, le danger : voilà tout ce que j'aime, parce que ça apporte du piment à ma vie. Ça me donne le sentiment intense d'être vivant, de ne pas être totalement mort à l'intérieur, comme je l'ai cru très longtemps.

Sans perdre un instant, je tourne la clé du contact et m'extrait de l'emplacement sur lequel j'étais garé. C'est mon père qui m'a offert cette Audi A3 pour mes vingt-et-un ans et pour mes dix-huit mois d'abstinence. J'ai failli pleurer de rire, mais j'ai quand même pris la bagnole. Il n'y a que lui qui veut à tout prix croire que tout va bien dans le meilleur des mondes, quitte pour cela à s'enfermer dans ses

propres illusions.

En arrivant chez moi, je range d'abord le gros bordel que ces charlots ont laissé. C'est étrange, tout junkie que je suis, je ne supporte ni le bazar ni la crasse. Pire qu'une gonzesse !

Ce n'est qu'après, que je sors les portables de ma planque. Il s'agit d'une dalle de plafond qui est décollée et simplement posée sur les fixations. J'en extrais les trois appareils, et envoie des textos à Fred, Vince et Val pour un conseil de crise. Puis, je prends une bonne douche et prépare mon sac pour les cours. Je n'ai aucune envie de m'y rendre, mais ce serait le meilleur moyen d'éveiller les soupçons. Il faut que, dans les prochains temps, je devienne assidu. Finie la sèche !

Je commence par deux heures d'anglais, pendant lesquelles je me fais chier royalement. Merde ! Je suis né aux États-Unis et j'y ai vécu durant les dix-huit premières années de ma vie. C'est dire si je maîtrise la langue ! Pourtant, et étonnamment, chez moi, on a toujours parlé français. C'est mon père qui y tenait par-dessus tout et comme personne ne voulait le contrarier, on s'y est tous mis. Sur le coup, c'était super barbant. Mais aujourd'hui, je l'en remercie, car ça m'a permis de poursuivre mes études en France et d'éviter ainsi les ennuis qui me pendaient au nez. Ceci dit, nous avons tous été élèves du très chic lycée français de New York et avons obtenu un baccalauréat international. Même totalement shooté, ou peut-être grâce à cela, j'ai réussi à décrocher une mention.

Les deux heures suivantes sont consacrées aux travaux pratiques. Et là, clairement, je m'éclate. J'aime composer de la musique, créer des paroles. Mais plus que tout, j'adore prendre de vieilles chansons ringardes et les mixer de manière à en faire des airs sur lesquels on a envie de danser. Ouais, c'est ça mon domaine de prédilection. Je rêve de devenir DJ et de passer mes nuits dans des night-clubs à faire bouger les gens.

De temps en temps, principalement le samedi soir, j'officie déjà en cette qualité dans une discothèque de la ville. En général, ça marche plutôt bien, mais je ne m'en contente pas. Je veux de l'international, des voyages, et faire partie du monde de la musique si éloigné de celui de mes parents. Il faut que je termine mon master et ensuite j'aviserais. J'aimerais bien passer un an ou deux à Londres, où se trouve une super école *The recording workshop*.

Intégrer cet établissement me permettrait sans aucun doute d'apprendre quelques trucs supplémentaires, même si je maîtrise déjà un sacré paquet de techniques. Mais ce qui m'intéresse vraiment là-bas, c'est de me démarquer des autres, de me faire repérer par son directeur qui est un des plus grands DJ de la planète. Je suis persuadé que grâce à ses contacts dans le milieu, je pourrai tout déchirer.

Mon père n'est pas opposé à ce projet, même si je n'ignore pas que cela ne l'enchanté guère. La seule obligation pour moi, avant de candidater, est de finir mon master. Si je ne me plie pas à cette condition, il ne financera rien. Or, cette école est privée et vaut la peau des fesses rien qu'en coûts de scolarité. Et là, il n'est pas encore question d'appartement et de tous les frais annexes. Londres est une ville horriblement chère, si bien que j'ai vraiment besoin de lui. C'est pour cette raison que je ne peux en aucun cas me permettre de me faire choper pour deal. Je sais que, cette fois, il sera nettement moins indulgent. Il m'a prévenu et me laissera sur le carreau si je déconne, je n'ai aucun doute à ce sujet.

Lorsque je quitte le studio, mis à disposition des étudiants, il est déjà midi. Comme d'habitude, je n'ai pas vu le temps passer. Chaque fois que je suis en train de mixer, c'est la même chose. Résultat : maintenant, je suis à la bourre et j'ai une putain d'envie de fumer un pétard ! Je n'ai rien pris depuis hier aprèm et ça commence à me manquer sérieusement. Pourtant, je ne peux pas aller chez moi, je

n'ai pas de matos à la maison. Il faut d'abord que je passe voir les autres. Je sors mon téléphone de la poche de mon jean et envoie un texto codé à Fred.

La plus grosse partie de la came est planquée dans un endroit sûr. En fait, nous graissons la patte du concierge d'un des bâtiments des environs, chaque mois. En contrepartie, il nous laisse utiliser une pièce située près de la chaufferie, dans le sous-sol. Toutefois, au moment de la distribution, nous sommes souvent obligés d'en récupérer et d'en avoir sur nous. C'est un véritable miracle de ne pas en avoir transporté hier. Enfin, non, il s'agit juste d'un concours de circonstances qui m'a servi. Nous sommes quasiment en rupture de stock et il y a eu un retard de livraison pour la dernière commande, qui arrivera normalement demain.

Du coup, le peu qu'il nous reste, nous le gardons pour notre usage. De plus, chaque jour, celui qui va déposer la marchandise change, tout comme celui qui récolte le fric et donne le feu vert. Les risques sont donc non seulement limités, mais en plus ce n'est jamais une seule personne qui les prend. C'est plus équitable de cette manière. Nous sommes quatre dans l'affaire : Fred, Val, Vince et moi. Quatre potes, presque des frères, qui partagent le même vice et la même manière de voir la vie et l'avenir. Il n'y a jamais eu de malentendus et c'est aussi bien ainsi. Je sais que Vince et Val financent leurs études grâce à l'argent gagné, tandis que Fred et moi avons la chance d'être tous deux issus de familles aisées qui pourvoient à nos besoins. Nous, c'est plus pour le fun et la fumette à l'œil. Le goût du risque également.

Je n'ai pas le temps de me rouler un pétard et je n'en ai pas d'avance, donc je ronge mon frein en me disant qu'après le repas, il sera encore meilleur. J'ai hâte de revoir Madeleine, afin de savoir exactement ce qui lui est arrivé hier. Sa mine défaite et sa pâleur soudaine m'ont inquiété.

Brusquement, je m'arrête, scotché par cette dernière pensée. Depuis quand est-ce que je me fais du souci pour une meuf ? Et que je ne saute même pas ! Il faut croire que je suis salement ramolli du cerveau pour réagir de cette façon, cela me ressemble si peu. Mais je dois en convenir, j'ai développé un instinct de protection aussi inattendu qu'exclusif en ce qui la concerne. Je l'accepte, en me disant que je la considère sans doute comme la petite sœur que je n'ai jamais eue. Sauf qu'on ne désire pas sa frangine, on n'a pas envie de l'embrasser ou de la caresser, on ne s'enivre pas de son parfum et on n'est pas envoûté par ses yeux bleus et ses longs cheveux d'or.

Il faut que j'arrête de jouer les hypocrites, cette fille me plaît et pas qu'un peu. Depuis le premier regard. C'est d'autant plus étonnant que, jusqu'à présent, seules les salopes m'attiraient. C'est vrai, plus une nana est cochonne et plus elle me botte. Mais peut-être que j'en ai marre et que j'aspire à autre chose. J'aspire à autre chose ? Oh, mais faut que je me calme, moi ! C'est du délire.

En arrivant à la cafet, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à la ronde. Elle n'est nulle part. Je m'installe à notre table et Fred, qui a oublié d'être con, confirme en se marrant.

— Ton petit ange n'est pas encore là.

— Ta gueule, ducon, je réponds en souriant.

Toutefois, une heure plus tard, je ne ris plus. Je fais même carrément la gueule. Elle n'est pas venue. Putain, il doit se passer un truc chelou, c'est pas possible autrement. Si seulement j'avais son numéro de portable, je pourrais l'appeler et m'assurer que tout va bien. En même temps, je ne suis pas sa baby-sitter, faut pas déconner. Le mieux, c'est encore de me la sortir de l'esprit.

En tournant la tête vers ma gauche, je constate qu'une super jolie pépée est en train de me mater en bavant. Voilà ce dont j'ai besoin. De toute façon, Madeleine n'est pas pour moi et ne le sera jamais. Elle est beaucoup trop bien pour le minable raté que je suis.

Madie

En arrivant aux abords du restaurant universitaire, je ne peux empêcher un frisson d'excitation de parcourir mon échine. Cela va faire cinq jours que je n'y ai pas mis les pieds, clouée au lit par une crise sans précédent.

De tout temps, j'ai toujours eu des règles douloureuses et compliquées à gérer, mais ces deux derniers mois ont été bien pires que tout ce que j'avais pu vivre. Je ne sais pas exactement ce qui se passe avec mon corps et il m'est très difficile d'en parler. Je n'ai pas d'amie proche et ma mère n'accepterait jamais que nous ayons une conversation à ce sujet.

Il y a quelques semaines, elle m'a emmenée voir notre généraliste. Ce dernier a suggéré que je prenne la pilule, afin de réguler mon cycle. J'ai cru qu'elle allait faire une crise cardiaque, tellement elle était indignée. Elle, vivante, cela n'arriverait jamais. Avec des paroles lapidaires, elle a expliqué à notre bon médecin que les femmes de ma famille n'utilisaient jamais de contraceptif et se devaient d'être pures à leur mariage. OK, je trouve ce discours rétrograde et je n'approuve pas franchement, même si je comprends ses motivations. Elle veut nous préserver et fait toujours valoir que la virginité, c'est comme les allumettes, ça ne sert qu'une fois. Ce n'est pas faux, me direz-vous, mais elle devrait quand même évoluer et vivre avec son temps. Bref, quand nous sommes sorties du cabinet, elle m'a simplement lancé.

— Dieu ne nous inflige rien que nous ne pouvons supporter. Si c'est sa volonté que tu aies un cycle compliqué, alors qu'il en soit ainsi.

J'ai dû me retenir de lui balancer deux ou trois vérités bien senties, sinon nous nous serions fâchées et sévèrement. Car, même si j'aime le Seigneur et avec tout le respect que je lui dois, c'est un homme. Qu'est-ce qu'il y connaît aux ragnagnas ? Et puis, franchement, il a mieux à faire que de se préoccuper de mes ovaires. Le toubib, en voyant la réaction de maman, m'a donc prescrit un traitement assez costaud, à prendre durant les règles.

Effectivement, il y a une amélioration et je souffre moins. Le revers de la médaille, c'est que je suis totalement dans les vapes durant plusieurs jours, si bien que c'est presque normal si je ne ressens plus la douleur aussi intensément. J'ai parfaitement conscience que ce n'est pas la solution à mon problème, mais je tiens trop à mes parents pour avoir envie de les contrarier.

Alors, je souffre en silence et organise mon emploi du temps en fonction de ces quelques jours où je ne peux pas bouger de chez moi. Jusque là, l'affaire paraît simple, sauf que depuis deux mois, je suis prise de vomissements qui se sont ajoutés aux autres symptômes, déjà bien assez handicapants. Ainsi, j'ai la tête qui est sur le point d'exploser, tellement elle me fait mal, des douleurs abdominales à me rouler par terre, des saignements particulièrement abondants, et en plus je rends le peu que je parviens à ingurgiter. Et à entendre ma mère, je dois supporter tout cela avec stoïcisme, parce que c'est la volonté de Dieu. C'est un peu rude, non ?

En grim pant les marches quatre à quatre, je souris toute seule à l'idée de retrouver le beau Nahel. Peut-on considérer qu'on sort ensemble ? Sans doute, puisqu'il m'a tenue par l'épaule, m'a embrassée à plusieurs reprises sur la joue et m'a défendue quand cette connasse de Stella s'en est prise à moi.

La première personne que je vois en arrivant à l'entrée de la pièce, c'est lui. C'est un peu normal, si on considère que mes yeux se sont immédiatement portés sur leur table. Mais ce que je n'aurais pas imaginé, c'était qu'une jolie blonde serait installée sur ses genoux. Ben merde alors, si je m'attendais à un truc pareil ! Mon premier réflexe est de faire demi-tour et de quitter la cafet sur-le-champ. Mais Sophie m'a déjà aperçue et est en train de me faire des signes. Difficile de m'en aller, sans donner l'impression de fuir.

Et puis, dans le fond, c'est moi qui suis ridicule. Bien sûr que je ne devais pas imaginer que nous étions ensemble ! Il n'y a qu'une tanche dans mon genre pour se monter le bourrichon de cette manière. Faut-il être bête comme ses pieds pour croire à ces conneries ! Nahel est trop beau, trop attirant, pour une fille comme moi. Pour quelle raison s'intéresserait-il à une nana coincée dans mon style, quand il peut avoir toutes les autres qui doivent être, sans aucun doute, nettement moins farouches. Ce mec est un fantasma ambulante, il n'a que faire de la gamine que je suis encore.

Tandis que j'attends mon tour dans la file, je me demande ce que je dois faire. Faut-il que je m'installe à leur table ou que je reste à l'écart ? Il ne viendra pas me chercher chaque fois, c'est évident. Surtout, occupé comme il l'est à lorgner le décolleté de sa dernière conquête. Et puis quoi, flûte ? Il ne s'est absolument rien passé entre nous, il n'y a que moi pour avoir pensé que quelque chose était possible.

Chargée de mon plateau, je tente tant bien que mal de dominer le trac qui m'envahit, pour me diriger vers leur table. S'il n'y a pas de place, ce sera tant mieux. Mais au moins, je n'aurai pas donné l'impression de jouer les snobs.

Hélas pour moi, ils sont déjà en train de se pousser et de rajouter une chaise. Je m'approche donc, en déglutissant avec difficulté, et fige un sourire factice sur mon visage crispé.

— Bonjour, tout le monde, murmuré-je, en m'asseyant sur le siège que m'indique Vince.

— Tiens, tiens, une revenante, s'exclame Val. Qu'est-ce qui t'est arrivé, blondinette ?

Depuis quand est-ce qu'il m'appelle comme ça, lui ? Je n'aime pas particulièrement, mais je ne relève pas. Après tout, cela n'a rien de méchant.

— J'étais malade.

— Rien de grave, j'espère ? demande Nahel, qui me témoigne enfin un peu d'intérêt.

Je dois avouer que c'est très déstabilisant de le voir aussi proche d'une autre fille, alors que j'étais à sa place, il y a quelques jours de cela. Et surtout, quand je donnerais n'importe quoi pour m'y retrouver en cet instant. Néanmoins, je préférerais mourir, frappée par la foudre, plutôt que de lui permettre de comprendre cela.

— Une grippe, je réponds, évitant par tous les moyens de le regarder.

— Ça va mieux ?

Mais qu'est-ce qu'il a à m'interroger ainsi ? Il est médecin ou quoi ?

— Oui, merci.

Puis, sans plus m'intéresser à lui, je commence à manger en écoutant les autres jacasser à propos de leurs cours. Ils me font rire avec leurs anecdotes sur certains professeurs et, finalement, je me détends, profitant pleinement de leur compagnie. Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des

mondes, si je ne surprenais pas le regard perçant de Nahel fixé sur moi, à plusieurs reprises. Même sa copine s'en rend compte et le lui reproche. J'en suis tellement mal à l'aise que je finis par distribuer les deux desserts qui me restent à Steph et Val, avant de me lever en prétextant mon cours de latin. Ce n'est d'ailleurs pas un mensonge, seulement il n'a lieu que dans trois heures.

Après les avoir salués à la cantonade, je m'éloigne rapidement, sans me retourner, même si je sens les yeux de mon beau brun toujours fixés sur moi, malgré la scène que sa gonzesse est en train de lui faire. Les autres se marrent en se foutant d'elle et en arguant, avec bon sens, que jamais il ne s'intéresserait à une môme dans mon genre.

Ces derniers mots, balancés par Fred avec la discrétion d'un char d'assaut (traduisez que toute la salle a dû en profiter), me blessent bien plus que je ne veux l'admettre et je me mords furieusement la joue pour ne pas pleurer de dépit.

Jamais, en arrivant, je n'aurais imaginé que les choses se passeraient ainsi. Si ça continue, et même si je les trouve tous sympathiques, je vais devoir me rendre dans un autre restaurant universitaire pour prendre mes repas. Il est hors de question que je sois au bord de la crise de nerfs chaque fois que je déjeune.

En sortant de mon cours de latin, je pousse un soupir de découragement et de soulagement mêlés. Trois heures de cette maudite langue morte ont réussi à m'achever. Il n'y a décidément rien à faire, je n'y pige que dalle. C'est terriblement frustrant, parce que je suis plutôt à l'aise et assez bonne, je dois l'admettre sans fausse modestie, dans les autres matières. N'empêche qu'il est impératif que je valide l'unité d'enseignement de latin, si je veux passer en année supérieure. Et franchement, au train où vont les choses, ce n'est pas gagné.

D'ailleurs, demain matin, j'ai un devoir noté dans cette saleté de matière que je déteste tant. Il s'agit d'un thème et d'une version, nous avons tous été prévenus. Il faudrait donc que je potasse ce soir. Mais par où commencer quand on n'y comprend rien de rien ? Depuis la dernière réforme, nous sommes soumis au contrôle continu. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, sauf quand on est une chèvre dans le domaine en question, et ce, depuis le collège.

— Salut, Madeleine, lance une voix que je reconnaîtrais entre mille.

Lentement, je me tourne vers Nahel qui a l'air de m'attendre, adossé au mur situé en face de la salle de latin. Mais qu'est-ce qu'il fiche là ? Et que me veut-il ? N'a-t-il pas mieux à faire avec sa miss monde ?

Toutefois, la plus élémentaire des politesses m'oblige à le saluer en retour. Après tout, il s'est toujours montré super gentil avec moi et ce n'est pas de sa faute si je me suis imaginé des trucs. Je m'approche et tente de lui faire mon plus joli sourire.

— Salut, Nahel. Que fais-tu ici ?

— Je t'attendais. Tu n'as pas remarqué ?

Que répondre à cela ? Je préfère ne rien dire, plutôt que de prendre le risque de me ridiculiser.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? demandé-je, l'air de rien.

— J'aimerais qu'on discute un peu.

— Oh, mais je... je... enfin... je suis un peu pressée. J'ai un contrôle demain et seulement la soirée pour espérer rattraper six ans de retard.

Tout en parlant, je commence à me diriger vers le bout du couloir où se trouvent les escaliers. Il décolle son grand corps du mur et me suit, marchant à mes côtés, sans sembler remarquer mon trouble.

Parce que, bien évidemment, je suis dans tous mes états, même si je tente de le dissimuler. Ce mec est trop beau, trop attirant, pour laisser quiconque indifférent, y compris moi. Alors, après la baffe de ce midi, je n'imagine pas un instant qu'il est ici pour me déclarer sa flamme. Ce qui me fiche la frousse, c'est qu'il pourrait avoir remarqué que j'ai le béguin pour lui. S'il est venu pour m'expliquer gentiment que jamais rien ne sera possible entre nous, parce que je ne suis pas son type de fille, je jure de me jeter par la fenêtre. Mon amour-propre n'y survivrait jamais. Ou bien, je pourrais m'installer à Paris ou Marseille. Et encore, je ne suis pas sûre que ce serait assez loin pour que j'oublie une honte pareille. S'il me balance un truc du genre qu'il me considère comme sa petite sœur, alors là, je rentrerai dès ce soir dans les Vosges, à pied s'il le faut !

— Mais pas si vite ! Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu as le feu aux fesses !

Nous sommes, à présent, dans le hall d'entrée du bâtiment qui abrite ma faculté. Brusquement, je m'arrête et pivote pour lui faire face. Après tout, autant crever l'abcès et entendre tout de suite ce qui me vaut l'insigne honneur de sa présence. Ça m'évitera de me refaire des films à la con. D'ailleurs, jusqu'à maintenant, on ne peut pas dire que ça m'a franchement réussi.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nahel ? Et d'abord, comment savais-tu dans quelle salle je me trouvais ?

Il sourit avec insolence et une sacrée forme d'arrogance. Pourtant, il a l'air fatigué, ses yeux sont tout rouges. Malgré cela, il paraît de bonne humeur, puisqu'il n'arrête pas de se marrer.

— On peut sortir, s'il te plaît ? Je n'ai pas forcément envie de partager notre conversation avec tous les étudiants qui sont ici.

Effectivement, nous ne sommes pas seuls et mon petit coup d'éclat a attiré l'attention sur nous, ou plus précisément sur lui. Je soupçonne d'ailleurs que cela doit souvent lui arriver, même s'il ne semble pas y accorder la moindre importance.

Baissant la tête et enfonçant mon cou dans mes épaules, je prends aussitôt la tangente et quitte le bâtiment d'un pas pressé.

Alors que nous nous retrouvons sur le trottoir, je ferme ma veste et frissonne légèrement. La température s'est rafraîchie et les soirées sont devenues nettement plus froides en ce début d'octobre.

— Alors ? demandé-je, à nouveau.

Je n'ai aucune envie de faire le piquet ici. Le jour ne va pas tarder à décliner et, même si mon appartement est situé au bout de la rue, je n'ai pas l'intention de rester debout des heures pour écouter ce mec me faire gentiment la morale, alors que je dois me retenir de lui sauter dessus pour coller ma bouche à la sienne. C'est dingue ce que Strasbourg peut avoir comme effet sur les gens. Il y a un bon mois encore, jamais je n'aurais pensé que ce genre d'idée me traverserait l'esprit. Si ma mère pouvait lire dans mon cerveau, elle m'attraperait par les cheveux pour me traîner au confessionnal, c'est sûr. Et je n'ose même pas imaginer la réaction de mon père.

En attendant, ils ne sont pas là, contrairement au splendide spécimen qui se tient devant moi.

— T'es pressée ? demande-t-il, une fois de plus. Si ça ne te dérange pas, je te raccompagne.

— Euh, d'accord, je réponds en commençant à marcher tranquillement vers le bâtiment où se trouve mon studio.

Nous restons silencieux durant quelques instants, puis je pose à nouveau la question. Ce n'est que la troisième fois !

— Donc, tu voulais me parler de quelque chose...

— Oui. Écoute, ça me gêne un peu.

Merde, ça débute mal, vraiment mal.

— Arrête de faire des manières, comme dirait ma mère, et explique-moi ton problème.

— Voilà, j'ai cru comprendre que tu ne connaissais personne ici.

— C'est faux, je proteste aussitôt. Il y a mon frère, même si je ne peux pas le voir très souvent.

— Ah bon ?

— Euh, oui. En général, nous dînons ensemble le samedi ou le dimanche. Il est très occupé.

— Que fait-il ?

Une fraction de seconde, je me demande si je vais lui dire la vérité. Puis, je décide que cela vaut mieux. D'abord, je ne suis pas une menteuse et, ensuite, je n'ai pas honte.

— Il est entré au séminaire. Il veut être prêtre.

— Oh... Alors, c'est vrai ?

— Quoi ?

— Tu pries avant chaque repas. Au début, je n'en étais pas sûr. Maintenant, je n'ai plus aucun doute sur la question.

Merde ! Je ne pensais pas qu'il avait fait gaffe à ça. J'essaie toujours d'être la plus discrète possible, mais il faut croire que ce n'est pas assez. Rougissante, je relève la tête. Ses yeux gris-verts, si troublants, sont en train de me sonder. Étrangement, et contrairement à ce que j'imaginai, je n'y décèle nulle trace de moquerie.

— Je ne vois pas en quoi c'est un problème, je murmure, en détournant le regard. Je n'en ai pas honte.

— Et il n'y a aucune raison, admet-il, tout en souriant. Chacun son truc. Le tout, c'est de s'accepter les uns les autres, tels que nous sommes.

— Exactement ! dis-je avec un soulagement intense. Mais ça ne m'explique toujours pas où tu veux en venir.

— Je dois avouer que quand tu as été malade, nous nous sommes tous inquiétés à ton sujet.

— Vraiment ?

Je suis particulièrement étonnée par cette remarque. Après tout, ils ne me connaissent que depuis très peu de temps, et ce n'est pas parce que je m'assieds avec eux au déjeuner que l'on peut considérer que je suis une des leurs. Nous n'avons aucun contact en dehors de ces rencontres à la cafet. Et le plus souvent, je me suis enfuie en courant.

— Oui, vraiment. Je ne vois pas ce qu'il y a de surprenant à cela.

— Eh bien, je ne fais pas partie de votre groupe. Alors...

— Peu de personnes, en dehors des membres, sont autorisées à s'installer à notre table. Toi, tu en as le droit. On peut donc considérer que nous t'apprécions.

— Et ?

Nahel semble mal à l'aise et je me demande bien à quoi il pense. Habituellement, il est plutôt le style de mec à être assez sûr de lui.

— J'aimerais que tu me communicates ton numéro de portable et je te donnerai les nôtres. Ainsi, si ce genre de chose se reproduit, tu auras quelqu'un à contacter, qui pourra se déplacer immédiatement et t'aider. De la même manière, si je veux te joindre pour me rassurer, je pourrai le faire.

Je me retiens de rire nerveusement. Comment pourrais-je l'appeler si je suis malade comme je le suis, tous les mois ? Comment pourrais-je lui expliquer que le fait d'avoir mes règles relève du calvaire ? Nécessairement, dans moins de trois semaines, cela recommencera comme chaque fois. Il y a des choses qu'une femme ne peut pas dire, c'est tabou. Et je ne sais pas laquelle de mes congénères serait assez conne pour faire un truc pareil.

Pour cacher mon malaise, je choisis l'ironie, même si je suis plutôt mal à l'aise. Sans doute, est-ce dû au fait que cela part d'un bon sentiment et que Nahel se montre tellement gentil avec moi, que je pourrais fondre en larmes.

— Tu sais, si tu désirais mon numéro, tu pouvais parfaitement me le demander à la cafet, sans avoir à m'attendre à la sortie des cours et à trouver toutes sortes de prétextes, comme d'avoir été inquiet, parce que j'ai été malade.

À ces mots, il pile net, m'attrape par le bras et me tourne vers lui. Sur son visage et dans son regard, je lis de la colère et une forme de tristesse qui me vrille l'estomac.

— C'est ça que tu crois ? Que je t'ai raconté des conneries, parce que je voulais te draguer ?

Sa voix est montée d'un cran et je sens qu'il a du mal à conserver son sang-froid. J'ai honte, vraiment.

— Si j'avais eu envie de te sauter, ce serait fait depuis un moment.

Je me ratatine un peu plus sur moi-même, rouge de confusion. Sa main ne m'a toujours pas lâchée, au contraire, elle se resserre sur mon bras. C'est certain, demain, j'aurai des marques s'il continue comme ça.

— Merde, Madeleine ! s'écrie-t-il assez fort pour attirer l'attention des badauds sur nous. Pour qui me prends-tu ?

— Je suis navrée, murmuré-je.

— Quoi ?

Le salaud ! Il m'oblige à répéter pour bien enfoncer le clou.

— J'ai dit que j'étais désolée, fais-je plus fort.

— De quoi es-tu désolée au juste ?

— De t'avoir mal jugé, d'avoir pensé que tu voulais autre chose. Et aussi d'avoir été assez stupide pour supposer que je pouvais te plaire !

Les mots se sont échappés de ma bouche, avant que je n'aie réussi à les retenir. Eh bien, maintenant, c'est fait. Je me suis officiellement ridiculisée et pas qu'un peu.

— Oh ! rétorque-t-il avec un sourire amusé. Je ne dirais pas que tu n'es pas à mon goût. Simplement, tu n'es pas assez cochonne pour que je m'intéresse à toi.

Cette fois, c'est sûr, je suis morte de honte et choquée à un point que je ne peux même pas décrire. C'est dégueulasse de parler comme ça ! Face à mon air ahuri, Nahel éclate de rire, m'enlace par les épaules et reprend notre marche. Sa proximité, la chaleur de son bras que je sens sur ma nuque et de sa hanche qui frôle la mienne me troublent comme je ne l'ai que très rarement été. C'est incroyable, quand on pense que j'ai dix-huit ans. Mes joues chauffent, mes mains tremblent, mais cela ne m'empêche pas de saisir sa taille pour me rapprocher de lui. Il ne s'écarte pas. Au contraire, il resserre son étreinte et pose ses lèvres sur mon front pour un bisou chaste.

N'importe quel passant pourrait nous prendre pour un couple d'amoureux. Mais moi, je sais que ce n'est pas vrai. Et le pire dans tout ça, c'est que j'en suis déçue. Vraiment très déçue.

— Ne fais pas cette tête, ma douce. Les nanas, je les baise et je les oublie aussi vite. Toi, tu es un ange et je ne peux pas me comporter comme ça avec toi. Tu mérites tellement mieux...

— Alors ?

— Tu seras comme ma petite sœur et je te protégerai.

Pourquoi est-ce que je l'ai senti venir, le coup de la petite sœur ? Bordel, je refuse d'être sa frangine, je veux être son amante ! Celle qu'il attendra à l'issue de ses cours, celle qu'il embrassera devant tout le monde, celle que les autres filles envieront, parce qu'elles sauront que le soir, c'est auprès d'elle qu'il se couchera.

Oh là ! Il faut vraiment que je me calme, moi ! Qu'est-ce que je fais à oublier les principes que mes parents m'ont si souvent serinés ? Pour eux, il est impératif d'arriver vierge au mariage. C'est en quelque sorte le cadeau de nocces. En ce qui concerne Marie, ma sœur, tout s'est passé ainsi et pour Joseph la question ne se pose pas.

Personnellement, j'ai toujours pensé qu'il fallait vivre avec son temps et que ce n'était pas une mauvaise chose que d'avoir une ou deux expériences, puis de se caser. Sauf que, bien évidemment, j'imaginai fréquenter le garçon pendant plusieurs mois avant que cela n'arrive. Or, je sais

parfaitement que Nahel n'est pas le genre de type à attendre aussi longtemps. Lui, ce serait plutôt, je viens, je prends et je me barre.

Même si je me sens gagnée par d'intenses regrets, je dois reconnaître que ses paroles sont tout à fait sensées. Je n'aimerais pas être l'objet sexuel d'un mec. Un joujou dont on se sert et qu'on jette ensuite. C'est ce qui m'arriverait, à n'en pas douter, et c'est surtout le genre d'expérience dont je serais incapable de me relever. Alors oui, il a raison, cent fois raison, mille fois raison. Je préfère de loin devenir son amie, compter vraiment dans sa vie, plutôt que d'être un petit coup d'une soirée.

— C'est ici, dis-je, en indiquant mon immeuble.

Nous nous dirigeons vers l'entrée du bâtiment en silence. Arrivés devant la porte, il me lâche enfin, mais ne semble pas décidé à partir. Je ne sais pas si je dois l'inviter à boire un verre. Cela me paraît inconvenant et si ma mère apprenait ça, elle ferait une attaque, rien de moins.

— Alors ? demande-t-il, m'observant, le sourire aux lèvres.

— Alors quoi ?

— Ton numéro de téléphone, ma biche.

— Oh... bien sûr. Attends, je vais te le donner.

Je fouille dans mon sac, mais bien évidemment ce maudit appareil ne s'y trouve pas. C'est là que je me souviens avoir changé de veste ce matin, avant de me rendre en cours. Il doit être dans la poche de mon trench-coat.

— Est-ce que je peux te le communiquer demain ? je m'enquiers en relevant la tête, la main plongée dans ma besace. Mon téléphone est en haut, dans mon appartement, et comme je ne connais pas encore le numéro par cœur, je ne peux pas te l'indiquer.

— Pas de problème. Je t'accompagne chez toi et tu pourras me le donner tout de suite.

Si je suis réticente, il n'a pas l'air de vouloir en tenir compte, puisqu'il me prend la clé et ouvre tranquillement. *Il est un peu sans gêne, ce mec*, songé-je, en le suivant dans le hall jusqu'à l'ascenseur.

— Neuvième étage, je l'informe, un sourcil ironique levé.

Il appuie sur le bouton et la cabine s'élève doucement. Si de son côté, il semble parfaitement à l'aise, je suis tendue comme un arc. J'aimerais tellement qu'il se passe plus entre nous et je ne peux pas m'empêcher d'être profondément troublée en sa présence. Mais il ne le souhaite pas, alors comment aller contre cela ? Il faudra que je me contente de ce qu'il est prêt à me donner et que je jette aux oubliettes mes espoirs insensés.

L'instant d'après, nous sommes devant mon appartement. Jamais je n'ai laissé un garçon entrer chez moi et cette proximité me fait presque peur.

En silence, je déverrouille la porte et passe la première, afin d'allumer la lumière. Heureusement que ce n'est pas trop le foutoir dans mon studio ! En général, je m'arrange pour ranger un peu, avant de partir en cours. Du coup, s'il ne regarde pas trop dans les coins, ça devrait le faire.

Après l'avoir prié de me suivre, je file vers mon placard pour fouiller les poches de mon trench. Effectivement, mon Smartphone s'y trouve. Flûte, il y a un appel manqué de ma mère ! Il va falloir que je lui téléphone très vite, si je ne veux pas qu'elle alerte mon frère.

— Euh, c'est bon pour toi ? je demande, cherchant mon numéro dans les contacts pour le lui dicter.

— Laisse, je m'en occupe, décrète-t-il, en saisissant mon portable avec autorité.

Mais qu'est-ce qu'il fiche ? Je ne comprends pas pourquoi il agit ainsi. Toutefois, quand il s'appelle à partir de mon appareil, tout s'éclaire. Quelques instants plus tard, il me le tend en souriant.

— OK. J'ai mis mon 06 dans tes contacts, sous mon prénom. Je t'ai aussi indiqué celui de Steph, de Fred et de Val. Pour les autres, on fera ça à la cafet, la prochaine fois qu'on se verra.

— À condition que tu ne sois pas trop occupé avec TA miss France.

Mon commentaire acide lui fait redresser la tête et plisser les yeux. Bon sang, est-ce que pour une fois je ne pourrais pas la fermer ? Ça devient pénible, à la fin, de ne jamais être capable de filtrer les conneries qui sortent de ma bouche.

— Tu as de la chance que je t'aime bien, petite greluce. Alors, pour cette fois, je tolérerai ta remarque. Mais la prochaine fois, ce sera différent. Je ne te louperai pas.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que tu vas me faire ? demandé-je, en riant.

— Je te botterai les fesses et cul nu, s'il te plaît !

— Même pas peur, le défié-je, en haussant les épaules et en me tournant vers ma kitchenette.

— Tu devrais quand même te méfier, mon ange. Je ne suis pas un gentil, tu sais.

Je préfère ne pas répliquer. D'ailleurs, qu'est-ce que je pourrais dire, sans me ridiculiser une fois de plus ? Il va vraiment falloir que je me détende en sa présence. Simplement, parce que je l'aime vraiment beaucoup et je sens que c'est réciproque. Cela me ferait vraiment de la peine, si je devais perdre son amitié, à défaut d'autre chose.

— Tu veux boire un café ?

— Tu n'as pas faim ?

Je consulte rapidement ma montre. Il est dix-neuf heures et, effectivement, mon estomac crie famine, même s'il était trop crispé jusqu'à présent pour que je m'en rende compte.

— Tu proposes quoi ? je m'enquiers, me tournant à nouveau vers lui.

Il est déjà en train de pianoter son téléphone. Prêtant attention à la conversation, je comprends immédiatement qu'il commande des pizzas. Couvrant son micro, il veut savoir ce que je souhaite manger. Mieux vaut ne pas prendre de risques.

— Une reine. Jambon, champignons, tomates, sans olives.

Aussitôt, il répète ma demande et y ajoute une mexicaine pour lui. Puis, il m'interroge sur l'adresse exacte de mon appartement, que je lui indique, avant de raccrocher.

— Livraison dans une demi-heure. Alors, c'est quoi cette histoire de contrôle pour demain ?

— Dis donc, tu ne serais pas en train de te prendre pour mon père, par hasard ?

— Euh, non. Je suis trop jeune et trop occupé pour ça. Par contre, j'ai fait du latin pendant plusieurs années au lycée et j'étais plutôt bon. Si ça te branche, je peux te donner un coup de main pour tes révisions.

— Toi ? Tu as fait du latin ? Je croyais que tu étais fêru de musique !

J'ai appris cela en entendant Sophie en discuter avec Vince.

— Cela ne m'a pas empêché de suivre un cursus tout ce qu'il y avait de plus classique. J'ai eu un bac littéraire et il y avait également du latin, ma jolie.

— C'était il y a longtemps, non ?

Nahel éclate de rire à cette réflexion.

— Oh, ça va, oui ? T'as pas un peu la langue trop pendue ? Je ne suis pas croulant que je sache !

À nouveau, je rougis furieusement. Je ne m'étais pas rendu compte que ma remarque était aussi maladroitement qu'inconvenante.

— Désolée, je suis nulle d'avoir balancé ça. C'était désobligeant et...

— Et très marrant, coupe-t-il, tout en s'approchant de moi. Arrête de t'excuser. Franchement, c'était

drôle et tu n'as pas du tout à t'en faire, je ne me suis pas vexé.

Arrivé à mon niveau, il prend mon visage entre ses mains et pose un baiser sur mon front. J'aime ce contact, même s'il y a un aspect paternaliste qui me gêne un peu. On dirait mon frère. Mais j'y vois également un côté rassurant qui me manque tellement depuis que je ne vis plus chez mes parents. Je le réalise seulement maintenant.

— Bon, est-ce que tu as un PC ? demande Nahel, après s'être écarté rapidement.

— Oui, oui...

Quand je lui désigne mon netbook, il ouvre de grands yeux et me regarde comme si j'étais un membre de la famille Pierrafeu.

— C'est quoi, ce bidule ?

— Euh, ben mon ordinateur portable. Pourquoi ?

— Comment parviens-tu à bosser sur un truc si petit ? C'est bien pour être utilisé en voyage ou pour dépanner. Vraiment, il faut t'en acheter un autre. Ton téléphone aussi, c'est de la daube !

— Écoute, Nahel, j'ai conscience que tu ne penses pas à mal quand tu dis ça, mais c'est le seul que mes parents ont réussi à m'offrir. Ils ne gagnent pas des fortunes et font beaucoup de sacrifices pour que je puisse effectuer mon cursus dans de bonnes conditions. Grâce à leur aide et à ma bourse, j'ai un studio pour moi et, surtout, je n'ai pas l'obligation de travailler en plus de mes études. Beaucoup n'ont pas cette chance, tu sais...

— C'est vrai. Je suis désolé, je ne voulais pas dénigrer. Peut-être, pouvons-nous le brancher sur ta télé ?

— Je n'en ai pas.

— Hein ? Tu n'as pas de télévision ? Comment est-ce possible ?

— Je n'en ai pas besoin. D'ailleurs, chez moi, dans les Vosges, nous n'avons qu'un vieux poste que nous n'allumons jamais.

Je comprends, à son air ahuri, qu'il est scotché par cette révélation. Ce serait marrant, si je n'étais pas aussi vexée par ce jugement que j'estime arbitraire. Ma famille a trop souvent été considérée comme marginale, parce que nous ne nous coulons pas dans le moule.

La sonnette de l'entrée résonne, interrompant notre conversation, et met fin au malaise que je ressens. L'arrivée des pizzas semble lui faire oublier l'histoire de la télévision.

Nous nous installons à ma petite table ronde et commençons à manger. C'est Nahel qui a réglé le repas et quand je veux lui en rembourser la moitié, il refuse. Alors j'insiste, mais il se vexe et m'explique, avec bon sens je dois l'admettre, que vu toutes les fois où lui et ses potes se servent sur mon plateau, il peut bien m'inviter ce soir. Je me promets de prendre une ration de frites supplémentaire pour lui dès demain.

Après le repas, il cherche des exemples de thèmes et versions, pendant que je prépare le café. C'est mon péché mignon, j'adore cette boisson et j'ai la chance d'avoir une Senseo. Je crois que c'est mon seul luxe dans cet appartement.

Durant les deux heures qui suivent, nous travaillons d'arrache-pied. Nahel m'indique comment m'y prendre. Il faut impérativement que j'évite de procéder mot à mot. Je dois trouver la signification sur la globalité, afin d'en comprendre le sens exact. Même si je continue à patauger, j'ai l'impression que son aide peut se révéler profitable. Ensuite, il me fait revoir les verbes, les déclinaisons, me rappelant comment m'en servir selon le contexte. Je suis bombardée d'informations, au point de m'en coller un début de migraine, mais j'ai conscience que ces révisions sont loin d'être inutiles.

Pour être tout à fait honnête, je suis littéralement hypnotisée par sa voix, par le mouvement de sa bouche quand il parle, et par les effluves que je perçois lorsqu'il se penche vers moi. Mince, jamais je n'ai été dans cet état ! J'ai l'impression de m'être transformée en une véritable boule de nerfs et je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Vers vingt-trois heures, il finit par se lever et par remettre son blouson de cuir. Je n'ai aucune envie de le voir s'en aller, même si je ne peux pas réfréner mes bâillements depuis quelques minutes. Je crois que c'est à cause de ça qu'il part. C'est con quand même, parce que j'aurais pu l'écouter tout le reste de la nuit.

Une fois de plus, il se baisse pour m'embrasser sur le front. Puis, levant la main, il caresse ma joue. Je ne peux pas m'empêcher de presser celle-ci contre sa paume si chaude, si douce. Alors, d'une voix étonnamment sérieuse, il se penche sur moi et déclare.

— Tu devrais m'éviter, petite fille. Je ne suis pas bon pour toi. Tu as l'impression que je suis un mec super cool, mais c'est faux. Je suis pourri, pourri jusqu'à la moelle.

Ses paroles, tellement dures, me font sursauter. Je refuse de croire à ce qu'il vient de dire. Il est doux, gentil et prévenant. C'est tout ce que je veux retenir. Mais après tout, je ne le connais pas réellement. Il y a un dicton qui prétend que l'amour rend aveugle. Et si c'était mon cas ? Si j'étais simplement en train de le voir tel que j'aimerais qu'il soit ? En même temps, si je suis irrésistiblement attirée par lui, on ne peut pas parler de sentiments à ce stade. C'est impossible.

Alors, pour quelle raison est-ce que je refuse de regarder la réalité en face, de tenir compte de son côté sombre ? Cet homme est un séducteur compulsif, c'est évident. Mais, il y a autre chose en lui de dangereux, de trouble, que je n'arrive pas à cerner. Il constitue une réelle énigme pour la psychologue à trois sous que j'essaie d'être.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, j'aurais évité tout contact et je l'aurais fui comme la peste. Mais Nahel Elkhouri est si différent de ceux que j'ai pu rencontrer ou côtoyer. Il est mystérieux, c'est un fait. Mais il est également d'une beauté éclatante, d'une intelligence remarquable, et son charme vous touche dès que vous êtes en contact avec lui.

Ses lèvres approchent à nouveau et, pendant une seconde, je me plais à imaginer qu'il est sur le point de me donner un baiser, comme un amant embrasserait sa maîtresse. Mais il n'en fait rien, se contentant d'effleurer le coin de ma bouche, avant de se redresser et de s'en aller sans un regard en arrière.

En refermant la porte, je m'y adosse. Durant cette seconde où il s'est penché sur moi, j'ai senti mon cœur battre la chamade, mes tempes bourdonner et ma gorge s'assécher. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais ressenti de sensations aussi intenses, si violentes. J'en tremble encore. C'est terrifiant et exaltant à la fois, et je ne sais absolument plus où j'en suis.

Par contre, ce que je sens clairement, c'est que je suis dans la mouise. Une merde noire pour être plus précise, puisque je me consume pour un mec qui ne voit en moi qu'une amie et qui, de toute évidence, n'est pas attiré le moins du monde.

Lorsque j'arrive à la cafétéria, le lendemain à midi, je suis folle d'impatience de retrouver Nahel. Je n'ai pas arrêté de penser à lui pendant toute la nuit et j'ai vraiment, vraiment, vraiment envie de le rejoindre. Je vois bien qu'il ne me regarde pas comme une de ces poupées qu'il affectionne tant, mais je m'en fiche. Ce qu'il y a entre lui et moi est vraiment spécial et va bien au-delà d'une simple amitié. C'est du moins ainsi que je le ressens. Comme j'ai oublié d'être bête, j'ai réalisé que je le troublais. Ses yeux, quand il s'est penché sur moi, étaient brillants d'un éclat incroyable, et son expression était celle d'un loup affamé. Comme j'étais la seule présente, c'est donc moi qui lui faisais cet effet.

Remarquez, il m'a fallu des heures d'introspection, à me triturer les méninges, pour parvenir à cette conclusion. Il refuse juste de se servir de moi, parce qu'il a de la considération à mon égard, et c'est une excellente chose. Oui, Nahel me respecte, ce qui ne semblait pas être le cas avec ses précédentes conquêtes. Du moins, c'est ainsi que j'ai perçu les choses.

Après, si ça se trouve, je suis en train de me vautrer lamentablement. Le risque, c'est d'interpréter les événements et son attitude comme j'aimerais que ce soit le cas, et de prendre mes rêves pour la réalité. Cela ne signifie pas nécessairement que je suis dans le vrai. Mais mon instinct me hurle que je suis sur la bonne voie. Alors, pour une fois, je vais l'écouter.

Toutefois, depuis ce matin, j'ai beaucoup repensé à ses dernières paroles. Je devrais quand même me méfier, non ? Mais, après y avoir longuement réfléchi, durant une partie de mes cours, je suis arrivée à la conclusion que tout ça, c'est des conneries. Moi, ce que je veux, c'est lui. Je sais que c'est quelqu'un de bien, malgré ce qu'il a pu prétendre en partant.

Sur le pas de la porte, je vois qu'il n'est pas encore là. Je prends donc ma place dans la file et, une fois mon plateau en main, je rejoins ceux qui sont présents. Il y a Sophie, Steph et Val.

Je les salue et commence à manger. Depuis que je déjeune avec eux, j'ai pour habitude de rajouter une entrée et un dessert. En effet, ils passent leur temps à piocher mes victuailles. C'est effectivement le cas, puisque Val est déjà en train d'avancer les doigts vers la salade de carottes.

— Bas les pattes, jeune homme ! m'exclamé-je, en tapotant sa paluche avec ma fourchette. Tiens, je t'en ai pris une. Alors, tu fais comme les gens civilisés et tu t'en sers. Mais interdiction de barboter ce qui est sur mon plateau avec tes mains pleines de doigts.

— Eh, mais t'es pas cool ! À Nahel, tu ne lui dis jamais rien !

— Je ne voudrais pas avoir l'air de le défendre, enchéris-je, mais il ne mange pas la salade sans couverts. Il pique juste des frites et, ça, c'est toléré.

— Je comprends pourquoi il t'aime bien. T'es marrante comme fille. Si ça se trouve, je vais t'apprécier beaucoup, parce qu'en plus t'es mignonne et ça fait quelque temps que je n'ai pas eu de meuf.

Je rougis furieusement sous son regard amusé. Bien sûr, ses paroles étaient intentionnelles et visaient à me choquer. Or, ce n'est pas ce qui a fait rosir mes joues, mais plutôt le fait qu'il puisse indiquer que son ami m'aime bien. Cela signifie qu'il lui en a parlé. C'est tout bon pour moi, ça ! Pour le reste, je commence à m'habituer à leur langage imagé.

— Fais gaffe, Val. Tu sais ce que Nahel a dit ? Pas touche ! fait Sophie, en le fusillant du regard. Cette fois, je ne peux pas cacher mon étonnement. C'est quoi, cette histoire ? Il faut que j'en aie le cœur net.

— Je rêve ou on parle de moi ? je murmure, me tournant vers les filles.

— T'as gaffé, So, chuchote Steph, tout en lui donnant des coups de coude.

— Alors ? demandé-je, après les avoir regardés, tous les trois.

— Nahel a expressément interdit aux gars d'avoir des vues sur toi et de te draguer, admet Sophie à contrecœur. Mais, s'il te plaît, ne lui en parle pas, ça ferait tout un tas d'histoires.

Je pivote vers Val et l'observe attentivement. C'est bizarre, mais lui et Steph ont l'air super fatigués, leurs yeux sont drôlement rouges. Toutefois, comme ils n'arrêtent pas de rire, il faut croire que tout va bien.

— D'accord, motus et bouche cousue. À une condition.

— Laquelle ?

— Vous me dites pourquoi il a exigé ça. Je suis la première concernée, j'ai le droit d'être au courant de ce qui se passe.

— Ben, pour être franche, on ne pige pas bien ce qui lui arrive, explique-t-elle. On a compris qu'il t'aimait beaucoup, mais c'est pas comme avec les nanas qu'il fréquente habituellement. Je sais pas... on dirait que c'est pas amoureux, que c'est autre chose.

— Si je ne lui plais pas, alors pourquoi interdire aux mecs de me draguer ? questionné-je, perplexe.

— Aucune idée et il a refusé de nous le dire. C'est comme ça et il n'y a pas à discuter. Voilà comment il nous a présenté la chose.

Alors que j'entame mon plat, je fronce les sourcils.

— Au fait, Nahel ne vient pas aujourd'hui ?

— Non, il bosse, répond Val, en jetant une rapide œillade aux deux filles assises en face de moi.

Je suis peut-être une naïve qui sort tout droit de sa cambrousse, mais je ne suis pas complètement demeurée non plus et je remarque très bien leur échange silencieux. Cela m'intrigue, aussi je poursuis, prenant l'air d'une parfaite idiote.

— Ah bon ? Il travaille ? Quel type de job ?

Là, clairement, j'ai jeté un froid. Il me semble qu'il a besoin d'une éternité pour répondre.

— Commerce.

— Commerce de quoi ?

— Euh, import-export ou un truc de ce genre.

Je sais parfaitement qu'il me raconte des salades, ça se voit sur son visage. Et je sais qu'il sait que je sais qu'il ment. Cela se lit sur le mien.

— Au fait, qu'est-ce que tu fais demain soir ? veut savoir Steph, sans doute pour changer le cours de cette conversation qui les met manifestement mal à l'aise.

Clignant des yeux, je lui fais face.

— Euh, rien de particulier. Pourquoi ?

— Nahel mixe dans un club, comme chaque samedi. Si tu veux, je passe te chercher. Ça pourrait être sympa, non ?

Pourquoi ai-je le sentiment qu'elle a proposé cela en espérant que je refuserais et juste pour détourner mon attention de Val ? D'ailleurs, les signes que lui fait ce dernier me confortent dans cette idée. Il faudrait quand même qu'il apprenne la discrétion, c'est tellement flagrant que je l'ai

remarqué au premier coup d'œil. Toutefois, j'ai comme l'impression qu'ils me considèrent comme une gamine totalement stupide et qu'ils s'imaginent que je suis dupe. Or, grande nouvelle, ce n'est pas le cas.

Mon père m'a souvent reproché d'être trop observatrice, et d'avoir une excellente mémoire, en plus d'un esprit particulièrement critique et acéré. C'est clair que cela ne se goupille pas forcément très bien avec nos convictions, mais c'est ainsi. Je suis une fervente partisane de la libre pensée. Mais pour me faire mon opinion, j'ai besoin d'avoir toutes les cartes en main. Et là, présentement, je suis certaine que quelque chose m'échappe ou, plus précisément, qu'on me dissimule des trucs.

— Avec plaisir. Tu veux que je t'indique mon adresse ?

À son air consterné, je comprends qu'elle ne s'attendait pas du tout à cela. Val la fusille du regard et So est en train de se retenir d'éclater de rire.

— Cachez votre joie, tous les trois ! Vous allez finir par me vexer, fais-je remarquer, en terminant la mousse au chocolat que je destinais à Nahel. Si vous ne vouliez pas que je vienne avec vous, il ne fallait pas m'inviter !

— Non, non... Excuse-nous. Mais Nahel râlera, c'est sûr.

— Au cas où vous ne seriez pas au courant, je suis une grande fille et votre ami n'est pas mon père.

— C'est pas faux, admet Steph.

Elle semble hésiter, puis cède.

— Très bien. Je passe te chercher demain, à vingt-et-une heures. Mais promets-moi une chose.

Son ton solennel m'interpelle.

— Quoi ?

— Tu resteras avec moi, pendant tout le temps où nous serons là-bas. Tu ne me quitteras pas d'une semelle.

— Dis donc, tu ne m'emmènes pas non plus dans l'autre du diable. Arrête de dramatiser !

— Ce que Steph essaie de t'expliquer, intervient Val, c'est qu'il y a des mecs chelous dans ce genre de soirées et qu'on n'aimerait pas qu'il t'arrive des bricoles. Nahel ne nous le pardonnerait jamais.

— Louches, comment ?

Cette fois, je ne peux empêcher un soupçon d'inquiétude de percer dans ma voix. Ça veut dire quoi au juste ? À quoi est-ce que je dois m'attendre ?

— Ben, bourrés ou shootés.

Soupir de soulagement discret. Si ce n'est que ça !

— Oh. Mais tu sais, on peut rencontrer des gens dans cet état à tous les coins de rue.

— Bien entendu. Mais pas en si grand nombre et de manière aussi concentrée. Ceci dit, si tu restes avec Steph, il ne devrait pas y avoir de soucis.

— Évidemment qu'il n'y aura pas de problème, décrété-je, tout en saisissant mon sac et en me levant. Bon, il faut que j'y aille. J'ai un cours de littérature anglaise dans dix minutes.

— Mais je croyais que tu étudiais les lettres modernes !

— C'est le cas, mais j'ai choisi cette matière en option.

Je file vers le tapis roulant, situé dans un coin de la pièce et y dépose mon plateau. Discrètement, je leur jette un coup d'œil, pour me rendre compte qu'ils sont en grande conversation. Val semble en train d'engueuler Steph qui râle également. De l'endroit où je me trouve, je ne peux pas entendre leurs paroles, mais je suis prête à parier ma chemise qu'ils parlent de moi. J'aimerais bien être une mouche pour apprendre ce qui a l'air de leur poser un tel cas de conscience. Après tout, ce n'est

qu'une soirée et personne ne peut savoir que je ne me suis jamais rendue à une boum ou dans une discothèque, de toute ma vie.

Je ne suis pas certaine que Nahel appréciera de m'y voir. J'ai même l'intime conviction que c'est tout l'inverse qui se produira. Mais je suis déterminée et rien ne me fera changer d'avis. Je veux le connaître mieux, découvrir cette face sombre qu'il s'échine à me cacher.

Pour autant, je risque de m'exposer à une cruelle désillusion, j'en ai parfaitement conscience. Mais c'est plus fort que moi, je dois savoir.

Soudain, quelque chose me choque. J'ai oublié de dire le bénédicité avant de manger. Merde ! Cela ne m'est jamais arrivé. Depuis que je suis en âge de prier, je ne l'ai jamais omis. Si mon père l'apprenait, il en ferait une attaque. Heureusement que j'ai rendez-vous pour le dîner avec mon frère, ce soir. Je pourrai me confesser, même si je sais déjà que je ne lui raconterai pas tout.

Tandis que les minutes s'égrènent, je sens une boule d'angoisse me vriller l'estomac. Dans moins d'une heure, Steph doit venir me chercher. Je suis tellement stressée que je n'ai pas réussi à avaler quoi que ce soit depuis le petit-déjeuner, ce qui ne me ressemble pas. Tout comme le reflet que me renvoie le miroir.

Afin de ne pas faire honte à mes nouveaux amis (et encore, amis est un terme surfait), j'ai acheté du maquillage et ai passé mon après-midi à visionner des tutos sur YouTube pour savoir comment faire. Le résultat est assez surprenant, même si je ne suis pas sûre d'aimer. J'ai rassemblé mes cheveux en un chignon strict retenu par une grosse pince, car il me semble que les boîtes de nuit sont des endroits surchauffés. Ensuite, après trois essais infructueux, je suis enfin parvenue à quelque chose de concluant en ce qui concerne le make-up. Ainsi grimés, mes yeux paraissent plus grands, plus bleus. Et que dire de mes lèvres, soulignées par un rouge flamboyant ?

Privilégiant le confort, j'ai opté pour une tenue simple et pratique. Une paire de ballerines, un jean moulant, un débardeur clair, sur lequel j'ai enfilé une large chemise à carreaux noirs et blancs.

Lorsque la sonnerie résonne, je suis en train de ronger mon frein, me demandant encore si je veux vraiment y aller ou pas. J'actionne l'interphone et les voix des filles se font entendre. Apparemment, Sophie est également venue. Quelques minutes plus tard, elles déboulent devant ma porte.

À leur air interloqué, quand je leur ouvre, je comprends qu'elles ne s'attendaient pas à me voir ainsi. Pour leur part, elles sont toutes deux vêtues de mini-jupes avec escarpins pour l'une et Dr Martens pour l'autre. Si ça se trouve, je n'ai pas la tenue adéquate et elles refuseront de m'emmener. Cela aurait au moins le mérite de mettre un point final à mes sempiternelles hésitations.

— Bordel, mais t'es un vrai canon sur pattes ! s'exclame So, en me toisant de haut en bas. J'aurais jamais pensé que t'étais aussi belle, une fois maquillée. Va falloir qu'on te garde à l'œil, si on ne veut pas que Nahel nous fasse une jaunisse.

— Donc, tu te rappelles bien, hein ? Tu restes toujours avec moi.

— Oui, maman, dis-je, en enfilant mon caban.

Le trajet semble se dérouler trop vite, même si dans les faits, ce n'est pas très loin de chez moi. Volontairement, je n'ai pas pris de sac. Simplement ma carte d'identité, un peu d'argent et mon téléphone portable qui sont glissés à l'intérieur de mon duffle-coat. Dehors, il fait nuit noire, alors qu'en moi se disputent deux sentiments confus. J'appréhende la réaction de Nahel et je ne suis pas certaine qu'elle sera bonne. D'après ce que j'ai cru comprendre, ni So ni Steph ne l'ont croisé depuis hier, si bien qu'il ignore tout de ma venue. Ensuite, je suis excitée comme une puce, parce que c'est ma toute première sortie.

J'ai toujours pensé que la vie que je menais à Rochesson me convenait. Je m'aperçois qu'elle était finalement assez triste et qu'il n'y a pas de mal à faire la fête quand on est jeune. Après tout, ce n'est plus à cinquante ans que ça m'arrivera.

L'endroit, situé sur La Plaine des Bouchers, au milieu d'anciennes usines désaffectées, ne paie pas de mine, vu de l'extérieur. Le style est industriel, même si on sent une rénovation récente. Sans gêne, Steph se gare sur un emplacement réservé aux livraisons.

Lorsque nous émergeons de la voiture, le bruit de la basse s'entend déjà de l'endroit où nous sommes et je constate, en approchant de l'entrée, que c'est bondé. Nous payons, déposons nos manteaux au vestiaire et pénétrons dans un hall gigantesque où tout un tas de jeunes gens se trémoussent au rythme de la musique électro.

— Il y a trois soirées par mois et Nahel est la star des DJ, s'époumone So. Il mixe en début de nuit pour mettre de l'ambiance, puis un peu plus tard. Tiens, justement, quand on parle du loup.

Je pivote vers l'autre bout de la salle et sens immédiatement mon cœur battre plus vite. Debout sur une estrade en hauteur, derrière les platines, le garçon qui est la cause de ce trouble semble totalement absorbé par la musique.

— On ira le voir tout à l'heure dans les loges. Viens, dansons.

Alors que nous nous dirigeons vers la piste, une main enserre mon bras pour me tirer en arrière. Quand je me tourne pour savoir qui en est à l'origine, je constate qu'il s'agit d'un type que je ne connais pas. Il semble, du reste, passablement éméché. Dire qu'on n'est qu'en début de soirée !

— Salut, beauté. Ch't'ai jamais vue ici. Ça te brancherait qu'on boive un verre, avant que je te montre le grand méchant loup ! vocifère-t-il, en ayant toutes les peines du monde à garder l'équilibre. Il s'est approché de moi et son haleine pestilentielle me donne juste envie de vomir. Toutefois, je n'ai pas besoin de répondre, car Steph qui nous suivait le tire immédiatement en arrière.

— Bas les pattes, ducon. Elle est avec nous et c'est la petite amie du DJ, hurle-t-elle, en s'interposant entre nous.

— Putain, fait chier, rétorque l'autre visiblement dégoûté. Mais qu'est-ce qu'elles lui trouvent toutes à ce jeune branleur ?

— Dégage, connard, lance-t-elle sur un ton qui m'effraie un peu.

Sans plus nous porter attention, il repart en direction du bar et se met immédiatement à draguer une autre nana qui vient de s'y installer.

— Hé, poulette, murmure Steph à mon oreille, il faut que tu apprennes à envoyer les mecs bouler. J'ai comme l'impression que tu ne vas pas cesser de te faire harceler, ce soir, et je ne pourrai pas toujours te défendre. Enfin, dès que tu seras avec Nahel, plus personne n'osera s'approcher de toi.

— Pourquoi a-t-il dit qu'elles en avaient toutes après lui ?

Elle éclate de rire, puis se penche et me révèle à l'oreille.

— Parce que Nahel est un aimant à gonzesses et il va falloir t'en accommoder. Regarde toutes les nanas près des platines, elles ne sont là que pour lui. Il a juste à lever le petit doigt et elles rapploient ventre à terre, prêtes à satisfaire le moindre de ses caprices sexuels.

— Et toi ? demandé-je, sur un coup de tête.

Je la sens aussitôt se raidir, mais je ne la quitte pas des yeux. Elle semble particulièrement mal à l'aise.

— Tu veux savoir si j'ai couché avec lui ? La réponse est oui. Mais j'ai vite réalisé que j'aimais mieux être son amie, plutôt que de me faire jeter comme une merde !

— Alors, tu es amoureuse de lui ?

Apprendre qu'elle a été dans un pieu ou ailleurs avec mon beau DJ me perturbe déjà. Je ne comprends pas ce besoin démoniaque qui me pousse à me renseigner sur lui en général, et sur sa vie sexuelle en particulier. C'est vachement malsain, mais c'est vraiment plus fort que moi. Steph éclate de rire et m'enlace par l'épaule pour me répondre.

— Non et heureusement pour moi. Mais je l'ai cru à un moment. Il faut dire qu'au lit, c'est une

bombe, ce mec ! Et sa queue ! Elle est magique. Ouais, c'est ça... il a une baguette magique entre les jambes et il sait s'en servir pour faire des miracles.

Cette fois, je vire écarlate et ma nouvelle copine se marre de plus belle, avant de me faire une bise sonore sur la joue et de me serrer gentiment contre elle. Mes yeux sont rivés sur le sol et je n'ose plus la regarder en face.

— Allez viens, blondinette. On est là pour s'éclater avant tout et, après, on retrouvera ton chéri.

Durant les deux heures qui suivent, nous nous déhanchons et pouffons comme des folles. Parce que je ne sais pas danser, au début, je me sens mal à l'aise. Pour ne pas paraître trop gourde, je les observe. Elles bougent leurs corps au son de la musique, mais leurs pieds restent fixés au sol. Bon, cela devrait être dans mes cordes. Du coup, je me laisse porter par le rythme, pour finir par m'amuser vraiment. Comment ai-je pu passer à côté de ça ? Je n'en veux pas à mes parents, parce que je sais que leur but était avant tout de me préserver, mais finalement je trouve ça dommage. Enfin, il vaut mieux tard que jamais.

Je relève machinalement la tête, sentant sans doute qu'il y a un truc. C'est là que je vois So et Steph se faire un petit signe, tout en regardant en direction des platines. L'instant d'après, elles me jettent un coup d'œil, visiblement gênées. Par quoi ? Je n'en ai aucune idée et je n'aime pas leurs messes basses. Je fais comme si je n'avais rien remarqué, mais en observant à mon tour le podium, je constate que Nahel ne s'y trouve plus et qu'un type, que je ne connais pas, a pris sa place.

Sophie me tire par le bras et me fait signe de les suivre. Nous nous dirigeons vers l'autre bout de la salle où un gorille est en train de monter la garde devant une barrière qui bloque l'accès à un couloir. Nulle trace de Nahel. Il doit être dans les loges.

— Attends-nous là, Madie. On part chercher Fred. C'est lui qui sera aux platines ensuite, m'apprend-elle en pointant le doigt vers le DJ. Et on va en profiter pour prévenir ton chéri que tu es venue le voir.

— Mais je ne peux pas vous accompagner ? demandé-je, n'ayant aucune envie de faire le pied de grue ici.

— Sophie a un pass et elle ne peut emmener qu'une personne avec elle. De toute façon, il n'y en a pas pour plus de cinq minutes.

— Bon, d'accord. Mais ne traînez pas trop quand même.

— T'inquiète, me dit Steph, en posant un petit bisou sur ma joue.

Un étrange sentiment d'insécurité m'envahit. C'est carrément bizarre, parce que je ne l'ai pas ressenti quand j'étais avec elles. En tendant le cou, je les vois frapper à une porte, l'entrebâiller et la refermer presque aussitôt, avant de toquer à celle d'à côté. C'est Fred qui leur ouvre. Elles s'engouffrent à l'intérieur, après un dernier signe de la main. Un mouvement au fond du couloir attire alors mon attention, tandis que commence l'attente. Oh non, merde, pas elle ! Face à moi, une Stella goguenarde s'approche, juchée sur des talons de quinze centimètres. Elle parade comme si elle était à un défilé de mode. Quelle conne, cette gonzesse !

Avec un sourire aussi faux qu'elle, Stella s'avance dans ma direction. Merde, pourvu que les filles reviennent vite, parce que j'ai comme l'impression qu'elle n'a pas digéré la rebuffade de Nahel, l'autre jour. Et comme c'était pour me défendre, elle doit m'en vouloir à mort. D'autant que, d'après ce que j'ai entendu, il semblerait que depuis plus d'un an, elle fait des pieds et des mains pour intégrer leur bande. En pure perte. Alors que moi, je suis arrivée et j'ai été admise tout de suite, et sans rien faire pour cela. C'est sans doute rageant pour son ego surdimensionné.

— Tu cherches ton beau brun ? demande-t-elle, lorsqu'elle se trouve face à moi, de l'autre côté de la barrière.

— Pas spécialement, je réponds, peu disposée à discuter avec elle et, par voie de conséquence, à m'en prendre plein la gueule pour pas un rond.

— À d'autres ! s'exclame-t-elle, avec un sourire fielleux. Je sais très bien que tu es là pour lui, tout comme les trois quarts des nanas qui sont ici.

— Y compris toi ?

— Ah non, je suis passée à autre chose, susurre-t-elle en se collant au videur, debout près d'elle.

Pincez-moi, je rêve ! Cette pétasse se tape le type patibulaire de la sécurité, juste pour avoir accès aux loges. Et ne dites pas que je suis une mauvaise langue ! Sa tronche ferait peur à n'importe qui. En les imaginant ensemble dans un lit, je ne peux retenir un frisson de dégoût. Comme si elle l'avait perçu, mon interlocutrice plisse les yeux. Elle est en colère, ça se remarque comme le nez au milieu de la figure. Pourtant, elle ravale la répartie qui semblait lui brûler les lèvres, pour murmurer sur un ton doucereux qui éveille aussitôt ma méfiance.

— Viens, je t'emmène jusqu'à sa loge. Ça me fait de la peine de te regarder poireauter ici, comme une vulgaire potiche.

Ben voyons ! Si tu t'imagines que je vais gober ce mensonge aussi grand que toi, tu te fous le doigt dans l'œil jusqu'au trou du cul, songé-je, me crispant un peu plus. Je sais qu'elle prépare un mauvais coup, ça se voit à la joie malsaine qui semble émaner d'elle. Ce que j'ignore, c'est ce qu'elle pourrait me faire, dans la mesure où Nahel n'est pas très loin.

Le gorille pousse la barrière pour me laisser passer. Je m'avance, méfiante.

— Ton bon cœur te perdra, murmuré-je, acerbe.

C'est plus fort que moi, cette fille me donne une furieuse envie de lui mettre des baffes. Je n'oublie pas de quelle manière elle a essayé de m'humilier, juste pour se faire remarquer par mon beau DJ. J'ai la rancune tenace, même si je sais qu'il faudrait que je sois plus magnanime et donc que je pardonne pour être en phase avec mes convictions. Mais il y a des personnes avec qui c'est tout bonnement impossible.

Me précédant, elle indique la troisième porte sur ma droite, du bout du doigt.

— Voilà, il est ici. Bon courage, lance-t-elle en riant, mais sans s'arrêter.

C'est là que Sophie et Steph ont frappé, avant de rebrousser aussitôt chemin. À ma gauche, il y a monsieur muscles, qui ne me quitte pas des yeux, et en tournant la tête de l'autre côté, j'aperçois Stella, debout contre le mur au fond du couloir.

Ce qui me sert de bon sens me souffle de ne pas entrer et de repartir pour attendre mes copines à l'endroit où elles m'ont laissée. Mais en même temps, les regards de ces deux-là me mettent tellement mal à l'aise que je n'ai qu'une envie, m'y soustraire et retrouver mon bel étudiant en musique.

Tendant l'oreille, je perçois des murmures. Sa voix se mêle à d'autres. Rassurée, je tourne la poignée et passe la tête dans l'entrebâillement.

La scène qui se déroule sous mes yeux me fait basculer en plein cauchemar. La pièce est petite et, hormis une table et une chaise, il y a un canapé clic-clac qui est placé de profil par rapport à la porte que je viens d'ouvrir.

Affalé sur ce divan, Nahel paraît particulièrement occupé. À vrai dire, il n'est pas seul. Il est même en galante compagnie. Deux nanas se trouvent avec lui. Je vois la première de profil, si bien que je ne

parviens pas à distinguer son visage. Penchée entre les jambes de celui que j'avais décidé de retrouver, elle semble particulièrement affairée, puisqu'elle est en train d'engloutir son pénis dans sa bouche.

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est de me demander comment elle réussit à le faire entrer aussi profondément. C'est sans doute le genre de nana qu'on qualifie de gorge profonde. Nahel a le pantalon baissé sur les cuisses et n'a pas remarqué ma présence. Normal, il est en train de sucer le sein de l'autre, sa main bougeant dans la culotte de la fille. Cette dernière, penchée sur lui, la tête rejetée en arrière, gémit de plus en plus fort.

Toutefois, comme elle fait face à la porte, elle doit percevoir un mouvement ou, du moins, quelque chose qui cloche, parce que brusquement elle ouvre les yeux avant de me sourire.

— Salut, tu veux te joindre à nous ? Plus on est de fous, plus on rit.

L'autre n'a toujours pas réagi, occupée à le pomper furieusement. Soudain, Nahel tourne la tête dans ma direction. Il n'a pas l'air dans son état normal, mais je m'en contrefous totalement.

Ce que je vois m'écoeure au plus haut point. C'est immonde et très loin de l'image que je me faisais de lui. Il faut croire que je dois être une abrutie de première pour avoir pensé, ne serait-ce qu'une minute, qu'il pouvait être mon prince charmant. Un porc abject, voilà ce qu'il est !

Le fait de croiser mon regard révulsé semble cependant le dégriser. Aussitôt, il repousse violemment celle qui était en train de lui tailler une pipe. Elle en tombe d'ailleurs à la renverse. Pour un peu, j'aurais presque pitié d'elle, en la voyant assise sur les fesses, les quatre fers en l'air.

— Mais ça va pas ! T'es con ou quoi ?

Nahel ne l'écoute déjà plus, il remonte prestement son jean et s'avance vers moi. Mais je ne lui laisse le temps de rien, puisque je fais demi-tour illico pour repartir en sens inverse.

Au moment où j'arrive au bout du couloir, j'entends une seconde porte s'ouvrir sur Steph et So qui ne peuvent faire autrement que de constater le désastre qu'elles ont voulu éviter à tout prix.

— MADIE ! hurle-t-il, en finissant de se rajuster pour se lancer à ma poursuite.

Toutefois, comprenant son intention, je détale comme un lapin, bousculant au passage monsieur patibulaire, ce que je n'aurais jamais cru possible.

Ayant pratiqué l'athlétisme, je sais courir vite et longtemps. De plus, la foule est de plus en plus dense et je m'y perds avec une facilité déconcertante, tandis que Nahel, So, Steph et Fred essaient de me suivre. Mais je suis agile et je parviens à traverser cette marée humaine en un temps record.

Rassemblant mes dernières forces et, juste maintenue debout par mes nerfs, je récupère mon manteau et me dirige sans attendre vers la sortie.

Une fois à l'extérieur, je m'arrête un instant, tentant de réfléchir posément à la manière dont je vais devoir procéder pour rentrer chez moi.

C'est alors qu'une voiture stoppe à mon niveau.

— Eh, tu veux qu'on te raccompagne en ville ? demande un type. On se casse !

Je me penche pour juger de sa mine. Il n'a pas l'air dangereux, mais on n'est jamais trop prudent. À l'arrière, il y a un mec et une nana en train de se bécoter. Je ne sais pas quoi faire. J'ai conscience du fait que je ne devrais pas monter dans cette bagnole avec des gens qui me sont totalement inconnus. Seulement, j'ignore comment rentrer chez moi, je n'ai aucune idée du chemin à prendre pour quitter ce quartier, composé d'usines fermées, qui ne me paraît guère plus sûr, si je dois le parcourir à pied. Je scrute les alentours rapidement, et tout ce que je vois ce sont des mecs et des nanas complètement torchés qui déambulent ici et là. Certains déglobillent dans les coins et d'autres fument des trucs qui

ne sont, de toute évidence, pas très nets. Par conséquent, entre la peste et le choléra, il me semble que la voiture sera toujours moins dangereuse. D'autant que je serai assise à l'avant et que je pourrai donc me faire la malle au premier feu rouge. Malgré cela, je n'arrive pas à trancher.

— Ben alors, tu te décides, beauté ? Je ne vais pas attendre jusqu'à demain matin !

— Vous vous rendez où ?

— Au rétro, c'est une discothèque qui se trouve au centre-ville.

Là, ça me parle mieux, parce que cela signifie qu'ils pourront forcément me rapprocher de mon appartement.

En entendant la porte s'ouvrir avec fracas, je sursaute et pivote sur moi-même. Nahel est à quelques mètres et ses yeux lancent des éclairs.

— Madeleine ! Qu'est-ce que tu fous ?

Aussitôt, et sans prendre le temps d'y réfléchir à deux fois, je saute dans la voiture et ordonne au chauffeur :

— Fonce !

Il semble avoir compris le message, car il enclenche immédiatement la première pour quitter le parking sur les chapeaux de roues. Heureusement qu'il n'y a personne devant nous, parce qu'à l'allure où il roule, il serait incapable de s'arrêter. Par le rétroviseur de la portière, je peux apercevoir Nahel nous courir après. Toutefois, il n'est pas assez rapide. La seule chose qu'il parvient à faire, c'est de taper sur le coffre, mais nous avons déjà pris de la vitesse.

— Tu t'es engueulée avec ton jules ? m'interroge le chauffeur, tout en s'engageant sur la longue route qui permet de quitter La Plaine des Bouchers.

— Mmmm.

— C'est pas le DJ ? s'enquiert la fille à l'arrière.

Le couple a interrompu son étreinte en sursaut, quand il a cogné la carrosserie.

— Mmmm.

— Remarque, je te comprends. Chaque fois que je l'ai vu, il s'envoyait en l'air avec une nana différente, voire plusieurs dans la même soirée ! s'exclame-t-elle encore, avant d'être stoppée net par un coup de coude de son mec.

— Ben quoi, c'est la vérité ! C'est pas pour rien qu'on le surnomme *chaud lapin* sur le campus. Si t'as cru au prince charmant, tu t'es bien gourée. Il s'est tapé la moitié de mes copines !

À ces mots, je me ratatine un peu plus sur mon siège. Chaque parole est comme un coup de poignard dans mon pauvre cœur qui saigne déjà bien assez. Ma fierté aussi en prend pour son grade. Comment n'ai-je pas pu voir ce qui était pourtant si évident ? Faut-il être stupide au-delà des mots pour avoir été aveugle à ce point !

Nous arrivons maintenant au niveau de la place de l'Étoile et sommes arrêtés à un feu rouge.

— Ben, dis donc, t'as pas l'air très bavarde, murmure mon chauffeur, en posant sa paume sur ma cuisse.

Ce contact, qui me dégoûte, me fait sortir de la léthargie dans laquelle j'ai plongé, depuis que cette fille a cessé de parler pour reprendre là où elle s'était interrompue quand nous avons démarré.

Inspirant un grand coup, je saisis ses doigts de la main gauche pour le repousser, pendant que de la droite, je tâtonne pour déverrouiller la portière. Au moment où il s'apprête à enclencher la première, je déboucle ma ceinture et ouvre de mon côté, l'obligeant à piler.

— Hé, mais qu'est-ce...

Je ne l'écoute déjà plus et saute de la voiture pour filer à toute allure. Néanmoins, je ne suis pas assez rapide pour ne pas l'entendre lorsqu'il s'écrie.

— Espèce de connasse !

Sans me détourner, je cours aussi vite que je le peux et m'éloigne inexorablement dans la nuit.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour arriver jusqu'à mon studio. J'ai couru et couru, sans m'arrêter. Au fond de moi, j'ai compris que si je ralentissais, je m'effondrerais. Entendre mon téléphone portable vibrer dans la poche intérieure de mon manteau m'a poussée à accélérer encore un peu plus. Lorsqu'enfin je referme la porte de mon appartement, je n'ai même plus la force d'avancer pour aller jusqu'à mon lit. Je me laisse glisser le long du battant de bois, les poumons en feu, les tempes bourdonnantes et les yeux brûlants. Là, les larmes arrivent, amères, douloureuses, mais tellement salvatrices.

Je suis malade, tout en me rappelant la scène immonde, digne d'un mauvais porno, à laquelle j'ai assisté. Je suis terriblement triste en songeant à toutes les idées que je m'étais faites sur Nahel et qui se sont effondrées en l'espace d'une seconde. Pas étonnant que cette connasse de Stella ait tout fait pour que je voie ça. Elle devait savoir ce qui se passait dans cette loge sordide.

Et puis, je suis en colère. Contre lui, c'est indéniable, parce que je vis cela comme une véritable trahison. Mais surtout contre moi-même. Moi, qui ai été assez stupide de ne pas vouloir le croire quand il me disait que je devais l'éviter. Moi, qui ai eu la naïveté de penser que je réussirais à le changer, juste par la force de mon amour pour lui. Eh oui, je le sais maintenant, je suis raide dingue de lui, follement, irrémédiablement. Si cela n'avait pas été le cas, je n'aurais pas aussi mal. Je me ficherais de ce qu'il peut faire de ses fesses. Or, c'est loin, loin, loin de ce qui se passe en ce moment même.

Bon sang, je découvre l'amour de la pire des manières, dans la douleur et le chagrin. Et c'est horrible. Mais je suppose qu'on ne choisit pas les personnes qu'on aime, tout comme on ne peut pas combattre ses sentiments. Pour autant, j'ai parfaitement le droit de décider que je ne veux pas être ridiculisée par un play-boy à la noix, incapable de garder sa queue dans son pantalon plus de cinq minutes.

Comment est-ce que je parle, moi ? Jamais je ne me suis exprimée de cette manière. Je n'ai même jamais pensé ainsi. Il faut croire que son influence est plus importante que je ne l'avais supposé. Mais elle est nocive et ce mec est toxique. J'ai beau me savoir forte, je ne suis pas de taille. Que m'a-t-il dit l'autre jour déjà ? Ah oui, il est pourri, pourri jusqu'à la moelle. Il avait tellement raison. J'aurais été bien plus avisée de l'écouter, au lieu de l'admirer béatement, comme la pauvre cruche que je suis.

J'ignore combien de temps je reste recroquevillée ainsi, dans mon petit vestibule. Des minutes, des heures, je n'arrive pas à me rendre compte. Les larmes sont intarissables et me laissent dans un état d'épuisement que je n'ai jamais connu.

La sonnerie de ma porte d'entrée me fait sursauter violemment. Quelle heure est-il ? Machinalement, je consulte ma montre. Il est trois heures du matin. Pas besoin d'être voyante-extralucide pour savoir qui s'amuse à s'acharner ainsi, au risque de réveiller tout l'immeuble.

C'est ensuite au tour de mon téléphone qui vibre à nouveau. Cette fois, je ne peux pas l'ignorer. Quand je l'extirpe de la poche de mon manteau, je découvre qu'il y a eu trois coups de fil en absence de Sophie, huit de Stéphanie, six de Fred et trente-sept de Nahel. Trente-sept appels ? Merde ! Mais

il est complètement dingue, ce type ! Un véritable psychopathe. Il m'a laissé une quinzaine de messages, ainsi que douze SMS. Ma parole, c'est du harcèlement !

— Madeleine ! hurle une voix, tandis qu'il tape à la porte de mon studio, me faisant faire un bond.

Comment a-t-il fait pour entrer dans l'immeuble ? Je ne lui ai pourtant pas ouvert. Il n'est pas seul, car j'entends un murmure, que j'identifie comme étant Fred, lui parler doucement.

— T'es sûr qu'elle est là ? Si ça se trouve, elle est chez des amis.

— Putain de bordel de merde, s'écrie Nahel, elle ne connaît personne ici, à part moi ! S'il lui est arrivé quelque chose, je vais faire un malheur !

— Écoute, mon pote, on devrait partir. Elle ne veut peut-être pas te voir, tout simplement. Enfin, pas pour le moment... Si elle est telle que tu me l'as décrite, elle aura été profondément choquée. On peut la comprendre. Tu sais, on a tous pigé que c'est le genre de fille qui ne couche pas. Si ça se trouve, elle est encore pucelle !

— Ta gueule, Fred ! Si tu as le malheur de lui manquer de respect, je te pète le pif.

— Mais bordel, mec ! Qu'est-ce que cette nana t'a fait pour que tu te mettes dans cet état ? Putain, je t'ai jamais vu comme ça !

— Tu ne peux pas comprendre.

— Je pourrais essayer si tu m'expliquais... Tu sais que je suis ton ami. Je peux tout entendre.

— Je ne pige pas moi-même ce qui m'arrive. Comment veux-tu que je t'en parle ? Ce n'est pas un sujet de dissertation.

— Alors, dis-moi juste ce qu'elle t'inspire. Comment tu la trouves...

Je retiens mon souffle, attendant de pouvoir enfin apprendre comment il me perçoit et ce qui se passe réellement dans sa tête.

— Madeleine, c'est comme une petite fille. C'est la lumière au milieu de ma nuit, c'est la bonté à l'état pur. Elle peut vous paraître arriérée avec ses croix sur le pain et ses prières. Mais pas pour moi. J'admire ses principes, qui font qu'elle reste toujours droite dans ses pompes. Toutes ces saloperies avec lesquelles nous vivons et qu'elle ne connaît pas, certains jours, c'est juste un calvaire. Madie est pure et belle. C'est un ange et elle illumine mes ténèbres. Parce que pour tout te dire, des principes, je ne sais pas si j'en ai eu une fois dans ma vie. Alors, tu vois, quand je suis avec elle, j'ai l'impression qu'elle éclaire mon âme sombre par sa seule présence. J'ignore comment t'expliquer ça différemment et de quelle manière elle s'y prend. Elle est si pure que j'ai le sentiment qu'à son contact, je deviens un homme meilleur.

Sa voix se brise et, de l'autre côté de la porte, je suis à deux doigts de me sentir mal. J'enfonce le poing dans ma bouche pour étouffer mes sanglots. Bien sûr, ils ne savent pas que je peux les écouter.

— Dans ce cas, pourquoi tu ne te mets pas avec elle, au lieu de te taper toutes ces pétasses qui se ressemblent ? Tu lui plais, ce n'est un secret pour personne.

— Non, Val. Je ne peux pas...

— Mais pourquoi ?

Il a baissé le ton, si bien que je dois coller mon oreille au panneau de bois pour entendre la suite de leur conversation.

— Si je la touchais, je la salirais, je la pervertirais. Je sais que je la traiterais mal, parce que c'est plus fort que moi. Je lui mentirais, je la tromperais, j'ai toujours été comme ça. Elle est trop jeune, trop bien pour moi et je suis trop merdique pour elle. Et puis...

— Quoi ?

— Je ne pourrai jamais lui donner ce qu'elle espère de moi. Je ne pourrai jamais l'aimer et c'est ce qu'elle attendrait. C'est inévitable.

— Pour quelle raison en serais-tu incapable ?

— Parce qu'on ne peut aimer personne quand on se déteste soi-même.

Un long silence suit cette phrase, si amère et si lourde de conséquences pour moi. Mon cœur se brise, du moins ce qu'il en restait. C'est vraiment la fin.

— À ton avis, où est-elle ? demande Nahel.

Il semble tellement inquiet que je suis à deux doigts d'ouvrir.

— Elle est juste de l'autre côté de la porte, je viens de l'entendre renifler.

— Madeleine ?

Il est, cette fois, collé au battant, si bien que j'ai presque l'impression qu'il est en train de me souffler à l'oreille.

— Madie, si tu es là, réponds, s'il te plaît, réponds. Je suis tellement désolé, je n'ai jamais souhaité que les choses se passent ainsi. Tu dois me croire, je ne voulais pas que tu voies ce à quoi tu as assisté ce soir. Je t'en prie, ouvre.

— C'est pas bientôt fini ce vacarme ? s'époumone mon voisin de palier. Y en a marre de vos conneries ! On bosse demain, nous ! Foutez le camp ou j'appelle les flics.

— Viens, Nahel. On se casse. De toute façon, elle ne te répondra pas. Allez mon pote...

J'entends leurs pas s'éloigner, incapable de bouger. Pourtant, je voudrais le rassurer, le prendre dans mes bras, mais je n'y parviens pas, trop profondément blessée par les événements de cette nuit. Si j'avais pu prévoir que les choses tourneraient aussi mal, jamais je ne serais allée là-bas. Ceci dit, j'aurais dû voir venir. Je sentais bien que Steph n'avait aucune envie de m'y emmener. Il y a également autre chose. Je ne peux pas oublier qu'il m'a prévenue, l'autre soir, et très sérieusement. Seulement, je me suis crue plus maline que tout le monde et surtout que lui.

Il faut que j'arrête tout de suite l'autoflagellation. Fréquenter Nahel Elkhouri, c'est une immersion en enfer, quelque chose que je ne peux pas gérer. J'en suis incapable. Il me tirerait vers le bas, c'est évident, et je n'en ressortirais jamais indemne. Oui, je vais couper court immédiatement. C'est la seule décision sensée à prendre.

Cela fait plus de deux semaines que je ne l'ai pas revu. Deux semaines qui m'ont paru durer une éternité. Depuis ce fameux samedi, je vis recluse dans mon studio.

Les premiers jours, il venait chaque soir sonner à ma porte. Combien de fois, ai-je eu le doigt sur le bouton pour lui ouvrir ? Mais, systématiquement, je me suis dégonflée. J'ai trop la frousse de me retrouver face à lui.

Jusqu'à très récemment, il me téléphonait une dizaine de fois par jour. Depuis mercredi, il n'a plus appelé. Si je vous expliquais que ses coups de fil me manquent, me croiriez-vous ? Vous devez vous dire que j'ai un pet au casque et vous avez sans doute raison. La vérité, c'est que je suis incapable de me détacher de lui, même si j'ai encore plus peur de le revoir.

Mes résultats en pâtissent et je vais devoir me bouger sérieusement, si je ne veux pas avoir d'ennuis. Hier, un prof m'a convoquée pour me demander ce qui m'arrivait. J'ai prétexté un problème familial, même si je suis certaine qu'il n'a pas été dupe. De plus, il a fallu que je fasse des pieds et des mains pour intégrer un groupe différent et éviter ainsi de le croiser à la sortie de certains cours. Le plus risible dans tout ça, c'est qu'à l'épreuve de latin pour laquelle il m'a aidée, j'ai eu un 15. Ma meilleure note jamais obtenue dans cette matière.

L'autre jour, je l'ai aperçu de loin, mais il ne m'a pas vue. Alors, je me suis cachée et j'ai attendu qu'il tourne le dos, pour retourner me terrer dans mon studio. Je suis sans cesse sur le qui-vive et je dois admettre que c'est exténuant.

Bien entendu, je ne mange plus au restaurant universitaire. Je m'achète un sandwich que je grignote chez moi. Le soir, je me contente d'une pomme ou de quelques pâtes. En deux semaines, j'ai déjà perdu cinq kilos et, si je persiste, je finirai par ne plus ressembler à rien.

Il va quand même falloir que je trouve le courage de l'affronter, parce que j'ai bien conscience que je ne pourrai pas continuer à me cacher comme ça pendant tout le reste de mon cursus. Ce n'est pas viable et c'est malsain.

L'ennui, c'est que j'ai attendu trop longtemps. J'aurais dû lui ouvrir, ce soir-là, ou j'aurais dû répondre à l'un de ses appels le lendemain. Maintenant, il est trop tard et je ne vois pas comment revenir en arrière, sans passer pour une sale gosse capricieuse. Oui, c'est exactement ça : je ne sais plus comment faire pour revenir en arrière.

Je pourrais, non, je devrais me rendre à son appartement et lui expliquer tout ça de vive voix, mais je n'en ai pas le cran, en belle trouillarde que je suis. Des fois, je trouve que je suis bonne à baffer.

Je pense que j'attendrai mon retour des vacances. Dimanche, mes parents doivent me chercher et je passerai une semaine à la maison, puisque dès vendredi les congés de novembre démarrent. Cela me fera le plus grand bien d'être chouchoutée par ma mère. Je suis persuadée que ça m'aidera à prendre du recul et à me donner la force nécessaire d'aller à sa rencontre. Parce que, pour tout dire, son amitié et sa gentillesse me manquent terriblement. Rien que de l'avouer me donne envie de pleurer et je sens déjà mes yeux piquer.

Marchant sans but dans les allées du supermarché, je me force à effectuer quelques courses, en ce samedi après-midi. Il a bien fallu que je me ressaisisse, parce que mon appartement ressemblait à une véritable porcherie, je n'avais plus rien à me mettre et, en plus, mon frigo était vide. Un tel laisser-aller est inadmissible. De plus, mes parents arrivent demain et je ne peux décemment pas leur montrer à quel point ma vie part en vrille.

Alors, ce matin, je me suis levée tôt, j'ai fait le ménage et ce n'était pas superflu. J'ai la chance d'avoir un lave-linge dans ma salle de bain, du coup, je ne suis pas obligée de passer par la case Lavomatic, ce qui est le summum du luxe par rapport à d'autres étudiants.

Et me voilà donc, traînant mon spleen entre les yaourts et le fromage. Alors que je m'apprête à prendre la direction de la caisse, mes deux paniers chargés à bloc, une petite pression sur mon épaule me fait sursauter. Depuis des jours, je n'ai pas rencontré de visage ami, je n'ai parlé à personne, hormis à mes parents qui me téléphonent une fois par semaine. Heureusement pour moi que mon frère était parti en pèlerinage, parce que s'il m'avait vue dans cet état, nul doute qu'il aurait alerté toute la famille. J'ai vécu assez de situations gênantes, ces derniers temps, pour les dix prochaines années. Pas question de mêler mes parents à cette histoire, ce serait une véritable catastrophe.

Surprise, je pivote pour me trouver nez à nez avec Steph. Elle ne semble pas très à l'aise, si bien que nous sommes deux. Je suis étonnée de la croiser ici, mais plus encore qu'elle soit venue à ma rencontre. Après tout, elle a tenté à plusieurs reprises de me contacter et j'ai toujours refusé ses appels.

— Salut, murmure-t-elle, l'air peu sûre d'elle

Pour ma part, je n'en mène pas large non plus. J'aurais dû la rappeler, au lieu de couper court aussi brutalement. Steph a toujours été super gentille avec moi et il n'y avait aucune raison pour que je me comporte ainsi. Prendre conscience de l'irrationalité de mes actes, ces dernières semaines, me perturbe un peu plus encore. Elle n'était responsable de rien et a pensé bien faire en m'emmenant avec elle, même si j'avais tout du boulet. Je crois qu'il est grand temps que je lui demande pardon. C'est le minimum.

— Écoute, Steph, je suis...

— Non, laisse-moi parler, m'interrompt-elle. Je suis passée devant chez toi et je t'ai suivie jusqu'ici. Si j'ai fait ça, c'est parce que je tiens à m'excuser de ce qui est arrivé l'autre jour. Je n'aurais pas dû t'emmener, je n'aurais pas dû te quitter de la soirée et...

— Non, c'est moi qui suis désolée, fais-je, en levant la main pour lui couper la parole. C'est moi qui ai insisté pour venir, alors que j'avais très bien remarqué que cela n'enchantait aucun de vous. Tu n'y es vraiment pour rien et je me suis comportée comme une idiote en refusant tes appels, donc je te demande pardon.

Elle pousse un intense soupir de soulagement et me saisit par les épaules pour m'enlacer. Moi aussi, je me sens mieux d'un coup. Pendant près de deux semaines, je me suis focalisée sur Nahel, alors que c'est toute la bande qui me manquait. M'isoler, comme je l'ai fait, était une très mauvaise idée. Sans doute la pire que j'aie eue de toute ma vie.

Durant de longues minutes, nous rions et nous pleurons, ravies de nous retrouver. C'est l'arrivée de Sophie qui nous interrompt. Elle m'embrasse, me serre contre elle, et s'excuse vaguement pour ce qui s'est passé, mais je la sens beaucoup plus détachée. Je devine même une pointe de rancune qui me déstabilise.

— Comment te portes-tu ? s'enquiert alors Steph.

Un premier réflexe me pousserait à prétendre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Or, c'est faux. Je le sais et vous le savez aussi. Et puis, j'en ai marre de me raconter des salades à moi-même, mais également de mentir aux autres. C'est nul. Et puis... ça va à l'encontre de tout ce en quoi je crois, de tout ce que mon père m'a enseigné. Il est peut-être temps que je revienne aux fondamentaux. Cela m'aiderait sûrement à me sentir mieux.

— Bof, j'admets, tout en baissant les yeux pour admirer obstinément le bout de mes bottines.

— Lui non plus n'est pas bien, fait remarquer ma copine, sans cesser de me dévisager. Tu devrais essayer de lui parler. Ce serait bien d'éclaircir les choses, non ?

À ces mots, un profond désarroi m'envahit. Je n'ai jamais voulu faire de peine à Nahel, c'est même tout le contraire. J'ai cru, à tort semblerait-il, qu'il passerait rapidement à autre chose. Après tout, où est l'intérêt pour lui de perdre son temps avec une gamine mal dégrossie dans mon genre ? Cela me déchire le cœur d'apprendre qu'il est malheureux et que j'en suis la cause.

— Appelle-le. Parle-lui, insiste-t-elle, me mettant de plus en plus mal à l'aise.

Car, au-delà du fait que son chagrin est en train de devenir le mien, il y a aussi cette peur panique à l'idée de le revoir. Je n'ai ni la force ni le courage de la dominer et je suis terrorisée par le pouvoir que ce garçon a sur moi. Il pourrait me mettre à terre en deux temps trois mouvements, et j'ai conscience que j'eserais incapable de gérer à nouveau une épreuve comme celle que je viens de vivre. Or, si je recommence à le fréquenter, c'est ce qui arrivera inévitablement. Alors, dans ces conditions, il faut que je me blinde tout de suite, en décidant de ne plus le revoir. C'est plus simple comme ça et c'est mieux pour tout le monde, surtout pour moi. La tristesse et le mal-être finiront par passer. Le temps guérit toutes les blessures, du moins, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Je regrette, chuchoté-je, en secouant la tête.

— Pourquoi ? Je t'ai expliqué qu'il était mal.

— Je regrette.

Soudain, So se place dans mon champ de vision. Elle est furieuse et pointe un doigt accusateur dans ma direction.

— Tu ne regrettes rien du tout ! Alors, arrête de mentir ! Ça te plaît qu'il soit dans cet état à cause de toi ? Tu sais ce que je pense ? Je crois que sous tes airs de sainte nitouche, tu es une garce de première !

— So ! s'exclame Steph, scandalisée, tandis que je garde le silence, déglutissant avec peine.

— Quoi ? Mais c'est vrai, bordel ! Nahel n'a rien fait de mal. Il était son ami et elle l'a laissé tomber comme une merde, dès qu'elle l'a vu avec d'autres filles. Mais bon sang à la fin, ils n'étaient même pas ensemble. Est-ce que nous, on a jugé ses bondieuseries ? Non. On l'a acceptée comme elle était, avec son côté coincé et ses prières à la con. Elle n'a rien à reprocher à aucun d'entre nous ! On a toujours été sympa avec elle et on l'a prise sous notre aile, ce qu'on n'avait jamais fait pour personne. Oui, Nahel s'est envoyé deux filles en même temps. Et alors ? Ça regarde qui ? Lui et ces deux nanas. Personne d'autre. Et certainement pas toi ! s'emporte-t-elle, en pivotant à nouveau vers moi. À ta place, Madeleine, j'arrêteraient de courir à l'église et de jouer les grenouilles de bénitier. Il me semble que ton Jésus a prôné la bonté, le pardon et la charité. Et toi, tu n'as fait rien de tout ça, dans cette histoire. Alors, c'est bien facile de prier et de prêcher, mais si ton comportement n'est pas en adéquation avec tes convictions, cela ne rime à rien du tout.

— On va repartir, murmure Steph, tout en tirant sa copine vers l'extérieur du magasin.

Et moi, je reste là, debout, en larmes, tétanisée. La critique de So était dure et acerbe, mais tellement juste. J'ai honte de moi à un point que je ne peux même pas décrire. Nahel n'a jamais fait de remarque déplacée sur mes convictions religieuses et la manière dont je les applique. Il ne m'a jamais jugée. Il s'est contenté de m'accepter telle que j'étais et de gratter un peu la surface, pour tenter de découvrir qui j'étais vraiment, mais toujours avec délicatesse et une extrême gentillesse.

A contrario, à la première occasion, j'ai provoqué un mélodrame aussi ridicule que pathétique. Je l'ai condamné sans même le laisser se justifier. Et c'est encore pire que ça, car il n'avait aucun compte à me rendre, puisque je n'étais pas sa petite amie.

La vérité, c'est que j'étais jalouse à en être malade. J'aurais voulu être ces filles, même si je n'ai jamais fait ce genre de chose et que je n'imaginai pas pouvoir agir ainsi. Cependant, si je suis vraiment honnête, je dois reconnaître que je n'ai pas supporté que ce ne soit pas dans ma bouche que son sexe se trouvait, que ce ne soit pas dans ma culotte que sa main trifouillait et que ce ne soit pas mon sein que ses lèvres embrassaient. Ces pensées me font rougir de gêne, mais c'est la vérité, crue et basique. Alors, que faire ?

Je ne sais pas au bout de combien de temps je reviens à la réalité, mais comme une automate, je saisis mes paniers, posés à mes pieds, avant de me diriger vers la sortie. Mes larmes coulent toujours, même si je n'en ai pas véritablement conscience. Je dois avoir l'air d'une folle avec ma tignasse, vaguement attachée en chignon, et des mèches qui partent dans tous les sens. Sans parler de mon nez rouge et de mes yeux bouffis.

Au moment où je dois payer, la caissière finit par me demander si je me sens bien, en m'observant, un sourire apitoyé aux lèvres. Je secoue négativement la tête et reprends mes achats.

Le supermarché n'est pas très loin de mon appartement. Moins de dix minutes à pied. Pourtant, j'ai l'impression qu'il va me falloir des heures pour rentrer. Je suis maintenant saisie de pleurs incontrôlables qui m'obligent à me poser près d'un banc situé à proximité du rond-point de l'Esplanade, sous le regard perplexe des passants, même si aucun ne fait mine de s'arrêter. Je tremble tellement que je ne suis plus capable de marcher.

Les sanglots que je tente de retenir se font plus pressants, me donnant la sensation d'étouffer. Mon nez coule, mais je m'en fiche. La seule chose qui m'interpelle, c'est ce que j'ai fait, ce que j'ai provoqué. Je me fais l'effet, pour la première fois de ma vie, d'être une personne mauvaise, bornée et aigrie. Je refuse de devenir comme ça, je veux juste Nahel.

Alors, mue par une force que je ne contrôle pas, je sors mon téléphone et compose son numéro, la peur au ventre. Il décroche à la deuxième sonnerie.

— Madeleine ?

Sa voix semble rauque, mais c'est la stupeur qui domine clairement. Je pense qu'il ne s'attendait plus à mon appel.

— Na... Nahel ? hoqueté-je, avant d'éclater vraiment en sanglots.

— Où es-tu ?

— Je suis tellement désolée, tellement, tellement désolée. J'ai été archinulle avec toi. Je... je... je...

— Dis-moi où tu es.

— Je suis assise sur un banc, au rond-point de l'Esplanade.

— Ne bouge pas, j'arrive. Tu as compris ? Surtout, tu restes où tu es !

Il raccroche, sans me laisser le temps de prononcer un mot supplémentaire. Je n'irais pas jusqu'à prétendre que je suis moins triste, car ce n'est pas le cas. Mais je suis un peu plus calme. J'en profite

pour me moucher et essuyer mes yeux qui ne peuvent toujours pas s'arrêter de couler. Mes pleurs ne s'estompent pas, ils s'intensifient en réalité.

Toutefois, et pour la première fois depuis près de deux semaines, je ressens une forme de soulagement qui me fait me sentir instantanément mieux. Comme si ce poids qui comprimait ma poitrine était en train de se retirer. Puis, je le vois qui arrive en courant. Il s'arrête une seconde pour scruter la petite place, avant de me repérer et d'avancer immédiatement dans ma direction.

Pourtant, alors qu'il se tient à moins d'un mètre de moi, il se fige, incertain. Je fixe son torse, incapable de le regarder en face. J'ai trop honte. Quand, enfin, je trouve le courage de le faire, il me sourit et je ne peux que le lui rendre à travers mes larmes.

Alors, il tend les mains, comme s'il désirait m'étreindre. Je n'attends pas une seconde et me précipite vers lui. Avec l'énergie du désespoir, je me jette dans ses bras. Aussitôt, il les referme sur moi et me serre contre lui avec une force qui me donne la sensation d'étouffer.

Il n'y a aucun autre endroit au monde où je voudrais être. Le nez niché dans son cou, je hume son odeur, celle de son eau de toilette citronnée et aussi celle plus subtile de son corps. Pendant ce temps, les mains glissées dans mes cheveux, il ne cesse de m'embrasser le front et les joues. J'ignore combien de temps nous restons ainsi, mais ce que je sais, c'est qu'à un moment, cela ne me suffit plus. Alors, je lève la tête et pose mes lèvres sur les siennes. S'il accepte cette étreinte, dans un premier temps, il l'esquive très rapidement. Pourtant, je suis certaine de l'avoir senti frémir au contact de ma bouche. Je n'ai pas rêvé.

— Non, Madeleine. Ce n'est pas une bonne idée. Viens, allons chez toi.

Je me tourne vers le banc, afin de récupérer mes achats, et pour ne pas lui montrer à quel point je suis dépitée. Sans tenir compte de mes protestations, Nahel saisit mes paniers et nous prenons la direction de mon appartement. Je n'ose rien dire, il vaut mieux attendre d'être au calme pour cela. En effet, il a droit à des excuses en bonne et due forme. Le fait qu'il soit arrivé immédiatement me donne un réel espoir, même si je mériterais amplement un manque d'indulgence de sa part.

Enfin, je referme la porte de mon studio derrière lui. Contrairement à la première fois où il était chez moi, je n'éprouve aucune gêne.

En silence, je range les courses qu'il déballe tranquillement. Puis, nous nous installons à la table, devant un café que je viens de préparer. Au bout de plusieurs minutes de blanc, je me rends compte qu'il ne me facilitera pas la tâche. Il m'en veut, c'est évident, et à sa place, je réagis sans doute de la même manière. J'ai été minable sur ce coup. Alors, de peur de me dégonfler, je me lance.

— J'aimerais te présenter mes plus plates et mes plus sincères excuses pour mon comportement de ces deux dernières semaines. Je comprendrais parfaitement que tu ne me pardonnes pas.

— Je suis ici, non ?

Sa voix n'est pas à proprement parler agressive, mais je sens qu'il y a de la rancœur. Si tel est le cas, pourquoi est-il venu en courant ?

— J'ai mal réagi et j'en suis désolée.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Comment se fait-il que tu aies été dans cette boîte de nuit ?

— J'avais simplement envie de te faire une surprise.

— Tu parles d'une surprise ! Bordel, des surprises comme celles-là, je m'en passerais volontiers !

— Arrête, Nahel. Je t'ai dit que je regrettais et c'est sincère. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je me roule par terre ?

— De quoi es-tu désolée au juste ?

« Ça, c'est la question piège et, pendant un instant, j'hésite, avant de décréter que la vérité ne peut pas être pire que n'importe quel mensonge. »

— Je regrette de t'avoir rejeté. J'ai été choquée par ce que j'ai vu, c'est indéniable. Mais pour autant, je n'avais pas à juger ta conduite. Ce n'est pas comme si nous étions en couple, n'est-ce pas ? Tu es mon ami et je dois t'accepter tel que tu es, avec ta gentillesse et tes travers. »

— Mes travers ? »

J'ai l'impression qu'il est sur le point de s'étrangler. Les yeux grands ouverts, il me fixe avec consternation. Mince, je crois que j'ai encore gaffé. Précipitamment, je tente de rectifier le tir. »

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que j'étais terriblement peinée, avoué-je, en détournant le regard. J'ai conscience que je ne dois pas espérer autre chose que ton affection, qui m'est très précieuse, mais c'est plus fort que moi. J'aimerais t'avoir pour moi toute seule. Je l'ai réalisé quand je t'ai vu avec ces filles. »

Il ne répond pas et, cette fois, je suis mortifiée. Je viens de lui avouer à demi-mot que j'étais amoureuse de lui, mais il ne réagit pas. Je commence à penser que je ne lui plais vraiment pas. »

— Tu te rends compte du risque insensé que tu as pris en montant dans cette voiture ? s'emporte-t-il soudain, en se levant et en marchant de long en large dans la pièce. »

— Oui, je... je suis désolée, admetts-je, tête baissée. »

— J'étais fou en te voyant partir avec ces inconnus. Tu es trop naïve pour être dans un tel endroit ! Et qu'est-ce qui t'a pris d'agir ainsi ? Le chauffeur était à moitié bourré, comme la plupart de ceux qui se rendent dans ce club. »

— Mais... »

— Il aurait pu te violer, il aurait pu te tuer, il aurait pu... je ne veux même pas penser à tout ce qu'il aurait pu te faire ! assène-t-il, en se passant nerveusement la main dans les cheveux. »

— Pourquoi est-ce que tu vas imaginer des scénarios catastrophes ? Arrête, Nahel... »

— Parce que les mecs sont tous de gros porcs, voilà pourquoi ! »

— Sauf toi, je suppose, rétorqué-je avec ironie, piquée par ses reproches. »

— Moi, je suis le pire de tous. Je croyais que tu l'avais compris. »

Bien sûr, il a raison et j'ai conscience que je n'ai pas été très prudente l'autre soir. Mais, j'étais dans un tel état de détresse, que je ne savais plus exactement ce que je faisais. »

— Au cas où tu ne serais pas au courant, je n'ai pas cinq ans. Je ne suis pas une gamine et, toi, tu n'es ni mon frère ni mon père. Alors, oui, il m'a fait des avances et je les ai repoussées. Au premier feu, je suis sortie de la voiture et je suis rentrée chez moi en courant. Voilà, tu es content ? »

— Ce qui signifie que tu étais chez toi quand j'ai toqué. »

La résignation que je perçois dans sa voix me fait peur. C'est comme si tout était fini entre nous, comme si en apprenant cela, il avait subitement fait le deuil de nous, de ce truc si spécial qui nous unit. Je sais que nous ne sommes que des amis, il ne m'a même jamais embrassée. Pourtant, quand je pense à lui et moi, c'est un couple que je vois et des liens qui vont bien au-delà de l'affection. Pour moi, il est évident que c'est de l'amour. Seulement, il n'a pas l'air de le considérer sous cet œil. Et tant qu'il continuera à se comporter en grand frère, on n'avancera jamais. »

— Oui, j'étais là et j'ai tout entendu. »

— Mais tu n'as pas ouvert... »

— Non, même si j'en avais envie. Vraiment... »

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir fait ? »

— Parce que je t'en voulais. Je sais que je n'en ai pas le droit, que tu es libre de faire ce qui te chante, avec qui tu veux. Mais j'étais choquée, en colère et...

— Et ?

Cette fois, il faut que je me jette à l'eau, je dois lui révéler la vérité.

— Surtout, j'étais jalouse. Oui, c'est exactement ça. J'étais malade de jalousie.

À cet aveu, Nahel sursaute violemment et se fige. Quand il pivote vers moi, il a l'air totalement désemparé.

— Non, Madeleine ! Tu ne dois pas penser à moi de cette manière. Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas bon pour toi. Je te ferai du mal et je ne supporte pas cette idée.

Depuis que je l'ai appelé, j'avais l'impression d'être sur mon petit nuage. Mais là, l'atterrissage est brutal. Même si je lui plais, il ne tient pas à moi, en tout cas pas assez pour décider de changer son mode de vie. Et il semble résolu à garder ses distances. Il est d'accord pour jouer les grands frères par procuration, mais pas autre chose. « *Putain, c'est la merde* », comme dirait Fred.

Cette constatation me donne à nouveau envie de pleurer.

— Très bien. Puisque tu ne veux pas de moi, il n'y a rien à ajouter, accepté-je enfin, la mort dans l'âme.

— Arrête, Madie. Tu sais que tu me plais, mais je ne peux pas t'entraîner dans mon monde. Et je ne pourrai jamais te donner ce que tu attends de moi.

— C'est-à-dire ?

— Je ne serai jamais amoureux de toi. Je n'aime personne et je refuse de t'infliger ça.

— Oh...

Cette déclaration est brutale et vise à me rebuter, mais il m'en faut plus et j'ai de la suite dans les idées.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

J'ai l'intention de l'inviter à dîner, de lui mitonner un bon repas et de tenter de le séduire. Toutefois, sa réponse coupe immédiatement court à mes beaux projets.

— Je mixe. Mais on peut se retrouver demain, si tu en as envie.

Je pense que cette proposition veut avant tout me détourner du fait qu'il est au club ce soir. C'est bien entendu lié à ce que j'y ai vu, mais je m'inquiète bien plus de ce qu'il pourrait y faire. C'est alors que je me rappelle devoir retourner à la maison, dans les Vosges, demain matin. Flûte, mes parents ! Je les avais totalement oubliés.

— Non, impossible. Mon père vient me chercher. Je resterai la semaine prochaine chez moi, à Rochesson.

Un instant, je réfléchis. Il faut à tout prix que j'agisse. Il est sur le point de s'en aller et je ne le verrai plus avant plusieurs jours. Je refuse que les choses se passent ainsi.

— J'ai compris et je ne t'ennuierai plus avec mes avances maladroitement. Mais, avant que je parte, j'aimerais que tu m'accordes une faveur, une unique et dernière faveur.

— Tout ce que tu veux.

— Je souhaiterais que tu m'embrasses.

— Quoi ? Non, Madie ! Tu n'as rien écouté ? C'est pas vrai !

— Si et je t'ai parfaitement entendu. Par contre, je désire un baiser. Ce sera le seul entre nous, mais j'y tiens.

— Pourquoi ?

C'est là qu'il va falloir que je biaise. Nahel est très malin et je dois trouver un argument qui porte.

— Pour me prouver que tu n'es qu'un ami, et que l'importance que je t'accorde est exagérée.

Même s'il semble se détendre, son regard soudain triste démontre que mes paroles l'ont touché.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui, vraiment.

— Et après, c'est terminé, on ne reparlera plus jamais de tout ça ?

— Absolument.

— Viens là, murmure-t-il, avec un sourire charmeur.

Nahel paraît sûr de lui, mais c'est factice, je le remarque tout de suite. Ses yeux sont brûlants, ses pommettes ont légèrement rosi et sa main tremble quand il me fait signe de le rejoindre.

Avec une promptitude qui le fait pouffer, je m'approche. Toutefois, il avance, m'obligeant à reculer jusqu'à ce que je sois bloquée par le bar qui sépare le coin cuisine du reste de la pièce. Il ne me pousse pas à proprement parler, mais la pression de son corps est de plus en plus insistante et je commence à en sentir les contours, ce qui me trouble terriblement.

Son visage descend délicatement vers le mien, tandis que ses mains se placent de part et d'autre de moi, agrippant le plan de travail. Les yeux fixés sur son cou, je le vois déglutir avec difficulté, puis plus rien. Mes paupières se sont fermées, dans l'attente de cette étreinte que j'espère depuis le premier jour.

Le premier contact de sa bouche sur la mienne est léger, presque timide. Il embrasse ma lèvre supérieure, puis celle du bas. Quand il relève la tête, j'aperçois toutes sortes d'émotions traverser son regard incroyable. Il se penche à nouveau et saisit cette fois ma lèvre inférieure entre les dents pour la tirer doucement. Ce geste, qui pourrait paraître anodin, déclenche une tempête de sensations au creux de mon estomac. Ma peau se couvre de chair de poule et une part de mon corps, dont j'ignorais l'existence, située entre mes cuisses, se crispe douloureusement. De fait, je ne peux empêcher un gémissement rauque de m'échapper. C'est étrange, je ne reconnais même pas ma voix. Pourtant, ce son semble lui faire perdre pied, car l'instant d'après, il presse furieusement sa bouche contre la mienne.

La seule expérience du baiser que j'ai eue m'a laissée indifférente et plus dégoûtée qu'autre chose. Sauf que, cette fois, c'est différent. Mes lèvres s'entrouvrent d'elles-mêmes et ma langue vient immédiatement à la rencontre de la sienne. Lorsqu'il commence à l'enrouler doucement autour de la mienne, je perds pied. Un ouragan émotionnel est en train de se déchaîner en moi, me faisant perdre toute notion de l'endroit où je suis. C'est juste... extraordinaire. Je présumais qu'avec Nahel ce serait quelque chose, mais certainement pas aussi intense, aussi violent.

Il semble partager ce feu, car très vite, son corps se colle plus rudement contre le mien. Sa main agrippe mes cheveux, les tire en arrière pour m'obliger à lever la tête et accéder plus commodément à ma bouche. L'autre se glisse sous mon tee-shirt et caresse le bas de mon dos, avant de saisir mes fesses et de les presser contre son entrejambe. Je peux percevoir, à travers nos pantalons, son sexe dur et épais. Nouvel afflux d'adrénaline. Ce qu'il déclenche en moi est tellement incroyable que j'en ai presque peur. Et pourtant, l'exaltation qui court dans mes veines est plus forte que n'importe quoi d'autre, dévastant tout sur son chemin. Alors, à mon tour, je pose mes mains sur son derrière pour le sentir encore mieux. Entre mes jambes, c'est un véritable feu d'artifice.

Nahel relève ma cuisse et la passe autour de sa taille. Puis, il commence à se frotter contre mon pubis. Oh, la sensation est juste délicieuse, si excitante que j'en suis confuse. Sa bouche finit par

quitter la mienne pour se perdre dans mon cou qu'il se met à lécher doucement sans jamais cesser de bouger. Je gémiss à nouveau, incapable de contenir les frissons qui ravagent mon corps.

Il doit aimer ce murmure, car aussitôt, il me saisit par les hanches, me soulève et m'assied sur le plan de travail. Puis, alors qu'il écarte mes cuisses pour se loger entre elles, il reprend mes lèvres pour un baiser plus violent, plus dévastateur encore. Presque par automatisme, mes jambes se referment autour de sa taille et le serrent toujours plus fort contre moi.

Sa main passe à nouveau sous mon pull et remonte vers mon torse, qu'il effleure doucement, à travers la dentelle de mon soutien-gorge. Durant un instant, j'ai peur de sa réaction, car ma poitrine est loin d'être volumineuse. Je ne suis pas à proprement parler plate, mais enfin, j'ai de petits seins, c'est un fait. Toutefois, cela ne semble pas réellement lui poser problème, puisqu'il en empoigne un et le masse voluptueusement. Aussitôt, mon sang se rue entre mes cuisses, provoquant une douleur presque insupportable dans mon ventre. Ma culotte est trempée et le seul moyen d'apaiser mon tourment est de me frotter encore plus fort, toujours plus vite contre ce membre, aussi dur que du bois, qui m'incendie au-delà des mots.

Je devine à son souffle saccadé, à ses gestes de plus en plus fébriles, qu'il ressent exactement la même chose que moi. La pièce n'est d'ailleurs plus envahie que par nos respirations haletantes et je trouve ce bruit au moins aussi excitant que ses caresses.

C'est alors que mon téléphone se met à sonner. Je décide de l'ignorer, mais ce n'est pas le cas de Nahel. Brusquement, sans crier gare, ses lèvres quittent les miennes. Il se redresse, me regarde comme si j'étais une sorcière, ne semblant pas comprendre ce qui s'est passé et comment les choses ont pu dégénérer ainsi. En silence, il m'aide à redescendre du plan de travail et s'éloigne de moi, faisant trois pas en arrière. Puis, il se penche en avant, les mains posées sur ses cuisses, comme un coureur qui reprend son souffle après un marathon.

Mon portable se remet à vibrer.

— Tu devrais répondre, dit-il, en tentant de respirer à nouveau normalement.

Cela s'avère également difficile pour moi. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression d'être passée dans l'œil du cyclone et c'est tellement déstabilisant ! Je ne comprends pas comment je peux me mettre dans cet état juste après un simple flirt un peu poussé. Ma première expérience intime avec un garçon, avec lui en particulier, vient de bouleverser toutes mes certitudes. C'est intense, violent et dévastateur. J'ai toujours pensé que l'esprit était plus fort que la chair et que la passion était synonyme de faiblesse. Oh, comme j'étais loin de la vérité !

Le téléphone s'arrête, pour se remettre à sonner aussitôt. Cette fois, je ne peux plus l'ignorer. En voyant qui essaie de me joindre, je souris avec tendresse, sous le regard scrutateur de Nahel. Il s'agit de Joseph, mon grand frère. Immédiatement, je décroche.

— Ah, ben, ce n'est pas trop tôt ! s'exclame-t-il avec emphase.

Joseph est une crème d'homme, le meilleur type du monde. Sa gentillesse n'a d'égale que sa droiture. Oui, vraiment, c'est quelqu'un de bien.

— Salut, que se passe-t-il ?

— Il se trouve que j'ai pu avoir trois jours de congé, donc je retourne à la maison. Quand maman l'a appris, elle m'a demandé de te chercher. Tu comprends, ça leur évitera de faire quatre heures de route demain...

— Oui, oui, pas de souci. Quand comptes-tu venir ?

— Je suis en train de me garer en bas de chez toi.

— Quoi ? Déjà ? Mais je ne suis pas prête !

— Pas de problème, j'ai tout mon temps. Et comme ça, tu pourras me faire un café, j'en ai besoin. Je sors d'une veillée de prières et je me sens un peu crevé. Du coup, si tu pouvais rouler, ça m'arrangerait bien.

Dès notre dix-huitième anniversaire, mes parents ont fait en sorte que nous ayons notre permis de conduire tous les trois. Même si cela a représenté un sacrifice financier pour eux, ils partaient du principe que ça nous donnerait la possibilité d'être autonomes, à juste titre d'ailleurs. Personnellement, j'ai obtenu le mien cet été et je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais j'adore être au volant.

— Bon, tu m'ouvres, sœurlette ?

— Bien sûr, tout de suite.

Lorsque je me tourne vers Nahel, il est en train de m'observer, les yeux plissés, se demandant sans doute qui est mon interlocuteur. Aussi, je lui explique le plus naturellement du monde.

— C'est mon frère, Joseph. Il s'est mis d'accord avec mes parents de me ramener avec lui, comme il retourne à la maison.

La sonnette de la porte retentit, nous faisant sursauter tous les deux. Hypnotisée par son regard si clair, j'ai perdu, durant quelques secondes, toute notion de la réalité.

Je me dirige rapidement vers l'interphone pour ouvrir, puis décide de faire un saut dans la salle de bain pour me recoiffer. Lorsque je me vois dans la glace, je suis prise d'un fou rire. Mes cheveux sont en bataille comme si je venais de me lever, mes joues sont rouges et mes yeux brillent d'un éclat inhabituel. Il faut impérativement que je répare les dégâts avant que Joseph n'arrive. Je me dépêche donc de passer un gant de toilette humide sur mon visage, de brosser ma tignasse et de la tresser. Le tout, sous le regard toujours attentif de Nahel qui se tient sur le pas de la porte et ne perd pas une miette du spectacle. Et étrangement, cela ne me dérange pas du tout, au contraire. J'aime l'admiration que je lis dans ses yeux. Du coup, je ne peux pas m'empêcher de lui sourire, simplement heureuse.

— Je ferais sans doute mieux de m'en aller et de te laisser avec ton frère, murmure-t-il, en me

contemplant, comme hypnotisé par le ballet de mes doigts qui n'attent à toute vitesse.

— Bien sûr que non, protesté-je vivement. Je serais ravie de te le présenter, il est super sympa, tu verras.

— Mad, je n'aimerais pas te mettre dans une situation gênante, vis-à-vis de ta famille.

— Et ce ne sera pas le cas. Je n'ai pas honte de notre amitié, j'en suis très fière. Nahel, je t'ai assuré que je ne te ferai plus d'avances et je tiendrai parole, mais nous restons copains. Et puis, Joseph est la discrétion même. C'est un garçon formidable, tu verras.

Il fait une petite grimace, vaguement sceptique. Je ne comprends pas pour quelle raison il réagit de cette manière. Je n'ai rien à cacher et le mettre à la porte maintenant, ce serait reconnaître que j'ai des choses à me reprocher. Or, même notre baiser, qui a quelque peu dérapé, ne me donne aucun regret. Nous n'avons rien fait de mal, nous nous sommes juste laissés emporter par nos sentiments, et je ne vois pas ce qu'il y a de répréhensible à cela.

De toute façon, il est trop tard. Je l'entends déjà approcher dans le couloir. Nahel reprend sa place à table, devant son café, après s'être passé la main dans les cheveux. Au moment où je termine de maintenir ma natte à l'aide d'un élastique, Jo sonne à la porte.

Rapidement, je tire sur mon tee-shirt, lisse mon pantalon, inspire un grand coup et déverrouille, tout sourire.

Inconscient de mon malaise, Joseph s'avance vers moi et m'enlace pour me serrer tendrement dans ses bras, comme il le fait chaque fois. Lui et moi sommes très proches. Sans doute est-ce dû à la tolérance et à l'ouverture d'esprit dont il fait preuve, quelle que soit la situation. C'est pour cette raison que je n'ai aucune gêne à lui faire rencontrer Nahel.

Lorsqu'il se rend compte qu'il y a un inconnu assis à ma table, mon frangin s'écarte et me regarde, l'air interrogateur. Toutefois, mon DJ se lève et s'avance vers lui en souriant, la main tendue.

— Salut.

— Salut, répond Jo, en acceptant sa poigne.

— Joseph, permets-moi de te présenter mon ami Nahel. Il est également étudiant à Strasbourg. Nahel, voici mon grand frère Joseph.

— Enchanté, Joseph.

— Bon, je vous laisse faire plus ample connaissance. Il faut que je prépare mes affaires. Jo, tu sais où se trouvent les dosettes pour le café.

— Ah, parce que tu ne m'en as pas fait ? Oh, mais c'est quoi ce service ?

— Désolée, tu es arrivé trop vite. À tout de suite, soyez sages, les gars...

Je quitte aussitôt la pièce pour rassembler mes effets dans la salle de bain. Le linge suspendu dans la douche n'est pas encore sec. Par conséquent, je suis obligée de le plier pour le mettre dans une bassine que j'emporterai chez mes parents. Je ne peux décemment pas le laisser traîner ici durant une semaine.

J'essaie tant bien que mal de tendre l'oreille pour entendre ce qui se dit à côté, mais ils parlent à voix basse et je n'arrive pas à comprendre. J'espère juste que tout se passera pour le mieux.

Nahel

Lorsque Madie quitte la pièce dans un tourbillon, je m'installe à nouveau à la table, mal à l'aise. En fait, pour être tout à fait honnête, je suis super perturbé. Le baiser que j'ai échangé avec elle m'a complètement retourné le cerveau. Pourtant, je savais depuis le début qu'il s'agissait d'une erreur monumentale. Jamais je n'aurais dû accepter. Mais la vérité, c'est que j'en mourais d'envie depuis des jours. Oh, bon sang de merde, quand elle m'a appelé, j'ai senti la chape qui me comprimait la poitrine disparaître comme par miracle. Depuis plus de deux semaines, j'étais à côté de mes pompes, assommé par les événements de ce fameux samedi soir.

Avec un frisson de dégoût, je repense à la scène qui a eu lieu cette nuit-là. J'étais dans ma loge, en train de me taper deux nanas, ce qui n'a rien d'exceptionnel quand on me connaît. Le pire, c'est que je n'en avais même pas réellement envie, simplement j'étais défoncé et j'avais besoin d'un dérivatif. Pour quelle raison, me direz-vous ? Juste parce que la seule fille que je voulais réellement était celle que je ne pouvais pas avoir.

Clairement, depuis le premier jour, Madie me plaît plus que de raison. La nouveauté, c'était que pour la première fois, je respectais assez une femme pour refuser de jouer avec elle, comme je le fais habituellement.

Je savais que je la désirais plus qu'aucune autre avant elle, et chaque moment passé à ses côtés me confortait dans cette impression. Mais, paradoxalement, plus j'avais envie d'elle et plus ma motivation de ne pas vouloir la blesser était décuplée. C'était horriblement difficile, mais j'arrivais à surmonter cela en faisant preuve d'une volonté et d'une inflexibilité dont j'ignorais être capable.

Bref, à son contact, je me sentais un mec meilleur et ce sentiment, que je n'avais pas ressenti depuis tant d'années, était plus important que tout le reste. Je ne voulais surtout pas en être privé. Quand on se prend pour un ignoble monstre raté pendant si longtemps, le jour où on a à nouveau la sensation d'être quelqu'un, on s'y accroche, comme un naufragé à un bout de bois flottant.

Oh, je n'ignorais pas que je lui plaisais. Mais pour autant, j'étais capable de ne pas céder à la tentation et cela me permettait de retrouver un peu d'estime de moi-même.

Seulement, après le dîner que nous avons partagé chez elle, j'ai compris que mon degré de résistance avait atteint ses limites. Ce soir-là, les mains me démangeaient de la toucher, ma peau brûlait de sentir son contact et ma queue était restée au garde-à-vous pendant des heures. Il fallait donc que je prenne mes distances, c'était indispensable. Mais comment aurais-je pu imaginer qu'elle viendrait au club, deux jours plus tard ? Et juste au moment où je voulais l'oublier en me tapant d'autres nanas. C'est bien le dernier endroit où je désirais la voir ! Madie est une petite fille, une âme et un corps purs, elle n'avait rien à faire là-bas.

Dans ses yeux, j'ai lu l'horreur, la tristesse et, pire que tout, la déception. Elle me considérait comme un prince charmant et elle a fini par me regarder tel que j'étais : un putain de salaud égoïste et

pervers. C'était insupportable et il m'a semblé que tout s'écroulait autour de moi, quand elle s'est enfuie dans la voiture de cet inconnu. Je n'arrêtais pas de me répéter que s'il lui arrivait quelque chose, ce serait ma responsabilité. Uniquement de ma faute à moi, comme avec Sami. Le même cauchemar qu'autrefois.

Fred a eu toutes les peines du monde à me calmer et n'y est jamais réellement parvenu. Je suis d'abord retourné dans ma loge pour l'appeler. Comme elle ne répondait pas, j'ai tout saccagé sous le regard effaré de mes amis. Ensuite, quand j'ai compris que cette pétasse de Stella avait manœuvré pour que Madie me découvre dans cette position, je l'ai traitée de tous les noms, je lui ai balancé les pires insultes que je connaissais et je peux vous assurer qu'il y en a un paquet. Je n'ai jamais frappé une femme de ma vie, mais je jure devant Dieu que ce soir-là j'étais à deux doigts de lui mettre une trempe. Ce n'est que l'intervention du mec du service d'ordre qui m'en a empêché. Et c'est lui qui l'a prise, tout baraqué qu'il était. J'étais comme fou, totalement incontrôlable. Résultat : j'ai provoqué une baston au club et c'est Fred qui m'a quasiment traîné vers ma bagnole. Là, j'ai roulé comme un malade pour rejoindre son appartement. Et quand elle n'a pas ouvert, j'ai refusé d'imaginer qu'elle était chez elle et ne voulait pas me parler. Mais Fred ne cessait de me dire qu'il était certain du contraire.

Au bout du compte, il m'a tiré jusqu'à l'extérieur, parce que les voisins menaçaient d'appeler les flics, et c'était le dernier truc dont on avait besoin, surtout en ce moment. Là, vous me croirez ou pas, lorsque je suis retourné dans ma voiture, j'ai chialé comme un gosse. Je ne sais pas... J'avais comme l'impression d'avoir cassé quelque chose d'infiniment précieux et de ne plus jamais pouvoir le réparer.

Je serais incapable de dire ce qui me pousse vers cette nana. Tout ce dont j'ai conscience, c'est que depuis le jour où j'ai posé mon regard sur elle, la première fois, j'ai senti qu'il se passait un truc. Elle est si spéciale à mes yeux. Ce que j'ai expliqué à Fred, cette nuit-là, est absolument vrai. Je refuse de la toucher par peur de la salir, parce que dans mon genre je suis bien dégueu.

Après ça, j'ai téléphoné chaque jour, j'ai sonné chez elle tous les soirs. J'aurais pu la choper à la sortie d'un cours et j'ai d'ailleurs failli le faire, mais je ne voulais pas que les choses se passent ainsi. Dans mon esprit enfumé par la drogue, je tendais la main et c'était à elle de faire le pas suivant. Je ne suis pas totalement demeuré, j'ai parfaitement compris qu'elle m'évitait. Mais je ne pouvais pas la forcer à revenir vers moi. Non, pas ça, tout sauf ça.

Il ne me restait plus qu'à patienter. Et pour attendre, j'ai attendu. Pas deux jours, pas une semaine, mais deux semaines. Deux putains de semaines ! Alors que j'étais en train de me faire tout doucement à l'idée que c'était cuit, elle m'a appelé cet après-midi. Elle était tellement bouleversée qu'elle n'arrivait pas à parler. Tout ce que je pouvais entendre, c'était ses sanglots déchirants qui me fendaient littéralement le cœur. S'il y en a bien une que je ne supporte pas de voir pleurer, c'est elle. Évidemment, je me suis précipité. Comment aurais-je pu faire autrement ? Je l'ai trouvée effondrée, amaigrie, en train de chialer comme une gamine.

Quand je l'ai raccompagnée, je n'avais pas l'intention de lui faciliter les choses. Elle avait admis avoir mal agi, mais ça ne me suffisait pas. Ensuite, elle a clairement avoué que sa réaction avait été dictée principalement par la jalousie. Sur l'instant, j'ai été flatté d'entendre ça, avant de me rappeler ce que je m'étais promis depuis le début : Madeleine, pas touche.

Quand elle a demandé un baiser, j'aurais aimé avoir la force de refuser, mais j'en étais parfaitement incapable. Alors oui, moi aussi, je voulais savoir ce que ça pouvait faire de l'embrasser. Je désirais

une fois, une seule, la respirer, la caresser. Mais ce qui, à la base, devait être une étreinte somme toute relativement chaste, s'est transformé en quelque chose de torride que je n'ai pas anticipé. Putain, ça non, j'ai rien vu venir, sinon je serais parti en courant.

Parce qu'à partir de maintenant, la donne change considérablement. Comment puis-je me tenir éloigné d'elle, alors que je ne rêve que d'une chose, c'est de la reprendre dans mes bras, de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle ait des ampoules sur les lèvres et la langue en compote ? Oh, merde ! Comment pourrais-je me passer de cette sensation, si extraordinaire, qu'elle me fait ressentir ? J'avais l'impression d'être un surhomme, un être exceptionnel, celui que je n'aurais jamais espéré être, et tout ça sans came.

Madeleine Grangier est un miracle, un ange. Mon miracle à moi. J'ai le sentiment qu'elle a été créée, qu'elle est venue ici, dans un seul but : celui de me sortir des ténèbres, de me tirer de la merde dans laquelle j'évolue depuis si longtemps. Ceci dit, ce dont nul n'a conscience, c'est que c'est mission impossible. Rien ni personne n'est capable de réussir un tel challenge, pas même Dieu.

La part sombre qui est en moi depuis toujours, tapie dans l'ombre, a pris tant d'importance ces dernières années, qu'il n'y a plus rien à faire. Il n'empêche que je m'accroche à la lumière de Madie, je la laisse m'éclairer tout doucement, juste pour me réchauffer un peu, me donner l'impression que je ne suis pas complètement mort.

— Alors ? Comme ça, vous êtes amis ?

Les paroles de Joseph m'obligent à émerger de mes pensées, me faisant revenir sur terre.

— Oui, bien sûr.

Je préfère rester prudent. Il n'est pas question que je dévoile quoi que ce soit à son frère. Je ne le connais pas et, rien qu'à l'observer, je peux affirmer deux choses sans me tromper : il a l'air plus psychorigide que mon père, ce qui n'est pas peu dire, et il est gay. À voir la manière dont il me regarde en bavant, aucun doute n'est possible.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai beaucoup de mal à y croire, poursuit-il, les joues légèrement rosies comme s'il était troublé.

Je souris, les yeux plissés, en comprenant que je le fais bander. Je lui plais, c'est évident. Mais je ne suis absolument pas intéressé. Mon truc, c'est les nanas, donc on peut considérer que je suis hétéro à cent pour cent. Il n'y a jamais eu le moindre doute à ce sujet. Sauf que là où moi je revendique mes penchants sexuels, lui n'a pas l'air d'assumer les siens. C'est fort regrettable, car hormis le rendre malheureux, je ne vois pas ce que ça peut lui apporter. Mais je présume que sa famille n'est pas de celles qui acceptent facilement ce genre de situation.

— Pense ce que tu veux, je m'en tape.

— Écoute, je te connais. Je sais qui tu es et quelle est ta réputation avec les filles. Au cas où tu ne serais pas au courant, j'ai été étudiant ici jusqu'à cet été. Mais tu ne m'as jamais remarqué, n'est-ce pas ? D'ailleurs, pour quelle raison l'aurais-tu fait ?

Je rêve ou c'est de la déception que je perçois dans sa voix ? Merde, il ne manquait plus que ça ! Que le frangin de mon ange blond ait ou ait eu le béguin pour moi ! Je n'en reviens pas, même si j'ai conscience d'être dans le vrai. Il est comme sa sœur, incapable de cacher ce qu'il ressent.

— Je ne vois pas le rapport entre les ragots qui circulent à mon sujet et mon amitié pour Madie, murmure-je, occultant volontairement sa question.

Après tout, qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ? Que non, je ne l'ai pas remarqué, parce que contrairement à lui je ne suis pas pédé ? Comme entrée en matière, il y a plus diplomate.

Et puis, je n'ai pas envie de la mettre dans l'embarras. Ceci étant, je suis étonné du naturel avec lequel elle m'a présenté. Je veux dire que rien ne pourrait laisser deviner qu'il y a à peine dix minutes, nous étions en train de nous embrasser comme des fous et de nous peloter furieusement. J'aime autant ne pas imaginer ce qui serait arrivé s'il n'y avait pas eu cet appel.

Je ne ferai pas preuve d'assez de mauvaise foi pour prétendre que j'aurais été capable de tout arrêter. Je sais très bien que c'est faux. Or, elle a droit à bien mieux pour sa première fois qu'un petit coup, tiré vite fait, avec un cynique dans mon genre. Donc, note pour moi-même : ne plus m'approcher d'elle dans les prochains temps. C'est la meilleure chose à faire pour tout le monde.

— Je ne t'imagine pas te contenter d'une amitié platonique avec ma sœur. J'ai des yeux, tu sais...

Aussitôt, je me crispe. Est-ce que ce crétin aurait remarqué quelque chose ? Pas chez Madie, c'est sûr, mais peut-être que c'est moi qui ai déconné.

— Ce qui veut dire ?

— Elle est très belle et attirante également.

— Et alors ?

— Tu as envie de te la faire. C'est évident.

Cette fois, ça suffit. Je refuse qu'il qualifie notre relation de cette manière et, surtout, qu'il parle de mon ange blond comme si elle était un objet.

— Madeleine est magnifique, c'est vrai. Mais elle est aussi pure et sage, et je la respecte infiniment. Si tu ne veux pas me croire, c'est ton problème et je n'essaierai pas de me justifier. J'aime bien ta sœur, mais ce n'est pas le genre de femme que je fréquente. D'ailleurs, si tu es tellement au fait de ma vie, tu devrais l'avoir compris, répliqué-je, avec un profond mépris dans la voix.

— Alors, pourquoi traîner avec elle ? Reste avec les gens de ton monde. Au fait, lui as-tu parlé de ta réputation ? Lui as-tu fait part de ton surnom ? interroge-t-il, d'un air si péremptoire que j'ai envie de lui en coller une.

Tête à claques, pensé-je, sans toutefois piper mot. Persuadé que c'est lui qui domine la situation, il arbore un sourire niais qui me hérissé le poil. Putain, les doigts me démangent de lui foutre mon poing dans la gueule.

— En quoi est-ce que ça la concerne ? murmuré-je, sur un ton mielleux.

S'il me connaissait un tant soit peu, il se méfierait, car quand je parle ainsi, cela n'augure rien de bon. Je reprends un peu plus bas, pour être sûr que Madie ne m'entendra pas, depuis la salle de bain où elle se trouve.

— Et si tu es malin, tu ne diras rien non plus.

— C'est ma sœur, et je me dois de la protéger d'individus de ton espèce, argue-t-il, sans baisser les yeux.

Cette fois, ça suffit ! Il me fait vraiment chier avec ses airs supérieurs. Quel relou, ce mec ! Il faut que je lui claque le beignet, histoire de remettre les pendules à l'heure.

— Très bien, parle-lui également de tes penchants au passage. Je suis sûr que ça l'intéresserait beaucoup d'apprendre que son frère, si pieux, est en réalité une taffiole qui bande rien qu'en me matant.

— Mais que...

Il s'interrompt brusquement, Madie vient de ressortir de la salle de bain. Inconsciente du malaise ambiant, elle se dirige en chantonnant vers son sac de voyage, posé sur le lit, une bassine de linge sous le bras.

Joseph est rouge comme une tomate et son regard est réellement effrayé à l'idée qu'il puisse être démasqué. Il est de ces gens qui imaginent que l'homosexualité est une tare. Quel connard arriéré ! Me levant, j'approche de Madeleine qui se tourne immédiatement vers moi, les yeux brillants, et un sourire ravissant aux lèvres.

— Je vais rentrer chez moi. Bonne semaine. Je t'appellerai, d'accord ?

Avec précaution, et parce que je sais que l'autre trouduc ne perd pas une miette de la scène, je l'enlace par les épaules et lui plante deux bises sonores sur les joues. Je suis obligé de prendre sur moi pour ne pas me précipiter sur elle et lui rouler une pelle jusque par terre. Rien que de respirer le parfum de ses cheveux me fait bander comme un malade !

— Attends, j'ai fini ! Nous allons partir aussi. Tu me donnes un coup de main pour porter mes affaires ?

Elle est tellement mignonne, qu'évidemment je ne peux rien lui refuser. Comment en serais-je capable, alors que je me sens fondre dès qu'elle me regarde ? Putain, je crois que je suis dans une de ces merdes !

— Joseph, tu as terminé ton café ? questionne-t-elle, en pivotant vers son frère.

Ce dernier, encore sous le choc de ce que je viens de lui balancer, se lève et se dirige vers la porte d'entrée. Aussitôt, je m'approche de la table et prends nos deux tasses pour les rincer. Sombre abruti, même pas fichu de laver son mug !

Le regard reconnaissant de mon ange blond est juste une merveilleuse récompense. Je saisis son sac de voyage, ainsi que sa besace. Toujours encombrée de sa bassine de linge, elle me suit et ferme son appartement. Je l'aide à ranger ses affaires dans le coffre, avant de me tourner vers son frangin à qui je serre la main à contrecœur, un peu trop fort d'ailleurs. Puis, parce que j'ai besoin de ma dose de Madie pour la semaine à venir, je la prends dans mes bras pour l'étreindre d'un peu trop près, mais je m'en fous, et l'embrasser sur le front.

Elle rougit, troublée, et j'ai plaisir à comprendre qu'elle aime mon côté protecteur, même si j'ai conscience qu'il ne faudra pas longtemps pour que ça la gonfle. Je me connais et je sais que je peux rapidement devenir étouffant.

— Envoie-moi un texto pour me confirmer que tu es bien arrivée, murmuré-je, le nez dans ses cheveux pour renifler une dernière fois son parfum, comme le ferait un animal avec sa femelle.

Elle rit doucement, m'indique qu'elle le fera d'un signe de tête et, après un ultime au revoir, s'engouffre dans la voiture de son frère qui démarre aussitôt. C'est à ce moment seulement que je réalise à quel point elle va me manquer durant les sept jours à venir.

Madie

À la tête que fait Joseph, je sais déjà qu'il va me passer un savon, parce qu'un mec se trouvait dans mon appartement quand il est arrivé. J'ai bien remarqué que c'était tendu et que l'ambiance était plutôt électrique. J'ai préféré l'ignorer, car je ne voulais pas mettre de l'huile sur le feu. Mais cela ne signifie pas que je ne suis consciente de rien.

Et, effectivement, nous n'avons même pas encore accédé à l'autoroute, que l'interrogatoire commence.

— Qu'est-ce que ce gars faisait chez toi ?

— C'est mon ami, Joseph, et je ne te permets pas de supposer autre chose, me rebiffé-je, en le fusillant du regard.

Même si Nahel est un homme sulfureux, je n'accepterai jamais que le lien si spécial qui nous unit puisse être sali de quelque manière que ce soit. Depuis que je vis à Strasbourg, il a toujours été là pour moi, n'en déplaie.

— Tu connais son surnom ? interroge mon frère, qui ne cache pas son scepticisme.

— Oui, c'est *chaud lapin*, j'admets, me remémorant les paroles de la fille à l'arrière de la voiture, le soir où je l'ai surpris avec ces deux nanas au club.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Non, pas du tout. Nahel est un ami, pas mon amoureux. Il fait ce qu'il veut de ses fesses.

Cette fois, j'ai choqué Jo. Mais après tout, s'il faut ça pour qu'il me fiche la paix, pas de problème, j'y consens. Je ne peux m'empêcher de songer également que si j'avais eu ce raisonnement, il y a deux semaines, je me serais évité bien des tourments ! Enfin, ce qui est fait est fait et il m'est impossible de revenir en arrière. Mais je peux quand même m'améliorer et soutenir Nahel comme j'aurais dû le faire dès le début.

— Madie, ce type a indéniablement une mauvaise influence sur toi.

Et, durant l'heure qui suit, il me fait un sermon sur la foi, l'importance de respecter les préceptes de l'Église, la pureté et la chasteté.

Je l'écoute avec une patience qui devrait me valoir la canonisation, voire la béatification, faisant de moi une Sainte. Toutefois, à mesure que nous approchons de la maison, l'agacement et la colère prennent le dessus. Aussi, quand je comprends qu'il s'appête à en remettre une louche, je l'interromps sans ménagement.

— Jo, maintenant, ça suffit ! Tu arrêtes tout de suite ! Il y a environ trois semaines, j'ai été malade, comme d'habitude.

Mon frère est au courant de mes troubles gynécologiques, je peux donc lui en parler ouvertement, même si je le sens quelque peu gêné.

— Nahel a été le seul à s'inquiéter pour moi, le seul à essayer de me joindre quand il a pensé que

j'avais besoin d'aide. C'est un garçon très bien, et tu ne le connais pas. Alors, arrête de paniquer. Je ne l'attire pas, c'est clair ?

— Qu'en sais-tu ?

— C'est lui qui l'a affirmé. Il me considère un peu comme sa petite sœur et rien de plus. Il aime les femmes dévergondées, qui n'ont pas froid aux yeux. Et tu sais parfaitement que je ne suis pas comme ça. Alors, maintenant, que les choses soient franchement dites. Ma chasteté n'est pas à mettre en doute et ma virginité est toujours d'actualité. Par contre, je t'interdis d'en parler aux parents, sinon je jure que je te maudirai jusqu'à la fin des temps.

Aussitôt, mon frère se signe et me jette un regard noir. Mais je m'en fiche, je n'ai strictement rien à me reprocher. Bien sûr, et pour la première fois, je ne raconte pas tout. J'ai gardé pour moi l'épisode du baiser. C'est mon jardin secret et, surtout, ça ne le concerne pas. Pas plus que mes parents. Ils ne pourraient pas comprendre la beauté de ce qui vous unit.

— C'est bon, je ne leur dirai rien, tant que les choses restent en l'état. Mais si je dois penser qu'il est en train de te pervertir, je n'aurai aucune hésitation. C'est clair ?

— Ça n'arrivera jamais, alors calme-toi et fais-moi confiance. Pour une fois, arrête de me prendre pour une gamine écervelée ! Je te jure que ça nous ferait du bien à tous les deux.

— Ne jure pas ! C'est un péché.

— Oui, mon Père, bien mon Père, pardon mon Père.

Je pense sincèrement qu'il n'a jamais imaginé que je lui tiendrais tête de cette manière. Le truc, c'est qu'il doit comprendre que j'ai grandi et que je suis assez mature pour faire mes propres expériences, sans me mettre nécessairement en danger. C'est ma vie, après tout.

Heureusement que nous arrivons à Rochesson, parce que si j'avais encore dû supporter un de ses laïus pendant un quart d'heure supplémentaire, je crois que je me serais jetée par la fenêtre de la voiture !

Quand je passe le pas de la porte de notre maison et que ma mère me serre dans ses bras, j'ai le sentiment très étrange d'être partie d'ici depuis des lustres, alors que cela fait à peine deux mois.

Je suis ravie de les revoir, car je les aime profondément, mais une partie de moi aurait préféré rester à Strasbourg avec lui.

Je profite de m'être isolée aux toilettes pour lui envoyer un texto « *Je suis arrivée sans encombre, si ce n'est le sermon soporifique de mon frère. Tu me manques déjà. Je t'embrasse. Madie* ».

Ensuite, je planque le téléphone dans ma chambre, après l'avoir mis en mode silencieux, et passe une soirée agréable en compagnie de ma famille. Joseph se couche tôt, car c'est lui qui officiera demain matin à la messe. D'ailleurs, chez nous, on ne va pas au lit tard et on se lève aux aurores. C'est ainsi.

De retour dans mon antre, après avoir pris une douche salutaire, je me précipite sur mon portable. Je suis presque déçue de constater qu'il n'a pas répondu. Mais, après tout, lorsque j'ai envoyé mon message, il devait déjà être en route pour le club.

Je n'aime pas l'idée qu'il soit là-bas. Cet endroit est lié à de trop mauvais souvenirs pour moi. Toutefois, je me fustige aussitôt. Nahel est mon ami et rien de plus. J'ai réussi à lui arracher un baiser en m'engageant à ne plus le considérer autrement. Sauf que, bien évidemment, j'en suis totalement incapable. Pourtant, je vais devoir m'y efforcer, car je n'ai pas pour habitude de faillir à ma parole.

Il me faut longtemps pour m'endormir, me trouvant dans un état de fébrilité extrême. Non seulement, je suis déprimée, parce qu'il me manque, mais en plus je suis excitée comme une puce en me rappelant notre étreinte. Pour ne rien vous cacher, ce souvenir tourne en boucle dans ma tête. Et

comme si cela ne suffisait pas, je suis inquiète à l'idée qu'il puisse s'envoyer d'autres filles ou, pire encore, tomber amoureux de l'une d'entre elles. Merde, je l'ai vraiment dans la peau !

Le fait est que j'ai l'impression de n'avoir pas eu ma dose de Nahel, alors que pendant deux semaines je ne l'avais pas vu, trop aveuglée par cette colère aussi stupide qu'injustifiée. Note pour moi-même : prendre un dessert supplémentaire pour Sophie, en guise de remerciement. Elle m'a peut-être engueulée, mais en toute honnêteté, je regrette que personne ne l'ait fait plus tôt, car cela m'a fait un bien fou.

Le lendemain matin, lorsque je me réveille à six heures, mon premier réflexe est de saisir mon portable. Et là, oui, effectivement, il y a bien un texto de l'objet de mes pensées.

Nahel : « *Content de l'apprendre, mon bel ange blond. À très bientôt.* »

Mouais, ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais, mais je suppose que je vais devoir m'en accommoder. Et s'il m'a qualifiée de bel ange blond, je sens qu'il essaie malgré tout de remettre une certaine distance. Sans doute veut-il que je comprenne le message, même si j'ai toutes les peines du monde à intégrer cette idée. Nous ne sommes pas un couple et il va falloir que je m'y fasse. Le plus vite sera le mieux.

Les jours suivants se déroulent un peu sur le même schéma. Famille, église, maison. Chaque matin, je rédige un SMS à l'attention de Nahel pour lui souhaiter une belle journée. Ses réponses sont laconiques, quand il daigne le faire. Finalement, le mardi, je jette l'éponge et décide de garder également le silence.

J'aurais dû agir ainsi bien avant, car dès le début d'après-midi, il m'envoie un texto pour me demander si je vais bien. Je m'oblige à demeurer muette. Le mercredi matin, il me recontacte en me priant de le rappeler en soirée. Sauf qu'aujourd'hui, justement, mes parents reçoivent mes oncles, les frères de mon père, avec leurs épouses. Je ne pourrai par conséquent pas me libérer si facilement.

Joseph est reparti lundi et, pour la première fois, j'ai été contente qu'il ne reste pas. Son regard inquisiteur me pesait vraiment, comme s'il me surveillait tout le temps. Je sais qu'il n'a rien dit à ma famille, il était donc impératif de ne pas éveiller sa méfiance. Je n'oublie pas qu'il a menacé de tout leur révéler s'il pensait qu'il y avait un souci pour moi.

Vers dix-huit heures, lorsque les invités arrivent, il ne m'est plus possible de m'isoler. Je vaque entre la cuisine et la salle à manger, mais je ne reste jamais seule. Le téléphone est dans ma chambre, histoire de ne pas trop attirer l'attention.

Chez moi, lorsque les gens viennent tôt, eh bien, ils repartent tôt également. Peu avant vingt-deux heures, tout le monde lève le camp, ce qui n'a rien d'étonnant. Pourtant, le repas m'a paru durer une éternité. Pour faire avancer les choses, j'ai passé mon temps dans la cuisine à faire la vaisselle et à ranger, de manière à pouvoir retrouver mon lit au plus vite.

La seule bonne nouvelle de la soirée, c'est que ma tante doit se rendre à Strasbourg chez sa sœur, vendredi après-midi. Elle a donc proposé de m'y emmener, afin d'épargner à mes parents plus de quatre heures de trajet, dimanche. J'ai fait celle qui acceptait avec regret, mais dans le fond, j'étais très contente de repartir plus tôt. Ce n'est pas tant que je n'aime pas être ici, au contraire. Seulement, alors que cela ne me dérangeait jamais, l'ennui a fini par me peser.

À Strasbourg, tout est différent. Rien qu'en regardant par la fenêtre, je m'occupe. C'est étrange, cette

impression déstabilisante de ne plus me sentir complètement chez moi dans notre maison familiale. Et puis, les problèmes de cierges qui ne sont pas livrés à temps, d'ampoules à changer à l'église, eh bien, c'est tellement éloigné de mes propres préoccupations, que j'ai toutes les peines du monde à m'y intéresser.

Lorsqu'enfin tout est en ordre et que je peux regagner ma chambre tranquillement, il est près de vingt-trois heures.

Sur mon téléphone, trois appels en absence et un texto : « Pourquoi ne réponds-tu pas ? Je m'inquiète ».

Aussitôt, je lui adresse le message suivant : « Pas de panique, monsieur l'inquiet. Repas de famille, impossible de me libérer. ».

L'instant d'après, mon mobile vibre. C'est lui. Fébrile, je décroche.

— Salut, Nahel.

— Salut, mon ange. Tout va bien ?

— Oui, évidemment. Et toi ?

— Écoute, ça baigne. Tu reviens quand ?

— Tu t'ennuies déjà de moi ? murmuré-je, en riant.

— Bien sûr, toujours. Alors ?

— Bonne nouvelle, je serai à Strasbourg vendredi en début de soirée.

— Super !

— On pourra se voir si tu veux, glissé-je d'une voix pleine d'espoir.

— Hélas, ça me semble difficile. Je mixe vendredi et samedi exceptionnellement, et dans la journée, j'aurai des choses à faire.

— Oh, d'accord.

Malgré tous mes efforts, la déception pointe dans ces deux mots. C'est plus fort que moi, j'ai tellement envie de le retrouver que j'ai cru, un instant, que ce besoin était réciproque. Je me suis bien gourée !

— Tu m'invites à déjeuner dimanche à midi ? J'apporterai le dessert, si tu veux.

— Très bien. À dimanche alors...

— Madie, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien du tout. C'est parfait. Bonne nuit.

Je raccroche sans lui laisser le temps de protester. Déjà, les larmes coulent sur mes joues. Mais, mince alors, qu'est-ce qui m'arrive ? Depuis quand est-ce que j'ai les nerfs tellement à fleur de peau ? Avec rage, j'essuie mes pleurs. On dirait une môme qui chiale, parce qu'elle n'a pas eu de glace au magasin !

Soudain, saisie d'un doute, je me redresse et me précipite sur mon agenda. Fébrilement, je compte et je recompte. Ah non ! Pas déjà ! Voilà pourquoi je me suis si stressée. Syndrome prémenstruel. Sauf qu'en ce qui me concerne, cela signifie cinq jours pleins, à rester alitée, sans manger, avec des allers-retours vers la salle de bain et une migraine tellement intense que j'en vomis. Et je ne parle pas des douleurs pelviennes, à proprement parler abominables. D'après ce que je peux voir, mes règles devraient débiter mardi prochain. Ceci explique sans doute cela. Seulement, très régulièrement, elles se déclenchent plus tôt que prévu. J'espère juste que ce ne sera pas le cas cette fois.

C'est avec un plaisir non feint que je retrouve mon petit studio. Ma tante est restée boire un café, mais est repartie très rapidement. Cela m'arrange, car j'ai maintenant le temps de faire quelques courses et de ranger mon appartement.

Après l'alerte de mercredi, je n'ai plus eu de saute d'humeur et tous les symptômes qui pouvaient se révéler inquiétants ont disparu.

J'ai hâte de revoir Nahel, même s'il ne m'a pas proposé de l'accompagner au club. Remarquez, étant donné les récents événements qui s'y sont déroulés quand j'y étais, cela vaut sans doute mieux.

Le samedi passe tranquillement, entre lecture et révisions, et toujours pas de nouvelles de mon magnifique DJ. J'ai beau m'en défendre, j'ai l'œil constamment rivé sur mon téléphone, dans l'attente d'un hypothétique message qui ne vient pas.

Dans la soirée, je me rends à la messe de la cathédrale, où je retrouve mon frère. Nous dînons ensuite dans un petit restaurant typique, situé tout près. Il ne fait pas mention une seule fois à Nahel, mais je sens son regard posé sur moi, comme s'il cherchait à sonder mon âme. Et à ce jeu, après plusieurs jours d'entraînement avec les parents, je ne m'en tire pas trop mal.

Il est plus de vingt-trois heures, quand il me raccompagne chez moi en voiture. Après avoir refusé de monter, Joseph démarre rapidement, non sans m'avoir fait promettre que nous nous reverrions la semaine prochaine. En clair, il m'a à l'œil et n'est pas près de me lâcher.

Je suis à peine entrée dans mon appartement, qu'une douleur aussi soudaine qu'intense me vrille le bas-ventre. Nom d'une pipe en bois de sapin ! C'était seulement prévu pour mardi ! Courbée, comme si j'avais quatre-vingt-dix ans, je me dirige tant bien que mal vers la salle de bain. Après m'être déshabillée, je ne peux qu'admettre l'inévitable. J'ai mes règles et qui dit règles (en ce qui me concerne), dit malade comme un chien.

Sans perdre de temps, je prends une douche express, parce que j'ignore si j'aurai la force de le faire demain. Puis, après avoir enfilé un pyjama confortable, je me traîne jusqu'à mon lit.

La migraine est déjà en train de pointer le bout de son nez et je sais que ce n'est que le début. Avec l'énergie du désespoir, je saisis un seau dans la cuisine, pour les éventuels vomissements, et je récupère d'épais draps de bain, prévus uniquement à cet effet, que j'étale sur mon matelas. On peut penser que j'exagère, mais je sais que c'est faux. Les saignements sont extrêmement abondants, les douleurs véritablement handicapantes et je ne parle pas des symptômes collatéraux, tels que les nausées, les crises de diarrhées et les vertiges. Bref, je m'apprête à devenir une loque pendant les cinq prochains jours. J'ai compris depuis longtemps que tout ceci n'était pas normal, mais j'espère toujours que ça va s'arranger et que mes problèmes se résoudre d'eux-mêmes. Sauf que ça empire toujours et, depuis six mois, je vis un enfer. C'est à peu près à cette période que c'est devenu à proprement parler invivable.

À contrecœur, j'avale un comprimé, de ceux que notre généraliste m'a prescrits et envoie rapidement un texto à Nahel, après m'être couchée. Dans quelques minutes, je sombrerai dans l'inconscience et ne serai plus capable de le prévenir qu'il m'est impossible de le voir demain.

« Désolée, Nahel, mais je suis obligée d'annuler notre repas de demain. Je te rappellerai dans le courant de la semaine prochaine. Bises ».

Enfin, je ferme les yeux avec soulagement, la migraine ayant atteint un seuil à la limite du supportable. Je suis sur le point de me laisser happer par un sommeil bienvenu, quand mon téléphone vibre sur la table de chevet.

« Que se passe-t-il ? Rien de grave, j'espère... ».

« Malade ».

C'est la seule réponse que je suis encore capable de pianoter, avant de sombrer totalement. Toutefois, la dernière question que je me pose, au moment d'être engloutie par un trou noir, c'est : comment a-t-il fait pour m'envoyer un message aussi rapidement, alors qu'il était censé mixer au club et très probablement se taper tout un tas de nanas par la même occasion ?

Nahel

Lorsque le premier texto de Madie me parvient, je suis sur le point de reprendre pour une deuxième session de mixage. Étonné, je lis et relis son message sans comprendre. Elle paraissait tellement déçue de ne pas me voir plus tôt, que je ne pige pas ce qui se passe. Très logiquement, je lui demande s'il n'y a rien de grave. Alors, je retarde mon entrée sur scène en attendant son SMS suivant. Ce genre de chose ne m'est jamais arrivé, mais avec mon bel ange blond, je ne cherche pas à réfléchir posément. Son message en retour m'alarme instantanément. Merde, là, il y a un os, c'est évident. Tout défoncé que je suis, ce soir, je sais que quelque chose ne tourne pas rond. Madie est étudiante en lettres modernes et, lors de tous nos échanges, jamais elle n'a utilisé le langage SMS, ni répondu par un simple mot. Elle fait des phrases et s'arrange toujours pour qu'il n'y ait aucune faute d'accord ou de conjugaison.

Cela me rappelle également son absence du mois dernier, durant plusieurs jours. Elle avait prétendu qu'il s'agissait d'une grippe, mais j'avais soupçonné rapidement autre chose, à son regard fuyant et à la manière dont elle avait détourné la conversation.

Parce qu'il le faut, je remonte sur scène. De toute façon, même quand j'aurai fini, je ne pourrai pas me rendre chez elle. Depuis ce matin, j'en suis à deux bouteilles de vodka, une vingtaine de pétards et, comme chaque fois que je mixe, j'ai pris de l'ecstasy en grosse quantité. Autant dire que j'ai une sale tête et, par-dessus tout, je n'ai aucune confiance en moi lorsque je suis dans cet état, ce qui arrive quand même assez souvent.

En semaine, je me contente de la fumette, mais clairement, le week-end, c'est *no limit*. Sauf peut-être pour les drogues que je qualifierais de vraiment dures. Par chance, enfin je considère cela comme ça, j'ai une peur malade des piqûres, si bien que je n'ai jamais touché à l'héroïne. Pour la cocaïne et le crack, j'ai déjà essayé, je ne vais pas le cacher.

Mais, la mort de mon pote, celui qui m'a initié, d'une overdose de coke, m'a tellement traumatisé que j'ai aussitôt décidé de ne plus jamais y toucher. En même temps, c'est moi qui l'ai découvert dans le caniveau d'une ruelle new-yorkaise, tout près de chez lui. J'avais dix-sept ans et il en avait à peine deux de plus. À ce moment-là, j'ai failli prendre ce chemin également. S'il n'y avait pas eu Lounis... Par contre, pour le reste, je crois pouvoir dire que j'ai tout testé. J'aime peu le LSD, parce que même si je suis shooté, je ne supporte pas l'idée d'avoir des hallucinations.

La dernière fois que je m'y suis risqué, j'ai vu mon petit frère s'approcher, avec des yeux lumineux, genre *Poltergeist*. J'ai tellement flippé que j'ai juré que plus jamais je ne toucherais à cette merde et j'ai tenu parole. La peur est un puissant motivateur, je le sais. Sauf que dans mon cas, ce n'était pas nécessairement dans le bon sens.

Vince et moi rentrons à son appartement, vers quatre heures du matin, accompagnés de trois gonzesses. Ce n'est pas une première, car nous nous sommes déjà partagé des meufs séparément ou

en même temps. En fait, on a fait des trucs tellement dégueulasses, que j'aime autant ne plus y penser. Le pire, c'est que la fille adorait ça.

Hier, j'ai baisé deux nanas différentes au club, mais ce soir, je n'ai pas envie de ça. L'une d'elles me suce et je ne la repousse pas, mais quand elle veut que je lui rende la pareille, je l'envoie chier. C'est Vince qui s'y colle en râlant ou alors une de ses copines, je ne me rappelle plus. Peu après, je sombre dans une brume bienheureuse et anesthésiante, sans pour autant m'être départi de cette inquiétude, qui ne m'a pas quitté depuis que j'ai eu ces fameux textos.

Madie va mal, je ne sais pas pour quelle raison cette idée est ancrée en moi, mais je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, comme si je le sentais. Alors, qu'est-ce que je fous ici, affalé comme une loque, ma bite enfouie dans la bouche d'une connasse que je ne reconnaîtrais pas demain si je la croisais dans la rue !

Je devrais plutôt être en train de tambouriner à sa porte pour l'aider. Parce que, nécessairement, elle aura besoin de moi. Personne d'autre ne s'inquiète pour elle. Et certainement pas sa flotte de frangin ! Hélas, je suis tellement dans les vapes que je suis incapable de remplir mon rôle de chevalier servant. Le pire dans tout ça, c'est que c'est moi qui ai décrété qu'il me fallait impérativement la protéger, la préserver. Et le jour où elle a besoin de moi, il n'y a plus personne, parce que je suis trop occupé à me faire turluter et, surtout, trop défoncé. Il n'y a pas à dire, je suis vraiment un minable connard égoïste.

Lorsque je me réveille, le dimanche matin, c'est avant tout parce que ma vessie menace d'exploser. Je me dégage de la paire de jambes qui est posée en travers de mon corps, et dont je ne sais même pas à qui elle appartient, et me lève en vitesse. Heureusement, personne ne dort dans la salle de bain, si bien que je peux jouir d'un minimum d'intimité. Et j'en ai salement besoin, parce que ma tête est sur le point d'exploser, tellement je suis malade. Merde, je crois que j'ai un peu forcé hier, et encore, c'est un euphémisme, puisque je me suis carrément déchiré la tronche.

Réfléchir avec le cerveau en bouillasse relève de l'exploit, mais je m'y oblige, considérant que c'est un juste châtement pour mes *prouesses* à la con.

D'abord, me casser d'ici pendant qu'ils dorment tous. Puis, rentrer chez moi et prendre une douche, le tout avec un café avant ou après, non plutôt avant et après. Et lorsque j'aurai enfin repris forme humaine, j'irai voir Madie pour m'occuper d'elle. Voilà le programme, mais une chose après l'autre. C'est le seul moyen pour moi de parvenir à avoir les idées à peu près cohérentes.

Deux heures, cinq cafés et trois aspirines plus tard, je me dirige d'un pas rapide vers le quartier de l'Esplanade, où habite mon ange blond.

Toutefois, lorsque je me retourne, sans raison apparente, mais mû par une forme d'instinct, je repère un type qui marche derrière moi. C'est étrange, sa tête ne m'est pas inconnue. À vrai dire, en y réfléchissant bien, il me semble l'avoir déjà aperçu plusieurs fois. Serait-ce un flic ? Putain de bordel de merde, je croyais qu'ils m'avaient lâché la grappe ! Cela étant, comme je ne suis sûr de rien, je m'inquiète peut-être à tort. Si ça se trouve, ce mec habite dans le quartier, point barre.

Pourtant, je n'arrive pas à me départir d'un sentiment de malaise diffus, qui n'a rien à voir avec mes excès d'hier. Bon, il n'y a qu'un seul moyen de savoir, et tout de suite de préférence.

Plutôt que de me diriger vers l'appartement de Madie, je bifurque à droite au dernier moment. Je ne

peux pas me retourner ouvertement, cela signifierait que je l'ai repéré. J'avance d'un pas rapide sur le boulevard de la Victoire, jusqu'à un café dans lequel je m'engouffre. Il n'y a personne à l'intérieur, hormis la serveuse qui attend le client. Je m'installe au bar, commande un expresso et lui rends son sourire. Elle rougit furieusement, ce qui m'amuse, comme chaque fois.

Pris d'une inspiration subite, je lui fais mon œil de velours. Ça marche, puisqu'elle est presque en train de baver. Alors, je me lance.

— Pourriez-vous me rendre un petit service ? je demande d'une voix douce.

Aussitôt, elle se redresse, attendant sans doute que je lui fasse une proposition malhonnête.

— Oui, bien sûr, tout ce que vous voudrez.

— Pourriez-vous sortir à l'extérieur, sous un prétexte quelconque, et vérifier si un blond barbu, avec une veste en cuir noire, traîne dans les parages ? Vous seriez adorable.

Je prends ma moue charmeuse, celle que je réserve pour les grandes occasions. Elle s'exécute avec une promptitude qui me fait sourire. Songeur, je remue mon café, me demandant si je suis dans la merde ou si je suis simplement en train de virer parano. Et cette putain de migraine qui ne veut pas partir, me rappelant sans cesse ma conduite d'hier soir.

Si en d'autres temps, ma conscience n'a jamais vraiment posé problème, j'ai le sentiment que, depuis peu, elle se manifeste de plus en plus souvent. Et clairement, aujourd'hui, j'ai honte de ce qui s'est passé cette nuit. Honte de m'être défoncé la tête, honte d'avoir picolé jusqu'à m'en trouver mal, honte d'avoir laissé ces nanas me toucher.

C'est très étrange comme sensation et, si ce n'est pas la première fois que je ressens cela, il me semble que ça n'a jamais été si fort, si dérangeant, si déstabilisant. Sans doute, est-il temps pour moi de passer à autre chose. Si je me sais parfaitement incapable d'arrêter la dope, je peux quand même tenter de diminuer ma consommation d'alcool. Ce ne serait déjà pas si mal. Mais depuis quand est-ce que je réfléchis comme ça ? Merde, je me trouve franchement chelou pour le coup !

Je réalise soudainement que c'est en lien avec Madie et qu'elle a forcément une influence positive sur moi. Mais même si je l'appelle mon ange blond, elle ne fera pas de miracle. L'accoutumance est ma compagne la plus fidèle et rien ne changera cela.

Peu après, la serveuse revient et retourne derrière le bar. Puis, elle se penche vers moi, le décolleté bien en évidence, et murmure sur un ton conspirateur.

— Au début, je ne l'ai pas vu tout de suite, mais en observant les alentours, j'ai effectivement aperçu un type qui correspond à votre description. Il est assis sur le muret du lycée d'en face, en faisant semblant de tripatouiller son téléphone. Mais en fait, il regarde par ici, je l'ai bien remarqué. Vous n'avez pas d'ennuis, j'espère ?

Une nanoseconde, je songe à la sauter dans les waters pour la remercier, avant de me raviser. C'est bon, là ! Je n'ai pas l'intention de continuer à tremper mon biscuit dans n'importe quel trou qui passe. Y en a marre des coups de quelques minutes, tout ça pour me prouver je ne sais quoi !

Jetant un billet de cinq euros sur le bar, je m'apprête à m'en aller, quand la jeune femme pose sa main sur mon bras pour retenir mon attention.

— Je ne sais pas si vous avez des problèmes et je m'en fiche. Vous êtes juste trop canon pour que je ne vous aide pas.

Je souris, sans répondre. Elle est gentille, même si j'ai l'habitude qu'on me parle ainsi. Je ne vois pas ce qu'elle pourrait faire pour me sortir de ce pétrin. Je n'ose pas appeler mes potes, parce qu'au train où vont les choses, nos portables sont probablement sur écoute.

— Suivez-moi, murmure-t-elle, en contournant le comptoir et en se dirigeant vers l'endroit où sont indiquées les toilettes.

Ah non, bordel ! J'ai pas envie de baiser maintenant ! songé-je, en traînant des pieds, mais en lui emboîtant néanmoins le pas.

D'un geste de la main, elle me montre une porte située tout près des w.c. Elle s'en approche et l'ouvre. Je découvre alors que celle-ci donne sur une petite cour.

— Juste ici, explique-t-elle, en pointant son doigt vers un porche si étroit qu'on pourrait le rater, il y a un passage permettant d'accéder à la rue qui se trouve de l'autre côté.

Enfin, tout s'éclaire. Mais elle est géniale, cette nana ! Je vais pouvoir semer mon poursuivant, ni vu ni connu, et me planquer, en attendant d'y voir plus clair. Je sais bien que ce n'est que pour une courte durée, mais j'ai besoin de ce laps de temps pour réfléchir à la question. Il est exclu qu'on me chope, parce que cette fois, mon père ne fera rien pour moi et adieu l'école prestigieuse de DJ que je rêve d'intégrer. Chez Madie, c'est l'endroit idéal pour me faire oublier.

Ravi d'avoir trouvé un début de solution, même temporaire, je pivote vers la serveuse et, dans un élan de reconnaissance, je l'embrasse fougueusement. Après tout, elle l'a bien mérité ! Puis, sans demander mon reste, je file.

D'abord, je dois retourner chez moi. C'est risqué, je le sais, mais il faut impérativement que je récupère des fringues propres, ma brosse à dents, ainsi que la came que je suis obligé d'y conserver exceptionnellement.

Après avoir traversé le parc de l'observatoire au pas de course, j'arrive essoufflé devant mon appartement. Merde, si j'avais pensé que je serais amené à faire un footing ce matin, je n'aurais certainement pas fait autant d'abus hier soir !

En nage, les poumons sur le point d'exploser et dégoulinant de sueur, je m'engouffre à toute berzingue dans mon immeuble. Je récupérerai plus tard, pour le moment, je n'ai pas le temps. Plus vite je partirai et rejoindrai Madie, mieux ce sera pour moi. Parce que si l'autre gus comprend que je me suis fait la belle, c'est perquisition assurée ici. Et cette fois, ils trouveront de quoi me coller au gnouf.

À peine entré dans mon logement, je saisis un sac de sport et y jette mes affaires pêle-mêle. C'est un crève-cœur pour le maniaque que je suis, mais je n'ai pas trois heures devant moi. Puis, je positionne la chaise de mon bureau dans la salle de bain et grimpe. Avec délicatesse, pour être le moins bruyant possible, je tapote l'une des dalles du faux plafond. Lorsque celle-ci se soulève, je passe ma main dans l'interstice et en extrais trois paquets différents. Le premier contient deux téléphones, le deuxième est bourré d'amphètes et d'ecstasy et, dans le dernier, il y a plusieurs dizaines de barrettes de shit et de jolis comprimés bleus.

En temps normal, je n'ai jamais rien à la maison. Malheureusement, il y a deux jours, le type, qui nous laissait l'accès à sa cave, nous a contactés. Quand nous sommes allés le voir, il nous a indiqué que les flics avaient des doutes, qu'ils avaient rendu une petite visite à son frère qui se trouve être un ancien taulard. Ce dernier ignorait tout et n'a rien pu dire, mais il l'a immédiatement prévenu après leur départ.

Résultat : il nous a demandé de vider les lieux sur-le-champ, expliquant que c'était trop risqué et qu'il avait trop à perdre, à savoir son job et son logement de fonction. Nous n'avons pas protesté, comprenant parfaitement ses motivations. Du coup, la marchandise a été divisée en six et chacun a pris en charge une certaine quantité, le temps de trouver une autre solution. Pour l'occasion, nous

avons même associé Steph et So. Aux grands maux les grands remèdes, n'est-ce pas ?

Il était prévu que nous nous rencontrerions ce soir, afin d'en discuter, mais au train où vont les choses, ce n'est pas pour aujourd'hui.

Sans perdre une seconde, je remets tout en place. S'ils venaient à fouiller maintenant, ils ne tomberaient même pas sur un mégot de cigarette. Après avoir disposé les sachets au fond du bagage, je quitte mon appart. Plutôt que de passer par l'entrée principale, je file vers le sous-sol et prends ma voiture. Au moins, si je la gare chez Madie, les flics ne me localiseront pas tout de suite. Celui qui me suivait ne restera pas très longtemps sans se rendre compte que je me suis fait la malle, à moins d'être un véritable bleu, ce qui n'est pas impossible non plus.

En arrivant près de chez mon ange blond, je trouve une place dans une rue parallèle, il faudra que je pense à lui demander la carte d'accès au parking privé de son immeuble. Au moment de sortir de ma voiture, je saisis mon téléphone et compose son numéro. La sonnerie résonne plusieurs fois, avant que la messagerie ne s'enclenche. Merde ! Pourquoi ne décroche-t-elle pas ? Je retente le coup, toujours rien. Bordel, s'il le faut, j'irai défoncer sa porte, mais côté discrétion, ce serait un peu la merde, alors que je dois faire profil bas dans les prochains temps. Donc, finalement, cette option n'est pas franchement envisageable. Le troisième essai est le bon, puisqu'elle prend la communication, juste avant que le répondeur ne se mette en route.

— Mad ?

— Hum ?

— Je suis en bas de ton immeuble, dis-je, en quittant la voiture, après avoir récupéré mon sac dans le coffre. Ouvre.

— Impossible.

Sa voix est pâteuse, comme si elle avait bu des tequilas toute la nuit. Bordel, mais qu'est-ce qui lui arrive ?

— T'es bourrée ? demandé-je, déjà en mode protecteur et prêt à lui passer le savon qu'elle mériterait.

— T'es dingue ! Je suis malade. Tu ne peux pas monter.

Elle semble avoir de plus en plus de mal à parler, ce qui me paraît être mauvais signe. À mon avis, si je ne fais rien, elle va se rempaffer et il me sera impossible de rentrer dans son appartement. OK, j'ai besoin d'une planque, mais il n'y a pas que ça. Je suis super inquiet pour elle et je veux vraiment l'aider. Je jure que c'est vrai, alors reballez vos regards sceptiques et circulez, y a rien à voir !

— Madie, déverrouille cette foutue porte ou j'appelle les pompiers.

— Je n'arriverai pas à me lever, hoquète-t-elle avec difficulté.

— Ne pleure pas, ma douce. Fais un effort, je t'en supplie, il faut que tu t'ouvres. Ensuite, je m'occuperai de tout.

À l'autre bout du fil, j'entends quelque chose qui tombe dans un bruit mat, puis mon bel ange blond gémit de douleur.

— Quoi ?

Putain, dans l'état où je suis, je crois que je serais capable de tout casser, si elle ne me permet pas de la rejoindre tout de suite.

— Madie ? Qu'est-ce qui se passe ?

Cette fille aura raison de mes nerfs ! Mon anxiété a grimpé d'un cran et je suis à deux doigts de péter un câble.

— Je suis tombée, sanglote-t-elle de plus belle.

L'entendre comme ça me fend le cœur, même si je ne sais pas ce qu'elle a exactement. Lorsqu'enfin je perçois le grésillement de l'entrée qu'on débloque, je souffle un grand coup, comme soulagé d'un poids. Aussitôt, je m'engouffre à l'intérieur. Je n'avais pas remarqué que, durant les minutes où j'attendais qu'elle réagisse, j'avais retenu ma respiration.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je suis à la porte de son appartement. Cette fois, elle a eu le bon sens de la laisser entrouverte. Dès qu'elle aura le dos tourné, je ferai un double de ses clés, comme ça au moins, en cas de problème, je pourrai entrer comme je veux. Ouais, ouais, je sais, c'est pas très légal tout ça, mais après tout, je ne suis plus à une connerie près.

Lorsque je pousse le battant et l'aperçois, inconsciente au milieu du petit couloir qui mène à la pièce principale, mon sang se glace. Bordel de bordel de bordel ! Sans perdre de temps, je jette ma veste, ainsi que mon sac, et referme derrière moi, avant de me pencher sur elle, de la prendre dans mes bras et de la ramener vers son pieu où elle semble avoir passé les deux derniers jours. Mais qu'est-ce qu'elle a ? Il vaudrait sans doute mieux que j'appelle un toubib.

Ce n'est qu'en la reposant sur le matelas que j'aperçois deux choses simultanément, mais de manière distincte. Sur son lit, il y a des draps de bain dont certains sont tachés de sang et je constate qu'il y en a également sur la manche de mon tee-shirt blanc. Est-ce qu'elle fait une hémorragie ? Quelle conduite doit-on tenir dans ce cas ? Et concrètement, je fais quoi ?

— Madie ? murmuré-je, en lui tapotant la joue. Madie, tu m'entends ?

Il lui faut un temps fou pour revenir à la réalité. Et encore, disons qu'elle ouvre vaguement les yeux et gémit de douleur.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que tu as ? Et c'est quoi tout ce sang ?

— Quoi ? Quel...

Cette fois, elle semble presque consciente. Je tends mon bras pour lui montrer ma manche et elle grogne en rougissant furieusement. De toute évidence, elle doit être horriblement gênée et je la comprends. Tout comme je viens de piger de quoi il retourne. Pas besoin d'être Einstein pour saisir que c'est lié à ses machins. Et si c'est comme ça tous les mois, la pauvre, je la plains sincèrement.

Toutefois, je sais que je peux au moins gérer la partie logistique de ce bazar, et c'est à moi d'assurer maintenant. C'est le minimum que je puisse faire. Mais cela ne signifie pas que je me suis transformé en chochette. En entrant dans cette pièce pour la première fois, j'avais déjà repéré que son appartement était doté d'un balcon. Si j'ai besoin de fumer, je pourrai très bien le faire là-bas. Mais procédons par ordre. D'abord Madie, après trouver une planque ici pour y déposer ma came (pas pour longtemps, c'est clair), et enfin, après l'effort, il y aura le réconfort, c'est-à-dire un bon pétard maison.

Madie

Quand j'ai entendu mon téléphone sonner, je commençais tout juste à émerger. L'effet des médicaments était en train de s'estomper et les douleurs pelviennes regagnaient à nouveau en intensité. J'avais conscience que c'était le moment le plus horrible, car c'était là qu'il fallait que je me rende dans la salle de bain pour me laver et changer de protection. Néanmoins, la migraine était telle que je ne parvenais que difficilement à bouger, même respirer me faisait mal. Et ce foutu téléphone qui ne cessait de sonner.

Dans le fond, je savais très bien qui tentait de me joindre aussi obstinément. Il était d'ailleurs étonnant qu'il ne l'ait pas fait plus tôt. Toutefois, malgré toute ma bonne volonté, je n'étais pas en état de le recevoir et encore moins de lui faire à manger. C'était juste impossible. Profitant d'un petit moment de lucidité, j'ai décidé de lui répondre. Et vous n' imaginez pas à quel point le fait de tendre le bras pour saisir mon Smartphone m'a coûté.

Alors, quand il m'a annoncé qu'il était à ma porte et qu'il s'apprêtait à appeler les pompiers, j'ai pris peur. Parce que, en toute honnêteté, il en est parfaitement capable. Même si j'aime bien son côté protecteur, là, tout de suite, il me paraissait intrusif et déplacé. Cela étant, pour éviter que des mecs que je ne connaissais pas me voient dans cet état, il était impératif de lui ouvrir. De deux maux, j'ai eu le bon sens de choisir le moindre. Mieux valait que Nahel me trouve ainsi, plutôt que les secours.

Avec l'énergie du désespoir, et ce n'est pas un vain mot, je me suis levée. Évidemment, comme j'étais encore bien dans les vapes, je me suis cassé la figure et je me suis cogné le doigt de pied à mon chevet. Sapristi, qu'est-ce que ça fait mal ! Mais cette douleur, autre que celles qui vrillent mon corps, m'a donné la force de faire les quelques pas pour me retrouver dans le vestibule. J'ai appuyé sur l'interrupteur de l'entrée principale et j'ai ouvert ma porte, craignant qu'il ne la défonce s'il la trouvait fermée.

Seulement, alors que je voulais me rendre aux toilettes, j'ai senti mes jambes trembler et tout ce qui m'entourait tourner. Je n'ai eu que le réflexe de me laisser glisser le long du mur, avant que tout ne devienne noir. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. Notre médecin m'a expliqué que les hémorragies, le fait de ne pas manger et les douleurs conjuguées, plongeaient mon corps dans un état d'extrême faiblesse, provoquant des chutes de tension qui peuvent aller jusqu'au malaise. Et pas de bol, c'est exactement ce qui s'est passé aujourd'hui.

Vaguement, j'ai entendu des jurons et je me suis sentie soulevée de terre, et emportée vers mon lit. Et vous voulez que je vous dise ? Au-delà de la gêne, j'ai été rassurée de ne plus être seule. C'est la première fois que je le réalise, mais ne pas vivre ces moments si pénibles en totale solitude a un côté reconfortant que je n'aurais même pas imaginé.

C'est vrai, depuis des mois, je souffre en silence. Bien entendu, lorsque j'habitais à Rochesson, mes parents étaient là, enfin du moins ma mère. Mais la plupart du temps, elle était au travail et ne pouvait

donc pas me seconder.

Après, le fait que ce soit Nahel qui soit présent pourrait être problématique. Toutefois, il est le seul à s'être assez inquiété à mon sujet pour venir, le seul à vouloir m'aider, quels que soient mes ennuis. Alors, finalement, la reconnaissance prend le pas sur la honte. Je sais qu'il s'occupera bien de moi et c'est un tel soulagement que je pourrais en pleurer.

Sauf que, quand il me montre la tache de sang sur sa manche, mes joues virent à nouveau au cramoisi. Ah non, merde, comme si j'avais besoin de ça, maintenant ! Lentement, il repousse la couette que j'avais attrapée pour me recouvrir le bas du corps et écarte mes jambes pour y jeter un rapide coup d'œil, malgré mon pyjama offrant une protection toute relative, mais qui a le mérite d'exister. Mince, c'est tellement gênant ! Hélas, je n'ai ni la force ni l'énergie de protester. J'ai juste envie d'une chose : dormir, dormir et dormir encore.

Nahel ne semble, cependant, pas de cet avis, car il me soulève à nouveau. Pourvu qu'il ne décide pas de m'emmener aux urgences !

— Je crois qu'un brin de toilette s'impose, jeune fille, fait-il, en m'emportant vers la salle de bain.

Ah non, il ne va pas changer ma protection quand même ! Je veux bien qu'il m'aide, mais pas ça. Hors de question !

— Non, protesté-je, faiblement. Tu ne peux pas...

— Oh Mad, ce n'est qu'un peu de sang, rétorque-t-il, visiblement agacé. Arrête d'en faire une maladie ! J'en ai vu d'autres, tu sais...

Néanmoins, semblant comprendre ma gêne, il propose de remettre des draps propres sur le lit et d'aérer ma chambre, pendant que je passe au petit coin. Je pousse un soupir de soulagement, jusqu'à ce qu'il m'interdise de fermer la porte de la salle de bain, sur un ton qui ne souffre aucune contestation.

Si je n'étais pas aussi vaseuse, ce serait facile de me dépêcher. Mais là, impossible.

— Mad, où est rangé ton linge de maison ? s'enquiert-il depuis la pièce principale.

— Dans le placard du couloir, je réponds doucement.

Pour le moment, j'ai été incapable de bouger, même si j'ai conscience qu'il va falloir que je me magne un peu. Mais mes membres semblent peser des tonnes. Après avoir inspiré et expiré longuement, pour essayer de me reprendre, je parviens à faire un passage aux toilettes, à me déshabiller et à me lever pour me diriger vers la douche.

Seulement, mes mouvements précipités ont sapé le peu d'énergie qu'il me restait et mes gestes brusques ont réveillé les douleurs qui se révèlent plus fortes que jamais. Incapable de bouger, je me retiens au lave-linge et me plie en deux pour tenter de soulager ces crampes, qui me vrillent le bas-ventre, tout en posant ma tête sur le haut de la machine, afin de rafraîchir mon front qui menace d'exploser, tellement la migraine est intense.

Bon sang, je déteste quand ça se passe ainsi. Tout mon corps n'est que crispation et ça fait un mal de chien. Je voudrais me relever, mais tout recommence à tourner autour de moi. Oh non, merde ! Je ne vais quand même pas retomber dans les pommes, à poil dans ma salle de bain ! Cette fois, c'en est trop, et des larmes de colère et de frustration roulent sur mes joues sans que je sois capable de les retenir.

— Madie ? Où est-ce que je mets les draps sales ? demande Nahel de l'autre côté de la porte.

Seul un gémissement lui répond. Il me semble qu'il n'hésite pas une seconde, avant de pousser le battant et d'entrer dans la salle de bain.

— Putain de bordel de merde, jure-t-il, tout en me rattrapant, alors que mes jambes flanchent.

Sans tenir compte de mes protestations, il me réinstalle sur les toilettes, se saisit d'un tabouret qui se trouve dans un coin de la pièce, et le pose dans la douche. Puis, il s'approche de moi et se met à genoux pour se placer à mon niveau. Du pouce, il essuie mes pleurs et, tout doucement, murmure.

— Écoute, mon ange, je sais que tu es pudique et que cette situation te gêne horriblement, mais tu dois me permettre de te soutenir.

— Quoi ?

— Il faut que tu prennes une douche et tu es incapable de tenir debout. Laisse-moi t'aider.

— Tu veux me laver ? interrogé-je, en ouvrant les yeux pour le regarder.

Ma parole, mais ce mec a un grain ! Il ne va quand même pas me savonner ? J'en rirais, si ce n'était pas aussi douloureux. Merde ! J'ai mes machins et il a décidé de me frotter partout. Mais c'est dégueulasse ! Et surtout, ce n'est pas à lui de s'en occuper.

— Non, je proteste faiblement. Tu ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ?

— Tu es un mec et, moi, une fille. Les règles, c'est super personnel et tout ce sang... Désolée, vraiment, tu ne peux pas, c'est mal.

— Ouais, ben tes préjugés à la con, tu me les serviras quand tu te sentiras mieux. En attendant, tu as besoin de moi, alors pas de discussion. Si tu veux, je te laisserai un moment pour faire ta toilette intime. Pour le reste, je gère et je te demande de me faire confiance.

— Mais...

— Pas de panique, je ne vais pas te violer. Tu as beau avoir un corps splendide, il y a un truc qui me rebute un peu, là.

Je ne peux pas m'empêcher de rire doucement. Ce garçon a le chic pour détendre l'atmosphère et dédramatiser ce qui me paraît être une circonstance extrême. Demain, sans doute que je mourrai de honte, mais pour aujourd'hui, je suis bien contente de ne pas être toute seule dans cette galère. Alors...

Sans me demander mon avis, Nahel me soulève des toilettes et m'installe sur le tabouret dans la douche. Il fait couler l'eau et, en attendant que la bonne température soit atteinte, il retire son tee-shirt qui prend la direction du lave-linge, tout comme les draps.

Face à mon air ahuri, quand il se tourne vers moi, il rétorque, très sérieux.

— Ben quoi ? Il était sale à la manche, je te rappelle. Et puis, je sens que je vais être complètement trempé, alors autant me mettre à l'aise.

Mais je ne l'écoute déjà plus. La vue de son torse parfaitement sculpté me trouble terriblement. Franchement, comme si j'étais en état de penser à des trucs comme ça ! Et pourtant... Puis, une autre idée me vient. Si mon père entrait dans l'appartement à cet instant, comment réagirait-il ? Fort mal, je dois l'avouer, et on pourrait parfaitement le comprendre. Pour sûr, il m'enverrait dans un couvent pour expier mes péchés. Même si je ne vois rien de malsain à ce que nous faisons, il n'en reste pas moins que les apparences prêtent salement à confusion.

Inconscient de mes tourments, Nahel commence à m'asperger d'eau avec le pommeau et je dois admettre une fois de plus qu'il avait raison, ça fait un bien fou. Il mouille délicatement mes cheveux, penché sur moi. Sa poitrine est tout juste à quelques centimètres de mon visage et je le laisse faire avec ravissement, les yeux fermés, humant son odeur avec délectation. Son torse est parsemé de tatouages, tout comme une partie de son dos au niveau de l'épaule. Il en a également sur les bras. L'un

d'eux en est d'ailleurs totalement recouvert. Waouh ! Il est une bande dessinée à lui tout seul. Saisissant un peu de shampoing, il me savonne les cheveux avant de les rincer délicatement et de les remonter ensuite à l'aide d'une pince qui se trouve sur la machine à laver. Puis, il prend le gant de toilette suspendu au crochet et l'enduit de gel douche. En le voyant faire, je ne peux m'empêcher de me crisper. C'est la partie que je redoute et il l'a senti, je suppose. Doucement, il soulève mes bras et les frictionne, l'un après l'autre, puis passe le tissu éponge sur mon dos et sur mes jambes, effaçant ainsi les coulures de sang. Enfin, il rince le gant et réitère l'opération. Alors que j'attends avec appréhension la suite, il me le remet en souriant.

— Je vais chercher des vêtements propres. Où les ranges-tu ?

— Dans l'armoire, près du lit.

Je profite qu'il soit sorti de la pièce pour laver mes seins et procéder à ma toilette intime, après m'être péniblement levée. C'est vrai que j'en avais besoin. J'ai à peine achevé de me rincer, qu'il arrive avec un gros drap de bain rouge, qu'il tient devant moi, et dans lequel il m'enveloppe. Puis, il frictionne ma tignasse à l'aide d'une autre serviette, après m'avoir à nouveau demandé de m'asseoir sur les waters. Il la brosse doucement et me tend le sèche-cheveu. Je l'allume et me dépêche de finir, afin de pouvoir me rhabiller. Ce n'est pas tant que je sois particulièrement mal à l'aise, car je n'ai plus grand-chose à lui cacher, il a déjà vu l'essentiel. Mais je ne peux pas demeurer longtemps sans protection hygiénique, alors il faut que je fasse vite.

Avec une pudeur dont je ne l'aurais jamais cru capable, il sort de la salle de bain, sans toutefois fermer la porte, mais le dos tourné. Je me rhabille sans demander mon reste, tresse mes cheveux et me brosse les dents.

Clairement, cette douche m'a revigorée et je me sens bien mieux, en tout cas, plus propre, ce qui est déjà beaucoup dans l'état actuel des choses. Mais elle m'a aussi épuisée et je suis obligée de l'appeler pour le prier de m'aider, après m'être redressée et m'être rendu compte que les murs se rapprochaient dangereusement, signe que tout tanguait à nouveau autour de moi.

Sans poser de question, Nahel me soulève et me ramène vers le lit. Les draps propres sont parfaitement lissés et il a également remplacé des serviettes, afin de protéger le matelas.

Reconnaissante, je m'allonge et lui souris. Si j'avais quelques doutes à son sujet, ceux-ci se sont envolés depuis près d'une heure. Avec une gentillesse, une délicatesse et une pudeur peu communes, Nahel m'a aidée à un moment où j'avais vraiment besoin de quelqu'un. Il n'a rien dit, n'a pas ri, n'a pas jugé. Non, il m'a juste apporté son assistance de manière totalement désintéressée.

Je tends le bras vers la boîte de comprimés, posée sur mon chevet. J'en prends un, que je glisse dans ma bouche et que j'accompagne d'une gorgée d'eau.

— C'est quoi ces trucs ? demande-t-il, en fronçant les sourcils.

— Des médicaments que notre médecin de famille m'a prescrits.

— Mais ce ne sont pas des antalgiques !

— Je ne sais pas, je ne suis pas docteur.

— Quels sont les effets de ces cachets ?

Pourquoi est-ce qu'il a l'air si mécontent ? Je ne comprends pas et je n'ai plus l'énergie d'y réfléchir. Je n'ai même plus la force de garder les yeux ouverts. Baissant les paupières, je sombre dans une inconscience apaisante, qui me permettra d'oublier, un temps, ce corps que je déteste, parce que cinq jours par mois, il me fait horriblement souffrir et que je ne peux rien faire pour empêcher cela.

Juste avant de m'assoupir, je sens ses lèvres se poser sur mon front, et mon beau Nahel murmurer

doucement.

— Dors, mon ange, je serai là à ton réveil.

Nahel

J'attends longtemps, histoire de m'assurer qu'elle dort vraiment, avant de me diriger vers la salle de bain. Pour le moment, je refuse de m'appesantir sur le maelström d'émotions que j'ai pu ressentir depuis que j'ai franchi le seuil de cet appartement.

Sur le pas de la porte, je souris avec satisfaction. Tout à l'heure, j'ai repéré un ou deux endroits qui pourraient constituer des planques intéressantes. Il y a d'abord la petite trappe qui permet d'accéder à l'arrivée d'eau, mais également le plafond, car sa salle de bain est dotée de dalles qui camouflent les câbles électriques, comme chez moi. Autant ne pas mettre toute la came au même endroit, c'est beaucoup plus prudent. Pendant que je changeais les draps, j'ai un peu inspecté le studio qui comporte peu de possibilités pour cacher du matos de manière à ce que personne ne tombe dessus.

Après un coup d'œil rapide en direction du lit, je sors la dope de mon bagage et la divise en plusieurs parties que je répartis équitablement dans les deux sachets. Le premier ira dans la trappe près des toilettes, plus facilement accessible, et le deuxième sera planqué dans le plafond. Ainsi, lorsque je devrai récupérer ce dernier, il sera temps de commander un autre stock. Ouais, c'est pas mal comme plan. Car, autant l'avouer tout de suite, police au cul ou non, je n'arrêterai pas. C'est le seul moyen de pouvoir consommer tranquillement, sans que mon père ou mon frère ne l'apprennent. Et puis, il y a le goût du risque.

Rien que ce matin... Quand j'ai compris que le flic me suivait, que je l'ai semé pour venir ici, inutile de nier que mon flot d'adrénaline a atteint des proportions hallucinantes, m'envoyant des décharges d'énergie pure dans les veines. C'était carrément marrant ! Enfin, je dis ça, parce que je ne me suis pas fait choper et que, grâce à Madie, j'ai un endroit sûr où me cacher.

Une fois tout en place, je récure le tabouret sur lequel il a fallu que je grimpe pour accéder à la dalle du plafond, ainsi que la douche, les toilettes et le lavabo. Puis, je mets le lave-linge en route. La fée du logis qui sommeille en moi n'a pas pu s'empêcher de briquer. C'est fou, cette manie que j'ai de nettoyer partout où je suis, tout au moins quand je suis amené à vivre quelque part. Après avoir passé la serpillère, je me rends dans la cuisine et déniche ce que je cherchais, dans le fond d'un placard. Il s'agit d'une petite boîte de métal avec un couvercle, qui fera un excellent cendrier.

Je me dirige enfin vers le balcon, où je m'installe sur le transat de Madie, afin de pouvoir me rouler un joint tranquillement. D'abord deux feuilles collées en L, puis le filtre constitué d'un morceau de ticket de tramway enroulé sur lui-même, vient ensuite le tabac, et pour finir la résine de cannabis que j'émiette consciencieusement après l'avoir chauffée. Selon Fred, mes pétards sont corsés, mais j'aime ça.

Après un dernier regard, par la vitre, sur mon bel ange blond, j'allume enfin mon joke et inspire profondément avant d'expirer lentement. Oh, bordel, qu'est-ce que ça fait du bien ! Ouais, c'est trop bon ! Heureusement que Mad a un balcon, parce que je me serais mal vu sortir de l'immeuble sous le

premier prétexte venu, pour m'en jeter un dans ma bagnole. Là au moins, je suis peinarde. Au-dehors, le vent souffle et la pluie s'est remise à tomber, mais comme sa petite terrasse est couverte, tout va bien. Tandis que je fume consciencieusement ma cigarette de l'espace, me détendant à chaque bouffée, ce qui est exactement la sensation recherchée, je réfléchis à ces dernières heures. Un premier constat : si je ne me drogue pas régulièrement, mon corps donne des signes de manque par des nausées, des sautes d'humeur qui peuvent me mener à une violence extrême, j'en ai déjà fait l'expérience plusieurs fois. Mais je n'en suis pas inquiet au point de vouloir arrêter. D'ailleurs, ne plus me cammer est un concept que je n'arrive pas du tout à imaginer. Comment dire ? La dope est ma béquille, mon remède, mon médicament. Si je n'en prends pas, je ne tiens pas. J'ai toujours eu le sentiment que j'allais mourir jeune. Alors, quitte à ne pas être là pour une longue durée, autant vivre ma vie à fond, sans m'encombrer de la morale ou des âmes bien pensantes. La plupart du temps, je m'éclate en faisant exactement ce que je veux au moment où je le veux, et c'est tout ce qui m'importe. Me tournant vers l'intérieur de l'appartement, j'observe Madie qui dort profondément. En déglutissant avec peine, je songe que cette fille, si innocente, ne sait pas où elle a mis les pieds. Elle est maintenant à moi, c'est une certitude. Seulement, rester avec elle, c'est la pervertir, la rabaisser à mon niveau et elle va dégringoler de très haut. Si, dans un premier temps, j'ai tout fait pour la laisser tranquille, je réalise qu'il est déjà trop tard. Je suis un fumier égoïste et trop faible pour surmonter mon attirance. C'est elle que je veux, et ce, malgré le fait de savoir que je la ferai souffrir et que tout ça finira mal, très mal. Elle n'est pas assez forte pour me résister. Bien sûr, elle tentera de me changer quand elle découvrira l'étendue de mes vices, mais elle n'y parviendra pas. Personne n'a jamais pu relever ce challenge, pas même ma famille. Alors, ce n'est pas cette petite souris blonde qui réussira. Je n'ai aucune illusion sur le sujet : je me servirai d'elle et de son corps, dans tous les sens du terme. Puis, je la tromperai, je lui mentirai, je la rendrai malheureuse, pour finir par la jeter, une fois que je me serai lassé d'elle. Pour le moment, elle est sur un piédestal, parce que je n'ai pas encore pu la baiser. Quand ce sera fait, elle ne sera plus qu'une nana parmi tant d'autres. Je suis presque emmerdé de cet état de fait, car j'aimais l'idée de respecter et d'admirer une femme. Mais le désir que j'ai d'elle est trop intense et je ne peux pas résister. Sortant les deux téléphones prépayés de la poche de ma veste, j'appelle Fred, puis Val. Je leur explique où je me trouve et leur conseille de planquer la came ailleurs qu'à leur domicile, car je suis persuadé qu'eux aussi sont dans le collimateur des flics. Apparemment, Fred avait déjà de sacrés doutes, si bien que c'est Steph qui a pris sa marchandise en charge, pour la cacher dans son garage. Vince, pour sa part, a quasiment tout vendu, puisqu'il a géré les commandes de fin de semaine. Après avoir raccroché, je tire une ultime latte de mon joint, avant de l'éteindre dans la boîte en métal que je referme et que je dissimule avec ma barrette de shit dans le pot de la plante verte. Puis, inspirant profondément, je prends mon téléphone portable *officiel*, et récupère le numéro de mon frère aîné dans mes contacts. Lounis a trente-trois ans et est gynécologue à Paris. C'est lui qui m'a hébergé, quand je suis arrivé en France, il y a cinq ans de cela, et qui m'a envoyé à Strasbourg, l'année dernière, parce qu'il n'en pouvait plus de mes conneries. Dans le fond, je le comprends. Avoir un frangin impliqué dans divers trafics de drogue pouvait sérieusement nuire à sa carrière. Mais, contrairement à ce que j'ai craint à l'époque, il ne m'a pas pris un aller simple pour New York, où mon père se serait chargé de me rendre complètement dingue.

Il avait pigé que ce n'était pas la solution et m'a proposé une autre alternative. M'éloigner de Paris, pour ne plus être accablé par la honte d'avoir un frère délinquant, mais s'arranger pour être assez proche, afin de pouvoir m'aider s'il y avait réellement un problème grave.

Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu besoin de lui depuis mon arrivée ici. Je vais le voir, environ une fois par trimestre, et nous en sommes contents tous les deux. Je peux continuer à être totalement ingérable, pourvu que je ne fasse pas de vagues. Je crois qu'il a compris, depuis longtemps, que quoi qu'il fasse, cela ne sert à rien, si ce n'est à me braquer totalement.

Et puis, surtout, il connaît les motifs de mon mal-être. Il sait pourquoi je ne guérirai jamais. Contrairement à mes deux sœurs, qui se fichent éperdument de ma poire, et sont totalement dévouées à notre père et plus encore à son argent, Lounis est le seul qui se soit réellement intéressé à moi. C'est pour ça que j'accepte ses leçons de morale. C'est l'unique membre de ma famille qui a le droit de me sermonner et dont l'opinion m'importe au moins un peu. Enfin, juste un tout petit peu.

Mais pour le moment, ce n'est pas à l'aîné de la fratrie que je veux faire appel, mais au médecin réputé, dont le savoir est incontestable. Lounis est un mec super brillant et un crack dans son domaine. Si Madie a eu des saignements anormalement abondants, je n'ai pas de doute là-dessus, et est victime de douleurs telles qu'elle ne peut plus marcher, il pourra me dire ce qu'il convient de faire et de quoi elle souffre.

Il décroche à la deuxième sonnerie. En même temps, un dimanche, il n'est pas occupé à son cabinet.

— Nahel ! Salut, frérot. Tout va bien ?

C'est marrant, chaque fois que je le contacte, c'est la première chose qu'il me demande, comme s'il redoutait que je ne fasse une énième connerie.

— Yep, ça roule. Pas de problème.

— Alors que me vaut l'insigne honneur de ton appel ?

— Je voulais prendre de tes nouvelles, qu'est-ce que ça a de si étonnant ?

Il éclate de rire à l'autre bout du fil, ce qui me gonfle au plus haut point. Il n'en a pas marre de se foutre de moi ?

— Nahel, la dernière fois que tu m'as téléphoné, tu avais besoin des coordonnées de mon avocat pour un de tes potes qui avait des ennuis avec la justice. Et même si tu m'as juré sur tous les saints que tu n'avais aucun lien avec tout ça, tes antécédents me laissent à penser que tu ne m'as probablement pas tout dit.

Je grimace et heureusement qu'il ne peut pas me voir. Il n'a pas tort, c'est un fait. Je ne le contacte, en général, que quand je suis dans la merde ou que j'ai besoin de quelque chose.

Je ne tiens pas compte de son commentaire, aussi cynique que réaliste.

— Non, tout va bien, calme-toi. En fait, ce n'est pas au frère que je veux parler, mais au médecin.

— Tu te rappelles que je suis gynéco et pas généraliste, ni même addictologue.

— Hanhan, très drôle. Ce n'est pas pour moi, abruti, mais pour une amie.

— Rassure-moi, tu n'as pas foutu une nana en cloque, j'espère ?

— Putain, Lounis, t'as décidé d'être con durant toute la conversation ou quoi ? Je peux raccrocher et te recontacter demain si tu veux.

— Oh, ça va. Essaie de te mettre à ma place, tu m'as plus habitué aux emmerdements qu'à autre chose.

— Mais pas cette fois, je me tue à te l'expliquer ! m'énervé-je.

— C'est bon. Que se passe-t-il ?

— Mon amie a des saignements hyper abondants, elle a tellement mal au ventre qu'elle n'est plus en mesure de marcher et elle vomit régulièrement, du moins c'est ce que j'ai cru comprendre. Elle dit aussi avoir de terribles migraines, des vertiges, et être incapable de manger quoi que ce soit.

— Pendant ses règles ? demande Lounis, qui a repris un ton plus professionnel.

— Oui, je suppose. Je suis arrivé ce matin et elle était inconsciente dans son couloir. Putain, ça débordait de partout ! Tout ce sang, ouah, je n'aurais jamais imaginé qu'une nana pouvait en perdre autant.

— C'est impressionnant, j'en conviens, mais il n'y en pas tant que ça. À première vue, je pencherais pour une endométriose, mais il faudrait que je l'ausculte. Elle prend la pilule ?

— T'es malade, elle est vierge !

— Pardon ?

J'ai l'impression que mon frère manque de s'étrangler à l'autre bout du fil et ça me fait sourire. C'est vrai que je ne l'ai pas habitué à un cas de ce genre.

— T'as très bien entendu. Écoute, Madie est une amie, une fille que j'apprécie beaucoup et que je respecte.

— Toi, tu respectes une femme ? C'est nouveau ça !

— Oh, ta gueule ! Bref, elle vient d'une famille... comment dire... assez traditionnelle.

— Explique-toi.

— Ce sont des catholiques très pratiquants. Son père est diacre, et les enfants ont été prénommés Marie, Joseph et Madeleine, si tu vois le genre.

— Ah oui, quand même !

— Ouais. Je crois qu'elle en bave comme ça tous les mois, mais c'est la première fois que je la trouve dans cet état. Avant, je pense qu'elle essayait de gérer ça seule. Et inutile de te dire que, d'après moi, elle n'a jamais mis les pieds dans le cabinet d'un gynécologue.

— Et que veux-tu que je fasse à distance ? Je suis d'accord pour la recevoir, mais en aucun cas si ce n'est pas sa décision. Il y a sûrement des confrères très compétents à Strasbourg. Si tu le souhaites, je peux te donner leurs coordonnées.

— Non, impossible, elle refusera.

— Alors, il faut que tu me l'amènes. Par contre, si elle est si pudique que tu sembles l'indiquer, elle n'acceptera sans doute pas d'être auscultée par un homme.

— Tu crois que Carole pourrait s'en charger ?

— Bien sûr, ne t'inquiète pas. Elle t'aime beaucoup et te rendra ce service bien volontiers.

— OK, je viendrai avec elle vendredi prochain, en soirée, et nous resterons jusqu'à dimanche. Ça va ?

— Parfait. Tu es toujours le bienvenu, tu le sais. Ça alors, je n'en reviens pas ! Mon petit frère se déplace pour me voir, sans rien me demander, et avec sa petite-amie qu'il n'a jamais baisée. Alors là, c'est un scoop !

— Je t'interdis de parler d'elle ainsi. Madie est une fille vraiment bien, pauvre abruti ! C'est un ange.

— Dis donc, tu ne serais pas un peu amoureux, toi ?

— Ça ne va pas ! T'es con ou tu prends des cours ?

— Calme-toi, je plaisantais.

— Je te l'ai déjà expliqué un paquet de fois, n'essaie pas de vouloir faire de l'humour, t'es pas

équipé pour.

— Désolé, frangin. On se retrouve vendredi, alors ?

— Ouais. Ah, au fait, elle bouffe des médicaments qui la mettent complètement dans les choux. Elle m'a indiqué que c'était son généraliste qui les lui avait prescrits. C'est normal, ça ?

— Tu sais ce que c'est ?

— Attends, je vais voir.

Je retourne à l'intérieur de l'appartement et prends la boîte de comprimés, afin d'en communiquer le nom à mon frère. En entendant cela, Lounis commence à s'exciter sérieusement.

— Ce sont des somnifères ou des calmants, si tu veux. Hormis la faire dormir, ils ne l'aident en rien. Non, mais il y a vraiment des incompetents partout ! Quelle idée de shooter cette gamine sans la soigner !

— Bon, je fais quoi, moi ?

— Tu vas à la pharmacie de garde et tu te procures des anti-inflammatoires, genre Ibuprofène, ainsi que des antalgiques tels que le paracétamol. Surtout pas d'aspirine, elle saignerait encore plus. Et tu achètes une bouillotte aussi.

— Une bouillotte ? Mais pour faire quoi, tête de nœud ? m'insurgé-je, persuadé qu'il se fout de nouveau de moi.

— Tu la remplis d'eau chaude et tu l'entoures d'un linge. Ensuite, tu la lui poses sur le bas du ventre. La chaleur va la détendre et lui faire du bien. Les comprimés, c'est toutes les deux heures en alternance. C'est bon ? Ah oui, achète également du Spasfon, ça va la soulager. Elle peut en prendre jusqu'à six par jour, indépendamment des antalgiques. T'as tout compris ?

— Je crois, oui. Tu sais, je ne suis pas complètement demeuré, non plus.

— Je n'ai jamais rien prétendu de tel. À quelle heure penses-tu arriver vendredi ?

— Attends, je consulte son emploi du temps, dis-je en farfouillant dans son agenda, posé sur le bureau. Elle termine à quinze heures, donc si nous partons tout de suite, normalement, nous devrions être chez toi vers vingt-et-une heures.

— Parfait, je ferai en sorte d'être à la maison. À vendredi alors ?

— À vendredi. Ciao, frangin.

— Salut. Eh, Nahel ?

— Oui ?

— Je suis heureux que tu viennes, tu sais.

— Moi aussi, Lounis, moi aussi, murmuré-je en raccrochant.

C'est vrai, je suis content de le revoir et même fier de lui présenter Madie. Il faudra que je pense à photographier sa tête quand il la rencontrera. Je suis sûr que sa mâchoire en tombera par terre.

Après avoir vérifié qu'elle était toujours endormie, je prends son trousseau, ainsi que celui sur lequel il y a une étiquette avec un P majuscule et quitte l'appartement. Une fois dans ma voiture, je consulte la pharmacie de garde sur mon iPhone et me rends en banlieue pour y acheter ce que mon frère m'a indiqué.

Environ une heure plus tard –bon sang, qu'est-ce qu'il y a comme monde-, je suis de retour. Et cette fois, je me sers de la clé de Madie pour accéder au parking de l'immeuble, avant de me garer dans le coin que je juge le plus discret possible, puisqu'il ne semble pas y avoir de place attitrée.

En entrant dans son studio, je constate qu'elle n'a pas bougé. Ben merde, ces saletés ont l'air de l'assommer totalement. Les sourcils froncés, je prends la boîte et la range dans le fond du placard de

la salle de bain.

Puis, avisant mon estomac qui gargouille, je décide de nous préparer à manger. Il est presque quinze heures et je commence sérieusement à avoir la dalle. Sans la moindre gêne, je fouille dans son réfrigérateur, pour trouver de quoi nous nourrir. S'il faut laisser une chose à notre mère, qui ne s'est pas très souvent occupée de nous, c'est qu'elle nous a appris à faire à manger et le ménage, afin que nous puissions nous débrouiller en toute circonstance. Résultat : nous avons fait des stages intensifs avec les domestiques et le chef de mes parents.

Finalement, je décide de confectionner un potage. Je dégote des pommes de terre, des carottes et une courgette, c'est parfait. Je note également qu'il est assez rare de trouver des fruits et des légumes frais dans la cuisine d'une étudiante.

Une demi-heure plus tard, un délicieux fumet s'échappe de la casserole et tout est nettoyé. Je déniche du pain, acheté probablement hier, qu'elle n'a pas touché. Je le découpe en cubes et les pose sur un plat que j'introduis dans son mini-four, afin d'en faire des croutons.

Peu après avoir mixé la soupe, je décide de réveiller Madie. Il faut qu'elle mange un peu, avant de prendre les médicaments que je lui ai ramenés. Je viens de verser de l'eau brûlante dans la bouillotte qui attend sagement, enveloppée dans une serviette de toilette.

L'instant d'après, je m'installe sur son lit et lui caresse doucement le front. Elle ne réagit pas. Je l'appelle en lui secouant délicatement l'épaule. Enfin, au bout de longues minutes, elle semble émerger. La pauvre, elle me fait mal au cœur, tellement elle a l'air dans les vapes.

— Ça va ? je demande, en souriant.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu ne te souviens de rien ?

Elle ferme les yeux, une seconde, avant de rougir furieusement à mesure qu'elle se remémore les événements de la journée. Se redressant avec difficulté, elle s'assied tant bien que mal. Puis, se couvrant le visage avec ses mains, elle gémit.

— Oh, c'est pas vrai. Qu'est-ce que j'ai honte !

— Pourquoi ? Tu étais malade et je t'ai aidée, je ne comprends pas ce qu'il y a de gênant.

— Nahel, ce sont mes règles, pas une grippe. Je t'ai foutu du sang sur le tee-shirt, c'est toi qui m'as lavée et qui m'as séchée. Tu as été obligé de changer mes draps. Franchement, je ne vois pas ce qu'il y a de plus mortifiant que ça.

— C'est la nature, Madeleine. Est-ce que ça va mieux ?

— La migraine s'est un peu calmée, même si je sens qu'elle peut ressurgir à n'importe quel moment. Pour le reste, c'est pas terrible.

— C'est comme ça chaque mois ?

— Oui, répond-elle en baissant les yeux. Mais disons que depuis juillet, ça n'a fait qu'empirer.

— Je t'ai préparé un peu de potage. Tu en veux ?

— C'est gentil, mais ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ?

— Crois-moi sur parole, s'il te plaît.

— Il faut que tu manges, Madie. Alors aucune protestation, jeune fille !

Sans tenir compte de ses gémissements, je me lève pour lui chercher un bol de soupe.

Madie

Je le regarde s'éloigner, misérable. Je sais bien qu'on ne meurt pas de honte et que le ridicule ne tue pas. En attendant, je me sens horriblement mal. C'est vrai ça, Nahel est mon fantasme secret et il m'a vue dans une position que, franchement, j'aurais voulu éviter par tous les moyens, quitte à donner dix ans de ma vie en échange. Mon amour propre a tellement morflé qu'il est à l'agonie et, si je le pouvais, je me cacherais dans un trou de souris. Étonnamment, ça ne semble pas le gêner le moins du monde, ce qui accroît encore mon malaise.

Quand il revient avec un bol de soupe et un couvert, je n'en crois pas mes yeux. Il a préparé à manger pour moi ! Décidément, c'est un sans-faute, jusqu'à présent. Ce mec est parfait, je vous le dis.

Hélas, je sens déjà que mon estomac est en train de se retourner rien qu'à l'odeur, pourtant agréable, du potage.

Se réinstallant sur le bord du lit, il me tend une cuiller fumante. J'ouvre la bouche et avale ce qu'il me donne, comme si j'étais une enfant. C'est délicieux. Hélas, comme je l'avais prévu, la nausée m'envahit peu à peu et, environ à la moitié, mon ventre émet un grincement inquiétant. Aussitôt, il repose le bol et se pousse pour me laisser passer. Je n'ai que le temps de me précipiter vers la salle de bain et de me pencher sur la cuvette des toilettes, avant de rendre le peu que j'ai mangé. C'est horrible, la soupe me ressort par le nez !

Je pense avoir touché le fond, quand je sens Nahel empoigner mes cheveux pour les retenir en arrière. Si j'avais cru qu'il ne pouvait pas me voir, je me suis bien gourée, car il a un panorama plongeant sur mes vomissements. Oh non, merde, comment est-ce que je pourrai le regarder en face après ça ?

Lorsque les spasmes se calment, il m'aide à me relever, me passe un gant de toilette bien frais sur le visage et me tend ma brosse à dents sur laquelle il a étalé du dentifrice. Je le remercie dans un murmure, les yeux baissés.

— Ça ira ? demande-t-il, tout en me scrutant intensément.

Je hoche la tête, toujours fascinée par mes pieds. Dès qu'il a quitté la pièce, sans fermer évidemment, je me dépêche de me laver les dents, de retourner au petit coin et de me changer. J'ai de la chance, cette fois, il n'y a pas eu d'inondations.

Moins de cinq minutes plus tard, il est de retour, après avoir toqué un coup bref à la porte. Le respect de mon intimité personnelle, il connaît ? Sans être gêné le moins du monde, il me soulève et me ramène vers le lit. Mais, mince à la fin, j'aurais pu être en train de faire pipi, voire pire ! Je n'ose même pas imaginer dans quel état je me serais trouvée si tel avait été le cas. Autant me tuer tout de suite, ça aurait été me rendre un sacré service !

— Ah, j'ai une question, avant d'oublier. Comment t'y prends-tu pour sécher le linge volumineux, comme les draps et la housse de couette ?

Je fronce les sourcils, tout en le fixant.

— Tu as lavé mon linge ? demandé-je, incapable d’y croire.

— Évidemment, la machine était pleine !

Sa réponse me fait rire doucement. Comme si c’était tout à fait normal pour un mec de s’occuper des culottes d’une fille qui n’est même pas sa petite-amie !

— Il y a un programme de séchage intégré, je lui explique. Mais j’essaie de l’utiliser le moins possible, parce que ça consomme beaucoup d’électricité. Ceci dit, pour les draps, tu n’as effectivement pas le choix.

Machinalement, je tends le bras vers mes médicaments, pour m’apercevoir que la boîte n’est plus à sa place. Je tâtonne, me tourne prudemment vers la table de chevet, mais rien. Fronçant les sourcils, je soulève mon coussin, toujours rien. Là, la panique commence à me gagner. Si je ne les trouve pas, je suis sûre et certaine que je n’arriverai pas à passer les trois jours à venir, sans devenir complètement folle. La douleur finira par être tellement aiguë que je ne pourrai pas le supporter.

— Si ce sont tes médocs que tu cherches, je les ai jetés.

— Quoi ? Mais t’es complètement givré ! Au nom de quoi oses-tu me piquer les seuls comprimés qui me soulagent un peu ? Punaise, Nahel, t’as pas le droit de me faire un truc pareil !

La peur d’avoir mal me rend agressive et méchante, mais c’est plus fort que moi. L’idée de vivre les soixante-douze prochaines heures sans la moindre aide, même chimique, est en train de me prendre la tête comme pas permis.

— Il n’est pas question que tu continues à bouffer ces saletés ! Ce sont des psychotropes, ils ne te sont d’aucune utilité pour ce que tu as.

— Parce que tu es médecin, toi, maintenant ? m’énervé-je. Merde, Nahel, tu ne sais pas ce que c’est d’avoir tellement de douleurs qu’il t’est à peine possible de respirer ! C’est si épuisant, si invalidant. Alors, s’il te plaît, rends-les-moi.

— J’ai appelé mon frangin, c’est lui qui m’a dit que ces médocs étaient mauvais pour toi.

— Quoi ? Mais...

— Mon frère, Lounis, est gynécologue. Et dans son domaine, c’est le meilleur. Donc, je te propose un truc. Pour les prochaines vingt-quatre heures, on va suivre ses recommandations. Si demain, à la même heure, c’est trop difficile, je te les rendrai. Tu es d’accord pour essayer ?

— Tu ne comptes quand même pas rester ici pour me veiller comme une infirmière ?

— Oh que si, et le temps qu’il faudra. Je refuse de t’abandonner dans cet état.

— Je...

— Rien à foutre de tes protestations, je ne partirai pas, c’est décidé. Et tout ce que tu pourrais dire n’y changera rien. Alors, maintenant, tu la boucles et tu me laisses faire.

Le sourire en coin, qui éclaire son visage, atténue la dureté de ses propos. Se dirigeant vers la cuisine, il en revient, quelques instants plus tard, avec un yaourt et un verre de jus d’orange. En voyant la nourriture, je ne peux m’empêcher de grimacer. La dernière fois que je m’y suis risquée, ça a fini dans la cuvette des toilettes.

— Il faut que tu avales quelque chose, avant de prendre tes médicaments. Sinon ton estomac va encore chanter le reggae.

J’aime bien son expression, et tente d’ingurgiter doucement le laitage sans rendre pour autant. La fraîcheur et le goût de vanille m’y aident grandement. À vrai dire, ça me fait un bien fou de manger un tout petit peu sans que cela ne m’oblige à vomir. Lorsque j’en suis aux trois quarts, je lui tends le pot

de verre. Impossible d'ingérer une bouchée supplémentaire. Comprenant cela, Nahel me donne deux comprimés et le jus d'orange. Je les avale et m'allonge, histoire de trouver la position la plus confortable. Mon corps est à nouveau en train de s'affaiblir, perclus de douleurs. Alors, il soulève la couverture et colle une bouillotte sur mon ventre. J'arque un sourcil ironique et murmure.

— C'est ça que tu as à me proposer ? Un remède de grand-mère ? Waouh, c'est bien la peine que ton frère ait fait autant d'études !

— Attends de voir, avant de critiquer. Tu as déjà procédé comme ça ?

Je réfléchis, un instant, et dois reconnaître que non. Enfin, pas tout à fait.

— Disons que m'allonger en prenant des cachets, ça, je l'ai fait, réponds-je en poussant un soupir d'aise.

La chaleur qui se dégage de la bouillotte a un côté rassurant et se loge droit sur mon ventre si douloureux.

— Et ? questionne-t-il, en s'installant plus confortablement sur mon lit, à côté de moi.

— Et quoi ?

— Qu'est-ce que ça a donné ?

— Au début, ça suffisait ou, tout au moins, ça rendait les choses supportables. Mais depuis quelques mois, ça a pris des proportions incontrôlables, expliqué-je, sentant les larmes me monter aux yeux.

— Hé, mon ange, ne pleure pas, murmure-t-il, en entourant mes épaules de son bras.

J'ai conscience de n'être pas en assez bon état physique pour être troublée, mais j'aime bien notre position. Je suis allongée, la nuque maintenue par deux oreillers, ma tête lovée sur le creux de son aisselle.

— Ça fait environ six mois que les choses se passent si mal, même si avant déjà c'était problématique, mais pas aussi handicapant.

— Et il n'y a eu aucun élément déclencheur ?

— Non. Quand j'y réfléchis, je réalise que tout est arrivé progressivement d'abord, puis plus brutalement ensuite.

— Tes parents ne t'ont pas emmenée chez un médecin ?

— Si, en juillet, ma mère a pris rendez-vous avec notre généraliste. Il a proposé de me prescrire la pilule, mais en voyant la réaction de maman, il a renoncé.

— Comment a-t-elle pris les choses ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

Je suis terriblement gênée. J'adore ma famille, vraiment. Mais certains de leurs comportements me mettent tellement mal à l'aise que je n'imagine pas en parler à quelqu'un. Ceci dit, avec Nahel, c'est différent, car il m'a aidée dans des moments autrement plus compromettants. Alors, autant lui révéler la vérité, après tout, il ne cherche qu'à me soutenir.

— Mes parents attachent une très grande importance à la pureté, aux valeurs traditionnelles du mariage. Je sais que ça peut te sembler dépassé, voire carrément arriéré, mais ils sont ainsi et nous ont élevés de cette manière. Comment t'expliquer, sans les faire passer pour deux intégristes à moitié barges ? Disons qu'ils partent du principe qu'une femme est destinée à un homme et à un seul. Elle doit se préserver pour lui et rester à ses côtés, quoi qu'il advienne.

— C'est sans doute ainsi que pensaient nos grands-parents, mais aujourd'hui, les choses ont quand même évolué, non ? intervient-il avec bon sens.

— Je suis d'accord avec toi, mais ils ne partagent pas ce point de vue. Ils sont très gentils, je

t'assure, et feraient n'importe quoi pour aider leur prochain. Mais la question de la moralité ne souffre aucune adaptation à leurs yeux. Ma sœur était vierge à sa noce, tu sais. Bref, pour eux, prendre la pilule constitue une incitation à la luxure.

— Et si tu ne veux pas d'enfants après le mariage, tu fais comment ?

— Ils prônent les contraceptifs naturels, tels que l'abstinence et la connaissance de son propre corps.

— Sérieux ?

J'ai l'impression qu'il est sur le point de s'étrangler, tellement ce point de vue le choque.

— Waouh ! Ils sont un peu chelous quand même, tes parents.

— Je ne dirais pas ça, je t'assure que ce sont des gens formidables et qui ont une réelle bonté en eux. Mais chez moi, parler de sexualité est tabou et utiliser un contraceptif, même à des fins médicales, est strictement interdit. Alors, quand le médecin a mentionné la pilule, j'ai eu l'impression que ma mère allait faire une attaque. Elle a passé le reste du temps à se signer et à expliquer à notre généraliste qu'il devait forcément y avoir une autre solution. Je crois qu'il a prescrit ces médicaments en désespoir de cause, parce qu'il n'en pouvait plus et ignorait comment se débarrasser d'elle et de son discours sur la foi, la moralité, et l'estime de soi. Tu comprends, j'aime sincèrement ma mère, mais je reconnais qu'elle peut être parfois très soulante.

— Tu aurais pu aller voir un gynécologue, depuis que tu es à Strasbourg.

— Sans doute, mais il m'aurait dit la même chose et je ne prendrai pas la pilule. Je refuse de le faire dans leur dos, car je sais à quel point ils seraient mortifiés s'ils le découvraient.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Pour eux, je serais perdue. Et puis, je n'en connais aucun, alors...

Nahel caresse mes cheveux, rassurant. Quelques minutes plus tard, il se relève, arrange les coussins et me borde.

— Il faut que tu te reposes, Madie. Essaie de dormir un peu.

— Et toi ? Que comptes-tu faire ?

— Je mangerai un peu de potage, ce serait dommage que je me sois cassé le cul à éplucher des légumes pour tout jeter.

À ce rappel, je rougis une fois de plus. Oh la honte !

— Ensuite, je me rendrai sur le balcon pour fumer une cigarette et j'en profiterai pour téléphoner à mes amis. C'est tout ce que tu as envie de savoir ?

— Désolée, je ne voulais pas me montrer indiscreète.

— Pas de souci. Comment te sens-tu ?

— J'ai encore mal, mais ça va, c'est un peu moins pire.

— La bouillotte doit sans doute faire effet.

— Ou les cachets, je réponds avec un petit sourire amusé.

— Ou les deux, murmure-t-il, en me faisant un clin d'œil, avant de se diriger vers le coin cuisine.

Je ferme les paupières, je me sens mieux. Enfin, pas vraiment, car la migraine n'a pas totalement disparu et peut ressurgir à n'importe quel moment, j'en ai conscience. Les douleurs pelviennes sont encore pénibles, mais avec la bouillotte et les cachets, j'ai l'impression que ça devient presque supportable. Je dis presque, parce qu'au moindre mouvement, les élancements dans mon bassin reprennent.

Toutefois, je dois avouer que j'apprécie de ne pas être totalement dans le coltard. Je pensais que c'était l'unique moyen pour moi de surmonter ces cinq jours horribles, mais peut-être que Nahel a

raison, qu'il existe une méthode alternative, qui me permettrait de rester consciente. En tout cas, ça ne me coûte rien d'essayer.

Et puis, je dois reconnaître que, malgré les situations horriblement gênantes que j'ai vécues avec lui, je suis contente qu'il soit là et qu'il prenne soin de moi avec un tel dévouement. C'est si agréable de ne pas se sentir abandonnée dans cette galère.

Vers vingt heures, Nahel me réveille doucement. Il a l'air fatigué, ses yeux sont tout rouges. Le pauvre ! Dire qu'il s'oblige à me surveiller, plutôt que de sortir. Même si je sais qu'il devra rentrer chez lui, j'appréhende son départ. Me retrouver à nouveau toute seule ici me déprime. Pourtant, il ne semble pas pressé de me quitter.

Rendue vaseuse par plusieurs heures de sommeil, j'ai toutes les difficultés du monde à émerger. J'ai mal au crâne et, en tentant de me redresser, je sens une humidité suspecte. Merde, ça ne va pas encore recommencer !

— Nahel, murmuré-je, mal à l'aise, il faut que je file dans la salle de bain.

— Je te porte si tu veux.

— Je pense qu'il ne vaut mieux pas, soufflé-je, en rougissant.

— Laisse-moi au moins t'aider à marcher.

— Non, je...

— Bordel, Madie, tu peux la fermer, oui ! J'en ai ras le cul de ta pudeur à la con ! Tu crois que je n'en ai pas assez vu aujourd'hui ? s'écrie-t-il, me fusillant du regard.

La brutalité de ses propos me heurte véritablement. De quel droit me parle-t-il ainsi ? À mon grand désarroi, les larmes commencent à rouler sur mes joues. C'est pas vrai ! Quelle crétine je suis, de me montrer aussi émotive.

— Madie, je...

Cette fois, c'est moi qui en ai marre. M'aider ne l'autorise pas à me crier dessus. Il y en a qui sont plus polis avec leur chien !

— Ta gueule, connard ! Je ne t'ai jamais rien demandé, alors je t'interdis de me parler comme si j'étais une de tes pouffiasses !

Nahel est tellement sidéré par ma réponse, qu'il a la mâchoire qui traîne par terre. Jamais, il ne m'a entendue m'exprimer de cette manière et je dois admettre que c'est sans doute la première fois que ça m'arrive.

— Désolé, marmonne-t-il, en approchant du lit. Je n'aurais pas dû te parler comme ça.

— Moi aussi, je te présente mes excuses. Pardon de m'être emportée.

— Je ne l'avais probablement pas volé. Allez, viens là, greluce, que je t'aide.

Cette dispute a réveillé ma migraine et mes tempes tambourinent tellement que cela me donne la nausée. Craignant de rendre sur lui, j'accepte son bras et me redresse avec difficulté. Sortir du lit est une épreuve digne d'un parcours du combattant. Mes jambes tremblent et je suis presque pliée en deux pour marcher. On dirait une centenaire ! Finalement, je suis bien contente qu'il me soutienne.

En me tournant, je constate qu'il y a de nouveau des dégâts au niveau de mon lit. Mortifiée, je me dirige vers la salle de bain. Je sais parfaitement que Nahel fait comme s'il n'avait rien vu, mais il a suivi mon regard et comprend très bien de quoi il retourne. C'est très délicat de sa part de ne pas me le faire remarquer, mais cela ne m'empêche pas de me sentir hyper gênée.

Lorsque je reviens dans la pièce principale, il a changé les draps de bain. Ouf, cette fois, il n'a pas insisté pour laisser la porte ouverte.

— Plus de peur que de mal, annonce-t-il, tranquillement. Les dégâts sont limités

Je souris, mais ne réponds pas. Une bouillotte chaude m'attend, ainsi qu'un yaourt et un jus d'orange.

— De toute évidence, c'est tout ce que ton estomac tolère, alors pour ce soir, ne prenons aucun risque.

Je ne proteste pas, trop soulagée de ne pas être obligée de manger. Il me nourrit à la petite cuiller comme si j'étais un bébé et je ne parle toujours pas. J'ai tellement mal au crâne que je crois que je pourrais pleurer. Après en avoir avalé la moitié et ingéré deux comprimés, je me rallonge. Il glisse la bouillotte sur mon ventre et s'éloigne un peu. La lumière de ma lampe de chevet est encore trop éblouissante et je ne parviens pas à garder les yeux ouverts.

Pourtant, quand j'entends des bruits de tissu froissé, je ne peux m'empêcher de soulever les paupières, dévorée par la curiosité.

Devant mon regard ébahi, il se déshabille posément, ne conservant que son caleçon, ainsi qu'un tee-shirt à manches courtes qu'il a sorti de son sac. Depuis quand se trimballe-t-il avec des fringues de rechange ?

D'un pas tranquille, Nahel s'approche et se glisse à côté de moi. Mon lit n'est pas conçu pour deux, mais il est plus large que les quatre-vingt-dix centimètres réglementaires de ceux à une place. Je me pousse un peu pour lui permettre de s'installer, trop étonnée par son attitude pour dire quoi que ce soit. S'allongeant de manière confortable, il tend le bras et je viens me réfugier contre lui, profitant de sa chaleur.

— Dors, mon ange, je reste avec toi. Je ne te laisserai pas.

Rassurée, je ferme les yeux et sombre peu après. Durant la nuit, je le réveille à trois reprises. La première, c'est pour me changer. La seconde, c'est pour avaler mes comprimés, la douleur étant à nouveau présente. Les élancements traversent mon corps sans relâche. La troisième, c'est en voulant me rendre dans la salle de bain, saisie de violentes nausées, qui me font vomir le peu que contient mon estomac. Chaque fois, il est là, silencieux et rassurant. Je crois que j'ai dépassé le stade de la gêne et je reconnais que je suis soulagée et contente qu'il soit avec moi.

Pendant les trois jours suivants, il me veille comme si j'étais une enfant malade. Chaque soir, je m'endors dans ses bras et, chaque matin, j'y émerge. Si je n'étais pas dans cet état, il me semble que j'apprécierais mieux ses efforts pour me faciliter la vie.

Enfin, à l'aube du cinquième jour, je me réveille naturellement, sans être en proie à des crampes intolérables. C'est la fin, je le sais. Mon existence peut reprendre son cours. Ce n'est pas l'opinion de Nahel qui est furax que je décide de retourner à la fac. J'ai beau tenter de lui expliquer que je ne peux pas louper autant d'heures, au risque de me faire sucrer ma bourse, il ne veut rien entendre. Toutefois, je ne tiens pas compte de son avis tranché sur la question. Il faut que je reprenne mes cours, j'ai déjà raté trois jours.

Il m'oblige alors à avaler un petit-déjeuner gargantuesque. Tout en mastiquant ma tartine, je regarde autour de moi. Habituellement, après ces phases si dures, mon appartement est un véritable capharnaüm. Là, il me semble qu'il n'a jamais été aussi bien nettoyé. Il a tout briqué, le linge est lavé et plié avec le plus grand soin, et pendant que je mange, il change les draps. Waouh, j'ai affaire à un maniaque de la propreté, c'est évident. Il a fait tout ça quand que je dormais, c'est incroyable !

Vers sept heures trente, il s'habille et, au moment où je décide de partir, il enfile sa veste, décrétant qu'il doit m'accompagner au cas où il m'arriverait quelque chose. Lorsque nous débarquons à la fac, je ne peux pas ne pas remarquer les regards intrigués de certains étudiants. Devant la salle de cours,

Fred attend déjà. Il semblerait qu'ils aient prévu une session d'enregistrement juste après. Au moment de pénétrer dans l'amphi, il me serre dans ses bras et m'embrasse sur le front, avant de m'expliquer qu'il sera de retour à midi pour m'emmener au restaurant universitaire. Jamais je n'aurais imaginé qu'il se montrerait si protecteur avec moi.

Après mon dernier cours de la journée, alors que je m'apprête à retourner chez moi, je le croise dans le couloir. De toute évidence, il m'attendait pour rentrer. Et de fait, nous dînons ensemble, nous étudions chacun de notre côté. Aussi, quand il me demande s'il peut rester dormir, je ne vois pas comment je pourrais refuser.

D'abord, je ne peux pas oublier tout ce qu'il a fait pour moi, ces jours-ci. Dans mon esprit de midinette, Nahel est devenu un héros, mon prince des temps modernes. Mais il n'y a pas que cela. Le fait qu'il ait partagé des moments très personnels avec moi a renforcé ce lien invisible, qui nous unit et qui me semble plus fort que jamais.

Pourtant, à aucun moment, il ne tente de me séduire. Remarquez, je suis à peine remise de mes malheurs du week-end et donc absolument incapable de le satisfaire de quelque manière que ce soit. Tout juste, m'embrasse-t-il légèrement sur les lèvres, le matin en se levant et le soir en se couchant, très souvent après moi. Cela ne me dérange pas outre mesure, et je prends tout ce qu'il a à me donner, car je sais que ce qu'il fait pour moi, il ne l'a jamais fait pour aucune autre femme.

Nahel

En ce vendredi après-midi, j'attends Madie devant la salle où se déroule son cours de linguistique. Cela fait près d'une semaine que je vis chez elle et, pour l'instant, elle ne dit rien. Je pense qu'elle n'a pas compris de quoi il retournait et je ne vois pas comment elle pourrait l'apprendre.

Fred m'a prévenu, mardi matin, que les flics étaient venus à mon appartement et avaient procédé à une perquisition. Ils n'ont rien trouvé donc, pour le moment, je suis à nouveau tranquille. Mais pour combien de temps ? La situation semble assez compromise, mais je sais qu'il faut que je tienne encore cette année. Si tout se passe comme je veux, en juillet, je partirai à Londres. Là, avec tout ce que j'ai gagné cette année, j'aurai de quoi m'approvisionner pendant les deux ans que durera ce cursus que j'ai tellement envie d'intégrer.

En attendant, je dois la jouer fine. Pas question d'avoir des ennuis aussi près du but. Si mon père découvrait mes activités, il est évident que jamais il ne financerait mes études. Or, j'ai besoin de lui, ou plutôt de son argent. L'école est hyper chère et je ne parle même pas de la vie à Londres. Donc, je n'ai pas le choix.

Je sais que les flics chercheront à m'épingler par tous les moyens, mais ils n'y parviendront pas. Je ne peux pas arrêter de me droguer et je redoute plus que tout une prise de sang ou une analyse d'urine.

Depuis que je suis chez Madie, j'ai réussi à réduire ma consommation à quelques pétards par jour. C'est dur et ça le sera plus encore quand je mixerai au club, mais je ne peux pas agir différemment. Je ne peux pas risquer d'être découvert. Ça foutrait tous mes plans en l'air. Je tente d'ignorer ma conscience, qui me fait remarquer que ce n'est pas bien de ma part de me servir d'elle ainsi. Mais je me ressaisis aussitôt. Qui a utilisé de l'autre, ces derniers jours ? Je l'ai épaulée, je l'ai aidée, je me suis occupé d'elle et, surtout, j'ai dormi à ses côtés sans la toucher, ce qui constitue un exploit quand on me connaît.

En même temps, dans l'état où elle était, je ne vois pas bien ce que j'aurais pu lui faire. Bon sang, lorsque j'y repense. Tout ce sang... Et son corps, si frêle, complètement tétanisé par la douleur.

J'ai conscience qu'elle a accepté mes conseils durant les jours qui ont suivi, juste parce que je le lui ai demandé. Je sais aussi que cela a sans doute rendu les choses plus dures encore que si elle avait été dans les vapes. Il ne faut pas rêver, ce que je lui ai proposé ne relevait en aucun cas du remède miracle. Même si elle ne disait rien, je comprenais bien qu'elle souffrait atrocement. Elle a fait cet effort pour me faire plaisir, mais cela s'apparentait quand même à un sacrifice. Depuis, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter. Elle semble si fragile, si chétive, si délicate.

Ce matin, après son départ, j'ai rapidement préparé un sac de voyage dans lequel j'ai mis des vêtements qu'elle a l'air de porter régulièrement. Tout est dans mon coffre de voiture et j'attends qu'elle me rejoigne pour l'emmener avec moi. Elle n'a aucune idée de l'endroit où nous allons, elle

ne sait pas que nous partons. Surtout, elle ignore chez qui nous nous rendons et pourquoi. Étant donné ce qu'elle m'a appris sur elle et sur sa famille, il est évident que si je lui avais simplement proposé ce séjour, Madie aurait refusé. Sa loyauté envers les siens est immense, et elle aurait sans aucun doute eu l'impression de les trahir. Tu parles d'une connerie !

Même si je ne lui ai rien laissé voir de mes pensées, ces gens sont, à mes yeux, une bande de barjots arriérés et intégristes. Le genre à foutre le feu à un cinéma, parce qu'on y passerait *La dernière tentation du Christ* de Scorsese. Alors, non, je ne lui donne pas le choix et je la mets devant le fait accompli. Je ne doute pas qu'une fois sur place, mon frère trouvera les mots pour la convaincre. C'est un pro de la communication, même si ça n'a jamais fonctionné avec moi. Mais ne suis-je pas un cas désespéré ?

Pour en revenir au business, j'ai dû redoubler de vigilance. Nouveaux numéros de téléphone et autre méthode pour écouler la marchandise. Actuellement, c'est une fois par jour, dans les toilettes du restaurant universitaire. Sophie réceptionne les paiements et m'envoie un texto pour m'indiquer que tout est OK. Je n'y suis pas plus d'un quart d'heure, pour ne pas éveiller les soupçons, et toujours quand Madie n'est pas présente.

Ensuite, après son départ en cours, je file dans un troquet non loin de chez elle et les affaires se poursuivent dans les w.c., là-bas. Pour finir, je me rends dans un centre commercial, près de l'université, et entre le rayon des fromages et celui du café, j'écoule le reste. Je prends toujours garde à n'avoir sur moi que ce qui sera vendu immédiatement et à retourner entre-temps à l'appartement pour me réapprovisionner.

J'ai appris qu'à la fac, il y a des types qui posent des questions. Ce sont probablement des flics, mais notre réseau est bien organisé et nos clients sont des gens fiables. Ils ont tout intérêt à l'être, parce que sinon les choses pourraient mal tourner pour eux. Ils le savent et sont conscients du fait que je peux devenir extrêmement violent, s'il le faut. La dernière fois que j'ai dérouillé un mec, qui voulait nous faire chanter en menaçant de nous balancer si on ne lui donnait pas de la marchandise gratos, celui-ci s'est retrouvé aux urgences avec trois fractures et deux dents manquantes.

Même si je suis la tête pensante de notre petite entreprise, nous avons dû réorganiser les choses. Vince et Val s'occupent de l'approvisionnement. Steph et Fred prennent les commandes, Sophie gère les paiements et, pour finir, je suis en charge de la distribution. Le stockage a maintenant lieu dans plusieurs endroits, tels que le garage de So, le casier de Steph au centre sportif, la cave de l'appartement de Vince et, enfin, le studio de Madie. L'avantage, c'est qu'il n'y a que peu de quantité dans chaque planque, si bien que si on se fait choper, on limitera les dégâts. Donc, ce qui était parti pour être une galère de plus a finalement boosté le business.

La seule chose qui me fait chier, c'est que je vais avoir du mal à fumer ce week-end. Mon frangin n'est pas idiot et il me connaît bien. Rien qu'en voyant mes yeux, il saura que j'ai pris quelque chose. C'est trop risqué, parce que s'il a le moindre doute, il pourrait alerter mon père et, ça, pas question. Je viens de m'enfiler un pétard et j'en ai roulé huit autres qui sont planqués dans la boîte à gant. À moi d'être assez malin pour trouver le bon moment de les fumer, sans éveiller les soupçons.

Enfin, Madie sort de la salle. Elle a l'air décomposée et je fronce les sourcils. Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Un problème ? questionné-je, tandis qu'elle se tient devant moi.

— J'ai un contrôle lundi matin et il semblerait qu'il porte sur les cours qui ont eu lieu en début de semaine. Comme tu le sais, je n'ai pas pu y assister. J'ai donc demandé à une des étudiantes de ma

promo si elle pouvait me prêter les siens. J'aurais pu les photocopier et les reprendre ce week-end. Elle a refusé et les autres filles aussi. Quand j'ai voulu qu'elles m'expliquent pourquoi, elles m'ont dit que mon super mec n'avait qu'à m'aider. Je suppose que c'est de toi qu'elles parlaient et, franchement, je n'y comprends rien.

— Quelles connes, ces meufs ! Attends un instant.

Je file vers un groupe de nanas qui se trouve un peu plus loin. Lorsque j'arrive à leur niveau, mon radar d'observation se met en route. Elles sont une petite dizaine. La moitié est en train de me faire de l'œil, tandis que l'autre, dotée d'un peu plus de bon sens, se tient sur ses gardes. Elles ont raison de se méfier.

— Il y a un problème ? je demande d'une voix glaciale, qui a déjà fait ses preuves et en a impressionné plus d'un.

Des murmures me répondent, mais personne ne prend la parole ouvertement.

— Cours, ordonné-je.

Pas besoin d'en dire plus, elles savent parfaitement à quoi je fais référence. La plus rapide me tend trois feuilles annotées recto verso. Je sors mon téléphone portable et les photographie l'une après l'autre. Puis, je les lui rends, sans un remerciement.

— Si vous avez un problème avec moi, pas la peine de faire chier ma petite amie. Venez me voir directement et on règlera ça à ma manière.

Sans tenir compte de leurs regards ébahis, je tourne le dos et me dirige vers une Madie qui semble scotchée sur place, tout comme ceux et celles qui ont assisté à cette scène. Puis, mon bras enlace ses épaules et je me penche vers elle pour poser mes lèvres sur les siennes. Je n'approfondis pas, parce que sinon, dans quelques minutes, je l'entraînerai vers les toilettes pour lui faire sa fête et elle mérite mieux que ça pour sa première fois.

J'ai de plus en plus de mal à me tenir tranquille à son contact, il va falloir que ça change et vite. La patience n'est pas mon fort et, si je déteste bien une chose, c'est la frustration. Or, c'est exactement dans cet état que je suis, d'autant que je n'ai pas baisé depuis presque une semaine. Bien entendu, il y a eu quelques branlettes sous la douche, en pensant à elle, mais rien de bien emballant.

Alors que je la sens se laisser aller contre moi, je m'écarte et l'entraîne vers l'escalier. Elle semble déçue, mais ne dit rien. C'est ce que j'aime chez cette petite souris blonde. Contrairement aux autres nanas, elle ne fait pas de scène pour un oui ou un non, elle ne claque pas les portes, n'insulte pas à tour de bras. La seule fois où je l'ai vue perdre patience, c'était dimanche soir. Mais elle s'est très vite ressaisie et s'est tout de suite excusée.

En remarquant que je ne me dirige pas vers son appartement, mais vers le parking, mon bel ange fronce les sourcils. Je l'installe dans ma bagnole et prends le volant.

— Tu as une voiture ?

— Cadeau de mon père pour ma licence, j'indique, sans entrer dans les détails.

Il y a des trucs que je ne peux vraiment pas lui dire.

— Oh, et où allons-nous ?

— Surprise... murmuré-je, en souriant mystérieusement.

— Sérieusement, Nahel, il faut que je rattrape mon retard et que je révise. J'ai vraiment beaucoup de travail.

— Eh bien, tu bosseras quand on y sera.

— Mais où ?

Cette fois, je crache le morceau. Je vois bien qu'elle est inquiète et c'est la dernière chose que je veux.

— Je t'emmène en week-end.

— Quoi ? Et où ça ?

— À Paris.

Au moment où je prononce ces deux mots, nous sommes arrêtés à un feu rouge, juste avant d'arriver sur l'autoroute. Au coin de la rue se trouve le commissariat de police, ce qui me fait me raidir imperceptiblement.

— Nahel ! Mais tu es malade ! Fais demi-tour, s'il te plaît.

— Certainement pas, j'ai tout organisé et mon frangin nous attend.

— Ton frère ? Celui qui... Oh, non, non, non, je n'irai pas. Je ne laisserai jamais un mec, a fortiori un membre de ta famille, m'examiner. Tu es...

— Sa femme est également gynéco et c'est elle qui t'auscultera demain matin, je l'interromps.

— Nahel, tu n'as aucun droit de décider à ma place de ce genre de chose et de me mettre devant le fait accompli. C'est immoral de faire des trucs pareils.

Cette fois, je commence sérieusement à m'échauffer. J'en ai assez de son attitude prude et de ce refus de voir la réalité en face, tout ça parce que cela touche le domaine de la sexualité et que la demoiselle est trop coincée pour admettre qu'elle a un problème.

Alors que nous nous engageons sur l'autoroute, je la fusille des yeux avant d'asséner.

— Ce qui serait immoral, c'est de continuer à te regarder morfler comme tu viens de le faire, tous les mois, et de ne pas agir. Ce qui serait immoral, c'est de ne pas vouloir t'aider quand mon frère est le mieux placé pour ça. Ce qui serait immoral, c'est de te laisser croire que ce qui se passe est normal, alors que nous savons tous les deux que ce n'est pas le cas. Donc, tu vas bien m'écouter. S'il faut que je t'y emmène attachée et bâillonnée dans le coffre de ma voiture, je le ferai sans hésiter. Maintenant, tu te tais, j'aimerais conduire en paix, parce que nous en avons pour cinq heures au moins. C'est clair ?

Madie a rougi furieusement, sans doute choquée par la rudesse de mes paroles et par le ton employé. Mais, franchement, j'en ai marre de ses protestations à la con. Elle est malade, ne l'a-t-elle donc pas compris ? Putain, pas besoin d'être toubib ou d'avoir un doctorat en médecine pour s'en rendre compte !

Durant le reste du trajet, elle ne dit plus un mot. Elle ne fait pas la gueule non plus, puisque quand j'ai posé ma main sur sa cuisse, elle l'a prise et a entrelacé ses doigts aux miens. Non, elle fait exactement ce que je lui ai demandé et me fiche la paix.

Je me dégage, un instant, pour allumer l'autoradio. La clé USB que j'ai installée sur le port contient pas mal de musiques, dont certaines sont mes propres compositions. J'aimerais juste qu'elle me dise ce qu'elle en pense.

Après la première pause, deux cents kilomètres plus loin, Madie propose de prendre le volant. En temps normal, je refuserais, mais là, j'accepte. Premièrement, je suis crevé, parce que j'ai passé la plupart de mes nuits à dormir sur la béquille. Ensuite, j'ai senti mon téléphone portable vibrer plusieurs fois dans ma veste, et je veux m'assurer qu'il n'y a rien de grave. Pour finir, l'idée que ce soit elle qui m'emmène n'est pas pour me déplaire.

Le démarrage est assez laborieux, mais très vite, elle est à l'aise et roule plutôt bien pour une nana. Cela me permet de me détendre un peu, avant de revoir mon frère. Je dois avouer que j'appréhende

cette rencontre.

Cela va faire plusieurs mois que je ne lui ai pas rendu visite. L'été, habituellement, nous nous retrouvons dans la villa que mon père possède dans les Hamptons. Mais cette année, Lounis n'a pas pu venir. Du coup, je ne l'ai pas vu depuis Pâques, et je reconnais que je ne l'ai pas appelé très souvent, pas plus que je n'ai répondu à ses coups de fil. Je suppose qu'au bout d'un moment, il a fini par se lasser et a cessé d'insister. Toutefois, je sais par les mails de mon père qu'à Noël nous sommes attendus à Aspen pour la traditionnelle fête de famille. Il affrètera son jet privé pour être sûr que nous ne changions pas d'avis ou que nous trouvions une bonne excuse pour ne pas venir. Je me demande pourquoi il tient tant à ma présence, étant donné qu'ensuite il m'éclaboussera de son mépris, comme il le fait chaque fois. Bref, vous l'aurez compris, je suis un gosse de riche, oisif et inutile. Du moins, c'est ainsi qu'il me perçoit.

À mesure que nous approchons de Paris, je deviens nerveux. Mes souvenirs, liés à cette ville, ne sont pas très heureux. Du jour au lendemain, j'ai été parachuté dans cette mégapole, moi qui avais toutes mes racines à New York. Bien sûr, il y avait mon frère, mais il était incapable de me gérer. De plus, il venait d'ouvrir son cabinet et n'avait matériellement pas le temps de jouer au papa avec un jeune adulte rebelle et totalement incontrôlable. Je crois qu'il a toujours pris mon départ pour Strasbourg comme un échec personnel, alors qu'il n'y était pour rien. C'est moi et uniquement moi qui ai merdé et personne n'aurait pu me détourner de la pente savonneuse sur laquelle je me suis engagé, il y a fort longtemps. Je me tourne un instant vers Madie, concentrée sur la route. Non, personne ne peut rien pour moi, pas même elle.

Madie

Après une pause pipi, peu avant Paris, Nahel reprend le volant. Je suis dans un état de stress indescriptible, mais je fais tout pour le cacher. Et c'est super dur. D'ailleurs, j'en suis à un point tel, que j'ai l'impression de lui avoir communiqué mon anxiété. Même lui est nerveux, à mesure que nous approchons. Mon imagination doit vraiment me jouer des tours, je ne me l'explique pas autrement.

Pour ma part, je suis angoissée à l'idée de rencontrer un membre de sa famille, surtout dans ces circonstances. Et s'il ne m'aimait pas ? Et s'il me prenait pour une nunuche ? Après tout, c'est la première fois que je suis présentée en tant que petite amie. Enfin, je crois... Mais, n'est-ce pas ce qu'il a prétendu aux autres connes, avant d'exiger que l'une d'entre elles lui remette son cours ?

Il n'y a pas à dire, Nahel ne s'encombre pas de bonnes manières ou d'un quelconque sens moral. Il veut, il prend et c'est tout. C'est à se demander par quel miracle je suis toujours vierge. Ah, mais oui, il me l'a expliqué. Pas assez cochonne pour lui.

Et après ce qu'il a vu de moi, ça m'étonnerait que je lui fasse encore envie ! La preuve, c'est qu'il n'a plus cherché à m'embrasser depuis. Bien sûr, il y a ces petits smacks le matin et le soir, mais ce n'est pas significatif. Du coup, je ne sais plus quoi penser. Il reste près de moi, n'a pas réintégré son studio, sous prétexte qu'il ne voulait pas me laisser seule, s'occupe de moi comme un homme amoureux, mais ne l'est visiblement pas. Pff ! À force d'y réfléchir, je finis par en avoir le vertige.

Ouvrant de grands yeux, je ne cesse de regarder partout autour de moi. C'est la première fois que je viens à Paris et je me sens fascinée par tout ce qui m'entoure. Nahel m'a expliqué que leur père avait offert un très bel appartement à son frère, quand ce dernier avait obtenu son doctorat en médecine. C'est également lui qui a financé le cabinet médical qu'il a installé dans ce quartier huppé.

D'après mon DJ, quand un de ses enfants réussit, papa sait se montrer particulièrement généreux. Il y en a qui ont de la chance ! C'est du moins ce que je me suis dit. Toutefois, je sentais un tel malaise dans sa voix que je me suis demandé s'il ne me cachait pas autre chose. J'ai comme l'impression que leur relation est vraiment glauque. Alors, finalement, je préfère encore ma famille. Ils sont un peu space, j'en conviens, mais je suis sûre qu'ils m'aiment autant que je les aime.

Nous nous arrêtons devant un bel immeuble moderne, situé dans le XVI^e arrondissement, tout près de la porte d'Auteuil. Je ne sais pas exactement où ça se trouve, je n'ai pas tout compris de ses explications, si ce n'est qu'il s'agit d'un des endroits les plus onéreux de la capitale. Nahel tape un code et engage sa voiture dans le parking sous-terrain. Nous nous garons et, alors que je m'apprête à prendre nos affaires, il m'interrompt.

— Laisse, je reviendrai chercher nos sacs plus tard.

— Tu as préparé mes bagages ? demandé-je, en haussant les sourcils.

— Bien sûr et je n'ai rien oublié, rassure-toi.

Je ne peux pas m'empêcher de rire à cette remarque. Nahel Elkhouri est une contradiction ambulante

à lui tout seul. À la fois bad boy avec une réputation épouvantable, et paradoxalement, c'est un maniaque du rangement et du nettoyage qui a tout de la fée du logis. Même sur lui, il est extrêmement propre, ne se couchant jamais sans avoir pris une douche ou s'être brossé les dents. Ses ongles sont toujours impeccablement coupés et je crois n'avoir jamais vu la moindre tache sur ses vêtements ou n'avoir jamais senti la plus petite odeur de transpiration sur lui. Pour côtoyer tous les jours des étudiants, je sais que l'hygiène est un concept parfois franchement abstrait chez certains. Pas pour lui, c'est clair.

Lorsque nous sonnons, après être montés au dernier étage par l'ascenseur, je n'en mène pas large. Comme dirait Steph, je suis pétée de trouille.

La porte s'ouvre sur un très bel homme qui ressemble beaucoup à Nahel. Un peu plus petit que mon DJ, il est aussi brun que lui, avec la même peau mate. Seule la couleur de leurs yeux diffère. Ceux de Lounis sont noirs et ceux de Nahel sont verts avec des nuances de gris. Pourtant, on peut immédiatement remarquer qu'ils sont frères, puisque leurs traits fins et leur charme ténébreux sont identiques.

Son épouse, Carole, est une jolie jeune femme d'une trentaine d'années. Mince, avec des cheveux châtain et un beau regard bleu, elle me semble aussitôt très sympathique. Dès qu'elle me sourit avec gentillesse, je me détends. Ces gens sont chaleureux et il n'y a aucune raison que ça se passe mal.

Toutefois, j'appréhende la consultation de demain. Elle va me poser tout un tas de questions auxquelles je ne saurai pas répondre. Il faudra que j'en discute avec Nahel, tout à l'heure. Il doit bien pouvoir me fournir quelques explications sur le sujet. Pour la première fois, mon ignorance dans le domaine de la sexualité me pèse.

Ils nous invitent à entrer dans le séjour, où une jolie table pour quatre a été dressée. De toute évidence, ils attendaient notre arrivée et se sont donné du mal, afin de nous accueillir de la meilleure des manières. Je ne les en apprécie que plus. En outre, les regards attendris qu'ils jettent à Nahel prouvent à quel point ils l'aiment.

Nous buvons un verre, puis nous nous installons dans la salle à manger où des mets fins, provenant sans doute d'un traiteur renommé, sont prévus.

— J'ai terminé tard et je n'ai pas eu le temps de cuisiner, s'excuse Carole en me servant. Mais demain soir, je vous ferai mes spaghettis al pesto.

— Tout est parfait, ma chère belle-sœur, répond Nahel, en lui souriant.

Lui aussi semble l'apprécier. Tous trois commencent à discuter de personnes qu'il a côtoyées durant ses trois années passées à Paris. Comme je ne connais pas les étudiants en question, il m'est difficile de participer à la conversation, qui bascule ensuite sur leur famille. Mais cela ne me dérange pas et j'aime bien les entendre papoter de tout et de rien, tout en mangeant tranquillement.

Soudain, Lounis se tourne vers moi, visiblement contrit.

— Excuse-nous, Madeleine, cela fait longtemps que je n'avais pas vu mon petit frère. Mais je suis d'une impolitesse confondante !

— Pas du tout, je réponds en souriant. C'est tout à fait normal, je comprends parfaitement.

— Alors, parle-nous de toi.

Aussitôt, je rougis, gênée d'être le centre de l'attention générale. Pour la timide que je suis, c'est toujours difficile.

— Oh, il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai dix-huit ans, je suis étudiante en première année de lettres modernes à Strasbourg, mais je suis originaire des Vosges. Voilà.

— Non, ce n'est pas tout, intervient Nahel. Madie est une catholique pratiquante qui signe le pain avant de le manger. C'est également une fille d'une gentillesse extraordinaire qui s'arrange toujours pour avoir un ou deux plats supplémentaires sur son plateau, juste pour moi.

— L'amour d'un homme passe par son estomac, murmure Carole, amusée.

— Ou par sa bite selon le mec, fait remarquer mon compagnon, en riant. Ah oui, elle rougit aussi.

Je plisse les yeux, oscillant entre gêne et agacement. Il me semble que le portrait qu'il a dressé de moi s'apparente à une caricature et ça me déplaît souverainement.

— C'est un peu réducteur, répliqué-je tranquillement. Tu ne trouves pas ? Après tout, il ne me viendrait jamais à l'idée de te définir comme le DJ qui se fait surnommer *chaud lapin*, parce qu'il s'est envoyé la moitié du campus.

Et toc, prends ça dans les dents, Nahel Elkhouri ! Lounis éclate d'un rire tonitruant, tandis que son petit frère me regarde, les yeux plissés, mais un sourire amusé aux lèvres.

— Ah, frangin, je crois que tu as trouvé ton maître, s'exclame-t-il avec bonne humeur.

Durant le reste du repas, l'atmosphère est détendue et je me sens de plus en plus à l'aise. Je dois admettre qu'ils font tout ce qu'il faut pour cela.

Après le dessert et le café, Carole propose de nous montrer notre chambre. Je leur suis reconnaissante de n'avoir mentionné mes problèmes à aucun moment.

Toutefois, alors que je la suis dans le couloir, elle m'indique.

— Demain, vers dix heures, je t'emmènerai au cabinet. Lounis en profitera pour passer un moment avec son petit frère. Ça arrive tellement rarement.

Quelques pas derrière moi, Nahel, qui a tout entendu, intervient.

— Pas question. Je reste avec Madie.

Je me sens mal à l'aise. Je sais qu'elle voudra m'ausculter et je refuse qu'il soit présent à ce moment-là. Même pas en rêve !

— Tout se passera bien, murmuré-je, me tournant vers lui. Il vaut mieux que j'y aille seule.

— Tu es sûre ? demande-t-il, tout en me rejoignant.

— Absolument, ne t'inquiète pas. Avec Carole, je me sens totalement en confiance.

Il fronce les sourcils, pas convaincu, mais ne proteste pas. Sa belle-sœur ouvre une porte qui donne sur une très jolie chambre aux tons bleus et gris. L'endroit semble particulièrement douillet.

— La salle de bain est là, explique-t-elle, en se dirigeant vers une porte latérale. Je vous laisse vous installer.

Alors qu'elle a quitté la pièce, je me tourne vers Nahel.

— Pourquoi n'avons-nous pas de chambres séparées ?

— Je l'ignore. Ils ont dû penser qu'on était en couple.

— Qui a bien pu leur faire croire ça ? Tout le monde sait bien que tu n'es en couple avec personne.

— Aucune idée et on s'en fout. Ce n'est pas comme si on n'avait jamais dormi ensemble. Depuis une semaine, on ne fait que ça !

Je secoue la tête, impuissante. Les grandes réflexions, les sujets existentiels, ce n'est vraiment pas le truc de ce mec. Ce soir, comme les six précédents, il s'allongera à côté de moi, sans me toucher. Ce n'est pas pour dire, mais je commence à trouver cela inquiétant.

Une part de moi, la prudente, aimerait mettre de la distance entre nous. Je sais qu'il est dangereux et qu'il n'est pas bon pour une fille dans mon genre. Quand on connaît ses mœurs, on ne peut pas penser différemment. Et encore, j'ai la certitude qu'il cache un certain nombre de secrets, sans doute bien

plus sombres que je ne l'imagine. C'est un peu comme s'il essayait de donner une image de lui qui n'a rien à voir avec celui qu'il est réellement.

Puis, il y a l'autre, celle qui brûle, se consume et se sent terriblement attirée par cet homme. Celle-là est difficile à contrôler, car elle ne veut qu'une chose : lui. Alors, même si je reste méfiante, je ne peux pas oublier tout ce qu'il a fait pour moi, ces derniers jours. Je ne cesse de me demander pour quelle raison il a agi ainsi, parce que je devine bien que ce n'est pas dans ses habitudes de jouer les garde-malades. Et pourquoi est-il si protecteur, si prévenant ? Après tout, je l'ai vu avec des filles tellement plus belles. Qu'attend-il exactement de moi ? Je n'ai aucune expérience en matière de sexualité et aucune intention de le satisfaire de quelque manière que ce soit. J'ai besoin de prendre mon temps, de me sentir prête et certainement pas d'être brusquée. Or, je commence à bien le connaître et Nahel Elkhouri est loin de ce qu'on peut appeler un modèle de patience.

— Je vais chercher nos affaires, dit-il, me faisant sortir de mes pensées.

Je hoche la tête et me dirige vers la salle de bain, histoire de me rafraîchir. Mais sans mes bagages, c'est impossible. Après avoir repéré un peignoir accroché derrière la porte, je me déshabille rapidement et passe sous la douche. L'eau brûlante qui coule le long de mon corps me fait un bien fou. Quelques minutes plus tard, je reviens vers la chambre, emmitouflée dans le tissu éponge moelleux.

L'endroit est désert et aucune trace de mon sac. Je n'ai pas précisément regardé la montre, mais il me semble qu'il met beaucoup de temps, juste pour descendre, prendre nos affaires et remonter. Au moment où je me fais cette réflexion, il arrive enfin. Sans attendre, je saisis mon bagage et retourne vers les lavabos où je me brosse les dents. En fouillant dans les vêtements qu'il a emportés pour moi, je réalise qu'il n'y a aucune trace de pyjama. Merde, il a oublié ! Qu'est-ce que je fais maintenant ? Prise de court, j'enfile une culotte, somme toute relativement sage, ainsi qu'un débardeur blanc. Pour deux nuits, ça devrait convenir, même si j'aurais cent fois préféré ma tenue habituelle.

Lorsque je sors de la salle de bain, il s'y engouffre et, peu après, j'entends l'eau couler. Profitant de ce moment de répit, je récupère mon téléphone et envoie un texto à Joseph pour annuler notre rendez-vous de demain, sous prétexte que je suis malade. Pas besoin de préciser les choses, il aura compris. De toute façon, il n'est pas censé calculer et savoir à quelle période j'ai mes règles.

Au moment de reposer mon Smartphone, je réalise que c'est la première fois que je lui mens. Cela me fait presque peur, car il me semble que depuis que je connais Nahel, je me suis engagée sur une pente drôlement savonneuse.

Lorsque Nahel sort de la douche, j'en suis encore à me reprocher d'avoir fait ça à mon frère. Dès qu'il s'allonge sur le lit, je constate qu'il est fatigué, ses yeux sont à nouveau très rouges. Il devrait absolument consulter un ophtalmologue, ce n'est pas normal. Et pourtant, ça lui arrive très souvent.

Sans me demander mon avis, il éteint la lumière et s'étend près de moi. Il me faut plusieurs minutes pour oser lui parler du sujet qui me préoccupe, depuis notre venue.

— Nahel ?

— Mmmm ?

— Demain, Carole va me poser des questions, n'est-ce pas ?

— Probablement, murmure-t-il, en se couchant sur le côté pour me faire face.

— Et si elle veut savoir si j'ai déjà eu un orgasme, je réponds quoi ?

— La vérité.

— Super, mais j'ignore même ce qu'avoir un orgasme signifie.

Cette fois, je le sens intrigué. Il se relève sur le coude pour m'observer plus attentivement, même si dans le noir il ne peut pas réellement me voir. Et heureusement pour moi !

— Tu n'en as jamais eu ? Vraiment ?

À son ton incrédule, je comprends qu'il ne me croit pas.

— Et comment j'aurais fait, puisque je n'ai jamais couché avec un homme ?

— Toute seule.

— Pardon ?

Là, c'est moi qui suis sur le cul. De quoi parle-t-il ?

— Tu ne t'es jamais caressée ?

— T'es malade !

— Mais, Madie, tout le monde fait ça.

— Eh bien, pas moi. C'est le genre de truc qu'on ne fait pas dans ma famille.

— Alors, tu n'as jamais joui ? Vraiment ?

— Si tu essaies de me choquer, c'est réussi. De toute façon, même si j'en avais envie, j'ignorerais comment m'y prendre.

— Tu veux que je te montre ?

Il m'a demandé ça comme s'il proposait de m'apprendre à faire du vélo. Je ne réplique pas, mais il doit prendre mon silence pour un encouragement, puisqu'il se rapproche jusqu'à ce que sa cuisse touche la mienne.

— Je ne sais pas. Il me semble que ce n'est pas bien de faire des trucs pareils.

— Chut, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle, contre mon pavillon, provoque des frissons qui me traversent de part en part. Ses lèvres se posent alors sur ma joue, pour glisser sur ma mâchoire, avant de bifurquer vers ma gorge. Là, je gémiss, sentant ma peau se hérissier.

— Tu es tellement réceptive que ça va être super facile.

— Traite-moi tout de suite de chaudasse, je susurre, pour ne pas lui montrer à quel point je suis

troublée par ses paroles.

— Je n'ai jamais dit ça et tu le sais. Mais je remarque que tu as la chair de poule et que ton souffle s'est accéléré. Je suis même sûr que tes tétons sont complètement dressés. Et je ne t'ai pas encore caressée.

Chaque mot, aussi choquant soit-il, fait pulser le sang dans tout mon corps. Il se rapproche encore de moi et une tension soudaine croît brusquement. Maintenant, je sens son sexe dur, sous son caleçon, contre ma cuisse, et c'est réellement excitant.

Si je suis pétrifiée par ce que nous nous apprêtons à faire, la part sombre, tapie profondément en moi, est en train d'émerger. Les sensations qu'il me fait ressentir ont éveillé ma curiosité et j'ai envie de savoir jusqu'où ça peut me mener. Je suppose que personne ne peut me blâmer de vouloir découvrir le plaisir, alors que j'ai plus de dix-huit ans, n'est-ce pas ? Je tente de me convaincre du fait que c'est juste humain et normal, afin d'étouffer le sentiment de culpabilité qui essaie tant bien que mal de retrouver le contrôle de mon esprit. Pour la première fois de ma vie, j'aimerais lâcher prise, m'abandonner dans les bras d'un homme, juste pour voir ce que ça peut faire.

Sa langue passe de mon cou à ma gorge, ses dents mordillent mon menton, mais il évite toujours soigneusement ma bouche. Finalement, n'y tenant plus, c'est moi qui saisis sa tête au niveau de ses oreilles, avec mes deux mains, pour approcher son visage du mien.

Aussitôt, il m'embrasse, aspire ma lèvre inférieure et introduit sa langue entre mes dents. Je retrouve cette griserie que j'avais ressentie lorsque nous nous sommes bécotés, juste avant l'arrivée de Joseph. Sauf que cette fois, nous sommes seuls dans un lit et personne ne viendra nous déranger. Est-ce vraiment ce que je désire ? Suis-je prête à aller jusqu'au bout ? Je ne crois pas. Il faut, par conséquent, que je prévienne Nahel. Ce serait dégueulasse de l'allumer, si je suis incapable d'éteindre le feu après.

— Nahel, tu es conscient que je ne coucherai pas avec toi ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai compris. Mais nous pouvons malgré tout nous amuser un peu, non ?

— Je ne sais pas...

— Arrête de te prendre la tête, Madie. J'ai vraiment envie de faire ça pour toi.

— Mais, et toi ?

— On verra après, ne t'en préoccupe pas maintenant. Ferme les yeux et laisse-moi faire. Tu veux bien ?

— D'accord.

Ce mot est sorti de ma bouche, avant même que j'aie pu réfléchir à toutes les conséquences de ce que je m'appête à faire. Mais l'envie de savoir enfin ce qu'est un orgasme et, surtout, de me rapprocher autant que possible de ce garçon, que j'aime tant, est plus forte que toutes les autres considérations que je peux avoir. Nahel est unique pour moi et je veux qu'il soit celui qui me fera découvrir toutes ces choses que j'ignore. Il est tout ce que je désire et plus encore.

Au moment où sa bouche se pose sur la mienne, je cesse instantanément de réfléchir. Ses lèvres sont terriblement douces au contact des miennes et sa langue, chaude et humide, me retourne les sens sans commune mesure.

Cette fois, il n'est plus dans la retenue, je le sens immédiatement. Sa main droite soulève mon tee-shirt. Étrangement, je n'ai pas peur, je ne suis même pas gênée. Au contraire, je lève mes bras pour l'aider à le retirer plus commodément. Il en profite pour enlever également le sien. Alors que je pense qu'il va se rapprocher à nouveau, il s'écarte et allume sa lampe de chevet.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je d'une voix que je ne reconnais pas, mais qui est pourtant la mienne.

— Je veux te voir, souffle-t-il, en reprenant sa place à mes côtés.

Si je n'étais pas mal à l'aise jusqu'à présent, je le suis maintenant. Je connais mon physique et je sais qu'il n'est pas de ceux qui peuvent exciter un homme. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'ai des Smarties en guise de seins, mais ils sont petits. En fait, je n'ai pas réellement de courbes très féminines. Mes hanches sont étroites, mais pas rondes, mes fesses sont menues, mais pas bombées. Bref, j'ai le gabarit d'une adolescente de treize ans, et je ne suis pas certaine que cela lui fasse autant d'effet que si j'étais pourvue d'un 95D.

Par réflexe, je couvre ma poitrine et détourne le regard.

— Dis donc, chérie, je t'ai déjà vue à poil, des fois que tu serais frappée d'amnésie, murmure-t-il, souriant de toutes ses dents.

Je ne comprends pas ce qu'il y a de drôle à être pudique. Ce qu'il peut être lourd quand il s'y met !

— Mon corps ne ressemble en rien à ceux des nanas avec qui tu fricotes habituellement, balancé-je, sur un ton empli de reproches.

— Madie, Madie, Madie... On dirait que tu fais tout pour reculer le moment où je te toucherai intimement, où mes doigts se perdront dans ton sexe et où ma bouche sucera ces ravissants tétons qui me font de l'œil depuis que je les ai aperçus l'autre jour. Alors, une dernière fois, tais-toi et laisse-moi faire.

Mince, il est trop perspicace. Je suis tellement angoissée, que j'étais sur le point de provoquer une dispute, juste pour me donner un prétexte de me défilier. J'en ai vraiment envie, c'est sûr. Mais, paradoxalement, j'ai peur que ma vie ne soit plus jamais la même après ça. Je suppose que c'est ce qui me rend si nerveuse. Ça et le fait que je redoute de ne pas y arriver. Je sais que ce n'est qu'un orgasme et que des tas de gens en ont tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Alors, pourquoi est-ce que j'ai le sentiment que c'est aussi difficile pour moi que de m'attaquer à l'ascension de l'Everest ? Mystère... Pourquoi est-ce que je me sens coupable de ce que je m'apprête à faire, en ayant l'impression de trahir toute ma famille ? Suis-je à ce point conditionnée par mon éducation ? Sans doute, je dois bien l'admettre.

Le contact de la peau de Nahel avec celle de mon torse me tire de mes pensées. Sans même que je m'en sois rendu compte, il a remonté mes bras au-dessus de ma tête et est, à présent, à moitié allongé sur moi, frottant son poitrail tatoué contre mes seins si sensibles. Et c'est juste... ahhh !

Ma respiration se coupe, quand je sens une vague de chaleur se propager en moi. Tout s'embrouille dans mon cerveau, tandis que sa langue plonge dans ma bouche pour tourner autour de la mienne avec force.

L'une de ses mains continue à maintenir mes poignets, mais l'autre effleure doucement ma peau, le long de mes bras, sur mon épaule, pour se poser sur ma poitrine, dont il pince le mamelon sans crier gare. De surprise, mais aussi et surtout de plaisir, je sursaute et pousse un petit cri, étouffé par ses lèvres. La sensation est inouïe. Une décharge électrique vient de passer tout droit de mon téton à mon entrejambe, plus fulgurante qu'un éclair. Mais il ne s'arrête pas là. Ses doigts poursuivent leur descente, frôlent ma hanche et ma taille, un instant, avant de saisir ma culotte et de la faire glisser lentement.

Une fois de plus, je me fige, en proie à une nervosité extrême. C'est la première fois que je suis nue dans un lit avec un homme. Je suppose que c'est une réaction parfaitement normale. Lorsqu'il la

retire complètement, je me retiens de placer mes mains sur mon sexe pour le cacher.

Nahel glisse une de mes cuisses entre les siennes et frotte lentement son pénis contre ma jambe. C'est terriblement érotique. Ce faisant, il m'a mise dans une position qui me rend cependant assez mal à l'aise. J'ai l'impression d'être si exposée ! Jamais je n'ai connu une telle situation. Je sais bien qu'il faut un début à tout, mais quand même ! Dans les romans d'amour, personne ne vous prévient que vous allez vous sentir aussi gênée, que c'est à ce point intimidant de se retrouver les cuisses écartées. — Arrête de stresser, mon ange, laisse-moi faire. Je te jure que tu ne le regretteras pas, susurre-t-il, en nichant son visage dans mon cou.

Je ne sais pas exactement à quel moment je lâche prise. Est-ce quand il descend et engloutit un de mes tétons entre ses lèvres ? Ou bien est-ce lorsque ses doigts se posent sur mon sexe ? Après un sursaut de surprise, qui occasionne un petit bond de tout mon corps, je ferme les yeux, terrassée par le plaisir que je ressens. Dieu du ciel, la caresse combinée de sa bouche et de sa main menace de me faire perdre la raison ! Et même là, je sens que ce n'est que le début. Je m'agrippe au drap-housse et la tension continue à grimper. Cette fois, plus de parlotte, il passe à l'action. Il sait exactement ce qu'il fait, puisque ses doigts tracent des cercles de plus en plus concentriques, de plus en plus appuyés sur mon clitoris (eh oui, je suis au courant de ce qu'est un clitoris, j'ai bien suivi pendant mes cours de sciences au lycée). Toutefois, je n'avais jamais compris qu'il pouvait me procurer autant de sensations.

La bouche de Nahel vogue tranquillement d'un mamelon à l'autre. Il alterne les titillements du bout de la langue, les succions plus prononcées et les mordillements qui occasionnent de véritables décharges électriques, allant de mon sein à mon ventre.

— Allez, Madie, lâche-toi, grogne-t-il contre ma peau.

Pendant ce temps, son pénis est toujours en train de bouger contre ma cuisse.

Lorsque son majeur me pénètre, je pousse un gémissement de pure extase. Mais il n'en reste pas là, puisqu'après quelques allers-retours lascifs, son index le rejoint, tandis que son pouce poursuit inlassablement ses attouchements sur ce petit morceau de chair, dont je découvre à quel point il est réactif et réceptif.

Ma vulve est trempée, je le sens, et mes idées se brouillent de plus en plus. Soudain, la pulpe de son majeur frotte un point particulièrement sensible en moi, dont j'ignorais totalement l'existence. Et, clairement, je vois des étoiles.

À l'intérieur de mon corps, la tension monte à nouveau d'un cran, à tel point que j'ai le sentiment de ne plus pouvoir respirer. Chacun de mes muscles se crispe dans l'attente de la délivrance. Nahel, qui sait exactement où appuyer pour que je décolle, insiste une nouvelle fois, ses doigts se faisant plus pressants. Cet endroit, jusque là inconnu, est maintenant sollicité en permanence, tandis que son pouce masse encore et toujours mon clitoris.

— Vas-y, mon ange, grogne-t-il, en se redressant et en me dévisageant avec un regard fou.

C'est alors que je perds littéralement pied, dans un cri aussitôt étouffé par sa bouche. Mon corps commence à trembler et à convulser autour de ses doigts. Sa langue entre et sort de mes lèvres au même rythme. J'ai lu quelque part qu'un orgasme était une petite mort. Eh bien, là, je comprends exactement ce que ça signifie. Les spasmes qui m'agitent mettent fort longtemps à s'estomper et la sensation qui me gagne, une espèce de torpeur, est incroyablement délicieuse. J'ai l'impression de flotter, c'est merveilleux !

Après quelques minutes, mon beau DJ s'écarte enfin, histoire de me laisser reprendre mon souffle.

Ma respiration est saccadée et il me faut un bon moment pour revenir à la réalité. Waouh, c'est juste incroyable de jouir et je pige bien mieux pourquoi certaines personnes sont addict au sexe. Le bien-être que ce genre d'expérience procure est indescriptible.

— Merci, Nahel, murmuré-je, le regard empli d'une reconnaissance sincère.

— Avec plaisir, mon ange, souffle-t-il, en m'embrassant sur le front.

Puis, alors que je m'attends à ce que nous nous fassions des câlins, il s'écarte et se lève. Ce geste sonne en moi comme un abandon et je sens déjà mes yeux piquer. Mais c'est pas vrai ! Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'être à ce point fragilisée ?

— Où vas-tu ? demandé-je, d'une voix tremblante.

— Je dois me soulager, indique-t-il, en prenant la direction de la salle de bain.

Oh ! Il se rend aux toilettes ! Mais bien sûr, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Quelle cruche de toujours faire des drames, là où il n'y a absolument pas lieu d'en faire.

Sur le pas de la porte, il pivote vers moi et dit en souriant, d'un air narquois.

— Pour satisfaire ta curiosité, je vais me branler sous la douche, parce que si je ne fais rien, j'explose. Te regarder jouir a été le spectacle le plus excitant qu'il m'ait été donné de voir. Mais là, tout de suite, je n'en peux plus.

En comprenant enfin, ce qu'il entendait par *se soulager*, mes joues virent au cramoisi. Merde ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Puis, la culpabilité m'envahit. Il s'est consacré à mon plaisir, mais qui se charge du sien ? Ce serait égoïste de ma part de le laisser se débrouiller seul. Le caresser, découvrir son corps, ne doit pas être si compliqué que ça !

— Ne veux-tu pas que je m'en occupe ? je m'enquiers, en me redressant et en drapant pudiquement ma poitrine avec la couette.

— Ah, Madie, c'est impossible, tu le sais...

— Pourquoi ?

Je ne saisis pas bien pourquoi il refuse ma proposition. L'exprimer a été difficile et mes pommettes doivent virer couleur aubergine à l'heure qu'il est. Cela ne m'empêche pas d'être décidée.

— Tu es trop pure, mon ange, et trop inexpérimentée.

Cette fois, je m'insurge. Il faudrait quand même qu'il arrête de me traiter comme une gamine. J'ai bien conscience de ne pas maîtriser le sujet, mais s'il ne m'apprend pas, comment puis-je espérer y remédier ?

D'un bond, je me lève pour lui faire face, oubliant un peu trop rapidement ma nudité. Toutefois, l'heure n'est plus à la pudeur. Le spectacle qu'il a devant ses yeux, il le connaît déjà par cœur.

— Je ne suis pas une oie blanche, Nahel. Je sais comment il faut faire, j'ai lu *cinquante nuances de Grey*, au cas où tu ne serais pas au courant !

Alors que je pensais l'impressionner, sa réaction est tout autre. Il me regarde, incrédule, avant d'éclater d'un rire sonore. Dépitée, je fronce les sourcils, les mains sur les hanches.

— Tu as lu un livre érotique ? s'étonne-t-il, entre deux hoquets.

Il se marre tant, que des larmes coulent sur ses joues. Et plus il s'esclaffe, plus je me mets en pétard.

— J'espère au moins que tu t'es confessée après un tel péché !

Cette fois, il me gonfle carrément. Me tournant vers le lit, je saisis et enfile rapidement mon débardeur et ma culotte. Autant ne pas me sentir en position de faiblesse vis-à-vis de lui, parce que là, tout de suite, je suis carrément en rogne.

— T'as décidé d'être naze pour le reste de la soirée ou tu le fais exprès ?

— Je me demande ce que penserait le père Joseph, si coincé, de sa petite sœur, s'il apprenait ça ! Ouh, il ne serait pas content ! Mais alors pas content du tout ! Ce serait un miracle qu'il ne s'étouffe pas avec son hostie.

Et il continue tranquillement à se bidonner, le bras appuyé sur le chambranle de la porte pour se maintenir.

— Pauvre con ! Voilà ce que tu es : un pauvre con, arrogant et prétentieux !

Puis, sans attendre sa réponse, je retourne m'allonger et lui tourne le dos. Comment les choses ont-elles pu déraiper en à peine quelques minutes ? Je ne comprends pas, mais je suis en colère. Je voulais juste le toucher, l'aider à prendre son pied, car je ne conçois pas d'avoir été la seule à en profiter. Et au lieu d'accepter avec joie, comme je l'avais supposé, il se fout de ma gueule. Eh bien, qu'il se débrouille maintenant, parce que ce sera sans moi ! Je suis bien gentille, mais il n'y a pas écrit *pintade* sur mon front !

— C'est malin, malgré Nahel en approchant du lit, tu as réussi à me faire déblander.

— Va voir ailleurs si j'y suis, grogné-je, tout en tournant sur moi-même, afin de ne pas me trouver face à lui, au moment où il reprend sa place près de moi.

Parle à mon dos, connard !

— Ah, Madie, ne te fâche pas. C'est drôle quand même, si tu y réfléchis.

— HAHAHA, c'est fou ce que je me marre !

Se collant contre moi et entourant ma taille de ses grandes mains, Nahel me souffle à l'oreille.

— Pardon, mon ange, je ne voulais pas me moquer de toi ou de ton frère. Mais c'était si inattendu que je n'ai pas pu résister.

Puis, m'obligeant à m'allonger sur le dos, il se dresse au-dessus de moi.

— Pourquoi as-tu lu ce bouquin ?

Gênée, je me tortille, mais il pose ses jambes sur les miennes pour m'empêcher de bouger. Ce faisant, son pénis, qui recommence à prendre vie, se colle à ma cuisse. Aussitôt, une bouffée de chaleur m'envahit, humidifiant ma culotte au passage. Je ne comprends pas pourquoi je réagis aussi facilement, parce que ça ne m'était jamais arrivé avant ce soir. Enfin, pas exactement, mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

Son visage, à quelques centimètres du mien, est une tentation permanente. Il m'observe, semblant attendre ma réponse. Autant opter pour l'honnêteté, ou pas.

— C'était l'an passé. Nous sommes allés à une brocante qui vendait des livres au poids. Il s'est glissé par erreur, je suppose...

— Par erreur ? Tu es sûre ?

— Ben, peut-être que je l'ai mis avec les autres sans le faire exprès.

— Tu mens très mal, mon ange. Et surtout, tu ne réponds pas à ma question.

Les joues cramoisies et l'esprit embrouillé par ce sexe, qui est maintenant aussi dur qu'un bout de bois, je révèle enfin.

— Au lycée, les filles ne parlaient que de ça. J'étais curieuse, je voulais comprendre ce que faire l'amour signifiait vraiment. Alors, quand j'ai vu ces romans, je les ai pris avec moi. Mes parents ne se sont aperçus de rien. Ils ne savent pas.

— Ah, parce que tu as lu les trois tomes en plus ?

À nouveau, ce sourire sardonique qui me donne envie de le baffer.

— Et qu'en as-tu pensé ? Je veux dire, quelle a été ta réaction à la découverte de toutes ces scènes de

sexe ?

Que répondre ? Il vaut mieux dire la vérité. Après tout, au point où j'en suis, je suppose que ça ne peut pas être pire.

— D'abord, j'ai été très mal à l'aise. Ensuite, plus la lecture avançait, plus j'étais horrifiée par ce que cet homme faisait. Et je ne comprenais pas comment elle pouvait aimer ça. Enfin, je veux dire qu'il y a quand même une scène où ils font l'amour pendant ses règles et où c'est lui qui retire son tampon ! Franchement, j'ai trouvé ça super crade.

— Tu es de parti pris, parce que ton point de comparaison, c'est ton propre cycle et on sait tous les deux ce que ça peut donner. Sinon, les pratiques BDSM, ça t'a émoustillée ?

— T'es malade ? Jamais de la vie ! Le premier qui essaie de me coller une fessée, avec ou sans instrument, se prend mon poing dans la gueule !

Nahel éclate d'un rire tonitruant, qui me fait plisser les paupières. Une fois de plus, il se moque de mon inexpérience et vous n' imaginez pas à quel point ça m'agace !

— Tu es content ? Tu te fous de moi et ça t'amuse ? Crétin, va !

— Greluche ! Et qui plus est une greluche dévergondée et libertine. Je suis déçu.

Ce n'est pas tant qu'il me dise ça qui me gêne, mais l'idée qu'il puisse imaginer que je suis une fille facile. Cette petite phrase me blesse plus que je ne veux l'admettre et mes yeux piquent déjà.

— C'est vraiment ce que tu penses de moi ? soufflé-je, d'une voix tremblante.

Aussitôt, il semble réaliser sa maladresse, parce que son regard se fait à nouveau très tendre.

— Non, mon ange, ne pleure pas ! s'exclame-t-il en me serrant contre lui et en embrassant le sommet de mon crâne.

L'instant d'après, ses lèvres sont une fois de plus sur les miennes, sa langue à nouveau dans ma bouche. Ce diable d'homme s'y entend à merveille pour me faire oublier tout.

— Madie, pour moi, tu es la plus belle et la plus innocente des créatures, chuchote-t-il, tout contre ma peau.

— Laisse-moi te toucher, Nahel, j'en ai vraiment envie.

— Et si tu regrettes demain ? Je ne supporterais pas que ce soit le cas.

— Ça n'arrivera pas, je te le promets. Cela fait des mois que je me pose toutes sortes de questions. Mais je veux découvrir ces sensations avec toi. Avec aucun autre...

— Tu es sûre ?

— Certaine, montre-moi.

Avec une délicatesse et une tendresse tout à fait surprenantes, Nahel enlève à nouveau mes vêtements, puis il retire son caleçon. Allongée sur le côté, je me retrouve face à lui. Alors, il saisit ma paume et la pose sur sa verge. Tout en maintenant la pression de ses doigts, il me guide, montant et descendant nos mains jointes sur son sexe.

La sensation est inattendue, et je ne peux m'empêcher de m'écartier un peu pour regarder. Je sais que je ne devrais pas, mais c'est plus fort que moi. En même temps, il y a tant de choses que je ne devrais pas faire en ce moment. Une de plus ou une de moins, ça ne changera plus rien. Quand j'irai me confesser, c'est sûr, ce ne sera pas chez mon frère, parce qu'il y en aura des trucs à raconter !

Sa peau, sous ma paume, est fine et douce, me donnant à la fois une impression de dureté, liée à la rigidité du membre, mais également de fragilité, en raison de la chaleur qui émane de ce pénis aussi soyeux que du velours.

Voir ma main le masturber m'excite au plus haut point. Il a maintenant relâché mon poignet, me

laissant agir seule. Et je m'y emploie avec toute la tendresse et toute la dextérité dont je suis capable. En clair, je m'applique à faire de mon mieux.

Les paupières mi-closes, Nahel observe le spectacle. Nos fronts se touchent et nos yeux sont baissés vers son sexe.

Soudain, j'aperçois une petite goutte blanche émerger du bout de son gland. Je l'interroge du regard. — Ce liquide signifie que je ne vais pas tarder à jouir. Étale-le sur mon prépuce avec ton pouce. Je m'exécute aussitôt. Lorsque je relève la tête, la vision de Nahel me bouleverse. Tous ses muscles sont tétanisés, sa peau est couverte de chair de poule et sa respiration est haletante. Il est renversant de beauté.

Semblant ne pas vouloir être observé, il approche son visage du mien, effleure mes lèvres des siennes. Puis, alors que je ne m'y attends pas, sa main glisse entre mes cuisses qui s'écartent aussitôt. — Bon sang, tu es trempée.

J'ai l'impression que ces quelques mots lui ont coûté, tellement il paraît avoir du mal à les prononcer. Il a même de la peine à inspirer et son souffle est encore plus tremblant. Par contre, ses doigts n'ont pas ce genre de problème, car ils s'activent immédiatement sur mon clitoris. Oh Seigneur ! Ça recommence. Sauf que cette fois, je sais où je vais, je n'ai plus peur.

À mon tour, j'émetts une espèce de sifflement qui trahit plus que n'importe quel mot, l'état dans lequel je me trouve.

— Attends, pas comme ça, murmure Nahel, en se redressant.

— Mais que...

Sans tenir compte de ma protestation, il se dégage et s'installe à califourchon sur moi. Ses genoux, le long de mes flancs, bloquent mon corps. Il se penche en avant et cale un oreiller sous ma nuque. Je suis toujours allongée, mais mon torse est légèrement surélevé.

— Vas-y, caresse-moi, indique-t-il, tout en me chevauchant.

Sentir ses fesses sur mon ventre menace de me faire perdre tout sens commun. Alors, impatiente, je fais ce qu'il me demande et réitère mes mouvements.

Pendant ce temps, Nahel passe un bras derrière son dos et se dirige vers ma toison. Avec dextérité, ses doigts titillent mon clitoris dur et gonflé. C'est tellement bon que je pourrais pleurer.

— Prends mes couilles, gémit-il, la tête renversée.

— Quoi ?

— Touche-les. Putain, Madie, vas-y.

De bonne grâce, je m'exécute. Ma main gauche saisit ses testicules, les malaxe doucement, tandis que la droite poursuit des allers-retours sur sa hampe.

— Oh, bordel, c'est divin ! s'extasie-t-il, d'une voix gutturale.

L'instant d'après, tout son corps se tend, se crispe, tandis que je sens des giclées de sperme jaillir de son sexe et atterrir sur mes seins.

Les doigts de mon beau DJ continuent de plus belle à fourrager en moi, si bien que dans la foulée, j'explose en ayant l'impression de m'éparpiller aux quatre coins de la pièce.

Il nous faut longtemps pour reprendre notre souffle et revenir à la réalité. Cette expérience est de loin la plus intense qu'il m'ait été donné de vivre. Et très clairement, je suis déjà accro aux sensations que me procure ce mec. En fait, je suis accro à lui.

Lorsqu'enfin nous avons retrouvé nos esprits, Nahel m'entraîne vers la salle de bain, où nous passons sous la douche. Avec tendresse, il me savonne et me rince avant de faire de même pour lui.

Puis, il me ramène vers le lit où, épuisés, nous nous endormons dans les bras l'un de l'autre.

— Alors, Madeleine, tu te déshabilles et tu grimpes sur la table, s’il te plaît.

— Toute nue ? je m’étonne.

— Oui, de préférence. En tout cas, il faut que tu retires ta culotte et que tu dégrafes ton soutien-gorge. Si tu préfères garder ton tee-shirt, je ferai avec.

Sans rien dire, je m’exécute. Après un réveil tardif, j’ai dû me dépêcher de faire ma toilette et de me vêtir. Nahel était déjà debout quand j’ai ouvert les yeux. Je les ai rejoints dans la cuisine où ils prenaient leur petit-déjeuner en discutant tranquillement. Lorsque je suis arrivée, ils se sont tus, ce qui m’a laissé penser qu’ils ne souhaitaient pas forcément partager leur conversation avec moi. Par principe, je ne suis pas indiscrete, donc j’ai fait comme si je ne m’étais pas rendu compte de ce qui se passait. Nahel semblait tendu et soulagé par ma présence. Après un bon café et un croissant croustillant, nous avons regagné la chambre pour récupérer nos vestes. Pendant que je faisais le lit, il s’est approché de moi et m’a prise dans ses bras.

— Ce que j’ai vécu cette nuit avec toi est indescriptible, a-t-il affirmé avec une sincérité qui ne me permettait pas de douter de ses paroles. Et ce n’est que le début. S’il te plaît, Madie, ne fais pas d’histoires et va avec Carole. Je suis sûr qu’elle trouvera une solution à ton problème. Si ça peut te rassurer, je viendrai avec toi et je te tiendrai la main, au moment où...

— Non merci, sans façon ! me suis-je exclamée aussitôt.

C’était déjà assez difficile pour moi d’accepter de me faire ausculter, mais si en plus ça devait se dérouler en sa présence, pas question !

— Et c’est sûr que c’est Carole qui le fera, n’est-ce pas ? Parce que si c’est ton frère, je...

— Pas de panique, c’est bien elle qui s’occupera de toi. Même si Lounis est un praticien hors pair, je ne pourrais jamais supporter qu’il te touche de cette manière.

Voilà pourquoi, je suis à cet instant en train de m’installer sur la table en vue de me faire ausculter pour la première fois. C’est une véritable épreuve pour la pudique que je suis, mais Nahel a raison, c’est nécessaire et il est plus que temps de voir la réalité en face. Ce qui m’arrive est loin d’être normal. Alors, autant en avoir le cœur net.

— Bien, pose tes pieds sur les étriers, Madie. Tu permets que je t’appelle ainsi, n’est-ce pas ?

Je hoche la tête et regarde le plafond, fascinée par le néon.

— Détends-toi, tout se passera bien. Le plus désagréable a lieu maintenant, mais je vais faire vite.

Quand je la vois arriver avec un objet en métal, je suis à deux doigts de prendre la fuite, mais son sourire serein me rassure. Visiblement, Carole sait exactement ce qu’elle fait. Une fois qu’elle est installée face à moi, elle me demande de lui parler de mes études. Au début, je ne comprends pas bien où elle veut en venir. Il me semble que le moment est mal choisi. Puis, je percute. Elle souhaite simplement détourner mon attention de ce qu’elle fait. Alors, je joue le jeu. Et je dois avouer que ça fonctionne bien, puisque quelques minutes plus tard, c’est déjà fini. Nous nous rendons ensuite dans la salle d’échographie, située juste à côté.

— Bien. Pour l’instant, je ne décèle aucun problème particulier, tout est bien en place. La paroi utérine est un peu épaisse, mais ce n’est pas inquiétant. Nahel a expliqué tes symptômes à Lounis.

Nous en avons discuté ensemble, et, de prime abord, il pourrait s'agir d'une endométriose. Mais nous devons nous en assurer. C'est pourquoi je vais devoir te faire une échographie classique, mais également vaginale. Ce n'est pas douloureux ni agréable, mais il faut en passer par là pour être sûr. Tu es d'accord ?

— Mais, mais... bégayé-je, en ouvrant de grands yeux face à l'engin en plastique qu'elle est en train de munir d'un préservatif et d'enduire de gel.

— Madie, je sais que tu es vierge. Et je te jure que ta première fois ne se fera pas avec ce truc ! Donc, pas de panique.

Je pique un fard, gênée au-delà des mots. Mon mec est un véritable connard ! Avait-il besoin de le crier sur tous les toits ? Est-ce que je raconte à qui veut l'entendre ce que j'ai vu au club ?

— Je vais y aller tout doucement, OK ?

— D'accord.

À mesure qu'elle examine l'écran, ses sourcils se froncent. Très vite, elle retire ce truc et effectue une autre échographie, plus classique, en promenant une sonde sur mon ventre. Puis, elle finit par imprimer des images et se tourne vers moi.

— Tu peux te rhabiller, Madie, c'est terminé. Il faut que je montre ça à Lounis. Je reviens dans une minute. Attends-moi dans mon bureau.

Je sais que Nahel et son frère patientent à l'extérieur. L'instant suivant, alors que je termine de me revêtir, il arrive en trombe et me saisit la main.

— Tout va bien ? demande-t-il, visiblement très inquiet.

— Oui, c'est bon. Ce n'était pas très agréable, je te l'avoue, mais je suppose qu'il fallait s'en douter.

— C'est fini, maintenant, murmure-t-il, en enlaçant mes épaules et en m'embrassant sur le front.

Nous nous dirigeons ainsi, vers le bureau où nous prenons place sur un canapé, attendant que Carole et Lounis nous rejoignent. Ce qui ne tarde pas. Ils s'installent tous deux en face de nous. Le frère de mon DJ est encore en train d'examiner les clichés.

Soudain, je suis prise d'une véritable appréhension. Qu'est-ce qui se passe ? Mes paumes deviennent moites et je ne cesse de me demander si tout cela n'est pas plus grave que je ne l'avais imaginé. Je réalise à quel point j'ai eu tort de ne pas avoir consulté avant. À force de se fourrer la tête dans le sol pour ne pas regarder les choses en face, on finit par se cogner au mur, juste parce qu'on n'a pas voulu le voir approcher. Comment ai-je pu être aussi inconsciente ?

C'est Lounis qui prend la parole le premier, après m'avoir longuement fixée.

— Bien, Madie. Comme nous le soupçonnions, tu souffres d'une endométriose sévère. Il y a plusieurs lésions au niveau de tes trompes de Fallope, tout près des ovaires, mais également sur la paroi située à l'arrière de ton utérus. Nous avons localisé deux autres kystes qui sont consécutifs à cette affection.

— C'est grave ? demande Nahel, parce que pour tout dire, je suis incapable de prononcer le moindre mot.

— Oui, je ne vous le cacherai pas. Pour bien faire, il faudrait que tu effectues une IRM. Cela étant, la première préoccupation, c'est de mettre un traitement en place au plus vite.

— Sinon ?

— Sinon les choses ne feront qu'empirer. Et à terme, tu risques de devenir stérile. En général, cette maladie se manifeste souvent par des douleurs durant les rapports sexuels, en plus des désagréments liés aux règles. Dans ton cas, il était impossible de savoir. Mais je suis persuadé qu'il s'agit bien de ça. Elle est principalement localisée au niveau de ton utérus, mais elle commence à se propager tout

autour. Si tu ne fais rien, les lésions vont se multiplier et peuvent même atteindre les parois digestives et la vessie.

— Quel est le traitement ? je parviens tout juste à m'enquérir.

Nahel me serre un peu plus fort contre lui. Je vois bien qu'il est affligé par ce que son frère est en train de nous dire. Vous n'imaginez pas à quel point sa présence est un réconfort de tous les instants. Sans lui, je crois que je me serais effondrée depuis belle lurette.

— En temps normal, nous commençons par prescrire la pilule contraceptive en continu. Il n'y a plus de cycle.

Plus de règles ? Waouh, voilà qui me laisse rêveuse. Ce serait tellement plus confortable ! Hélas, je reviens tout de suite à la réalité. C'est impossible.

— Je regrette, je ne peux pas.

— Quoi ?

Nahel s'est tourné vers moi et me fusille du regard.

— Putain, Mad, j'accepte que tu aies des convictions, mais on a un peu dépassé ça, non ?

— Tu ne comprends pas. Mes parents comptent beaucoup pour moi, je ne peux pas leur faire ça.

— Quel est ton souci ? Le fait d'être sous contraceptif ou la pilule en tant que telle ? s'enquiert Carole avec un air bienveillant qui me change sacrément de celui furibard de mon beau DJ.

— Je l'ignore. Je suppose que c'est de prendre la pilule qui est problématique.

— Dans ce cas, fait-elle avec un grand sourire, j'ai la solution.

— Explique, réclame aussitôt mon compagnon.

— Si je te pose un implant contraceptif dans le bras, personne n'en saura rien. Il est totalement indolore et extrêmement efficace. De plus, sa durée de vie est de trois ans.

— Il faudra compléter cela par un traitement à base d'hormones. Si ensuite les symptômes persistent, nous devons envisager des examens plus approfondis et une intervention chirurgicale, le cas échéant. Mais nous n'en sommes pas encore là. De toute façon, il est impératif que tu reviennes nous voir dans trois mois. Et là, nous programmerons une IRM et toute une autre batterie d'analyses. Alors, qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas.

Je dois avoir l'air d'une parfaite débile mentale, mais c'est tout ce que je parviens à répondre. Je suppose que je suis encore sous le choc de ce qui vient de se passer et de se raconter.

De plus, je sens le regard mécontent de Nahel qui pèse sur moi. On dirait un pitbull sur le point de charger. Le visage baissé, parce que je suis incapable de l'affronter, je tente désespérément de réfléchir à la situation. Mais c'est peine perdue, tout s'embrouille dans ma tête et c'est juste terriblement angoissant.

— Bien, messieurs, décréte Carole en se levant. Merci de nous laisser. Madie et moi allons avoir une petite conversation entre femmes.

— Quoi ? Mais non ! s'insurge mon compagnon, haussant le ton.

— De l'air, j'ai dit ! s'exclame sa belle-sœur, sans être impressionnée par son œillade menaçante.

— Viens, frérot, on est de trop. Je te paie un café.

À contrecœur, Nahel se lève, non sans m'avoir serré la main un instant. Ils quittent la pièce et, avant même qu'ils ne soient sortis, Carole me rejoint sur le canapé.

— Que se passe-t-il, Madie ?

Cette fois, je fonds en larmes. Je prends pleinement conscience de ce qui m'arrive, mais je ne sais

pas comment gérer cela. Je réalise que, jusqu'au bout, j'ai eu la naïveté de croire que ce n'était pas si grave que ça.

— Je l'ignore, parviens-je tout juste à répondre entre deux hoquets.

— Tu ne t'y attendais pas ? Vraiment ?

— Non. J'espérais, chaque mois, que les choses s'amélioreraient. Et puis, même si c'était pénible et horriblement douloureux, je n'aurais pas imaginé que cela pouvait être réellement grave. C'est vraiment idiot de ma part, mais je suppose que mon éducation, assez conservatrice, y est pour beaucoup.

— Écoute, tu n'as aucun reproche à te faire. Personne, hormis les hypocondriaques, n'aime penser que la situation est critique. Si en plus le sujet est tabou chez toi, on peut parfaitement comprendre. Et puis, finalement, je crois que nous sommes conditionnées pour nous habituer à la douleur. Si bien qu'il faut un regard extérieur pour que l'on réalise que quelque chose ne va pas, que la situation n'est vraiment pas normale. Dans ton cas, c'est Nahel.

— Oui, c'est Nahel.

— Je ne veux pas être indiscrete, mais que se passe-t-il réellement entre vous ? Jamais je ne lui ai connu une attitude aussi protectrice. J'ai l'impression qu'il n'est plus le même. Et pour être tout à fait honnête, je ne l'ai jamais vu contempler une femme avec autant d'admiration et de respect. En général, c'était plutôt le genre baiseur compulsif.

Soudain, semblant se rendre compte de la portée de ses paroles, elle baisse précipitamment la tête. Je présume qu'elle pense m'avoir blessée, mais ce n'est pas le cas. J'ai beau être folle de lui, je n'ai pas la stupidité de l'idéaliser. Je sais parfaitement de quoi il est capable ! Je l'ai, du reste, vu à l'œuvre de mes propres yeux.

— Ne t'en fais pas, Carole, je le connais bien. Je ne suis pas idiote, j'ai d'ailleurs été témoin de ses exploits et choquée est un mot bien faible pour décrire dans quel état je me suis retrouvée après ce sordide épisode.

— Oh ! Tu sais, ce n'est pas un mauvais garçon. Il est juste sombre et torturé. Mais, finalement, après ce qui lui est arrivé, je suppose que c'est normal. N'importe qui aurait été détruit par un tel drame.

— Que lui est-il arrivé au juste ?

— Ce n'est pas à moi de te le dire, Madie. Je suppose qu'il finira par t'en parler, même s'il ne se livre que très rarement. Je crois que Lounis est un des seuls à qui il se confie. Et encore ! Néanmoins, je sens une réelle complicité entre vous. Tu lui fais du bien, tu sais.

— Je n'en suis pas sûre. J'espère que oui, mais honnêtement, je n'ai aucune certitude. À vrai dire, je n'arrive jamais à deviner ce qu'il pense. Il peut être d'une gentillesse extrême un instant, et faire preuve d'une brutalité excessive la seconde suivante.

— Tous les paradoxes de Nahel !

Je réalise qu'il y a des choses qu'elle sait sur lui, mais qu'elle refuse de me révéler. Et inutile de vous préciser que ma curiosité est piquée. Que lui est-il arrivé autrefois ? En même temps, pourquoi Carole m'en a-t-elle parlé, si c'était pour se rétracter dans la foulée ? Il me semble qu'elle en a trop dit ou pas assez. Mais, très vite, elle change de sujet et il m'est difficile d'insister, à moins de passer pour une harceleuse. Or, c'est exactement ce que je ne suis pas. Je ne suis pas le genre de fille à vouloir connaître les secrets des autres à n'importe quel prix. Même si je crève d'envie de savoir, je ne m'abaisserai jamais à tenter de tirer les vers du nez à qui que ce soit.

— Pour en revenir à tes soucis de santé, Madie, il va falloir que tu agisses sans attendre. Et je ne

peux que te recommander de suivre un traitement rapidement. Si tu laisses les choses en l'état, un jour, tu le regretteras. De nombreuses femmes n'ont pas pris la peine de se soigner et sont devenues stériles par la suite. Je dois vraiment te rendre attentive sur la gravité de la situation. Et si, comme je le pense, les symptômes se sont accentués, tu dois l'avoir compris par toi-même. Si tu ne veux vraiment pas être sous pilule par conviction, je...

— Ce n'est pas une histoire de conviction, je l'interromps aussitôt. Ne me considère pas comme l'arriérée catho que je ne suis pas !

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— C'est simplement... je ne sais pas. Il me semble que je serais déloyale envers mes parents et l'éducation que j'ai eue. Ils m'ont inculqué le respect de mon corps, le fait que les rapports sexuels ne doivent pas être pris à la légère. Je ne vois pas ce qu'il y a de répréhensible à cela. Pour eux, la pilule incite à coucher. Et pour être tout à fait franche, je partage un peu leur opinion, même si j'ai conscience que les temps ont évolué et que je n'attendrai pas mon mariage pour faire mes propres expériences.

— C'est une bonne chose dans le fond. Quand je fais ma permanence au planning familial, tu n'imagines pas le nombre de gamines, tout juste sorties de l'enfance, qui se considèrent comme de vraies femmes. Mais cela ne change rien au fait que tu dois te soigner. Et au moins, le jour où tu choisiras de passer à l'acte avec Nahel ou un autre d'ailleurs, tu seras protégée. L'implant est efficace sept jours après la pose.

Je réfléchis intensément, même si dans le fond, ma décision est déjà prise. Il est impératif que je pense à ma santé, parce qu'arrivera un moment où je ne le supporterai plus, physiquement. Chaque mois, les choses empirent, je ne peux pas continuer ainsi.

— D'accord.

— D'accord pour quoi ?

— Pour l'implant et pour le traitement.

— Tu sais, il y a un risque d'effets secondaires. Ces hormones ont pour but de bloquer totalement ton cycle. C'est un peu comme si tu étais en phase de ménopause.

— C'est dangereux ?

— Non, me rassure-t-elle. Tu peux juste être sujette à une prise de poids et à des bouffées de chaleur.

— Rien d'insurmontable, donc.

— En tout cas, ce sera sans commune mesure avec le calvaire que tu vis.

— Alors, allons-y, décrété en me levant.

— Suis-moi.

Une heure plus tard, nous nous installons toutes les deux à la table d'un bistrot, situé tout près du cabinet. Nahel et Lounis doivent nous y rejoindre très bientôt, d'après ce que j'ai cru comprendre. Dans mon bras, le petit implant est en place et, dans mon sac, le traitement hormonal composé de plusieurs boîtes, attend sagement d'être utilisé. En fait, Carole en avait en stock et me les a données, ce dont je lui suis infiniment reconnaissante.

Après avoir commandé un café, nous nous mettons à discuter de tout et de rien, avant d'aborder le sujet qui m'intéresse le plus : les frères Elkhouri.

— Comment as-tu rencontré Lounis ? je demande, après qu'elle m'ait indiqué être mariée avec lui depuis trois ans.

Carole sourit, rêveuse. Je vois bien qu'elle est folle de son compagnon.

— Tu veux la version courte ou celle avec tous les détails ?

J'éclate de rire, avant de répliquer.

— Les détails, ça me va bien. Après tout, ils ne viennent pas tout de suite.

— Très bien. Je suis originaire d'un hameau, situé près de Dijon. Je suis venue à Paris pour faire ma première année de médecine. À l'époque, j'étais en couple depuis la seconde avec Nicolas, un garçon qui était également de mon village. Tu sais ce que c'est, tu tombes amoureuse à seize ans et tu crois que c'est l'homme de ta vie. Après le bac, nous avons pu prendre un appartement en colocation. Depuis le temps que nous étions ensemble, nos parents n'y ont rien trouvé à redire. Donc, lorsque j'ai intégré la quatrième année, j'ai choisi ma spécialisation. C'était gynécologie et obstétrique. Je rêvais de mettre des bébés au monde, va comprendre pourquoi. Cela faisait trois ans que je vivais avec mon petit ami, qui était en master de droit. Mon père et ma mère sont profs et je suis fille unique. Ils pouvaient parfaitement financer mes études et ma part de l'appartement. J'étais bien. Pas vraiment heureuse, mais bien. En fait, avec le recul, je réalise que nous nous comportions déjà comme un vieux couple plan-plan. Et ça, à vingt ans, c'est mortel. Seulement, comment s'en rendre compte quand on n'a jamais vécu autre chose ? J'adorais Nico, je te jure que c'est vrai. Mais dans le fond, je n'étais pas réellement amoureuse de lui. Je crois que c'était avant tout mon meilleur ami et accessoirement mon amant. Le fait d'arriver dans une ville où nous ne connaissions personne, nous a incités à nous replier sur nous-mêmes. Du coup, chacun de nous était devenu très important pour l'autre.

— Mais pourquoi avoir choisi d'emménager à Paris ? ne puis-je m'empêcher de l'interrompre. Je veux dire... il y avait forcément une fac plus proche, non ? Ne serait-ce qu'à Dijon.

— Bien sûr. Mais nous venions d'un hameau d'à peine deux cents habitants. Nous étouffions et nous aspirions à connaître la capitale, avec ses cabarets, ses concerts et toutes ces activités auxquelles nous ne pouvions pas accéder, là où nous habitions. Vivre à la campagne peut se révéler d'un ennui mortel. De plus, quand tu es jeune, tu rêves d'ailleurs. En nous installant à Paris, nous avions le sentiment que tout pouvait être possible pour nous, que la vie trépidante d'une telle mégapole nous tendait les bras. Nos parents étaient sceptiques, mais ils ne se sont pas opposés à notre choix. Je suppose que le fait que nous soyons ensemble a contribué à les rassurer. Malheureusement, la réalité s'est bien vite imposée. Réussir à passer en deuxième année du premier coup est extrêmement

difficile, et est forcément conditionné par une masse de boulot que tu n'imagines même pas. Pour résumer, nous ne sommes jamais allés à un concert ou au théâtre.

— Et Lounis, dans tout ça ?

— J'y viens. Je suis donc entrée en quatrième année et il était chargé d'enseignement pour les travaux dirigés. Le premier jour où je l'ai vu, j'ai été subjuguée et je suis sans doute bien en-dessous de la vérité. Oh mon Dieu, qu'il était beau ! Quand il souriait, on aurait cru qu'il s'illuminait littéralement. J'étais si troublée que je ne parvenais pas à suivre. J'étais tellement occupée à baver que je n'écoutais pas un traître mot de ce qu'il racontait. Et tu veux que je te dise ? Je n'étais pas la seule. Toutes les filles dans la salle étaient dans le même état que moi. Si tu les avais vues minauder devant lui, arriver en cours avec des jupes de plus en plus courtes et des décolletés de plus en plus plongeants.

— Et toi ?

À vrai dire, je suis passionnée par son récit. Cette histoire comporte finalement beaucoup de similitudes avec la mienne.

— Je me tenais à bonne distance. Je gardais pour moi ce que je qualifiais de béguin et je me disais que c'était Nicolas qui dormait avec moi, chaque nuit. Mais un jour, Lounis m'a convoquée dans son bureau. Mes deux premiers contrôles avaient été catastrophiques et il voulait comprendre ce qui m'arrivait. Il avait consulté mon dossier et savait, par conséquent, que j'étais brillante. En tout cas, assez pour avoir réussi le numéris clausus haut la main et m'être toujours classée parmi les premières de ma promotion. Je suppose que ça l'a intrigué.

— Et alors ? Qu'as-tu répondu ?

— J'étais atterrée par ma conduite. Je réalisais à quel point mon comportement avait été ridicule. J'avais failli foutre trois années de dur labeur en l'air, pour les beaux yeux d'un mec qui se fichait éperdument de moi. Et quand bien même je lui aurais plu, je n'étais pas libre. J'ai prétexté alors un souci de santé, en expliquant que j'avais eu une baisse de régime. Il a proposé de me donner quelques cours pour rattraper mon retard et j'ai accepté. J'étais tellement sûre que ça finirait par passer. Mais les choses n'ont fait qu'empirer. Chaque fois qu'il s'approchait de moi, mon corps était comme en transe. Je ne pouvais pas continuer comme ça. J'ai donc mis les bouchées doubles. Punaise, qu'est ce que j'ai potassé ! Et ce n'était pas simple, parce que j'avais déjà du boulot par-dessus la tête. Je ne dormais plus que trois heures par nuit, mais au bout du compte, j'ai réussi à rattraper mon retard. Au contrôle suivant, j'ai eu une excellente note. Je suis donc allée le voir pour lui dire que les cours étaient devenus inutiles. Il a eu l'air tout dépité, mais sur le coup j'ai cru que je prenais mes rêves pour la réalité. De plus, je me sentais tellement mal envers Nicolas, que je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour que notre relation demeure harmonieuse. J'évitais consciencieusement toute dispute, j'étais toujours d'accord avec lui. En fait, j'étais rongée par la culpabilité.

— Pourquoi, puisque tu n'es jamais passée à l'acte ? Il me semble que c'est ce qui devrait définir la fidélité. N'importe qui peut avoir un coup de cœur, mais quand il est loyal, alors les choses ne vont pas plus loin. Et je suppose qu'au bout du compte, ça finit par s'estomper. Enfin, c'est ainsi que je vois les choses, même si je n'ai aucune expérience en la matière

— C'est sans doute vrai. En attendant, quand je couchais avec Nico, je fermais les yeux et j'imaginai que j'étais dans les bras de Lounis. Il y avait quand même de quoi s'inquiéter, tu ne trouves pas ?

— Oui, évidemment, vu sous cet angle, j'admets en rougissant.

— Comme tu dis. Quand j'ai voulu rentrer chez moi, il m'a invitée à boire un verre. J'ai accepté. Après tout, c'était juste un pot entre amis, rien de grave. Sauf que le verre est devenu un dîner dans une pizzeria. Lounis m'a alors avoué que je lui plaisais depuis le début, mais qu'il avait son petit frère à charge et que ce dernier avait quelques problèmes. Il refusait d'imposer cela à une femme. Puis, il m'a demandé si son attirance était réciproque ou s'il se faisait des idées.

Carole rit avec ironie. Elle baisse les yeux et poursuit.

— C'est là que j'aurais dû mentir, mais ça ne m'est même pas venu à l'esprit. J'ai confirmé. Mon Dieu, Madie, si tu avais vu son regard brûlant de désir. J'ai cru être victime de combustion spontanée. Je me suis enfuie aux toilettes et j'ai envoyé un texto à Nicolas. Je lui avais dit que je buvais un verre avec ma meilleure amie, puis que nous devions dîner. Mais là, je ne pouvais pas lui téléphoner. Il aurait tout de suite compris que je mentais. Je me suis donc contentée d'un SMS pour lui indiquer que je passais la nuit dans l'appartement de ma copine et que j'irais à la fac directement le lendemain. En quittant les toilettes, j'ai éteint mon portable, pour éviter qu'il me rappelle. Cela ne se produisait pas souvent, mais il m'était déjà arrivé de dormir chez une amie, parce que nous sortions entre filles. En général, c'était programmé, tandis que là, je prévenais à la dernière minute. C'était inhabituel, dirons-nous. Quand j'ai rejoint la table, Lounis avait payé l'addition et m'attendait. Il m'a proposé de boire un café chez lui, son frère était absent. Je n'ignorais pas ce que ça signifiait, et j'ai accepté en toute connaissance de cause. J'ai réalisé, cette nuit-là, ce qu'était une véritable passion et le plaisir à l'état pur. Bon sang, ce mec était un vrai virtuose. Il savait exactement où appuyer pour me faire décoller. Là où Nico avait mis des années à comprendre, il a réussi du premier coup. C'était hallucinant ! Je n'avais jamais rien vécu de tel, je n'avais même pas imaginé que cela puisse exister. Mais le lendemain matin, la réalité est revenue au galop et la culpabilité aussi. Au petit-déjeuner, Lounis semblait si heureux, si épris. Il me souriait, beurrerait mes tartines, et me souriait encore. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai craqué. Je n'arrivais plus à respirer, c'était horrible. Alors, je lui ai tout avoué.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il n'a pas prononcé un seul mot. Son visage s'est fermé, son regard était glacial. Il est allé récupérer mes affaires et m'a ouvert la porte d'entrée. Durant tout ce temps, il est resté muet, mais c'était pire que s'il m'avait hurlé dessus. Alors, je suis partie. Que pouvais-je faire ? En arrivant chez moi, j'ai trouvé mes valises dans le vestibule.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Quand on ment, il faut être assez maline pour ne pas se faire choper, et surtout, s'assurer que son alibi tienne la route. Nico avait vu sur mon bureau un dossier, dont il savait que j'avais besoin. Il a donc appelé mon amie, qui est tombée des nues. En même temps, avoue que j'ai été particulièrement conne de ne pas l'avoir contactée, avant de lui laisser ce texto. Je me suis installée dans le salon et, une fois de plus, j'ai dit la vérité. Il a pleuré, a été atterré, a accepté de pardonner, en me suppliant de ne pas le quitter. Mais quelque chose était brisé. Deux jours plus tard, j'ai commencé à chercher un nouvel appartement. Je ne pouvais plus le laisser me toucher et il avait compris que je n'étais plus avec lui. C'était devenu invivable.

— Qu'as-tu fait ?

— Environ un mois après, j'ai pu intégrer une collocation d'étudiantes. Ce n'était pas terrible, mais c'était tout ce que j'avais pu trouver et je n'avais pas le temps de patienter. Les adieux avec Nicolas ont été déchirants. Je ne souhaite ça à personne, Madie, tu peux me croire.

— Tu es allée chez Lounis, alors ?

— Oui, j'avais attendu d'être partie pour le recontacter. Il s'était arrangé pour permuter de groupe, si bien que je ne l'avais pas revu depuis ce fameux matin. Je me suis donc rendue à son domicile, mais il m'a fermé la porte au nez. Et pour cause, il y avait une autre fille dans son lit. Je n'ai fait que l'apercevoir, mais cela m'a suffi. Là, j'ai vraiment réalisé à quel point j'avais fait du mal à Nico. J'ai vraiment compris ce qu'il avait pu ressentir. Je suis restée cloîtrée chez moi pendant une semaine, sans aller en cours. Puis, un jour, mon amie qui connaissait la situation et qui devait se sentir coupable d'avoir gaffé, l'a coincé dans un couloir et lui a balancé tout le bien qu'elle pensait de lui. En même temps, il n'avait rien fait de mal, puisque nous n'étions pas ou plus ensemble. Ce soir-là, il est passé me voir. En l'apercevant, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Nous avons parlé durant des heures, puis il est resté pour la nuit. Le lendemain, je m'installais chez lui et, depuis, nous ne nous sommes jamais quittés. Voilà, tu es au courant de tout.

— C'est une très jolie histoire.

— Oui, mais tu sais, je n'ai pas rigolé tous les jours. Les deux premières années, Nahel vivait avec nous. Et c'était loin d'être un adolescent facile. Mais je l'aimais bien, il était juste perdu et il fallait qu'il trouve une forme d'équilibre. Depuis que tu es entrée dans sa vie, je crois qu'il est sur la bonne voie.

— Carole, j'espère que tu as compris que je n'ai rien capté à ce que tu viens de m'expliquer à son sujet.

— Très bien, je vais te révéler quelque chose, mais jure-moi de ne surtout pas en parler. À personne.

— Pas même à Nahel ?

— Surtout pas à lui. Promets-le.

— Je te jure que je ne dirai rien. Je suis une tombe.

Et c'est vrai. Je ne raconte pas de salades. Les secrets, c'est mon truc, et je suis quelqu'un de confiance.

— Très bien. Le plus jeune frère de Lounis et Nahel est mort brutalement, il y a huit ans de cela. Et il ne s'en est jamais remis.

Soudain, elle baisse la tête, avant de souffler.

— Et ne m'en demande pas plus, parce que je n'ajouterai rien d'autre. De toute façon, ils arrivent. Chéri ! Nous sommes là.

Nahel

En quittant le cabinet de Lounis, je suis inquiet pour mon bel ange blond. Paradoxalement, je me sens plus serein. Avec mon frangin, nous avons longuement discuté et pas besoin de jouer au mytho, parce que mon frère n'est pas dupe. Il sait pertinemment que je n'ai jamais arrêté de fumer du cannabis et il semble l'accepter, malgré le fait que je perçois une profonde tristesse dans cette résignation. Il m'a juste prié de ne jamais entraîner Madie dans cet engrenage, ce à quoi j'ai répondu immédiatement qu'il n'en était pas question, un seul instant. Et vous voulez que je vous dise ? C'était tout à fait sincère. Jamais je ne tolérerais qu'elle touche à une quelconque drogue, pas même à la clope.

J'en ai également profité pour lui demander de me faire une prise de sang et d'effectuer tous les tests de routine. Si Madie est sous contraceptif, il n'y aura rien entre nous. Ce sera une grande première pour moi. Mais à petite amie exceptionnelle, mesures exceptionnelles.

Nous avons beaucoup parlé d'elle. Il l'adore. Il aime cette innocence qui émane d'elle, cette gentillesse peu commune qui se lit sur son visage et cette honnêteté qui la caractérise si bien. Madie agit comme un aimant, si j'avais eu un doute, la réaction de mon frère, qui est pourtant du genre méfiant, m'a conforté dans cette idée.

Puis, forcément, s'est posée la question qui me turlupine depuis quelques jours. À savoir, comment m'y prendre pour que sa première fois se déroule au mieux ? Parce qu'autant être honnête, je n'imagine pas un seul instant que cela puisse se passer avec un autre que moi.

C'était très gênant de lui demander cela, surtout quand mon idiot de frangin s'est mis à rire, en me faisant remarquer, à juste titre, que j'avais couché avec bien plus de filles que lui. Sauf que, cette fois, c'est différent. Jusqu'à présent, je baisais. Avec elle, j'ai envie de faire l'amour. Et il me semble que ce n'est pas du tout la même chose.

Les seuls conseils que cet abruti a trouvé à me donner, c'est de ne rien précipiter et de laisser du temps à mon bel ange blond. Puis, il m'a également expliqué que je devais être à l'affût de la moindre de ses réactions, afin de ne jamais lui imposer quelque chose qu'elle ne voudrait pas. Elle n'en parlera pas nécessairement par pudeur ou juste pour me plaire. Ce sera donc à moi de deviner et d'anticiper. Et il me semble que ce n'est pas une mince affaire que de l'initier au sexe.

De plus, ce que nous avons vécu, hier, m'a profondément déstabilisé. C'est principalement dû au fait que j'en ai retiré un plaisir totalement inédit, mais dont l'intensité m'a donné l'impression de planer, bien mieux que n'importe quelle dope. Le pire, c'est que ce n'était rien de fou. Car, soyons honnêtes, voilà très longtemps que je suis habitué à autre chose que jouer à touche-pipi avec une fille. Alors, qu'est-ce qui a changé ? Est-ce parce que c'était avec elle ? C'est évident, le doute n'est pas permis. Ce qui me perturbe, c'est le pouvoir que cela lui donne sur moi. Et ça fait plus que me déranger, ça me terrifie. Merde ! Comme si j'avais besoin de ça !

Lorsque je la rejoins dans ce petit troquet, avec Carole et Lounis, je suis soulagé d'apprendre qu'elle

a finalement opté pour la pose de l'implant. C'était le bon choix, mais je devine, à son visage inquiet, que la décision a été difficile à prendre. Bon sang, si je tenais ses parents, je leur balancerais deux ou trois vérités bien senties. Rien que de penser qu'elle acceptait de souffrir, simplement pour ne pas les contrarier, eux et leurs convictions à la con, j'ai envie de tout casser.

Mon frère a bien insisté sur le fait qu'elle devrait revenir le voir dans trois mois et qu'il procéderait à des examens complémentaires. Le traitement qui lui a été prescrit ne vise qu'à la soulager, dans un premier temps, mais il est impératif de vérifier l'évolution de sa maladie dans le temps. Avec un peu de chance, les choses rentreront dans l'ordre, grâce aux médicaments. Toutefois, si ce n'est pas le cas, d'autres mesures devront être prises et sans attendre.

Nous passons le reste de la journée à faire du tourisme, tous les quatre. Bien sûr, nous connaissons très bien la capitale, mais Madie est comme une enfant devant un sapin de Noël, jetant des regards aussi ébahis que ravis tout autour d'elle. Nous faisons une promenade en péniche, nous nous rendons au pied de la tour Eiffel, allons ensuite à Montmartre et grimpons jusqu'au Sacré Cœur. Il est vrai que la vue y est époustouflante.

Lorsque nous retournons à l'appartement de Lounis, nous sommes tous les quatre morts de faim. Carole se met immédiatement aux fourneaux, nous confectionnant ses spaghettis al pesto, qu'elle réussit à la perfection.

La soirée se déroule calmement, entre discussions animées et rires. Toutefois, nous sommes lessivés par ces heures passées à marcher dans les rues de Paris.

Enfin, ils sont fatigués, car ce n'est pas mon cas. Depuis mon réveil, je n'ai pas pu fumer un seul joint. J'ai été le premier surpris par le fait que je n'y ai pas pensé jusqu'en début d'après-midi. Mais, à mesure que les minutes s'égrenaient, les choses se sont compliquées. Les nausées et la migraine ont commencé à se manifester, alors que nous étions dans le métro, en direction de la tour Eiffel. Puis, c'est mon humeur qui a changé. Je suis devenu taciturne, nerveux. Lounis me regardait bizarrement, mais il n'a rien dit. Quand nous sommes finalement arrivés chez eux, j'ai prétexté avoir oublié mes clopes pour cavalier vers ma bagnole et, là, l'extase, enfin. La première bouffée m'a fait tourner la tête, mais c'était si bon que j'aurais pu pleurer.

À vrai dire, je ne me souviens pas être resté si longtemps sans me fracasser la tronche. Et, que les choses soient claires, il n'est pas question que je renouvelle l'expérience. Putain, j'ai cru que j'allais tomber dans les pommes, tellement je me sentais mal.

Alors que nous regagnons la chambre, je suis pris à nouveau du besoin impérieux de me faire un joke. Il me sera impossible de dormir sans cela. En règle générale, j'en fume comme d'autres se taperaient des clopes, c'est-à-dire une bonne quinzaine par jour. Or, aujourd'hui, ma consommation s'est réduite à un minable pétard. Il faut que je remédie à cela, et le plus vite sera le mieux. Enfin, si j'arrive à quitter ce foutu appartement, pour rejoindre le parking souterrain.

— Tu veux passer le premier dans la salle de bain ? demande gentiment Madie, en se tournant vers moi.

Je suis tellement à cran, que même mon bel ange blond me gonfle. Merde, c'est carrément grave, là !

— Non, vas-y. J'ai un truc à faire.

— Tu sais, ça ne me dérange pas d'attendre.

— Je t'ai dit de prendre cette putain de douche, merde ! Alors, ferme-la et fais-le ! m'écrié-je, soudain fou furieux.

Je devine à son air choqué que je l'ai blessée. Pourtant, là où une autre nana m'aurait baffé ou

m'aurait hurlé dessus, elle reste d'un calme olympien. Elle se contente juste de mordre sa lèvre inférieure pour ne pas pleurer et de s'enfermer dans la salle de bain. Sans claquer la porte, je tiens à le signaler.

Il ne m'en faut pas plus pour quitter la chambre et me diriger vers la sortie. Mais, comme ce n'est pas mon jour, mon frère arrive en fronçant les sourcils.

— Tout va bien, Nahel ?

— Ouais.

— Tu en es sûr ? Je t'ai entendu crier, depuis le salon.

Cette fois, je vois rouge. Ouvrant la porte d'entrée, je grogne.

— Qu'est-ce que vous avez à me faire chier, ce soir ? Foutez-moi la paix, tous autant que vous êtes ! Seulement, Lounis n'est pas Madie et son visage se fige immédiatement. Il s'avance, bloquant le passage.

— Je sais où tu vas et je sais ce que tu t'apprêtes à faire !

— Arrête de me casser les couilles et laisse-moi sortir !

— Quand comprendras-tu enfin que toutes ces saloperies ne t'aideront pas ? Elles te grillent les neurones et te retournent le cerveau ! Tu crois que c'est bon pour toi ?

— Garde tes leçons de morale, j'en ai rien à foutre. Ôte-toi de mon chemin, je veux passer !

— Et Madie, tu y as pensé ?

— Je ne vois pas le rapport, contré-je, en baissant les yeux.

— Comment réagira-t-elle quand elle découvrira que celui qu'elle adule tant n'est rien d'autre qu'un vulgaire junkie, qui serait prêt à vendre père et mère pour avoir sa dose ?

— La ferme ! Je ne suis pas comme ça !

Il approche encore un peu. Son visage est à peine à quelques centimètres du mien.

— Si, assène-t-il avec une dureté que je ne lui connais pas. C'est exactement ce que tu es !

Puis, sans autre forme de procès, il me tourne le dos et reprend la direction du salon, où Carole s'est endormie devant la télé. Il est furibard, mais je m'en moque. Une seule chose importe, c'est que j'allume ma cigarette de l'espace. Pour le reste, je réglerai ça plus tard.

En entrant dans la chambre, une bonne demi-heure après en être parti, je me sens mieux. J'ai fumé deux joints coup sur coup, je suis enfin apaisé.

Madie est déjà couchée, mais je vois bien, à la raideur de son corps, qu'elle ne dort pas. Après une douche rapide, je me brosse les dents. Toutefois, lorsque je croise mon propre regard dans la glace, je me fais l'effet d'être moche, très moche même. Un sale type, prêt à tout et à n'importe quoi, juste pour assouvir ses vices. C'est minable ! Et si Madie m'en fait baver, elle aura tout à fait raison. Je suis un gros nul et tout ce que je sais faire, c'est bousiller mes relations avec ceux ou celles qui m'aiment. J'ai toujours été comme ça. D'après le psy que mon père m'a forcé à consulter, c'est parce que j'ai peur de perdre ceux qui me sont vraiment proches. Tout ça, c'est des conneries, même si les mots, si durs, de Lounis ne cessent de tourner encore et encore dans ma tête.

Lorsque je m'allonge à ses côtés, elle s'écarte aussitôt. Bon, ben, le ton est donné.

— Pardon, Madie, je suis désolé de m'être emporté tout à l'heure, tenté-je de m'expliquer.

Aucune réponse. Il est évident qu'elle ne va pas me faciliter la vie.

— Madie ? Dis quelque chose, s'il te plaît. J'aime pas quand on se prend le bec.

Cette fois, elle bouge. Enfin, c'est un bien grand mot, puisqu'elle tourne juste la tête dans ma direction.

— Tu ne supportes pas qu'on se fâche ? Eh bien, voilà un scoop, bougre d'âne, tu n'as qu'à me parler correctement. Je ne suis pas un paillason sur lequel tu essuies tes grolles crottées !

— C'est bon, je me suis excusé. Tu ne vas pas me chier une pendule pendant toute la nuit quand même !

Brusquement, elle se redresse comme si elle était allongée sur des clous. Je suis tellement surpris que je sursaute.

Pointant un index rageur dans ma direction, elle me lance un regard d'une dureté impitoyable.

— Moi je chie une pendule ? hoquète-t-elle. Moi, je chie une pendule ? Je t'emmerde, espèce de connard arrogant ! Qui crois-tu être pour me parler ainsi ? Je ne suis ni ton larbin ni une môme que tu peux envoyer balader quand ça te chante. Je n'ai rien fait pour mériter ça ! Et maintenant, fous-moi la paix et laisse-moi dormir au lieu de me casser les pieds avec tes remarques à trois balles.

— Putain, Mad, arrête de faire ta greluce de service !

Un majeur pointé dans ma direction me répond. Voilà qu'elle se met à me faire des fucks, c'est pas croyable ! Mais je rêve !

— La greluce t'emmerde, ducon !

Puis, s'installant à son aise, elle ferme les yeux et s'assoupit quelques minutes plus tard. Si ce n'est pas le cas, elle simule parfaitement.

À vrai dire, je suis sur le cul. Non seulement, elle m'envoie chier comme un bouseux, mais en plus elle me parle comme elle ne l'a jamais fait. OK, je ne l'ai pas volé, mais quand même !

Je suis d'autant plus dépité que je bande, rien qu'à être couché tout près d'elle. Je sens que le sommeil va être long à venir, si je dois rester sur la béquille durant toute la nuit. Je n'aurais pas dit non à une petite séance de frotti-frotta. Hélas, elle ne paraît pas partager mon opinion. En même temps, comment lui en vouloir quand elle a tellement raison ? Je me suis comporté comme le dernier des cons, j'en ai parfaitement conscience. Je ne peux pas lui avouer pour quel motif j'ai agi ainsi. À vrai dire, je ne pourrai jamais lui révéler la vérité, parce que ce jour-là, elle cessera de m'aimer.

Madie

En cette fin de matinée, et après des adieux chaleureux, nous repartons en direction de Strasbourg. Quand je me suis levée, Nahel dormait toujours et c'était aussi bien ainsi. Même maintenant, je suis encore énervée par son comportement inexplicable.

Arrivée dans la cuisine, où Lounis et Carole se trouvaient déjà, j'ai pris mon petit-déjeuner en discutant tranquillement de tout et de rien. Le sujet Nahel et l'incident d'hier soir ont été volontairement occultés, ce dont je leur ai été profondément reconnaissante.

Puis, après avoir aidé à ranger, il a bien fallu retourner dans la chambre. Ce n'est pas que j'étais réellement pressée de partir, mais j'ai encore tout un tas de révisions à effectuer en vue de mon contrôle de demain, et pour le moment, je n'ai toujours rien fait, pas même rattrapé les fameux cours en retard. Bon sang, comment serai-je capable de gérer ça, après cinq heures de route ? Je sens que ça va être du sport.

En arrivant devant la porte, je n'ai pas pu me départir une certaine appréhension. J'avais mis Nahel sur un piédestal, depuis qu'il s'était occupé de moi avec un réel dévouement. Mais hier soir, il en est tombé brutalement. J'ai alors compris qu'il était loin d'être le prince charmant que j'avais idéalisé. Il n'est qu'un homme sombre et instable. Et c'est ce second aspect de sa personnalité qui me perturbe. J'aurais pourtant dû m'en douter, car s'il y en a bien un qui est lunatique, c'est lui. Combien de fois a-t-il alterné les phases où il était d'une douceur et d'une gentillesse extrêmes, avec des moments où il était trop brutal dans ses propos ? Bref, je suis déçue, même s'il s'est excusé.

Lorsque j'ai pénétré dans la chambre, j'ai constaté qu'il était dans la salle de bain. Tant mieux, cela me laissait quelques instants de répit. J'en ai profité pour faire le lit et ranger mes affaires dans le sac.

Je terminais ma tâche au moment où il a ouvert la porte. Mal à l'aise, je ne savais pas quelle attitude adopter. C'est étrange, parce qu'hier je me sentais tellement proche de lui.

— Salut, Madie, a-t-il murmuré, en venant vers moi.

Toutefois, il a stoppé immédiatement son élan, quand il s'est rendu compte que j'avais fait un pas en arrière. Pourtant, c'était involontaire de ma part. Comme si mon instinct de survie me commandait de prendre mes distances.

Sans rien ajouter, mais le regard triste, il a saisi nos sacs et est descendu pour les déposer dans la voiture. Lorsqu'il est remonté, ses yeux étaient rougis. J'espère que je ne l'ai pas fait pleurer. Du coup, je me suis sentie presque coupable. Décidément, gérer une relation amoureuse me paraît fort compliqué. Je ne suis peut-être tout simplement pas douée pour ça.

Jusqu'à Reims, nous n'échangeons pas un seul mot. Après une pause, qui lui permet de faire le plein et à moi de soulager ma vessie, nous reprenons la route. Au moment de remonter en voiture, Nahel se tourne vers moi et demande.

— Tu veux conduire ?

Je secoue négativement la tête.

— Tu comptes faire la gueule longtemps, encore ? Parce que si tu as un problème, tu m'en parles, je m'explique et on arrange ça. Mais, pitié, arrête de te comporter comme une gamine !

J'inspire un grand coup, en m'installant sur le siège passager. Bon, OK, il n'a pas tout à fait tort. Mais comment dire ? Je déteste les confrontations, les cris et autres scènes. En général, quand je suis contrariée, je préfère laisser les choses se régler par elles-mêmes. C'est sans doute l'attitude d'une trouillardes ou d'une lâche, mais je suis comme ça. Et n'allez pas chercher un problème lié à mon enfance ou à mon éducation, il n'y en a pas. C'est moi, mon caractère ou mon tempérament, appelez cela comme vous voudrez, qui refuse de m'accommoder d'une quelconque forme de violence. Nahel est probablement l'une des rares personnes qui parvient à me faire sortir de mes gonds. Mais, hier soir, comment dire ? Il ne m'a pas seulement vexée, il m'a blessée. Je me trouve donc à nouveau dans une position de repli qui m'est familière, comme pour me protéger. Toutefois, dans la mesure où il est revenu en premier, je dois également faire un effort.

Il a remis de la musique et je prends le temps de savourer la chanson qui est diffusée par les enceintes. C'est un duo d'hommes qui chante, uniquement accompagné d'une guitare, et leurs voix sont juste splendides. Elles me parlent comme personne. L'une d'entre elles, plus particulièrement. C'est un timbre grave et rocailleux, qui me fait hérissier le poil. Sublime est le seul mot qui me vient à l'esprit. J'adore. La chanson en elle-même n'est pas extraordinaire et me rappelle, d'ailleurs, vaguement quelque chose. Je présume qu'il s'agit d'une reprise. Mais c'est tellement bien fait que je la préfère largement à l'originale.

À la fin du morceau, je pivote vers mon chauffeur qui roule, les mains crispées sur le volant, la mine renfrognée. Enfin, je me décide à parler.

— Je ne boude pas.

— Ah bon ?

Nahel arque un sourcil ironique, histoire de bien me faire comprendre qu'il n'est pas dupe. Il ne croit pas un traître mot de ce que je viens de dire. Il a tort, parce que c'est la vérité. Je n'ai pas pour habitude de mentir.

— Absolument. J'écoutais la musique et je cogitais.

— À quel sujet ? veut-il savoir.

— Toi. Moi. Nous.

— Vaste programme, non ? Et quel est le fruit de tant de réflexion ?

Je plisse les yeux, vaguement mécontente. Il se fout de moi.

— Ça ne te regarde pas. Au fait, changé-je de sujet, pourrais-tu me repasser la chanson avec la guitare, que nous avons entendue juste avant ?

— Tu as aimé ? s'enquiert-il, visiblement surpris.

— Plus que ça, j'ai adoré !

Après avoir manipulé une commande au volant, l'air résonne à nouveau à mes oreilles. J'en ferme les yeux de plaisir.

— C'est qui ?

— C'est une reprise de « *Say it ain't so* » de Murray Head. Tu connais ?

— Pas vraiment. Ce n'est pas trop le style de musique que j'écoute habituellement.

— C'est vrai, au fait ! Je ne t'ai jamais demandé quels étaient tes goûts en la matière. Alors ?

— À ton avis ?

— Jésus, Jésus, Jésus, revient parmi les siens, fredonne-t-il avec un sourire sarcastique qui me donne envie de lui en coller une.

Je savais bien qu'il finirait par se moquer de moi et de mes convictions. C'était inévitable, c'est toujours ainsi. Mais cela ne m'empêche pas d'être profondément déçue. Une fois de plus. Ça commence à faire beaucoup en si peu de temps !

— T'es vraiment trop con, murmuré-je, les larmes aux yeux.

— Oh, allez, Madie, arrête de prendre la mouche et de faire ta greluce ! Je plaisantais. Où est passé ton sens de l'humour ?

— Il est resté à Strasbourg, à la cathédrale, crétin !

— S'il est en compagnie de ton frangin, c'est clair qu'il ne risque pas rigoler beaucoup !

Cette fois, je pivote vers lui, scandalisée.

— Quoi ? Après ma religion, c'est mon frère que tu critiques ? Bon sang, mais qu'est-ce que tu fous avec moi ?

Nahel soupire longuement, avant d'enclencher le clignotant pour bifurquer vers une aire de repos, cinquante mètres plus loin. Il se gare sur la première place de parking qu'il trouve, éteint le moteur et se tourne vers moi.

— Bon, maintenant, ça suffit ! Je sais que je t'ai fait de la peine, hier soir, et j'en suis sincèrement désolé. Par contre, dans la mesure où je n'ai pas cessé de m'excuser, c'est la dernière fois que je le fais. Putain, Madie, je suis comme ça et être en contact avec toi ne changera jamais mon caractère. Je suis lunatique, colérique et soupe au lait, c'est vrai. Soit tu t'en accommodes, comme je m'adapte à tes croyances, soit on arrête de se voir. C'est aussi con que ça. J'ai conscience d'être très difficile à vivre, mais si je peux t'assurer d'une chose, c'est que j'ai toujours été ainsi. Tu ne feras pas de miracle. Donc, si on veut que ça marche, il va falloir nous apprivoiser l'un l'autre. Sinon, notre relation est vouée à l'échec. Et au fond de toi, tu le sais déjà.

Que répliquer à cela ? Il a tout dit, je n'ai rien à ajouter. Toutefois, je dois être particulièrement à fleur de peau, car les larmes menacent à nouveau de déborder.

— Oh non, mon ange, ne pleure pas ! Je suis tellement désolé !

Me prenant par les épaules, il m'oblige à m'approcher de lui. Si je suis réticente, dans un premier temps, je cède vite et retrouve avec bonheur la chaleur de ses bras. Dieu que ça fait du bien ! Je ne réalise que maintenant à quel point cela m'avait manqué.

Soulevant mon menton, Nahel pose ses lèvres sur les miennes avec une tendresse et une délicatesse que je n'aurais jamais crues possibles de sa part. Toutefois, alors que je m'attends à ce qu'il approfondisse notre baiser, il se redresse prestement.

— Si on commence ici, on n'arrivera pas à repartir. Je préfère qu'on poursuive dans ton appartement, histoire d'éviter qu'un éventuel public mate nos ébats. L'exhibitionnisme ne fait pas encore partie de mes défauts, fort heureusement.

Je reprends ma place, boucle à nouveau ma ceinture, vaguement gênée. Décidément, quand je suis dans ses bras, j'oublie tout. Sans perdre de temps, il redémarre. Il nous reste un peu plus de deux heures de route. Je sens que ça va être long, très long même !

— Tu peux remettre la chanson ? je demande, au bout de quelques minutes.

— Manifestement, tu aimes vraiment.

Il se tourne rapidement vers moi et sourit de toutes ses dents.

— J'adore, tu veux dire. C'est de qui ?

À la légère rougeur qui colore ses pommettes, je comprends enfin.

— C'est toi qui chantes, n'est-ce pas ?

En silence, il acquiesce. Il paraît gêné et je ne vois pas pourquoi. Il a un talent fou. Je ne l'avais jusque là pas encore réalisé. En fait, assez égoïstement, j'avais occulté sa passion pour la musique, alors qu'il est évident que cela fait partie intégrante de lui.

Finalement, après un long moment, il m'explique.

— Fred et moi l'avons reprise, un matin, quand nous étions au studio d'enregistrement. C'était juste comme ça, tu sais !

Juste comme ça ? Eh bien, je voudrais bien voir comment ça peut être, quand ce n'est pas juste comme ça !

— Fais-moi écouter d'autres chansons, s'il te plaît, et raconte-moi exactement ce que tu fais.

Durant le reste du trajet, il me passe de nombreux morceaux, souvent d'un genre très différent. En fait, j'aime cet éclectisme qui fait qu'il ne s'enferme pas dans un style particulier. J'admire également son immense connaissance musicale. Pendant près de deux heures, il partage avec moi sa passion et je dois avouer que je suis suspendue à ses lèvres. Pour un peu, je l'envierais presque.

Nous arrivons peu avant quinze heures. Dehors, il fait froid et une fine bruine glacée tombe, assombrissant le ciel. Dès que nous pénétrons dans l'appartement, je me dirige vers mon bureau. Même si je n'ai absolument aucune envie de travailler, je n'ai pas réellement le choix. Bon sang, je sens que ça va être chaud ! Jamais je n'aurai le temps de rattraper mon retard et de préparer l'évaluation pour demain. Pourtant, je ne regrette pas un instant de l'avoir suivi à Paris. Je sais d'ores et déjà que cet implant changera ma vie et, au moins, je ne manquerai plus aucun cours.

Nahel me prête son ordinateur, sur lequel il a branché son téléphone, ce qui me permet de visualiser correctement les photos qu'il a prises vendredi. Je me mets immédiatement au boulot. Pendant ce temps, je l'entends qui s'active dans l'appartement. Quand je me tourne vers lui, je m'aperçois qu'il a déjà vidé nos sacs et emporté le linge sale dans la salle de bain. Décidément, ce mec est un vrai maniaque !

Deux heures plus tard, je m'octroie une première pause. Dans la cuisine, je me prépare une bonne tasse de café. Mon amoureux est en train de tripoter son téléphone portable. Il semble contrarié.

— Que se passe-t-il ? demandé-je, en avalant une gorgée brûlante.

— Je vais devoir partir ce soir. On me propose de mixer dans une discothèque du centre-ville. Leur DJ est cloué au lit par la grippe.

— Et tu as l'intention d'accepter ?

— Bien sûr. J'adore faire ça et si cela me permet de gagner un peu de thunes c'est tout bénéf, non ?

Ma déception doit se lire sur mon visage, parce qu'il soupire, une fois de plus, et s'approche, me faisant reculer jusqu'à ce que je sois coincée par le comptoir.

— Écoute, Madie, c'est mon job et j'aime ça. Tu dois comprendre. La musique fait partie intégrante de ma vie. Alors, je serai souvent absent et je continuerai à mixer au club, chaque samedi soir. Si tu ne peux pas accepter ça, je récupère mes affaires et je pars immédiatement.

C'est la deuxième fois qu'il me parle de cette manière en l'espace d'une demi-journée, et je prends, soudain, peur. J'ai expérimenté la vie sans lui et je ne tiens pas à recommencer. Mais je n'ai aucune envie qu'il me balance ce genre de discours à la figure, dès que quelque chose le contrarie. Ce n'est pas ainsi que je conçois un couple.

— C'est ce que tu veux ? je m'enquiers, en posant ma tasse.

— Quoi ?

Il ne semble pas saisir à quoi je fais référence.

— Partir.

— Comment ? Non !

— Pourtant, c'est la deuxième fois que tu évoques cette possibilité, aujourd'hui. Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Oh, mon ange, murmure-t-il, en encadrant mon visage de ses grandes mains. Tu n'y es pas. Nous sommes juste en train de nous apprivoiser et je voulais que tu prennes conscience de l'importance de la musique pour moi.

— En menaçant de t'en aller ? C'est une méthode discutable, tu ne crois pas ?

— Peut-être, admet-il, mais je n'ai jamais été en couple, alors il peut arriver que je me montre maladroit.

— Je te signale que moi non plus je n'ai jamais été en couple ! Ce n'est pas pour autant que je veux te foutre à la porte de mon appartement à la première contrariété.

— D'accord. Mais tu semblais fâchée que je sois absent, ce soir, et j'ai cru bon de mettre les choses au point tout de suite.

— Je n'étais pas contrariée, m'insurgé-je, j'étais triste. Tu aurais préféré quoi ? Que je saute de joie à l'idée que tu sortes seul ?

— Madie, je ne sors pas, je vais bosser, nuance.

Je sais bien qu'il a raison, mais je ne peux me départir d'une certaine angoisse. Des souvenirs d'une de ses soirées de travail me reviennent en mémoire aussitôt, et cela n'arrange rien à mon inquiétude. Soudain, je me sens soulevée de terre, tandis qu'il se dirige vers le lit.

— Nahel ! Mais qu'est-ce que tu fais ? m'écrié-je, tout en pouffant bruyamment.

— Je te rassure, ma petite greluche. Je crois que tu en as besoin et moi aussi. J'ai bien remarqué la tête que tu faisais, il y a quelques minutes, et je sais à quoi tu pensais. Il n'y a qu'une manière de t'enlever ces images de l'esprit.

Puis, sans me laisser le temps de répliquer, il me jette sur le lit et me rejoint, l'instant d'après, dans un immense éclat de rire. Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer également.

Son visage est si près du mien que je peux sentir son souffle sur ma peau. Il cesse soudain de se marrer pour me contempler avec le plus grand sérieux. L'une de ses mains est plongée dans mes cheveux, sur le sommet de mon crâne. L'autre caresse doucement ma joue du revers de ses phalanges. Le regard brillant, il ne me quitte pas des yeux.

— Mad, chuchote-t-il, tu es si belle.

Je souris à ce compliment, moi qui ai si peu l'habitude d'entendre de telles paroles. Tranquillement, sa bouche descend vers la mienne. Mais je n'attends pas qu'il m'embrasse, je vais au-devant de ce baiser. Nahel est comme un aimant pour moi, je suis incapable de lui résister. Dès que nos lèvres entrent en contact, j'oublie tout. Il est allongé de tout son poids sur moi, mais ça ne me dérange pas. Au contraire, j'ai besoin de sentir son corps contre le mien, cela me donne l'illusion d'être plus proche de lui.

Dès que sa langue se met à danser autour de la mienne, je commence à trembler. Dans la pièce, on n'entend plus que nos souffles saccadés. C'est juste extraordinaire de ressentir autant de sensations en échangeant un baiser avec un homme. Et je reviens sur ce que je disais au début, j'aime, non, j'adore embrasser. Mais uniquement Nahel Elkhouri.

Très vite, nos gestes deviennent plus brusques, plus impatients. Lorsqu'il soulève mon tee-shirt, c'est sans appréhension que je lève les bras pour lui permettre de le retirer plus commodément. Mon soutien-gorge atterrit également sur le sol, quelques secondes plus tard.

Les yeux fermés, je savoure cet instant hors du temps, durant lequel j'ai le sentiment d'être pleinement femme. Je le sens détacher mes cheveux et les étaler sur l'oreiller. Puis, plus rien...

Étonnée, je relève les paupières. Il m'observe, une fois de plus, comme soufflé. C'est vrai, j'ai l'impression qu'il est choqué et j'ignore pourquoi. Jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche.

— Putain, Madie, tu es féérique. Une vision enchanteresse, la plus belle femme qu'il m'ait été donné de contempler.

Je souris à ces compliments, qui me paraissent bien exagérés, même si je ne doute pas de sa sincérité.

Je suppose que l'excitation le fait divaguer.

À nouveau, il m'embrasse avec une passion qui me laisse pantelante. Puis, il se redresse et ôte son pull. Nous voilà torsos nus, chair contre chair, et Dieu que j'aime ça ! Sa bouche se perd dans mon cou, puis descend tout doucement vers mes seins. Tendus, douloureux, ils n'attendent que cela. Il les engloutit avec délectation, tour à tour, déclenchant une véritable tornade à l'intérieur de mon corps. Je ne peux m'empêcher de gémir de plaisir.

Ce son semble le transcender, car l'instant d'après, ses doigts ouvrent ma ceinture et baissent mon jean, dont je me débarrasse d'un mouvement du pied. Ma culotte suit le même chemin. J'en profite également pour retirer mes chaussettes, pendant qu'il se relève pour se déshabiller. Et cette fois, il ne conserve pas son caleçon.

Je suis fascinée par la beauté de son corps si bien sculpté, par cette verge dressée comme un piquet de tente, dont les proportions ne cessent de m'impressionner. Elle est grosse, elle est épaisse, elle est longue. Sur toute la surface, j'aperçois des veines qui courent sous sa peau. Je n'aurai pas la malhonnêteté de prétendre que ce pénis ne m'excite pas, loin de là. Déjà, je sens mon sexe pulser et s'humidifier, comme pour répondre à l'appel du sien.

L'instant d'après, il me rejoint à nouveau sur le lit. À nouveau, son grand corps recouvre le mien. Son membre repose sur mon pubis. Ce serait si facile de le laisser me pénétrer maintenant. Mais je ne suis pas encore prête et je sais qu'il en a parfaitement conscience. Alors, n'est-ce pas risqué de s'exposer ainsi ? Je veux dire que la tentation de passer à l'acte est forte et il faudra que nous fassions appel à tout notre self-control pour parvenir à y résister. Et, si j'ai confiance en lui, je n'ignore pas que c'est un homme impulsif et passionné.

— Nahel... murmuré-je, tandis qu'il relève une de mes cuisses pour la poser sur sa hanche.

— Pas de panique, mon ange. Laisse-moi faire. Je sais jusqu'où je peux aller, alors détends-toi.

Soudain, son bassin se met en mouvement, se frottant contre mon sexe ruisselant. Ah, que c'est bon ! Pendant ce temps, il m'embrasse partout où il peut : les oreilles, la bouche, le menton, la gorge, les épaules, les seins.

À peine quelques secondes plus tard, je sens cette boule de feu étrange prendre naissance dans le creux de mon ventre. Son pénis continue à stimuler mon clitoris avec la régularité d'un métronome. Une main crispée sur ma fesse, l'autre dans mes cheveux, Nahel paraît avoir toutes les peines du monde à se retenir.

Alors, parce qu'il comprend que je suis proche de la jouissance, il accélère ses frottements, provoquant une contraction de tout mon corps, puis un tremblement incoercible. Le plaisir se répand en moi et m'entraîne, telle sur lame de fond. Je crie, je gémis, je souffle, je pleure aussi, me semble-t-il, et j'explose en mille morceaux. Il me suit presque aussitôt et des giclées de sperme viennent recouvrir mon ventre. Je devrais être dégoûtée, mais ce n'est pas le cas.

Puis, il effectue un geste auquel je ne m'attends absolument pas. Il me serre et bouge encore, étalant le liquide visqueux sur ma peau. Cette fois, je tique. C'est bon, pas la peine de me badigeonner avec, non plus !

— Je t'ai marquée, maintenant, chuchote-t-il à mon oreille. Tu es à moi.

Je ris doucement, sans confirmer. Dans mon esprit, je n'appartiens à personne, mais si ça lui plaît de le croire, je n'y vois aucun inconvénient.

Nous restons longtemps ainsi, nus, étendus l'un contre l'autre, profitant pleinement de la sérénité que nous ressentons après cet orgasme si intense.

Parce qu'il nous faut bien revenir à la réalité, nous finissons par nous lever et par prendre une douche. La cabine étant trop étroite pour deux, je passe la première, pendant qu'il se brosse les dents et taille sa barbe de trois jours.

Un quart d'heure plus tard, je suis à nouveau devant mes cours, même si j'ai le pressentiment que plus rien ne peut entrer dans mon cerveau complètement ramollo raplapla. Nahel me rejoint et s'installe près de moi. Il est juste parfait dans son jean élimé, ses bottines et son tee-shirt noir à col en V. Fascinée par ce spectacle enchanteur, j'en oublie presque ce que je suis censée faire.

Tout en jouant avec ma tresse, il m'interroge tranquillement.

— Alors, tu te sens mieux ? J'y vais pour faire mon job et je reviens, d'accord ?

— Très bien.

Que pourrais-je répondre d'autre ? Jusqu'à nouvel ordre, il est majeur et vacciné, et par conséquent libre de ses faits et gestes.

— J'ai l'impression que tu es triste, qu'est-ce qui t'arrive ? C'est parce que je ne passe pas la soirée avec toi ?

Je secoue négativement la tête. Et n'allez pas croire que je mens, je le pense vraiment. C'est autre chose qui me tracasse, et ce, depuis que nous avons parlé dans la voiture.

— Alors, qu'est-ce qui te préoccupe ? Mad, tu sais que tu peux tout me dire, n'est-ce pas ?

— Eh bien, j'ignore comme t'expliquer clairement ce qui m'arrive, dans la mesure où je ne parviens pas à me comprendre moi-même.

— Balance-moi tout ce qui te passe par la tête, je ferai le tri.

— Voilà, commencé-je, hésitante. En fait, quand on a discuté cet après-midi, dans la voiture, j'ai pris conscience d'un truc qui me met mal à l'aise.

— Quoi ? Parle-moi...

— J'ai réalisé que la musique est ta grande passion et, même si tu fais des études, j'ai le sentiment que tu t'éclates vraiment, y compris dans ton cursus universitaire.

— Oui, et alors ?

— Tu m'as expliqué que tu sais ce que tu veux faire dans la vie depuis que tu as treize ans.

— Et ?

— Et c'est loin d'être mon cas, j'admets en baissant la tête, dépitée. Là, où tout semble facile pour toi, moi je rame comme une folle. J'y arrive, mais mes notes se situent entre dix et treize, ce qui est plutôt moyen. Et tu n'imagines pas le travail que ça me demande pour un niveau passable.

— Mais, chérie, moi aussi j'ai dû bosser et ça n'a pas été simple au début. Tu as changé de vie du jour au lendemain, il est normal que tu aies besoin d'une période d'adaptation.

— C'est gentil de vouloir me rassurer, mais ce n'est pas le vrai problème. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que la littérature n'est pas une passion. Je l'ai cru pendant longtemps, parce que j'adore lire. Sauf que décortiquer des romans pour y trouver un sens caché, traduire des textes latins, je suis désolée, mais je n'aime pas ça. Et, pour couronner le tout, je...

— Quoi ? murmure-t-il, en me relevant de ma chaise pour m'entraîner vers le fauteuil en rotin rond où nous nous installons tous les deux.

Mercredi soir, en rentrant de la fac, j'ai vu qu'il l'avait ramené de son appartement. Enfin, je crois... Confortablement nichée au creux de ses bras, mes cuisses posées sur les siennes, je poursuis ma réflexion quant à mon avenir.

— Je n'arrive pas à me projeter. Je veux dire que je n'ai aucune envie de devenir prof ou instit, pas

plus que journaliste ou éditrice. Du coup, je me demande sérieusement à quoi tous ces efforts peuvent bien servir.

— Tu en as parlé à tes parents ? s'enquiert-il, en caressant distraitement ma jambe.

— Tu es fou ! Si je fais ça, je me retrouverai guichetière à la banque de ma mère, avant la fin de la semaine prochaine !

— As-tu au moins une idée de ce que tu as envie de faire ? De ce que tu aimes vraiment ?

— C'est ça mon problème, et je l'ai compris en discutant avec toi de tes projets d'avenir. Moi, je n'en ai aucun. Je ne sais pas ce que je veux et encore moins ce que je ne veux pas. Et ça m'inquiète.

Je suis soulagée de m'être confiée à lui. Je suis sûre qu'il n'est pas dans le jugement, qu'il ne paniquera pas comme le feraient mes parents. Du coup, je me sens réellement plus légère.

— Mad, tu n'as que dix-huit ans. Il me semble que tu as bien le temps de te décider. Laisse-toi quelques mois, réfléchis-y sans te mettre la pression. Par contre, je veux que tu travailles tes cours. Il faut que tu valides tes semestres pour poursuivre l'année prochaine.

Nous restons longuement ainsi, pensifs. J'en suis presque arrivée à la conclusion que les études universitaires, ce n'est peut-être pas pour moi, lorsqu'il se lève pour se diriger vers la cuisine.

— Je prépare le dîner. Ça ne te dérange pas si on mange tôt ? Même si je ne mixe que vers vingt-et-une heures, je ne connais pas la configuration de cet endroit. J'aimerais m'y rendre avant, histoire de repérer les lieux. Oh, il va falloir que je récupère mon ordinateur également.

— Pas de problème, j'ai fini.

Une vingtaine de minutes plus tard, nous nous attablons devant une assiette de croque-monsieur, accompagnés d'une salade verte. La vinaigrette est tout simplement divine et je songe au fait qu'il est bien plus débrouillard que moi. Je me contente de confectionner des menus basiques, comme des pâtes, ou de réchauffer des plats surgelés. Tandis que Nahel fait vraiment la cuisine. De la même manière, sa manie du rangement est telle, que mon appartement n'a jamais été aussi propre. Rendez-vous compte que le linge utilisé à Paris est déjà dans la machine à laver !

Vers dix-neuf heures, il finit par partir, tout en m'assurant qu'il ne rentrera pas trop tard et que tout ira bien. Je passe donc une soirée solitaire, à tenter tant bien que mal de réviser, mais le cœur n'y est pas.

Avoir mis des mots sur mon malaise m'a fait du bien, mais m'a également fait prendre conscience du fait que ma vie est un véritable bazar. J'ignore quel sera mon avenir et, si je suis honnête envers moi-même, je sais pertinemment que ce ne sera pas en lien avec la littérature. De plus, autant l'accepter, je ne suis pas faite pour un cursus long, tel qu'un master qui nécessiterait cinq années d'efforts intensifs, dans un domaine qui ne me plaît même pas réellement. C'est vrai, aimer lire ne signifie pas obligatoirement vouloir en faire son métier. Que n'ai-je pris le temps de consulter plus sérieusement une conseillère d'orientation, quand j'étais en terminale ! Maintenant, me voilà bien avancée !

En fait, le véritable problème, c'est que je n'ai pas de réelle passion, en tout cas pas comme Nahel. Je ne suis pas particulièrement sportive, ni manuelle, ni intellectuelle. Les matières scientifiques me fatiguent et les langues m'ennuient. Je suis dans une belle mouise, tiens ! À ce rythme, je finirai caissière dans un supermarché et ça me fait de la peine pour mes parents qui triment et se privent de beaucoup de choses, juste pour me permettre d'accéder à des études supérieures.

Mais il n'est sans doute pas trop tard, et je pourrais éventuellement me rendre au centre d'orientation de la fac, histoire d'y voir plus clair. Oui, il faut que je fasse cette démarche. J'ai entendu parler de tests que l'on pouvait effectuer. Et je vais m'en occuper, dès demain matin. Tant pis si je sèche ma

première heure de cours, mon avenir est en jeu et c'est autrement plus important. Je refuse de rester dans cet état, à me rendre malade.

Même ma vie personnelle est chamboulée. Nahel a pris, en quelques semaines, une telle place dans mon existence ! Mais sommes-nous réellement en couple ? Je n'en ai aucune idée. Étant donné ses antécédents, tous les doutes sont permis. Notre compatibilité me préoccupe également beaucoup. En effet, nos univers sont tellement éloignés l'un de l'autre que mon inquiétude sur la question est fondée, vous en conviendrez. Et je ne parle même pas de nos caractères !

Bref, c'est le bazar partout et ça m'angoisse plus que de raison. Il me semble qu'il est grand temps de remettre un peu d'ordre dans ma vie.

Nahel

En arrivant à la cafétéria, l'inquiétude se dispute avec l'agacement. Une seule question : où est Madie ? Oh, je sais très bien que c'est de ma faute, mais quand même !

Hier, dans cette discothèque, j'ai passé une soirée de ouf, comme je les aime ! Vince et Fred m'ont rejoint vers minuit et, bien évidemment, nous nous sommes déchiré la tronche à coup de cigarettes de l'espace, de vodka et de jolies pilules bleues. Ah, quel pied ! J'avais l'impression de ne plus m'être ainsi éclaté depuis des lustres, alors que cela ne faisait que deux petites semaines.

Le souci, c'est que quand Madie est là, j'évite. Hier, à deux reprises, je me suis rendu sur le balcon pour m'envoyer un pétard. J'ai pris grand soin de refermer la baie vitrée derrière moi pour que l'odeur si particulière du cannabis, genre herbes de Provence, n'entre pas dans le studio. De la même manière, j'ai toujours fumé une clope après, afin qu'elle n'ait pas de soupçons.

Bref, nous avons quitté la discothèque à deux heures, ce matin. Mes potes avaient invité plusieurs filles à nous rejoindre. Dans l'état où j'étais, il n'était pas question pour moi de retourner à l'appartement de Madie, je suis donc resté chez Vince.

Toutefois, et pour la première fois, je n'ai touché aucune nana, n'ai roulé de galoche à personne. J'ai même refusé à deux reprises de me faire sucer, ce qui ne m'était jamais arrivé. Autant dire que je suis plutôt fier de moi.

Le réveil a, bien évidemment, été horrible. Mais j'ai tenu bon et, à huit heures trente, j'étais devant la salle où avait lieu le premier cours de Madie. Fred se tenait près de moi, l'air d'une loque, en train de dormir debout.

Oh, je me doutais qu'elle râlerait, parce que j'avais découché. Mais ce dont j'avais besoin, c'était de la prendre dans mes bras, de l'embrasser et de la serrer contre moi. C'est vrai, voir tout le monde baiser, mes potes sont assez exhibitionnistes dans leur genre, a éveillé mon désir pour elle. Mais juste pour elle.

Seulement, j'ai attendu jusqu'à neuf heures et elle n'était pas là. J'ai aussitôt pensé qu'elle était malade et je me suis rendu à son studio. Personne. J'ai tenté de l'appeler, mais son portable était coupé.

Si c'est une petite vengeance personnelle pour me faire comprendre qu'elle n'est pas contente, franchement, c'est minable ! Toutefois, je peux difficilement croire à ce scénario. Madie n'est pas comme ça. Elle n'a rien d'une peau de vache revancharde. C'est même tout l'inverse.

Une part de moi ne peut s'empêcher d'angoisser pour elle. Et s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux ? Elle est si frêle, si chétive. Putain, si je continue à me prendre la tête de la sorte, je finirai par me choper une migraine carabinée. J'ai bien assez mal au casque pour ne pas m'en rajouter. Mais c'est plus fort que moi. Je consulte ma montre, pour la centième fois.

— Eh, mec, calme-toi. Il est à peine midi et quart, elle va arriver ! lance Val, en riant.

— Ta gueule, asséné-je avec agacement.

— C'est bon, pas la peine de t'en prendre à moi, parce qu'il y a de l'eau dans le gaz avec ta nana, mon pote ! Apprendre que t'étais en couple, c'était déjà une révolution. Mais avec une fille comme elle ! C'était sûr que tu en baveras.

Je pivote vers lui, et lance un regard mauvais dans sa direction. Un silence pesant règne, à présent, à notre table. Les autres ont baissé la tête, redoutant la tempête, tandis que Val se ratatine sur son siège.

— Qu'est-ce que tu entends exactement par *comme elle* ? Va au bout de ton idée, grogné-je, avec hargne.

— Ben, une gamine, quoi ! C'est vrai, ça, aidez-moi, merde, vous êtes d'accord avec moi, non ? Elle est plutôt du style coincée ! Pas du tout son genre.

Je me tourne vers mes amis. Pour une fois, nous sommes au complet.

— C'est ce que vous pensez ? demandé-je, les fusillant tous d'une œillade assassine. Et c'est quoi mon genre ? Une salope ? Une pute ? C'est ça ? Bande de faux-culs !

— Nahel, elle est là, m'interrompt Fred, en me donnant un coup de coude.

Lorsque je pivote vers la porte, je constate qu'elle vient effectivement d'apparaître. Un large sourire aux lèvres, le regard pétillant de malice, elle nous fait un petit signe et prend place dans la file d'attente. En tout cas, elle n'a pas du tout la tête d'une nana qui fait la gueule.

Hypnotisé, je ne peux m'empêcher de la dévorer des yeux. Ses longs cheveux sont rassemblés dans une natte qui se balance dans son dos. Elle porte un jean qui moule son adorable derrière et un caban bleu marine. Putain, c'est pas vrai, je bande de nouveau ! Oh, Madie, que m'as-tu fait, ma petite greluce ?

Au moment où elle arrive à notre table, je plisse les paupières. À mon air furibard, son sourire se fige et elle pâlit légèrement. En entendant ce crétin de Val s'exclamer avec emphase, je vois rouge.

— Ah, voilà la plus belle, la femme de ma vie !

Madie rosit joliment et s'installe, sans mot dire. J'en reviens pas, je suis jaloux comme un pou de mon pote. Personne n'a le droit de lui parler, de la regarder, et encore moins de lui faire un quelconque compliment.

Elle a choisi de s'asseoir en face, alors qu'une place lui était réservée tout près de moi. Là, je suis vraiment en colère. On ne peut pas dire que c'est dû au manque, puisque nous avons fumé juste avant de venir. Donc, pourquoi est-ce que je me mets dans tous mes états ? C'est vraiment du grand n'importe quoi !

— Alors, ma chérie, reprend mon futur ex-ami. Tu m'épouses quand ?

Oh, c'est pas vrai ! Il a osé ! L'enfoiré ! Je vais lui faire sa fête, et pas plus tard que tout de suite ! Mais une chose après l'autre. Sans demander son avis à ma petite amie, je saisis son plateau et le place à côté de moi. Elle fronce les sourcils, mais ne proteste pas et vient s'asseoir près de moi.

Puis, je me tourne vers ce crétin de Val.

— C'était pour déconner, Nahel, pas besoin de me lancer le regard de la mort !

— Va chercher une pelle et commence à creuser, murmuré-je, avec un rictus sadique.

— Pourquoi ? Que veux-tu que je fasse d'un trou ?

— Ta tombe, clochard ! Parle encore une fois à ma nana comme tu viens de le faire et c'est là qu'on te retrouvera.

Ils éclatent tous de rire, sauf lui. Il a l'air d'avoir un peu la pétoche et il a raison. Il y a des sujets sur lesquels il vaut mieux ne pas me chercher.

Enfin, je me tourne vers mon ange blond. Elle est en train de manger tranquillement, sans perdre une miette de la scène. Eh bien, au moins son appétit n'est pas coupé, contrairement au mien ! Pourtant, je vois bien qu'elle a ajouté un dessert et une entrée pour moi. Je saisis une fourchette et commence à piocher directement des frites dans son assiette.

— T'étais où ? je demande, pas encore complètement calmé.

Elle prend le temps de poser tranquillement ses couverts, avant de pivoter vers moi.

— Et toi ?

Un lourd silence accueille cette réplique.

— Pardon ? Je t'ai attendu pendant plus d'une demi-heure, devant ta salle, et tu n'es pas allée en cours. Alors, je répète ma question, t'étais où ?

— Et moi, je t'ai attendu la moitié de la nuit et tu n'es pas rentré. Alors, je répète ma question, t'étais où ?

Brutalement, je tape du poing sur la table. Elle a fini de se payer ma tête ? Autour de nous, tout le monde a cessé de respirer, sauf elle. Madie n'est pas impressionnée par mes accès d'humeur, ou bien elle refuse de le montrer. Pour toute réponse, elle se lève, saisit ses affaires et s'éloigne sans même débarrasser son plateau.

Elle n'a pas eu le temps d'atteindre la première marche de l'escalier que je l'ai déjà rattrapée. L'empoignant par le bras, je la bloque dans un recoin du couloir.

— Où tu vas comme ça ?

— Écoute, Nahel, j'en ai marre de me faire engueuler une fois sur deux lorsque je te vois, et pour pas un rond en plus ! Alors, quand tu seras de meilleure humeur, fais-moi signe, on se téléphonera et on se fera une bouffe ! En attendant, j'ai faim et je veux manger tranquille. Par conséquent, je vais déjeuner ailleurs. Laisse-moi passer.

— Madie, dis-moi où tu étais ce matin, insisté-je, sans tenir compte de sa demande.

— Dis-moi où tu étais cette nuit ! explose-t-elle enfin, à bout de nerfs.

J'ai l'impression qu'elle est sur le point de pleurer. Et ce n'est pas ce que je veux, je n'ai jamais souhaité ça. Je déteste quand elle est dans cet état.

— J'ai dormi chez Vince. Lui et Fred sont passés en boîte et nous avons trop bu. Alors, j'ai préféré jouer la prudence. J'ai squatté son canapé. Seul, je tiens à le préciser.

L'intense soulagement que je lis dans son regard me rend heureux comme jamais. Même si je n'ai pas tout dit, elle n'a pas mis ma parole en doute, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant.

— Je suis allée au centre d'orientation de la fac qui s'est révélé tout à fait incompetent, mais m'a renvoyée vers une autre antenne. J'aurais dû prendre rendez-vous, si bien que j'ai dû patienter un long moment. Mais j'ai pu faire ces fameux tests. C'est pour ça que j'ai pris autant de temps et que je n'étais pas à mon cours de ce matin.

Soudain, je sens un poids énorme quitter ma poitrine. C'est incroyable que je sois à ce point dépendant d'elle ! Sans attendre, je la serre contre moi. Elle sent si bon que je pourrais la manger.

— Allez, viens, murmuré-je dans ses cheveux, tu n'as pas terminé ton repas.

Sans protester, Madie me suit jusqu'à notre table. Je vois bien que de nombreux regards sont braqués sur nous et, plus précisément, sur nos doigts entrelacés. À vrai dire, je peux comprendre ce genre de réaction. D'abord, elle ne ressemble en rien aux nanas que je fréquentais jusqu'à présent. Et, s'il m'arrive de lever une fille ici, je ne lui donne jamais la main. Clairement, je peux la mettre sur mes genoux, je peux lui rouler une pelle, mais lui courir derrière comme je viens de le faire, c'est inédit.

J'en suis, du reste, le premier étonné.

J'ai assuré à Madie que je ne changerais pas, qu'elle ne ferait pas de miracle. Pour autant, je ne puis nier qu'il y a d'indéniables modifications dans mon comportement. Et pas forcément dans le meilleur sens du terme. Je découvre les affres de la jalousie, les incertitudes qu'engendre la dépendance à l'autre. Cela ne me convient pas du tout, mais que puis-je y faire ? J'ai besoin d'elle et je me plais à penser qu'elle a également besoin de moi.

En bon mâle dominant, je l'embrasse sur la bouche dès que nous sommes assis. En clair, je marque mon territoire et je montre à ce crétin de Val que tout va pour le mieux entre nous. Même si je ne lui veux aucun mal, je ne suis pas aussi proche de lui que de Vince ou de Fred. Son côté frimeur et prétentieux me gave sans commune mesure. Toutefois, je reconnais qu'il est loyal et je lui fais confiance, ce qui n'est pas une mince affaire pour qui me connaît.

— Eh, tous les deux, il y a des chambres d'hôtel pour ça ! s'exclame Sophie, en prenant une moue dégoûtée.

— Quand vous aurez des petits, vous m'en mettrez un de côté ? enchérit Fred avec emphase.

Seul Val n'intervient pas. Cela m'intrigue et je l'observe attentivement, tandis que Madie en profite pour manger son entrée et son dessert. Pour le plat de résistance, c'est mort. Une âme charitable s'en est chargée pendant que nous étions dans le couloir. Décidément, mes potes sont absolument insortables !

Pour en revenir à Val, il évite de croiser mon regard, mais quand involontairement il le fait, j'y lis un certain désarroi, doublé de ce que je qualifierais d'amertume. Même s'il fait comme si de rien n'était, je remarque qu'il ne peut s'empêcher de dévorer Madie des yeux. C'est alors que je comprends. Il en pince pour elle.

Avec le recul, je réalise qu'il s'est toujours arrangé pour être assis près de mon ange blond, quand il en avait l'occasion, se montrant particulièrement gentil avec elle. Sur le coup, je n'y avais pas fait attention, mais maintenant que j'y pense, je crois qu'il attendait tout simplement son heure, sans imaginer que je pourrais m'intéresser à elle, et encore moins que les choses allaient devenir sérieuses entre nous. D'ailleurs, pour quelle raison l'aurait-il supposé ? Je n'ai jamais eu de relation suivie, seulement des coups d'un soir.

Cette constatation me rend nerveux. De nous deux, c'est moi le tombeur. Madie n'est à mes yeux qu'une jolie petite souris. Oui, elle est splendide, mais pas le genre de beauté qu'on remarque au premier coup d'œil. C'est sans doute lié au fait qu'elle privilégie son confort, du point de vue vestimentaire. En fait, elle ne cherche pas vraiment à se mettre en valeur. Si elle le faisait, il me semble qu'elle pourrait avoir tous les mecs à ses pieds.

Me rendre compte que, malgré sa discrétion, elle a réussi à faire craquer ce play-boy de Val, me fait songer qu'il n'est peut-être pas le seul. Merde, il ne manquait plus que ça ! Il va falloir que je sois vigilant. Mon ange blond est candide et pourrait facilement être influencée. En clair, dans notre relation, je ne suis pas en position dominante, ainsi que je l'avais supposé. Je dois donc arrêter d'agir comme si c'était du tout cuit et passer en phase de séduction. Parce qu'autour de moi, les loups rôdent.

Madie

Lorsque je quitte mon cours de latin, épuisée, j'ai l'impression que mes neurones sont passés au court-bouillon, tellement mon prof m'a soulée. Et je ne parle pas du contrôle qui s'est déroulé en début d'après-midi. Je crois avoir assuré le minimum syndical, mais il me semble que c'est au prix d'efforts surhumains.

Je dois reconnaître que le fait d'être en train de m'interroger sur mon avenir n'arrange rien à l'affaire. La motivation du début d'année a l'air de s'être envolée aussi sûrement qu'une cigogne prend la tangente, dès la fin des beaux jours. Et vous avouerez que c'est vraiment problématique.

Quand je suis ressortie du centre d'orientation, ce midi, j'avais le sentiment d'être plus légère. Or, ces tests ne m'ont pas vraiment éclairée. Si ce n'est qu'ils m'ont confortée dans l'idée qu'une carrière liée à la littérature n'est pas pour moi. À l'issue d'un questionnaire que j'ai rempli informatiquement, plusieurs propositions m'ont été faites : infirmière, assistante sociale, libraire et plusieurs autres que je n'ai pas retenues. Toutes ces possibilités n'étaient pas inintéressantes, mais enfin, cela n'a pas déclenché de vocation en moi, c'est clair !

Il va falloir que je creuse un peu plus sérieusement et sans trop perdre de temps. D'après ce que j'ai cru comprendre, un concours d'infirmière est organisé au niveau départemental dès le printemps. Si je me décidais pour cette voie, je pourrais intégrer, en cas de réussite, l'école dès le mois de septembre. Ce serait un moindre mal. Toutefois, si je ne déteste pas cette idée, suis-je prête à travailler tout le reste de ma vie dans un hôpital ? Rien n'est moins sûr. À voir...

Dans le couloir, Nahel m'attend à la place habituelle. Il est adossé au mur d'en face, inconscient de la fascination que sa seule présence suscite auprès des filles qui passent par là.

Dès qu'il m'aperçoit, un sourire charmeur éclaire son visage. Je le lui rends, incapable d'éprouver la moindre rancune envers lui. Et pourtant, je peux vous certifier que je l'avais mauvaise et ce n'est rien de le dire !

En découvrant, ce matin, qu'il n'était pas rentré de la nuit, des images fort déplaisantes me sont aussitôt venues à l'esprit. Sous la douche, je n'ai pas pu retenir mes larmes. À ne pas me sentir prête à coucher avec lui, je finirai par le faire fuir. Lassé de patienter, il ira voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Et moi, je n'aurai plus que mes yeux pour pleurer.

Durant tout le temps où je suis restée assise, solitaire, devant mon café, j'ai essayé de me reprendre. Nahel est un électron libre, un homme passionné, épris d'indépendance. Je n'ai pas le droit de tenter de l'attacher à moi. Agir ainsi serait une grossière erreur de ma part. Tout ce que j'y gagnerais, ce serait de le frustrer, pour finir par le perdre définitivement. Mais, même si ces réflexions sont emplies de sagesse, il m'est très difficile de m'y tenir. Et je n'ai pas pu m'empêcher de ruminer durant la matinée, me demandant sans cesse où il avait passé la nuit et surtout avec qui.

En arrivant à la cafétéria, j'ai joué à la fille insouciant et de bonne humeur, alors qu'au fond de moi,

j'étais ravagée par le doute et la peur. Et en voyant son regard, d'une extrême froideur, se poser sur moi, j'ai dû changer de couleur, tellement je me suis sentie confortée dans mes appréhensions. C'était juste horrible de m'approcher, en songeant qu'il allait me larguer comme une merde, parce qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait avec une autre.

Or, à ma grande surprise, ce n'était absolument pas de cela qu'il s'agissait. En réalité, il était jaloux. C'est con à dire, mais c'est exactement ça. Sur le coup, j'ai été super contente, fière et même flattée. Toutefois, j'ai vite déchanté, quand il a commencé à m'engueuler comme une gamine.

Ses sautes d'humeur sont de plus en plus fréquentes et me déstabilisent prodigieusement. Je devrais m'y faire, mais ce n'est toujours pas le cas. Cela me paraît d'autant plus compliqué, qu'il est capable de redevenir d'une prévenance extrême, la minute d'après.

Pour en revenir à ce midi, lorsque j'ai compris que les choses étaient en train de virer en sucette, j'ai décidé de m'en aller. Cela me semblait, sur le coup, ce qu'il y avait de mieux à faire. Quelle n'a donc pas été ma stupeur, en découvrant qu'il m'avait suivie pour me coincer dans le couloir, et me demander ce que j'avais fait de ma matinée. Quand je lui ai expliqué ce que j'avais entrepris et qu'il m'a indiqué ce qui s'était passé, je dois reconnaître que nous avons été tous deux soulagés. Avec lui, de toute façon, rien ne se déroule jamais comme je l'imagine. C'est à la fois très rafraîchissant et extraordinairement perturbant.

Je lisais dans ses yeux qu'il était sincère et je n'ai pas douté de sa parole un seul instant. Il avait dit la vérité, en avouant avoir trop bu et avoir préféré rester chez ses amis. Et puis, franchement, si je commence à remettre en question chacun de ses propos, à ce rythme, je serai parano dans moins d'un mois. Non, je ne veux pas de ce genre de relation entre nous.

Alors, quand il s'approche de moi et m'enlace, je ne peux que lui rendre son étreinte. Même si toutes les filles bavent devant lui, il est avec moi. Je suis celle qu'il attend à la sortie des cours, celle pour qui il s'inquiète et celle qui dort à ses côtés toutes les nuits, depuis deux semaines.

Tranquillement, nous nous dirigeons vers mon appartement. C'est devenu notre refuge, notre nid douillet. D'un commun accord, nous décidons de commander une pizza, histoire de gagner du temps. Nahel semble lessivé, tandis que j'ai encore une masse de travail importante, ce soir. C'est quand même incroyable ! Soit je suis particulièrement inefficace, soit quelque chose ne colle pas.

En effet, il est tout à fait anormal qu'après deux petits jours sans bosser, je sois obligée de me coltiner autant de boulot en retard. Ceci dit, à bien y réfléchir, les périodes durant lesquelles j'ai été malade ne sont pas anodines. Je veux dire que, régulièrement, cinq jours chaque mois, je rate des cours. Résultat, il faut tout rattraper, sans parler du travail personnel donné. Je pense que le nœud du problème réside principalement à ce niveau. Mais il est en passe d'être résolu, donc tout va bien.

Lorsque nous nous trouvons devant la porte, Nahel prend son double des clés –celui que je lui ai remis après qu'il m'ait soignée–, et pose ses mains sur mes yeux.

— J'ai une surprise pour toi, joue le jeu, s'il te plaît.

En riant, je ferme les paupières et m'avance doucement, sans savoir ce qui m'attend. La lumière s'allume enfin, au moment où nous sommes dans la pièce principale. Il retire alors ses doigts de mon visage. La fraîcheur des bagues en argent, qu'il porte au majeur et à l'annulaire, disparaît subitement. Sur le coup, je ne vois pas tout de suite les changements. Les meubles sont en place, rien n'a l'air d'avoir bougé. Mais, en y regardant de plus près, j'aperçois qu'un grand ordinateur à écran plat est posé sur mon bureau, qu'un autre plus petit se trouve à côté. Puis, dans le fond de la pièce, juste en face du lit, une imposante télévision est suspendue au mur. Mais qu'est-ce que c'est que ce bin's ? Où

a-t-il cherché tout ça ? Et surtout, pourquoi ? Si ça continue, je vais finir par ne plus me sentir chez moi. C'est vrai, ça, cela fait à peine deux semaines qu'il dort ici et il a déjà pris une place pour ses fringues dans l'armoire, rapporté un fauteuil sous prétexte qu'il n'y avait aucun siège assez confortable pour le royal postérieur de monsieur, et voilà qu'il transforme mon studio en boutique de hifi vidéo ! Je veux bien qu'il prenne ses aises, mais il y a des limites quand même !

— Nahel ! m'exclamé-je, en me tournant vers lui. C'est quoi tout ça ?

— De quoi égayer notre quotidien ! Ce n'est pas pour critiquer, mais franchement, c'est un peu archaïque chez toi. Je comprends que tes parents n'ont pas nécessairement les moyens de t'offrir ce qui se fait de mieux. Mais moi, je le peux. Alors, voici tes nouveaux meilleurs amis, annonce-t-il, tout en m'entraînant vers mon bureau.

Il allume les ordinateurs, riant de mon air ahuri.

— Il me semble que les choses seront bien plus faciles pour toi qu'avec ton netbook. Ça, c'est un iPhone, indique-t-il en sortant un téléphone portable du tiroir. Les trois sont totalement connectés. Ainsi, quand tu noteras un renseignement sur l'un, les autres l'intégreront également.

Puis, sans me demander mon avis, il m'oblige à m'asseoir et m'explique comment me servir de ce qu'il qualifie de formidables outils informatiques. J'emmagasine toutes ces informations avec du mal, complètement larguée. Bien sûr, tout cela part d'une bonne intention, mais il n'en reste pas moins que je suis terriblement mal à l'aise. Bon sang, pourquoi a-t-il acheté tout ça ? Si je devais lui rembourser ces appareils, ce serait impossible. Mais le laisser me faire de tels présents l'est tout autant !

— Nahel, je n'ai pas les moyens de payer tout ça. Essaie de te mettre à ma place !

— Qui te parle d'argent ? Je t'en fais cadeau.

Il semble presque peiné, ne comprenant pas ce qui motive mon refus. Ce n'est pourtant pas compliqué !

— Je ne peux pas accepter, je suis désolée.

— Alors, considère qu'ils sont à moi et que je t'en laisse l'usage. Mais je t'assure, Madie, c'est simplement pour te faire plaisir. Ne dis pas non, s'il te plaît.

— Mais enfin, où as-tu trouvé l'argent pour acheter ça ? Te rends-tu compte à quel point c'est gênant pour moi ?

— Écoute, ça fait deux semaines que je squatte chez toi, deux semaines que tu m'héberges et que tu me nourris. Je nous considère comme un couple. Du coup, permets-moi d'ajouter ma touche personnelle, afin que nous puissions vivre dans les meilleures conditions.

— Et tu crois qu'une télé va révolutionner ma vie ? J'ai sans doute oublié de préciser que je ne la regardais jamais. Donc, je suis navrée de te dire que je n'ai absolument pas besoin de ça.

— Ouais, mais l'écran plat, c'est pour moi. J'adore les retransmissions des matchs de basket ! J'ai beau essayer de protester encore, je comprends très vite que ça ne changera rien à l'affaire. D'ailleurs, dans le fond, qu'y a-t-il de mal à travailler dans les meilleures conditions ?

Tandis que nous sommes sur le point de passer à table, mon nouveau téléphone vibre. C'est Joseph. Faisant un signe à Nahel, je décroche, tout en m'éloignant sur le balcon.

— Allô !

— Salut, frangine. Comment vas-tu ? Je me suis inquiété pour toi, tu sais. J'ai même failli venir te voir.

— Ah bon ?

La panique me saisit à ces mots. Heureusement qu'il n'en a rien fait, parce que j'aurais été dans de beaux draps, s'il avait mis son projet à exécution. C'est ça, quand on s'amuse à mentir. Je déteste avoir recours à ce genre de procédé habituellement, mais pour l'instant, je ne veux pas qu'il vienne ici. Ce serait trop lourd de conséquences. Bref, le genre d'expérience que je n'ai absolument pas envie de réitérer, même si je sens que je ne vais sans doute pas avoir le choix. Il est évident que je ne parlerai pas de Nahel à ma famille, et encore moins à mon frère. J'ai bien compris que l'ambiance était pesante, quand ils se sont rencontrés, et je n'ai surtout pas l'intention de me coltiner un autre sermon de deux heures.

— Ça va bien, murmuré-je, précipitamment. Tu sais ce que c'est, Jo, ça dure quatre ou cinq jours, mais ensuite tout redevient normal.

— Je compatis, Madie. On se voit samedi soir, comme d'habitude ?

— Euh, d'accord. Je te rejoins à la cathédrale, alors ?

— Oui, mais je serai auprès de Monseigneur pour animer la messe.

— Pour de vrai ? Waouh, c'est formidable !

Je n'ignore pas à quel point ce genre de marque de confiance compte pour mon frère. Il est immergé dans sa foi de manière si totale, que j'en suis réellement admirative. Un tel don de soi ne peut que susciter l'enthousiasme de son entourage.

— Je trouve aussi. Monseigneur m'a fait l'honneur de me désigner parmi tous les séminaristes.

— Est-ce que papa et maman seront là ?

— Non, malheureusement. Le père Martin est malade et il devra le remplacer. Mais crois bien qu'ils le regrettent.

— En tout cas, moi, je viendrai.

— Veux-tu que je passe te prendre ?

Ah non, mince, c'est impossible ! Il verrait tout de suite que plus rien n'est comme avant. Et puis, dans tous les coins de l'appartement, il y a des fringues de mon DJ qui traînent, et je ne parle même pas de sa brosse à dents et de ses autres affaires de toilette qui trônent en bonne place dans la salle de bain.

— Non, non, ne t'inquiète pas. Je te rejoindrai directement, c'est plus simple ! m'exclamé-je, hâtivement.

J'espère juste qu'il ne s'est rendu compte de rien, parce que dans son genre mon frère est plutôt perspicace. Comme, par ailleurs, je suis assez mauvaise actrice, il peut très facilement deviner que je lui cache un truc. Tu parles d'un truc !

— Très bien, je n'insiste pas. Mais si tu changes d'avis, n'hésite pas à me rappeler.

Ouf ! Il ne s'apprête pas à m'assommer avec toutes ses questions. Quel soulagement !

— Pas de problème. À samedi, alors. Je te rejoindrai vers dix-huit heures.

— Très bien. Bonne semaine, sœurlette, et bosse bien. Ah, au fait, tu revois encore ce gars ? Nahel ?

Cette fois, c'est sûr, je suis dans la mouise. D'autant que celui dont on est en train de parler est debout, sur le pas de la porte-fenêtre, et ne perd pas une miette de la conversation. Quelle galère ! Non, mais je vous jure !

— Ce n'est pas arrivé ces temps-ci, je mens, tout en rougissant de honte. Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? Je m'inquiète, c'est tout ! Ce n'est pas un mec pour toi.

Comme si je n'étais pas au courant ! Mais ce que j'éprouve pour mon amoureux est réellement plus fort que toute autre considération.

— Joseph, on ne va pas recommencer cette conversation ! Tu m'as déjà dit ce que tu en pensais, la dernière fois dans la voiture. Et je t'ai écouté. Alors, arrête !

— Madie, si tu savais les horreurs que j'ai entendues sur lui ! Tu ne peux pas fréquenter ce genre d'homme ni de près ni même de loin, c'est bien clair ?

— Jo, tu n'as aucun ordre à me donner, c'est bien clair ? répliqué-je, en utilisant volontairement les mêmes termes que lui. Alors, arrête de me parler de ça. Je t'ai dit que je ne l'avais pas revu. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— C'est bon, c'est bon. Je dois y aller. Mais cette conversation n'est pas terminée et ne crois pas pouvoir échapper à mes questions. Je t'invite à dîner après la messe.

— Très bien, mais tu perds ton temps. Tu auras beau me cuisiner, je ne te dirai rien de plus, pour la simple raison qu'il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Samedi, Madie, nous en reparlerons samedi soir. Je dois te laisser. Je te rappellerai pour t'indiquer où me retrouver. Bisous, ma petite sœur, et sois prudente.

— Au revoir, Joseph. Moi aussi, je t'embrasse.

Lorsque je me tourne vers Nahel, après avoir raccroché, je remarque aussitôt que ses yeux lancent des éclairs. Quoi encore ?

— Les pizzas sont arrivées, indique-t-il, avec une froideur qui n'augure rien de bon. Hélas, mon appétit a été complètement coupé par cette conversation avec mon frère. Aussi, c'est sans entrain que je m'installe. Après avoir péniblement avalé une part, je m'essuie la bouche avec une serviette en papier. L'ambiance est plombée et une boule d'angoisse est en train de naître dans mon estomac.

Malheureusement pour moi, je suis une nouvelle fois en train d'expérimenter les sautes d'humeur de Nahel. Il y a dix minutes à peine, il était charmant. Et maintenant, j'ai l'impression que ce n'est plus le même homme qui se tient face à moi. Pour un peu, je finirais presque par croire qu'il est bipolaire. Cela ne peut quand même pas être l'appel de mon frère qui l'a mis dans cet état ! Enfin, ça n'a pas de sens.

— Tu ne manges plus ? s'enquiert-il, le regard rivé sur mon assiette vide.

— Non, je n'ai plus faim, commencé-je prudemment.

Je n'ai aucune envie de provoquer une dispute, mais cette atmosphère, si lourde, me pèse plus encore. Aussi, ne voyant pas d'autre solution, je me lance.

— Il y a un problème ?

Il met un moment à répondre et j'en suis au stade où je me dis qu'il ne le fera pas, quand il prend enfin la parole.

— J'ai cru comprendre que tu étais occupée, samedi soir.

Euh, ben oui, et alors ? Il mixe au club et je n'ai pas l'intention de l'accompagner là-bas. Je pense, d'ailleurs, qu'il n'y tient pas plus que moi.

— Comme chaque samedi soir, murmuré-je, tout en m'adossant à la chaise et en croisant mes bras.

Je sais bien que c'est une attitude de repli et de défense, mais c'est plus fort que moi. La tempête est sur le point d'éclater et j'ai besoin de me préserver.

— Et tu fais quoi, exactement ?

— J'assiste à la messe, qui se déroule à la cathédrale, et je dîne avec mon frère. Pourquoi ?

— Ah, ton frère...

— Nahel, veux-tu bien me dire ce qui ne va pas, au lieu de jouer au chat et à la souris ?

Cette fois, il explose ! Se levant brusquement, à tel point que sa chaise valdingue, il se penche en avant, prenant appui sur la table.

— Il me semble que dans un couple, quand l'un des deux décide un truc, il en parle à l'autre !

— Mais quelle importance ? protesté-je, sentant la moutarde me monter au nez. Tu mixes au club, de toute façon ! C'est toujours ainsi, pas vrai ?

— Justement, non ! Pas cette fois. J'ai refusé d'y aller, parce que je voulais qu'on passe la soirée ensemble, qu'on se rende au cinéma et qu'on se fasse un petit resto. Enfin, tous ces trucs que font les couples, quoi !

Oh, je commence à comprendre les raisons de ce soudain accès de colère.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? Comment est-ce que j'étais censée être au courant ?

— Ça devait être une surprise, merde ! Mais là, de toute façon, je n'en ai plus envie ! Et puis,

honnêtement, Madie, est-ce que si je te l'avais dit, cela aurait changé quelque chose ?

Je baisse la tête et réfléchis un instant. Il est évident que non. Si j'ai pu berner Joseph, la semaine dernière, il n'aurait pas marché une deuxième fois. Il se serait posé tout un tas de questions et aurait immédiatement débarqué ici. Or, c'est exactement ce que je veux éviter.

— Je vois sur ton visage que tu n'aurais pas modifié tes projets pour moi, constate Nahel avec amertume. La vérité, c'est que tu as honte de leur révéler que tu es avec moi. La vérité, c'est que je suis ton sale petit secret, celui dont personne ne doit être au courant. Ah non, surtout pas ! On pourrait choquer papa et maman !

— Tu es tellement injuste, m'insurgé-je, en me levant à mon tour.

— C'est pourtant comme ça que j'ai interprété ta conversation, tout à l'heure, quand tu étais au téléphone avec ta fiotte de frangin.

— Je t'interdis de parler de lui de cette manière ! Ce n'est pas parce qu'il a choisi une voie que tu ne comprends pas et qu'il ne se tape pas une nana différente tous les soirs, comme toi, que tu peux être aussi méchant quand il est question de lui !

Autant je ne supporte pas que Joseph dise du mal de Nahel, autant je déteste quand ce dernier se montre si méprisant envers mon frère. Je les aime tous les deux, je suis partagée entre eux, mais je ne peux tout simplement pas le laisser parler ainsi.

— Ouais, t'as raison, je saute une fille tous les soirs. J'ai donc deux semaines à rattraper ! s'écrie-t-il avec hargne. Je devrais d'ailleurs y aller tout de suite, pas vrai ? Qu'en penses-tu, *Madeleine* ?

Il a volontairement mis l'accent sur mon prénom, sans employer le diminutif dont il se sert habituellement. Je suppose qu'il faut y comprendre un message subliminal, mais j'ai la tête trop en vrac pour avoir envie de réfléchir à cette énigme.

— Non, je t'en prie...

J'ai chuchoté cette protestation d'une voix faible, comme dans un souffle, tellement cette possibilité m'épouvante. Mes paupières commencent à brûler, ce qui indique que les larmes ne sont plus très loin. Génial ! Il me semble que je n'ai jamais pleuré autant que ces derniers temps. Si c'est ça l'amour, ben mince, ce n'est pas aussi terrible qu'on le prétend !

— Même si tu n'aimes pas l'entendre, c'est la vérité, poursuit-il, impitoyable. Ton frère est homo. Et tu sais comment je suis au courant ? Parce qu'il bave devant moi, comme s'il était en face d'un pot de glace.

— C'est dégoûtant ce que tu dis là ! Arrête !

— Rappelle-le et explique-lui que tu ne peux, finalement, pas le rejoindre samedi, exige-t-il soudain. Révèle-lui que je suis ton petit ami et que tu passes la soirée avec moi.

Je me fige. Je n'en ferai rien. Ce serait aller au-devant de trop d'ennuis pour un garçon avec qui je ne suis que depuis deux semaines. J'ai beau être amoureuse de lui, je ne conçois pas de chambouler toute ma vie, juste pour lui plaire. Il y a des limites que je ne franchirai jamais et celle-là en fait partie. Je n'ignore pas que certaines femmes sont prêtes à tout, et même au pire, pour l'homme qu'elles aiment. Mais pas moi. Non, je ne suis pas faite de ce bois-là.

— Pas question.

— Comment ça, tu refuses ?

— Je regrette, Nahel. Il a été choisi par l'évêque pour l'assister dans cette célébration et c'est très important pour lui que je sois présente. Tu dois comprendre.

— Et moi ? Je ne compte pas, peut-être ?

Je souffle longuement, tant pour reprendre mon calme que pour lui montrer à quel point son attitude butée me gave. Cette fois, il n'a pas raison.

— Bien sûr que si, tu es précieux pour moi et tu le sais parfaitement. Mais je te demande d'être indulgent. Je ne t'ai jamais caché d'où je venais et comment était ma famille ! Ils ne comprendraient pas.

— Alors c'est peut-être le moment de les bousculer un peu, tu ne crois pas ?

— Je ne peux pas faire ça ! Pour eux, leur fille doit rester vierge jusqu'au mariage. Comment penses-tu qu'ils réagiraient s'ils apprenaient que je vis avec un étudiant, à la réputation épouvantable, qui n'est pas même pas catholique ? Tu ne l'es pas, n'est-ce pas ?

— C'est maintenant que tu t'en préoccupes ? Bon sang, Mad ! Tout ça, c'est du flan !

Décidément, nous ne sommes pas du tout sur la même longueur d'onde, c'est désespérant.

— Ton père est libanais, m'as-tu dit. Tu pourrais donc aussi bien être musulman.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça changerait ?

— Rien, en ce qui me concerne. Hélas, je n'ose même pas imaginer leur réaction si tu étais d'une autre confession, murmuré-je comme pour moi-même.

— Mais on s'en tape de la religion et de toutes ces conneries ! Tu ne...

— C'est peut-être ton cas, mais moi, non ! La foi occupe une part essentielle dans mon éducation, elle fait partie intégrante de mon existence. Et je ne renoncerai pas à tout ce en quoi je crois. Pour personne !

— Mais qui te le demande ? Personne, et sûrement pas moi ! s'exclame-t-il, excédé. J'aimerais juste que tu fasses ta vie en fonction d'autres critères que celui-là. Ce que je veux t'expliquer, c'est que ta religion ne doit pas dicter toutes tes actions.

Je ferme les yeux, tentant d'aborder le sujet sous un angle différent, histoire de bien lui faire comprendre ma vision des choses.

— Est-ce que tu accepterais de ne plus mixer au club pour moi ?

Ma question le surprend, mais il ne lui faut pas longtemps pour reprendre contenance.

— Je ne vois pas le rapport entre...

— Nahel, réponds. Oui ou non, c'est simple !

— Non, finit-il par concéder.

— Renoncerais-tu à la musique pour moi ?

— Certainement pas !

Là, c'était le cri du cœur. C'est, du reste, ce que j'espérais. Je peux, par conséquent, poursuivre ma démonstration.

— T'ai-je déjà demandé de le faire ? T'ai-je fait une scène quand tu as découché la nuit dernière ?

Ai-je jamais exigé de toi que tu n'y retournes pas, malgré ce que j'y ai vu ?

Il percute enfin. Ben, dis donc, c'était pas trop tôt !

— Non, admet-il, finalement, en se détournant.

— Dans ces conditions, comment peux-tu m'ordonner de renoncer à mon habitude d'aller à la messe, de dîner avec mon frère, et vouloir semer le chaos dans ma famille ? Je ne te comprends pas, vraiment pas.

Sentant qu'il devient urgent de m'isoler, je file m'enfermer dans la salle de bain. Cette scène m'a épuisée, aussi bien physiquement que psychologiquement. Avec Nahel, c'est un affrontement perpétuel et je n'en peux déjà plus, alors que nous ne sommes ensemble que depuis deux petites

semaines. Nos deux mondes sont si différents, que même avec la meilleure volonté du monde, nous n'y arriverons pas. Cela me désespère, mais je dois me montrer réaliste. Tôt ou tard, il y aura le clash de trop. Et ce jour-là, j'expérimenterai une fois de plus les affres du chagrin.

Je me laisse glisser le long de la porte, jusqu'au sol, tandis que les larmes roulent sur mes joues. C'est vraiment trop dur.

— Mad ! Ouvre, s'il te plaît !

Nahel vient de toquer, me faisant sursauter. Je m'essuie prestement les joues et renifle de manière fort peu élégante, histoire de reprendre contenance.

— Un instant, j'arrive.

— Je sais très bien que tu t'es enfermée pour pleurer. Ouvre, je ne supporte pas que tu sois dans cet état !

— Laisse-moi une minute, je t'en prie, le supplié-je, d'une voix éteinte.

— Très bien, comme tu veux.

Je l'entends se mettre à ranger la cuisine. J'en profite pour asperger mon visage d'eau fraîche. Malgré cela, mon nez est rouge et mes yeux sont bouffis. Franchement, je ressemble à un lapin russe dépressif.

À côté, les bruits ont cessé. Soudain, je perçois quelques notes jouées avec une guitare classique. Je n'avais même pas remarqué qu'il en avait rapporté une, ici.

Puis, sa voix à la fois grave et rocailleuse se met à chanter doucement.

No I can't forget this evening

Non, je ne peux pas oublier cette soirée

Or your face as you were leaving,

Ni ton visage quand tu m'as quitté.

But I guess that's just the way the story goes

Mais je suppose que c'est juste la manière dont l'histoire continue.

You always smile but in your eyes your sorrow shows

Tu souris toujours, mais dans tes yeux ta peine se voit.

Yes it shows

Oui, elle se voit.

No I can't forget tomorrow

Non je ne peux pas oublier demain

When I think of all my sorrows,

Quand je pense à tous mes chagrins.

When I had you there but then I let you go

Quand je t'avais près de moi, mais ensuite je t'ai laissée partir

And now it's only fair that I should let you know

Et maintenant, c'est normal que je doive te faire connaître, What you should know

Ce que tu devrais savoir

I can't live

Je ne peux pas vivre

If living is without you

Si vivre c'est sans toi

I can't live

Je ne peux pas vivre

I can't give any more

Je ne peux plus rien donner

Can't live

Peux pas vivre

If living is without you

Si c'est vivre, c'est sans toi

I can't give

Je ne peux donner

I can't give any more

Je ne peux plus rien donner

Je connais cette chanson, il me semble que c'est Mariah Carey qui l'a interprétée. Rassurez-vous, j'ai beau avoir chanté dans la chorale de Rochesson, j'ai quand même un minimum de culture musicale, et je connais autre chose que des cantiques. Après tout, la radio était allumée en permanence, dans ma chambre. Je n'aime pas particulièrement cette artiste. À vrai dire, je la trouve parfaitement ridicule avec ses manières de diva. Toutefois, issus de la bouche de Nahel, les mots prennent une tout autre dimension. C'est tellement triste, résigné, que je ne peux m'empêcher de sortir de la salle de bain et de le rejoindre. Il est assis sur le fauteuil en osier. Ses yeux brillent d'un éclat irréel. Ils sont également très rouges, comme s'il avait pleuré lui aussi.

Quand il m'aperçoit, il cesse immédiatement de chanter et pose sa guitare. Toujours silencieux, il se lève et se tourne vers son sac. Je suppose qu'il suffirait que je prononce un seul mot, pour qu'il prenne ses affaires et quitte définitivement ma vie. Mais je ne peux pas.

Pourtant, dans la salle de bain, j'étais à deux doigts de renoncer à notre histoire. Sauf que maintenant, alors qu'il est sur le point s'en aller, j'en suis parfaitement incapable. Je tiens trop à lui pour ça. Il va bien falloir qu'on trouve une solution, parce que les choses ne peuvent pas se terminer de cette manière.

— Je t'aime, dis-je, dans un murmure.

Les mots sont sortis tous seuls de ma bouche. Je n'ai rien prémédité, rien contrôlé. Mais, après tout, est-ce que cela a de l'importance ? Autant qu'il soit au courant. De toute façon, je n'ai pas honte de ce que j'éprouve. C'est assez étrange, quand j'y pense, parce que c'est la première fois que je les prononce.

Sans me quitter du regard, il s'avance vers moi et me prend dans ses bras.

— Redis ça pour voir, murmure-t-il dans mes cheveux.

— Je t'aime, Nahel Elkhouri. Peu importe que tu sois catholique ou musulman. Peu importe que mes sentiments ne soient pas partagés. Et peu importe qu'ils ne t'acceptent pas. La seule chose que je te demande, c'est de me permettre de préparer le terrain, pour les ménager. Parce que je les aime, eux aussi.

— D'accord, concède-t-il, après un instant de silence.

Le soupir de soulagement que je pousse, à ce simple mot, le fait rire. Puis, ses lèvres se posent sur les miennes, douces, tendres et chaudes. Je réponds immédiatement à son baiser en lui permettant de l'approfondir. Sa langue se mêle aussitôt à la mienne. De délicate, sa bouche devient passionnée, et avant d'avoir eu le temps de dire ouf, je me retrouve allongée sur le lit, Nahel au-dessus de moi.

Je ferme les yeux de bonheur. Il y a à peine cinq minutes, je ne pensais plus pouvoir vivre de tels moments, alors je les apprécie plus encore. Le fait qu'il n'ait pas répondu à ma déclaration enflammée n'a que peu d'importance. Maintenant, il sait exactement ce que je ressens. Et pourtant, il ne m'a pas rejetée. Au contraire...

Mon tee-shirt et mon soutien-gorge disparaissent à la vitesse de l'éclair, très rapidement suivis par mon jean, mes converses et mes chaussettes. Je ne suis plus vêtue que d'une petite culotte blanche. Alors, Nahel se redresse et se déshabille à son tour.

— Plus que cinq jours, souffle-t-il, le regard comme fou.

— Quoi ?

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas à quoi il fait référence.

— Dans cinq jours, ton implant sera efficace. On pourra passer aux choses sérieuses. Et tu n'imagines pas à quel point le temps me paraît long, en ce moment. Putain, Mad, j'en peux plus d'attendre.

Ses paroles m'effraient quelque peu, même si dans le fond, je sais que c'est ainsi que cela doit se dérouler. Alors, pourquoi patienter encore plusieurs mois, quand nous le voulons tous les deux ? Cela ne fera pas de moi une fille facile, non ?

Il est maintenant nu comme un ver. Et Jésus, Marie, Joseph, qu'est-ce qu'il est beau ! Si sauvage, si incandescent, si solaire. Oui, c'est exactement ça. Il est solaire. Il irradie d'une lumière si aveuglante que j'ai peur de m'y brûler. Mais, en même temps, je ne ressens jamais les choses avec autant d'acuité, que lorsque je suis dans ses bras. Combien de personnes peuvent se targuer de cela ? Notre relation est chaotique, passionnée et passionnelle, mais elle est humainement et sensuellement tellement enrichissante et je ne parviens pas à y renoncer.

Avec un sourire taquin, il s'approche et fait glisser mon sous-vêtement le long de mes cuisses. Puis,

comme dimanche après-midi, il écarte mes jambes et se niche entre elles. Ah, que c'est bon ! Ses lèvres m'embrassent avec une faim dévorante, absolument incontrôlable. Lorsque je suis à bout de souffle, elles passent sur ma gorge et mes épaules, provoquant un hérissément immédiat de tous les poils de mon corps. Lentement, il se dirige vers mes seins, déjà durs et en manque de n'avoir pas été caressés depuis bien trop longtemps par lui. Il engloutit avidement un téton tout en pinçant l'autre entre son index et son pouce. La douleur se mêle au plaisir en un cocktail détonnant. Toutefois, contrairement à son habitude, il ne s'y attarde pas, descendant vers mon ventre.

Quand sa langue titille mon nombril, je ne peux m'empêcher de gémir. Alors, Nahel fait une chose à laquelle je n'avais jamais songé. OK, je sais que ça existe, mais je n'aurais pas imaginé qu'il puisse me caresser ainsi. Et pourtant... Il se baisse un peu plus et embrasse la toison de mon sexe. Et là, je jure que je suis à deux doigts de mourir de plaisir. Mais ce n'est rien comparé à la sensation que j'éprouve quand sa langue se met à passer le long de mes grandes lèvres. Il me stimule de haut en bas, de bas en haut, inlassablement.

Je devrais être gênée, parce que je ne me suis pas lavée depuis ce matin et il me semble que c'est plutôt le genre de pratique que l'on expérimente sous la douche ou juste après. Ce n'est cependant pas le cas. Non, j'aime trop ce qu'il me fait pour en concevoir un quelconque malaise.

Ses doigts écartent doucement mes lèvres et il reste un long moment à se repaître du spectacle de mon sexe excité. Quand il souffle dessus, je crois que je fais un bond, surprise par ces nouvelles sensations, toujours plus intenses.

Soudain, sa langue prend le relai et se met à lécher ma vulve offerte, avant de s'enrouler autour de mon clitoris. Et là, oh mon Dieu, c'est un feu d'artifice qui se déchaîne en moi. Longtemps, il s'amuse à m'exciter, me menant vers la jouissance, s'arrêtant juste au moment où je suis au bord du gouffre.

Quand elle pénètre mon sexe, je suis à deux doigts de le supplier d'abréger ce supplice. Mon corps s'est transformé en un volcan sur le point d'entrer en éruption. Je n'en peux plus. C'est si fort que ça fait mal. Je gémiss, je crie, je halète, je quémande, articulant des paroles qui n'ont ni queue ni tête. Il doit finir par avoir pitié de moi, car, se redressant, il loge chacune de mes cuisses sur ses épaules.

Lorsque ses doigts s'insèrent en moi, j'en éprouve un vif soulagement, comme si le fait d'être empliée était exactement ce que j'attends. C'est, du reste, probablement le cas. Dimanche, malgré le plaisir ressenti, je me suis sentie quelque peu frustrée, j'avais le sentiment qu'il manquait quelque chose pour que tout soit parfait. Sans doute l'acte lui-même, ce besoin d'être pénétrée, de l'avoir en moi. Toutefois, mes pensées s'embrouillent rapidement, parce qu'au moment où son index et son majeur se mettent en mouvement, sa bouche aspire mon clitoris et le suce avec ardeur.

Et l'explosion intervient à peine quelques secondes plus tard. Le corps secoué de spasmes incontrôlables, je hurle de bonheur, répétant son prénom telle une litanie. Jamais je n'aurais pensé que cela pouvait être si fort, si extraordinairement bon. Et il me semble que je suis bien en dessous de la vérité. Aucun mot n'est assez éloquent pour décrire ce que je ressens en cet instant.

J'ai à peine le temps de reprendre mon souffle, qu'il me retourne sur le ventre et s'allonge sur moi. Son sexe gonflé se niche entre mes fesses qui se serrent sur lui. Un gémissement appréciateur me répond immédiatement. Avec emportement, il se met à bouger sur moi, faisant coulisser son membre de manière de plus en plus rapide, de plus en plus frénétique.

Et vous voulez que je vous dise ? Son souffle saccadé dans ma nuque, le frottement de sa peau contre mon dos et même ses grognements ou les gros mots qu'il emploie m'excitent au plus haut point.

— Oh putain de merde, Madie, tu me rends fou. Tu es tellement bonne ! Oh ouais, t'es bonne, si

appétissante que je pourrais rester toute la nuit à bouffer ta petite chatte rose !

Je devrais être outrée par des propos si grossiers, mais ils me font un tel effet que je ne songe pas à relever.

Sa main passe sous ma taille et recommence à martyriser mon pauvre clitoris, à peine remis de ses émotions. Il le frotte avec ardeur, le pince, le triture dans tous les sens.

Au moment où je me demande pourquoi il agit ainsi, dans la mesure où j'ai déjà eu ma dose, je sens une chaleur familière se propager en moi. Est-il possible de ressentir plusieurs fois du plaisir dans un intervalle aussi court ? Il faut croire que oui, puisque j'explose peu après, aussitôt rejointe par celui que je considère comme mon amant. Des giclées de sperme se répandent sur mon dos, tandis qu'il pousse un cri qui me fait penser au rugissement d'un fauve.

Encore sous le choc de toutes ces émotions, je ne réagis pas quand il se couche complètement sur moi, étalant une fois de plus sa semence sur ma peau. Décidément, c'est une manie !

— Tu es à moi et à moi seul, tu es à moi, tu es à moi, répète-t-il sans cesse.

— Oui, Nahel. Je suis à toi et je t'aime.

Ses lèvres se posent sur mon oreille et en taquinent le lobe, avant de souffler.

— Merci, mon ange.

— De quoi ? chuchoté-je, alors qu'un long frisson parcourt mon échine.

— D'être là et de m'aimer, malgré mon caractère merdique.

En m'esclaffant, j'opine, non sans ajouter.

— Je crois que je pourrais faire concurrence à Mère Teresa pour ce qui est de la patience !

Un grand éclat de rire me répond.

Il est presque dix-sept heures quand j'émerge de la douche, en ce samedi après-midi. Je ne dois pas perdre trop de temps pour me préparer, puisque je pars dans moins d'une heure rejoindre Joseph. Nahel a finalement décidé de mixer au club, ce soir, et c'est presque un soulagement pour moi. Non seulement, je n'aurai pas mauvaise conscience de l'imaginer seul en train de se morfondre, mais en plus, désolée de vous dire ça, il ne sera pas dans les parages. On ne sait jamais, il suffirait que Jo le croise en me ramenant, et ce serait la troisième guerre mondiale qui éclaterait. Hier, mon frangin a tenté de me joindre à plusieurs reprises. Comme j'étais avec mon chéri, j'ai préféré ne pas décrocher. Autant éviter les ennuis tant que je le peux, car quoique nous en pensions, la scène de lundi nous a drôlement secoués, tous les deux. Dans la mesure où mon frère n'a pas laissé de message, j'ai supposé qu'il n'y avait pas péril en la demeure et qu'il souhaitait simplement prendre de mes nouvelles.

Je termine juste de m'habiller, quand la sonnette retentit. Nahel est parti depuis environ une demi-heure. Il voulait passer chez lui pour relever son courrier et récupérer d'autres vêtements. Il doit sans doute avoir oublié quelque chose. C'est donc sans vérifier que j'actionne l'interrupteur de l'entrée principale. Trois minutes plus tard, on toque à la porte. C'est bizarre, il a ses clés.

Quand je l'entrouvre, c'est avec une surprise non dissimulée que je découvre Joseph sur le seuil. Mince, mais qu'est-ce qu'il fiche ici ? On avait pourtant convenu qu'on se rejoindrait sur place.

— Salut, tu ne me fais pas entrer ? demande-t-il, inquisiteur.

Heureusement que mon DJ est absent. Si je ne me retenais pas, je pousserais un soupir de soulagement qui s'entendrait jusqu'à Brest !

Ouvrant le battant, je m'efface pour lui permettre de passer.

— Madie, combien de fois t'ai-je dit de décrocher quand je t'appelle ? Et depuis quand ouvres-tu, sans même vérifier qui vient te voir ? Quelle inconséquence ! Je m'inquiète, moi ! Mais qu'est-ce que...

Joseph s'est brusquement arrêté sur le seuil de la pièce principale, comme paralysé ! Ben quoi ? C'est trop bien rangé à son goût ?

Se tournant vers moi, il me fusille du regard, tandis que je le rejoins.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande-t-il, me scrutant avec perplexité.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

— Tu as gagné au loto ou quoi ? Comment se fait-il qu'il y ait tous ces appareils dernier cri chez toi ? Ah, merde ! J'avais zappé ce détail ! Nom d'une pipe en bois de sapin, j'avais complètement oublié. Ce que je peux être godiche ! Pour un peu, je me traiterais même de greluce ! Le qualificatif favori de Nahel, quand je le contrarie.

— On me les a prêtés, murmuré-je, piteusement, en me détournant.

— Tu te fiches de moi ? s'écrie-t-il aussitôt. Il y en a pour des milliers d'euros ! Qui peut être assez riche pour te prêter des appareils de ce genre ? Madie, ne mens pas, c'est un péché.

Waouh, il a l'air sacrément en pétard ! Je devrais peut-être lui sortir une vanne pour le dérider.

— En fait, j'ai accepté de tourner dans un film porno pour pouvoir me les payer, dis-je sur le ton de

la plaisanterie.

Toutefois, en voyant mon frère sur le point de suffoquer et à deux doigts du malaise vagal, je reprends aussitôt.

— Oh, Jo, remets-toi, c'était une blague !

— Et depuis quand fais-tu des allusions aussi scabreuses ? Qui font référence à la luxure, qui plus est ? Madie, j'ai l'impression de ne pas te reconnaître. Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma petite sœur ? aboie-t-il, dans un état de fureur que je ne lui ai jamais connu.

— On se calme ! Ce n'était qu'une plaisanterie, pas forcément du meilleur goût, je le concède. Mais arrête de jouer à l'inspecteur Colombo, ça ne te va pas du tout !

— En attendant, tu n'as toujours pas répondu à mes questions et je...

La leçon de morale qu'il s'apprêtait à me faire est soudain interrompue par le bruit d'une clé dans la serrure. Ah non, merde ! C'est pas vrai ! Quelle catastrophe ! Seigneur, qu'est-ce que je vous ai fait pour mériter ça ?

Sans pouvoir réagir, d'aucune manière, je vois les choses s'enchaîner comme au ralenti, spectatrice impuissante d'un désastre annoncé.

— Madie, chérie, j'ai oublié mon ordinateur, lance Nahel, sans se rendre compte que je ne suis pas seule.

Joseph se trouvant tout près de la télévision, qu'il examinait avec minutie, mon amoureux ne le remarque pas tout de suite. Par contre, mon frère, lui, ne rate pas une miette de la scène qui se déroule devant ses yeux.

Mon beau DJ s'avance vers moi et glisse sa main dans mes cheveux pour m'embrasser. Et je ne vous parle pas d'un petit bisou riquiqui, mais d'une vraie galoche bien baveuse avec la langue et tout et tout.

Face à ma passivité, à laquelle il n'est pas habitué, avouons-le, Nahel se redresse. Son regard croise enfin celui de mon visiteur qui semble s'être statufié sur place. C'est du moins ce que je suppose, parce que je ne peux rien voir, le visage obstinément caché dans le cou de mon amoureux. Pas courageuse et certainement pas téméraire à ce point, la fille !

— Mais qu'est-ce... commence Joseph qui, visiblement, a beaucoup de peine à trouver ses mots pour qualifier la situation.

— Tiens, t'es là, toi ? s'exclame Nahel, pas le moins du monde perturbé.

— C'est le studio de ma sœur, je te signale !

— C'est l'appartement de ma compagne, je te signale, le singe-t-il avec cynisme.

— Ta compagne ?

Jo est sur le point de s'étrangler, tellement il écume de rage. J'ai presque pitié de lui, mais en même temps, c'est à moi que je pourrais mettre des baffes. À vouloir éviter à tout prix des situations gênantes, on finit par les provoquer. Il était également évident qu'il ne fallait pas compter sur Nahel pour arrondir les angles. Son caractère, entier et impulsif, ne s'accommode pas de ce genre de compromis, quand bien même, c'est moi qui le lui demanderais.

— Oui, tu as très bien entendu. Madie et moi, nous sommes ensemble. Mieux, nous vivons sous le même toit. Ça te pose un problème ?

— Joseph, laisse-moi t'expliquer, supplié-je, sortant enfin de ma léthargie.

— T'es content de toi ? Après avoir culbuté la moitié des étudiantes du campus, il a fallu que tu jettes ton dévolu sur la seule fille que tu ne pouvais pas avoir ! C'est pour ça que tu l'as pervertie ?

Nahel s'écarte aussitôt de moi, pour se diriger vers lui. Oh non ! C'est pas vrai ! Connaissant mon petit ami, dans cinq minutes, mon frère aura le nez cassé et deux dents en moins. Avouez que ça ferait mauvais genre d'animer la messe dans cet état !

— Moi, je l'ai pervertie, sombre connard ? Moi, je l'ai pervertie ? Putain, je ne sais pas ce qui me retient de t'en coller une. Je l'ai aidée alors qu'elle souffrait le martyre, je l'ai obligée à se soigner ! Et toi, qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps ? Où étais-tu quand elle était inconsciente et malade, durant des journées entières, et ce, chaque mois ? On ne t'a pas vu ! T'as même pas été foutu de l'appeler ou de passer pour t'assurer qu'elle allait bien !

— Je, je, je...

Joseph a la bonne grâce de paraître honteux, car il baisse la tête et ne trouve rien à répondre. Dans le fond, nous savons, lui et moi, que Nahel a entièrement raison. Il est le seul sur qui j'ai pu compter, le seul qui m'ait aidée dans une situation plus que délicate. Toutefois, je ne peux pas jeter la pierre à mon frère. C'est un homme très pudique et tout cela est terriblement gênant pour lui.

— Madie est ma compagne, la femme avec qui je vis, que tu le veuilles ou non, c'est clair ?

— Je devrais te casser la gueule, pour avoir osé la détourner du droit chemin.

Nahel est saisi d'un rire cynique à ces paroles. Elles doivent lui paraître bien désuètes.

— Alors, vas-y, mon pote ! J'attends de voir ça ! Qu'est-ce qui te retient ?

Mon frère ne moufte pas. À vrai dire, à y regarder de plus près, il semble fasciné par l'homme qui se tient devant lui. Il le dévore littéralement des yeux ! Et si Nahel avait dit vrai ? Si Jo était gay ? Non, non, c'est impossible ! Il m'en aurait parlé, c'est sûr, nous nous disons tout.

— La trouille, peut-être, lance mon amoureux, en le bousculant légèrement pour récupérer son ordinateur portable, posé sur le sol près du lit.

Mon frère sursaute à ce contact et me jette un rapide coup d'œil. En constatant que j'ai remarqué son manège et que je fronce les sourcils, il blêmit brusquement. On pourrait presque penser qu'il a des trucs à se reprocher.

Avant de se diriger vers la porte, Nahel s'approche de moi et m'effleure la joue.

— Tu es sûre que tout se passera bien ? Je peux rester, si tu veux.

— Non, ça va. Il fallait que ça arrive tôt ou tard, de toute façon. J'expliquerai la situation à mon frère. Il comprendra, ne t'en fais pas.

— Très bien. S'il y a le moindre problème, appelle-moi. Je garderai mon téléphone sur moi et j'essaierai de ne pas rentrer trop tard.

— D'accord. Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Lorsque la porte d'entrée se referme, je vous jure que je n'en mène pas large. Non seulement, il va falloir que je calme mon frère, mais je dois aussi le convaincre de ne pas alerter mes parents. Et j'ai comme le désagréable pressentiment que c'est loin d'être du tout cuit.

Pour gagner du temps, mais également pour préparer ma plaidoirie, je me dirige vers la cuisine et nous fais du café.

Quand je reviens, les mains chargées de deux tasses, Joseph s'est lourdement laissé tomber à la petite table où je mange habituellement. Il donne l'impression qu'un rouleau compresseur vient de lui passer dessus.

— Madie, dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu ne vis pas avec lui !

J'ai presque le sentiment qu'il m'implore de le rassurer et j'aimerais vraiment pouvoir prétendre cela, mais ce ne serait honnête ni envers lui ni envers Nahel. Les rares fois où j'ai essayé de mentir,

j'ai provoqué des catastrophes. Alors, maintenant, j'ai fait mon choix et je dois avoir le courage de l'assumer, même si c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Joseph, tu es mon frère et je t'aime. Mais avant que tu ne me serves un de tes sempiternels sermons moralisateurs, je voudrais que tu m'écoutes attentivement, sans m'interrompre.

— Très bien.

Je sens bien qu'il prend sur lui, mais il faut qu'il me laisse parler et lui expliquer la situation

— J'ai rencontré Nahel, mi-septembre, à la cafet du restaurant universitaire. Il a été l'un des premiers à m'adresser la parole, et à se montrer gentil et prévenant envers moi. Je ne le voyais jamais autrement qu'au moment des repas. Puis, il y a deux semaines, il s'est passé ce qui arrive chaque fois. Et comme d'habitude, c'était un véritable calvaire. Il est venu, s'est occupé de moi, de cet appartement, et m'a veillée pendant quatre jours. Il est évident que cet épisode nous a rapprochés. Son frère et sa belle-sœur sont gynécologues. Le week-end dernier, je n'étais pas malade, avoué-je piteusement, j'étais avec lui à Paris. C'est Carole, l'épouse de Lounis, qui m'a prise en charge, ajouté-je précipitamment, voyant son air scandalisé. C'est un médecin compétent et une femme compréhensive.

— Pourquoi m'as-tu menti ?

— Dès qu'il est question de Nahel, tu te braques. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Joseph, je souffre d'une endométriose sévère. Nous avons fait une échographie, j'ai des kystes et des lésions à plusieurs endroits. Si je ne me soigne pas, je risque d'être stérile. Je te jure que c'est vrai !

— Mon Dieu ! Je me doutais que ce qui t'arrivait n'était pas normal, admet-il, après un long silence. Mais je n'y connais pas grand-chose aux femmes et c'était assez gênant pour moi d'intervenir. Tu sais, j'ai essayé de demander à papa et maman de t'emmener consulter un spécialiste. Ils n'ont pas été d'accord. Ne leur en veux pas, ils n'ont probablement pas mesuré l'étendue de la situation. Quel est ton traitement ? Tu crois que les choses vont pouvoir rentrer dans l'ordre ?

— Je l'ignore. J'ai refusé de prendre la pilule, à cause de maman.

Il hoche la tête, compréhensif. Il connaît la position de nos parents, par rapport aux contraceptifs, et la partage sans doute, d'ailleurs.

— J'ai donc un traitement à base d'hormones, qui a pour but de stopper complètement mon cycle. Comme si j'étais ménopausée.

Je ne lui parle pas de l'implant. Ce n'est pas nécessaire. Il me semble que cela ne ferait que jeter de l'huile sur le feu.

— Et il n'y a aucun danger ?

— Non. C'est ce qui est prescrit habituellement. Je vais y retourner dans trois mois, pour effectuer des examens complémentaires.

— C'est une bonne chose, même si ce n'est pas normal que ce soit lui qui t'ait emmenée là-bas. C'était à nous de le faire !

— Je suis d'accord, mais personne ne s'en est préoccupé. Personne n'a voulu prendre la mesure de la gravité de la situation, sauf lui. Alors, cesse de penser qu'il est le diable incarné. C'est quelqu'un de bien, je t'assure.

— Madie, comment peux-tu faire si aisément une croix sur nos valeurs ? Comment peux-tu jeter si facilement ta vertu aux orties ? Je reconnais qu'il est magnétique et très séduisant, mais cela n'explique pas tout ! Comment le vice a-t-il pu s'emparer ainsi de toi ?

Quoi ? Je hausse les sourcils, agacée et profondément choquée. Alors comme ça Nahel est

magnétique ? De mieux en mieux ! Une fois de plus, je me pose la question. Et si mon petit ami avait raison ? Sa réaction de tout à l'heure n'est pas normale, ses paroles ne sont pas anodines ! Par ailleurs, comment peut-il avoir une opinion aussi négative de moi ? Me faire si peu confiance ?

— Pour qui me prends-tu ? C'est ça que tu penses ? Que j'ai couché avec lui ?

— Parce que ce n'est pas le cas, peut-être ? s'enquiert-il, sceptique.

— NON ! m'écrié-je, scandalisée. Je suis toujours vierge, si c'est ce qui te préoccupe. Je te jure sur ce que j'ai de plus cher, sur la bible, que c'est la vérité.

— Comment est-ce possible ?

Il est visiblement médusé et je le comprends, dans le fond. Nahel traîne une réputation tellement épouvantable, que, légitimement, on peut imaginer un tout autre scénario.

— Je ne suis pas prête à passer à l'acte, le rassuré-je, et il a accepté d'attendre le temps qu'il faudra.

— Comment est-ce possible ? répète-t-il.

— Je l'ignore, mais c'est comme ça et non négociable. Maintenant, Jo, tu dois me promettre de ne rien raconter à papa et maman.

— Quoi ? Non, je...

— Ils ne comprendraient pas, tu le sais. Si ça se trouve, demain, nous ne serons plus ensemble. Nahel est inconstant, tu le sais et je le sais aussi. Alors, pourquoi les alerter et les perturber ?

— Écoute, Madie...

— Non, c'est toi qui vas ouvrir tes oreilles. Si tu leur dis un seul mot sur lui, je ne te le pardonnerai jamais, tu m'entends ? Tu es le membre de la famille dont je me sens le plus proche et je te fais une confiance aveugle. Mais si tu me trahis, ce sera terminé.

— Madie, tu ne peux pas me demander ça ! proteste-t-il, avec autorité.

— Je ne te le demande pas, je l'exige. Considère que je viens de me confesser et que tu es tenu au secret. Ce n'est pas à toi de leur révéler mon histoire, mais à moi. Ce n'est pas ta vie, c'est la mienne. Si nous sommes encore ensemble à Noël, je leur parlerai. Mais pour les semaines à venir, tu dois me faire confiance et te taire.

Puis, sans attendre sa réponse, je me dirige vers le couloir pour enfiler mes bottines fourrées et ma veste. Il est temps pour nous d'y aller.

Nahel

Quand je quitte l'immeuble, je ne peux retenir un sourire de satisfaction. Tout s'est déroulé exactement comme je l'ai prévu. Pas la peine de vous énerver, je suis un enfoiré, ce n'est pas nouveau !

En fait, je n'ai absolument pas digéré la réaction de Madie, lundi soir. Pour la première fois de ma vie, la fille que je fréquentais donnait l'impression d'avoir honte de moi. C'était juste inacceptable. Donc, même si nous nous sommes rabibochés, je n'ai pas oublié. Et quelle réconciliation ! Putain, j'ai cru que j'allais mourir de plaisir. Quand elle a murmuré qu'elle m'aimait, je me suis fait l'effet d'être Superman. Ce sentiment d'intense satisfaction, de certitude absolue, il ne me semble pas l'avoir éprouvé un jour. En revanche, ce que je peux dire, c'est que c'était un pied d'enfer. Je n'ai pas eu peur, alors qu'avec une autre, je me serais barré en courant.

Le fait est que lorsqu'elle s'est enfermée dans la salle de bain, j'ai cru que je l'avais perdue définitivement. Pour être plus précis, je l'ai lu dans ses yeux, avant qu'elle ne se détourne. Oui, Madie était prête à déclarer forfait, c'était évident.

Et soudain, la panique m'a envahi. Je ne peux pas vivre sans elle. Cette fille est ma lumière et, si elle n'en a pas encore conscience, heureusement pour moi, j'ai développé un fort sentiment de dépendance envers elle. Elle est plus addictive que la meilleure des drogues.

Alors, désespéré à l'idée qu'elle me demande de partir, j'ai pris ma guitare et ai interprété la première chanson qui m'est venue à l'esprit. *Without you* est un air que je connais bien et qui a une signification très spéciale pour moi. C'était le tube favori de mon petit frère, qui fantasmaient sur Mariah Carey. Perso, je préfère la version de Harry Nilsson, tellement plus chargée émotionnellement. Donc, il m'a semblé naturel de chanter à quel point vivre sans elle est vide de sens.

Comme je crois l'avoir précisé, ma culture musicale est extrêmement étendue, je le dis sans fanfaronner, mais également très éclectique. Si j'écoute principalement des DJ tels que Robin Schulz, The Avener ou Calvin Harris, je peux m'intéresser à d'autres genres, que ce soit la variété, la pop ou même le classique. Ainsi, réussir à remettre au goût du jour, des titres plus anciens est un challenge que j'adore.

Pour en revenir à lundi, la réaction de mon ange blond a été au-delà de toutes mes espérances, puisqu'elle m'a rejoint et m'a avoué son amour. Le soulagement que j'ai éprouvé en cet instant est indescriptible. C'est comme si vous étiez en voiture, que l'accident était inévitable, vous le savez, mais que vous parvenez malgré tout à vous en sortir, comme par miracle. Vous avez le cœur qui bat à cent à l'heure, l'estomac dans la bouche et tous vos membres tremblent. Eh bien, c'est exactement ce que j'ai ressenti. Et je veux encore de tels moments.

Jamais je ne me suis senti aussi vivant, aussi serein, aussi sûr de moi et de ce que je faisais. Et pour

la première fois, cet état n'était pas le résultat d'une prise massive de drogue et d'alcool. Au fond de moi, un espoir a surgi, inattendu, comme une toute petite flamme qui naît des cendres et se répand pour réchauffer tout mon cœur. Et si Madie était capable de me guérir de mes souffrances, de cette culpabilité qui me ronge de l'intérieur depuis tant d'années et me pousse à faire tout et n'importe quoi ? Même si je sais que je ne pourrai pas arrêter de me shooter, je veux croire qu'avec son aide, une issue autre que la mort par overdose est possible.

Donc, pour en revenir à hier, j'ai remarqué que son frère avait essayé de la joindre à plusieurs reprises. Ce crétin serait capable de lui bourrer la tête pour qu'elle me quitte et, ça, pas question. Elle n'a pas décroché et j'ai fait comme si je n'avais rien vu, rien entendu.

Cela étant, quand elle était sous la douche, il lui a envoyé un texto, pour lui indiquer qu'il viendrait la chercher, finalement. J'ai juste répondu OK et j'ai supprimé les SMS. Je devine que si elle l'avait lu, elle aurait tout fait pour l'en dissuader.

C'est donc tout à fait intentionnellement que je n'ai pas emporté mon ordinateur. Cela me donnait un prétexte pour revenir. Je suis rapidement passé à mon appartement, comme prévu. Pour une fois, il n'y avait pas de flics en vue, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là. J'ai récupéré mon courrier et pris quelques vêtements, avant de rouler au hasard, histoire de vérifier que je n'étais pas suivi. Quand j'ai eu l'assurance que ce n'était pas le cas, je suis revenu chez Madie.

En ce moment, concernant notre business, nous avons levé le pied. Le risque de nous faire chopper était vraiment trop important et d'un commun accord, quand nous avons compris que nous étions tous dans leur collimateur, nous avons mis nos activités en stand-by. Les clients ont été prévenus et se sont approvisionnés en conséquence.

À partir de maintenant, et durant environ trois semaines, nous redeviendrons des étudiants sans histoires, afin d'endormir ces crétins de keufs et ne leur donner aucune raison de nous serrer. J'en vois encore, ça et là, qui traînent à la fac, mais de moins en moins.

Par ailleurs, nous avons monté un plan. Certains de nos acheteurs sont allés les rancarder sur la bande à Amoros, en échange d'un peu de came gratuite. En les lançant sur une nouvelle piste, nous avons un peu plus d'air. D'autant que le mec est complètement stupide et nettement moins prudent que nous. Il fait les sorties de lycées, et surtout il vend tout ce qu'on peut lui demander, y compris de l'héroïne, de la coke ou du crack, ce que nous n'avons jamais fait. Il y a des limites qu'aucun de nous n'était prêt à franchir. Fourguer de la beuh, du shit et quelques cachets est largement assez lucratif et nettement moins risqué.

Apparemment, notre stratagème a bien fonctionné, plusieurs membres de la bande ont été arrêtés, tandis qu'on nous fiche presque la paix. Et puis, quand les affaires reprendront, nous gagnerons une clientèle supplémentaire, puisque nous serons les seuls à fournir le milieu étudiant.

Pour en revenir à Madie, une fois en bas de chez elle, j'ai repéré son frangin qui se tenait face à la porte de l'immeuble. J'ai garé ma bagnole, j'ai fumé un pétard en attendant, puis je suis monté. Et là, clairement, j'ai pris un malin plaisir à l'embrasser sous son nez. J'ai également fait exprès de m'approcher de lui, pour vérifier si mes suppositions étaient exactes. Ce sont maintenant des certitudes. Il est homo, je n'ai plus aucun doute sur la question. Et surtout, je lui fais un effet bœuf. Si vous aviez vu sa tête quand je l'ai frôlé à l'épaule. Trop drôle !

Le pire, c'est quand ce connard a commencé à la sermonner, à propos de la vertu et de la luxure. Putain d'hypocrite ! Si je lui avais demandé de me sucer, il se serait mis à genoux avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir ma braguette. Et ça veut donner des leçons de morale ! Bon sang, je déteste

les faux-culs dans son genre.

J'ai vu le doute dans les yeux de Madie. Je crois qu'elle a compris de quoi il retourne, même si pour le moment elle refuse de se l'avouer. Distiller le soupçon est suffisant pour l'instant. Le reste suivra naturellement. Son super grand frère tombera du piédestal sur lequel elle l'a installé. Parce qu'il n'est pas question qu'elle admire un autre mec plus que moi, quand bien même il s'agirait d'un membre de sa famille.

L'esprit tranquille et avec le sentiment fort satisfaisant d'avoir bien fait mon boulot de sape, je me dirige vers la voiture. Il est temps que je rejoigne Fred et Vince au club.

Madie

Une main baladeuse et un pénis dressé comme la tour Eiffel, qui vient se nicher tout contre mon derrière, me tirent du sommeil, en ce dimanche matin.

— Mmmm, tu es toute chaude, susurre une voix rauque, tout contre ma peau.

Des réveils comme celui-là, j'en veux bien tous les jours ! Avec un gémissement de pur bien-être, je me colle tout contre le grand corps musclé de l'homme que j'aime.

Ses doigts commencent à jouer lascivement avec mon clitoris, tout émoustillé, maintenant que j'ai écarté les jambes pour lui permettre d'y accéder plus facilement.

Mon bassin s'est mis en mouvement tout seul, se frottant contre lui avec délectation. Nahel butine tranquillement ma nuque, avant de se diriger vers mon oreille.

— Tu sais quel jour on est aujourd'hui ? demande-t-il, tout en soufflant sur mon pavillon, ce qui a le don de provoquer immédiatement des frissons.

— Aucune idée, je réponds, mutine, les paupières obstinément baissées.

Tu parles ! Évidemment que je suis au courant ! Comment pourrais-je oublier un truc pareil ?

— Aujourd'hui, ça fait plus d'une semaine que tu as ton implant. Donc, tu es protégée. Donc, on peut y aller.

— Maintenant ? je m'étonne, émergeant totalement des brumes du sommeil.

— Non, mon ange. On n'est pas des bêtes, quand même ! Ce matin, ce sera un petit avant-goût. Mais ce soir, si tu es d'accord, on pourrait tenter le coup. Qu'en penses-tu ?

Je soupire, à la fois impatiente et angoissée. Je sais que ce sera pénible au début, mais je n'ai aucune hésitation quant à la personne avec qui j'ai envie de le faire pour la première fois. Nahel a pris tant d'importance dans ma vie, en si peu de temps, que je n'imagine pas que cela puisse se dérouler autrement.

Chaque soir, depuis vendredi dernier, il m'initie aux délices de la sensualité, sous toutes ses formes. Et il nous est de plus en plus difficile de nous en tenir à ces caresses. Bien sûr, nous avons du plaisir chaque fois, mais cela ne nous suffit plus. J'ai tellement envie de lui, dans ces moments-là, que cela me fait mal. Je découvre les tourments de la frustration et il est temps que ça s'arrête.

C'est d'autant plus déroutant, qu'il y a une semaine à peine, j'étais persuadée de ne pas être prête à sauter le pas. Mais, il a réussi, tout en douceur, à m'amener vers des contrées que je ne connaissais pas, sans jamais rien brusquer, sans me forcer à quoi que ce soit. Alors, oui, les choses ont peut-être évolué très vite, et même trop vite, mais je m'en fiche. Je veux qu'il soit le premier. Que ce soit ce soir ou dans un mois, qu'est-ce que cela changera après tout ?

— D'accord, on se lance, chuchoté-je dans un souffle.

— Tu as rendez-vous avec ton frère ? s'enquiert-il, sans stopper ses caresses.

Je grogne, ce qui le fait rire doucement. Ce n'est pas le moment de discuter de ça. Nous avons

tellement mieux à faire. Il semble comprendre et partager mon point de vue, car il cesse de parler. Sa bouche se pose à nouveau sur mon épaule, tandis que son index et son majeur pénètrent tranquillement mon sexe. Son pouce se charge de stimuler mon clitoris dur et gonflé. Presque par réflexe, ma main passe derrière mon corps pour saisir son pénis raidi et le caresser comme je sais qu'il aime que je le fasse. En sentant son souffle s'accélérer, je soupire de contentement. À ce petit jeu, j'ai appris et rapidement, pas besoin de m'expliquer deux fois les choses. Il faut dire que j'ai un excellent professeur, patient et passionné.

L'instant d'après, nous basculons dans la jouissance, en même temps. Sous le coup du plaisir, les dents de Nahel se sont fichées dans mon épaule, me mordant fort, sans réellement me faire mal. À vrai dire, la douleur qu'elles occasionnent se marie admirablement avec l'intensité des sensations que j'éprouve.

Lorsque nous nous attablons devant une tasse de café et des tartines de pain de mie grillées, qu'il est en train de beurrer, mon petit ami réitère sa question. Je ne réponds pas, subjuguée par l'Apollon qui se tient face à moi.

Ses cheveux ont poussé et se dressent dans tous les sens sur sa tête. Il a également décidé de ne plus se raser, si bien qu'une barbe de quelques jours, soyeuse à souhait, ombre le bas de son visage. Il est juste canon au possible, si mystérieux.

J'ai ainsi découvert qu'il avait des tatouages sur la cuisse, un mollet et même le dessus de son pied, et je ne parle pas de son torse, de ses bras, épaules et dos. En fait, ce mec est une vraie bande dessinée à lui tout seul. Si jusqu'à présent je n'ai jamais été attirée par les hommes dans son genre, lui a quelque chose de si spécial que c'est indéfinissable et pourtant tellement réel. Il n'y a qu'à observer les réactions des nanas que nous croisons. Regards énamourés pour lui, envieux et jaloux pour moi. C'est à la fois gratifiant, d'être celle qu'il a choisie, et terrifiant. Parce qu'il faut avoir les épaules solides pour accepter que son mec soit le fantasme de tant de femmes.

Comprenant mes doutes, il m'a enjoint de ne plus y faire attention, arguant qu'il ne voyait que moi et me faisant remarquer qu'il en allait exactement de même pour lui. Si un type me regarde d'un peu trop près, il n'a qu'une envie, lui sauter à la gorge. Pourtant, il se retient, alors à moi de l'imiter. Dans notre intérêt à tous les deux, a-t-il prétendu, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Je sais qu'il a raison, cent fois raison, mais c'est difficile.

Vous devez sans doute vous demander ce que j'ai encore à râler, puisque je sors avec le garçon qu'elles voudraient toutes. Mais ce n'est pas si simple, parce que je ne peux m'empêcher d'être toujours sur le qui-vive, redoutant le jour où il y en aura une autre pour laquelle il aura un coup de cœur, et pour laquelle il me quittera. C'est ma hantise, et elle me poursuit inlassablement, quand bien même Nahel me rassure tous les jours et de toutes les manières possibles.

— Ouhouh, Mad, appelle-t-il, claquant des doigts sous mon nez et me faisant revenir instantanément à la réalité. Qu'est-ce qui préoccupe encore ce petit cerveau en ébullition ? fait-il, tout en me tapotant la tempe. Je préfère ne pas savoir, je suis sûr que ça ne me plairait pas. Alors ?

— Alors quoi ? demandé-je, ouvrant de grands yeux interrogateurs.

— Évidemment, tu n'as rien écouté ! Je voulais que tu me dises si tu as rendez-vous avec ton frère aujourd'hui.

— Non.

Joseph et moi avons dîné ensemble hier soir, après la messe. Mais le cœur n'y était pas et l'ambiance était franchement plombée. Au moment du dessert, il n'y avait plus entre nous qu'un silence

embarrassant, ce qui ne nous était jusqu'à présent jamais arrivé. Quand il m'a déposée, c'est à peine s'il m'a saluée.

Je suppose qu'il a ses propres démons à combattre, ayant compris avec le recul que Nahel était dans le vrai et que mon frère doit avoir des penchants gay. Comme si cela changeait quelque chose ! Peu importe son orientation sexuelle, pourvu qu'il soit heureux. Or, je ne suis pas sûre que ce soit le cas en ce moment. Le nœud du problème, c'est que j'imagine mal mes parents accepter une telle situation sans grincer des dents. À leurs yeux, les relations entre deux personnes de même sexe sont contre nature. Quelle connerie !

— Ne t'inquiète pas, chérie. Joseph tient à toi, il reviendra tôt ou tard.

— Ah bon ? Tu sais ça, toi ?

— Bien sûr. Pour moi, c'est un crétin qui ne s'assume pas ou en tout cas qui n'assume pas sa vraie nature, alors il se voile la face. Mais il a un mérite, il t'aime sincèrement. Ça, personne ne peut en douter.

— Je n'apprécie pas la manière dont tu parles de lui, Nahel. C'est mon frère et je lui suis très attachée. Il est celui de la famille dont je suis le plus proche. Il a toujours été présent pour moi.

— Écoute, Mad, je ne répondrai même pas, parce que sinon ça finira en engueulade, comme d'habitude. Par contre, il me semble que les fois où tu as été en situation de détresse, aucun membre de ta chère famille n'était là et personne n'a téléphoné pour avoir de tes nouvelles. Alors, excuse-moi de ne pas partager ton avis. Et ne monte pas sur tes grands chevaux, ajoute-t-il, en voyant mes pommettes rosir d'indignation, je me suis efforcé de rester très poli dans ma manière de parler d'eux. Vrai. Je sais bien qu'il prend sur lui. Et dans le fond, il n'a pas tout à fait tort, même si par principe je ne supporte pas qu'on critique ceux que j'aime.

— Alors, fais-moi confiance quand je te dis qu'il reviendra. Il a simplement un peu de mal à intégrer certaines choses.

— Lesquelles ?

— Le fait que tu sois une femme, par exemple, et qu'il ne puisse plus te manipuler à sa guise. Tu prends tes décisions, même si tu ne les assumes pas toujours, mais tu ne peux nier que tu es différente d'eux. Quand quelque chose te semble juste, tu fonces, quand bien même c'est contraire aux préceptes qu'on t'a inculqués. Je me trompe ?

— Non, j'admets en souriant.

Je ne suis pas nécessairement d'accord avec ce qu'il pense de mon frère, mais je n'ignore pas qu'il y a un fond de vérité dans ses paroles. Et, effectivement, je suis en train de m'affranchir de toutes les règles qui ont constitué mon éducation, même si elles restent fondamentales à mes yeux.

— Donc, dans la mesure où tu es libre ce soir et où je mixe exceptionnellement au club, je t'emmène avec moi. D'après So, tu t'étais bien amusée sur la piste de danse.

— Je n'ai pas très envie d'y retourner, je t'assure. Je préfère t'attendre tranquillement ici. Et puis, j'ai un cours demain à neuf heures.

— Pas question ! Je sais ce que tu penses. Mais pour que ces mauvais souvenirs disparaissent, il faut nous en construire d'autres, dans ces mêmes lieux. Et puis, quoi, merde ! Tu es ma gonzesse, affirme-toi en tant que telle.

Quel raisonnement débile ! Mais comme il semble y tenir et que je ne peux jamais rien lui refuser, je cède. Comme d'habitude ! Concernant la fac, si je rate une matinée, ce ne sera pas bien grave, je ne suis plus à ça près !

En entrant dans le club par l'arrière, je ne peux empêcher mon estomac de faire des bonds. Déjà, durant tout l'après-midi, alors que je travaillais mes cours, j'ai senti comme une sensation de panique m'envahir, tel un mauvais pressentiment. Vers dix-huit heures, j'ai envoyé un texto à Joseph pour lui souhaiter une bonne semaine et prendre de ses nouvelles, mais il n'a pas répondu.

Nahel n'était pas là, il avait dû s'absenter pour se rendre chez Fred. C'est dingue quand même, parce que je ne l'ai jamais vu avec un cahier en main, ni faire un quelconque devoir. Soit il est extraordinairement intelligent et n'en a pas besoin, soit il se fiche totalement de son cursus. Je pense, après avoir longuement réfléchi à la question, qu'il s'agit d'un savant mélange des deux.

Il est rentré en début de soirée. Nous avons alors dîné rapidement et sommes partis. Maintenant que je m'apprête à pénétrer dans ce lieu maudit, je voudrais être n'importe où ailleurs.

Peu après notre arrivée, mon petit ami me montre sa loge. Ce n'est pas la pièce où il se trouvait l'autre fois, mais celle située juste à côté. Et, au moment où nous en approchons, cette peste de Stella apparaît. Son regard se pose aussitôt sur nos mains jointes et, quand Nahel l'aperçoit, je sens la pression de ses doigts se raffermir sur ma peau. Pourtant, alors que je m'attendais à ce que nous nous engouffrions sans attendre dans la loge, il s'avance vers elle.

— Tiens, tiens, la fouille-merde ! Alors ? Ton barracuda t'a larguée, d'après ce que j'ai cru comprendre ! murmure-t-il, sur un ton qui cache très mal l'antipathie qu'elle lui inspire.

— Pourquoi ? Tu es intéressé ? demande-t-elle, aguicheuse, comme à son habitude.

À vrai dire, elle occulte complètement ma présence, faisant comme si je n'existais pas.

— Certainement pas. Plutôt me taper une sangsue ! Par contre, je tiens à te prévenir. Au moindre coup bas ou si tu adresses la parole à Madie pour lui cracher ton venin de vipère, je ferai en sorte que tu sois *persona non grata* ici et partout ailleurs.

— Je ne vois pas comment tu pourrais faire ça !

— Je connais beaucoup de monde, tu devrais te méfier. Actuellement, ta réputation de sale pute répugnante n'est que confidentielle, si bien que tu trouves encore des pigeons qui tombent dans le panneau. Mais si tu t'en prends à ma petite amie, tout Strasbourg sera au courant. Je suis bien clair ?

— Limpide, rétorque-t-elle, en blêmissant.

— Ne t'approche pas d'elle, c'est un bon conseil que je te donne et que tu devrais suivre.

Je pense qu'elle a compris que la menace était sérieuse. Si elle veut conserver une vie sociale, un tant soit peu épanouissante, elle n'a pas le choix, elle doit rester loin de moi. Je suis tellement reconnaissante à Nahel de son intervention que je pourrais me mettre à genoux, me prosterner devant lui et embrasser ses pieds. D'ailleurs, ça me donne soudain une idée...

La première session de mixage est une vraie réussite. Mon DJ est juste égal à lui-même, fascinant et incandescent. Dans la mesure où il a refusé que je me rende sur le dancefloor pour me déhancher au milieu de la foule, je suis obligée de rester sur le côté de la scène. Souvent, il me jette des regards pour vérifier que tout se passe bien. Franchement, escortée de Fred, de Vince, de So et de Steph, je ne vois pas bien ce qui pourrait m'arriver de fâcheux. Au bout de deux titres, nous nous trémoussons tous les cinq dans notre coin, incapables de nous tenir tranquilles. Lorsque Nahel s'en aperçoit, il rit

et poursuit de plus belle.

Une heure plus tard, il quitte la scène sous les hurlements de l'assistance qui l'ovationne. Il est suivi de près par Fred qui reprend le flambeau. Il me semble très bon également, mais pas du niveau de mon amoureux. Non, il n'a pas ce don de lever les foules pour les entraîner avec lui.

Sans un mot, Nahel m'attrape par la main et me tire vers la loge, avant de fermer la porte au nez de Vince qui nous avait emboîté le pas.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-il, en se tournant vers moi.

Il a presque l'air angoissé, attendant avec impatience ma réponse. Je suis flattée par le fait que mon avis soit important pour lui, même si de mon point de vue il n'a que peu de valeur, puisque je n'y connais pas grand-chose.

— C'était génial ! Je suis tellement fière de toi !

Le cri du cœur, je ne peux pas qualifier mes propos différemment, mais ils sont vraiment sincères. Nahel est un cran au-dessus de tous les DJ que j'ai entendus ce soir. Il a ce quelque chose de très rare que n'ont pas les autres, même si j'ignore de quoi il s'agit exactement.

Le soulagement que je lis dans ses yeux est si flagrant, que je ris doucement. Je n'avais pas compris que mon opinion comptait tant pour lui. Cela signifie sans doute qu'il tient à moi. Cette constatation me grise à un point que vous ne pouvez même pas imaginer.

Soudain prise d'une témérité, probablement liée à la certitude d'être précieuse pour lui, je m'approche et colle mon corps au sien. Peu importe qu'il soit en nage, ce n'est pas ma préoccupation. Entourant sa taille de mes doigts, je me redresse sur la pointe des pieds pour accéder à ses lèvres. Dès qu'il prend conscience de mon intention, Nahel se baisse un peu et répond à mon étreinte. Contre mon ventre, je sens son sexe prendre vie. Une fois de plus, je suis enivrée par l'émoi que ce contact provoque en lui. Au moins, je ne suis pas la seule à être troublée au plus haut point.

Alors, l'une de mes mains se dirige vers cet endroit que je frotte à travers le tissu. Sans un mot, je déboucle sa ceinture, ouvre le bouton et la braguette de son jean. Puis, m'écartant doucement, je me laisse tomber sur les genoux.

— Mad, proteste-t-il, en secouant la tête. Tu n'as pas à faire ça !

Je redresse le menton pour croiser son regard. Celui-ci est sombre et brûlant. Il a beau dire, il en a follement envie, ça se sent. Et dans la mesure où c'est également ce que je désire, je ne vois pas où est le problème.

— Je veux le faire, murmuré-je d'une voix rauque. Mais c'est la première fois et il va falloir que tu m'aides, je ne sais pas comment m'y prendre.

— Tu es sûre de toi ?

— Absolument.

En même temps que j'ai prononcé ces mots, j'ai baissé un peu son pantalon et son caleçon. Son pénis se dresse maintenant devant moi. C'est une chose de le caresser, mais c'en est une autre de l'avoir sous le nez ! Je ne peux m'empêcher d'être impressionnée par sa taille et surtout par son épaisseur, même si ce n'est pas la première fois que je le touche.

— Oh bon sang ! Je ne peux rien te refuser, tu le sais.

— Je fais quoi maintenant ? je m'enquiers, m'efforçant de rester concentrée sur mon objectif.

Pas question de me laisser distraire par le timbre rocailleux qui trahit son excitation.

— Tu le saisis à la base et tu le lèches sur toute la longueur.

Je m'exécute aussitôt, suivant du bout de la langue le réseau de petites veines que je peux voir sous la

peau fine.

— Mmmm, c'est tellement bon !

Je recommence encore et encore, avant de m'écarter pour attendre ses instructions.

— Tu prends mon gland dans ta bouche, tu lui fais ce que tu veux. Puis, quand tu seras prête, essaie de le gober aussi loin que tu pourras. Tu as le droit de jouer avec ta langue, c'est même vivement recommandé. Pour les dents, gaine-les avec tes lèvres et ahhhhh...

Je n'ai pas attendu la suite de ses instructions pour entrer en action. Ma bouche s'est ouverte et avec une application que je ne me connais pas, je tente de l'aspirer. Lorsque je le sens cogner contre ma gorge, je m'arrête. J'en suis à peine à la moitié, mais pour une première fois, je ne peux pas faire mieux. Tout en me servant de ma main, je commence à entamer des allers-retours. Mes lèvres se resserrent un peu, tandis que ses doigts se glissent dans mes cheveux. C'est bizarre, mais pas désagréable. Excitant, oui, mais plutôt parce que je sens qu'il est en train de perdre le contrôle. Ses gémissements deviennent plus bruyants, plus fréquents, et ses poings se crispent sur ma tête.

— Regarde-moi, ordonne-t-il doucement.

Je relève le visage, sans pour autant le lâcher. Quand mes yeux croisent les siens, j'y lis un désir brut et une tendresse que je n'y avais jamais vue.

— Je t'aime, souffle-t-il, tout en me souriant, bouleversé.

Cet aveu me galvanise. Il m'aime, il vient enfin de me le dire. Je réalise, à cet instant précis, à quel point j'attendais ces mots. Mon cœur s'arrête de battre et mes paupières s'humidifient.

Refoulant mon émotion, je m'active plus encore sur son sexe. Nahel a eu beaucoup de femmes dans sa vie, mais il n'est pas question qu'il en regrette une seule. À moi de faire en sorte que rien ne lui manque.

Ma main libre, qui était jusqu'à présent crispée sur sa cuisse, se dirige tout naturellement vers ses testicules. Je sais à quel point il aime ça, et je n'ai qu'une envie, le satisfaire de la meilleure manière qui soit. Ma bonne volonté doit dépasser la maladresse de mes gestes.

Un « *Ah, putain, c'est tellement bon !* » me récompense de cette initiative. Du coup, je ne sens plus la douleur qui a gagné mes genoux, ni la crampe de ma mâchoire.

Après quelques instants, Nahel attrape mon visage de chaque côté, m'obligeant à cesser tout mouvement. Puis, ses hanches se mettent à bouger, faisant entrer et sortir sa queue de ma bouche immobile. Je passe mes lèvres sur mes dents et resserre ma prise. C'est ce qui le perd, je crois, car la seconde suivante, il pousse un cri rauque et se déverse dans ma gorge, manquant de m'étouffer.

Lorsqu'enfin il se retire, je suis saisie d'une quinte de toux. J'ai avalé de travers, ne m'attendant pas à avoir la bouche envahie par ce liquide visqueux.

Aussitôt, il me prend par les coudes et m'aide à me relever. Sur son visage, je vois de la confusion, mais aussi de l'amour. Oui, de l'amour. Un amour intense, fou et indéfectible. Cela vaut tous les désagréments du monde.

— Ah, mon ange, tu m'épateras toujours, souffle-t-il en m'amenant vers le canapé, après s'être rapidement rajusté.

Puis, alors que je m'assieds, encore étonnée par ma propre attitude, il se tourne pour récupérer une bouteille d'eau qu'il me tend. Je bois avidement, tandis qu'il s'installe près de moi.

— Tu pensais vraiment ce que tu disais tout à l'heure ? demandé-je.

En clair, je lui laisse une porte de sortie, une possibilité de se rétracter sans passer pour un salaud fini. Il pourra toujours arguer que c'était sous le coup de l'excitation et qu'il n'a pas mesuré ses

propos. Mais, loin d'être mal à l'aise, il confirme avec un sourire heureux.

— Oui. Je t'aime, Madeleine Grangier, comme je n'ai jamais aimé personne et comme je n'aimerai jamais plus personne. Tu m'obsèdes depuis le premier jour.

Je suppose que mon bonheur doit se lire sur mon visage, parce qu'il me prend aussitôt dans ses bras et me serre si fort que j'ai l'impression d'étouffer.

— Ce soir, tu seras à moi ? interroge-t-il, en s'écartant un peu.

— Bien sûr, j'acquiesce sans la moindre hésitation.

— Tu sais que je suis clean, je t'ai montré les analyses, ajoute-t-il, caressant doucement ma joue.

Alors, rien entre nous. Ce sera la première fois pour moi, tu en as conscience ?

— Ah bon ?

— Oui. Je n'ai jamais baisé sans capote. Mais avec toi, c'est différent.

— En quoi ?

— Nous ne baisers pas, nous ferons l'amour. Ça aussi, ce sera une grande première pour moi.

Je ne réponds pas. D'ailleurs, qu'y aurait-il à ajouter ? Je suis heureuse, c'est tout. Nahel est tout ce que je veux, tout ce que j'attends chez un homme. Même son caractère, si difficile, ne ternit pas la passion que j'éprouve pour lui. Ce garçon, à la fois solaire et ombrageux, m'aime. C'est tout ce qui compte.

Le bruit d'un coup frappé à la porte nous fait sursauter tous les deux. C'est Vince.

— Nahel, prépare-toi. Fred va terminer dans cinq minutes, c'est toi qui suis.

— Déjà ? je m'étonne, en le voyant s'écarter.

— J'ai demandé à faire deux sessions rapprochées pour pouvoir finir plus rapidement et ne pas rentrer trop tard.

À ces mots, je rougis, même si je n'ai pas peur. Non, je suis impatiente, nerveuse, excitée, mais je n'éprouve pas la moindre inquiétude. Main dans la main, nous quittons la loge. Ça y est, c'est fait. J'ai construit d'autres souvenirs avec mon petit ami et ceux-ci sont assez intenses pour me faire oublier l'épisode des deux nanas.

Une heure et demie plus tard, nous nous engouffrons dans sa voiture. À peine avait-il terminé, que Nahel m'a attrapée par la main, a récupéré ses affaires et s'est précipité vers la sortie, sans accorder un seul regard à ses amis. Je suppose que c'était inutile, parce qu'à voir nos têtes quand nous avons émergé de la loge, tout le monde a bien compris ce qui s'y était passé. Mes lèvres enflées, mes cheveux emmêlés, et son sourire béat étaient si flagrants que leurs visages se sont immédiatement figés en une moue sardonique. Seul Val, qui a rejoint la bande entre-temps, semblait mécontent.

— Y a des jours où j'aimerais vraiment m'appeler Nahel, a-t-il grommelé en se détournant.

Hélas, il avait parlé trop fort et, si je l'ai entendu, mon DJ, qui était debout juste à côté de moi, a également saisi la teneur de ses propos.

Aussitôt, il s'est tourné vers son ami et l'a fusillé du regard.

— Approche-toi d'elle, touche-la et tu es un homme mort. Je ne plaisante pas, Val, tu sais de quoi je suis capable.

— Nahel, suis-je intervenue, voulant à tout prix éviter un quelconque conflit qui aurait pu gâcher la soirée.

— Quoi ? a-t-il répliqué vivement, en pivotant vers moi.

— Je suis une femme fidèle, fais-moi confiance. Je ne vois aucun autre mec que toi. Ce n'est pas la peine de le menacer, tu n'as aucune raison d'être en colère.

Il m'a alors prise dans ses bras et, devant ses amis ébahis, m'a serrée contre lui.

— Je t'aime, Mad, tu es mon miracle.

Je crois qu'à ce moment-là on aurait pu entendre une mouche voler, si on excepte la musique. Ils s'étaient tous figés, comme tétanisés. Je présume qu'ils ne doivent pas avoir l'habitude de l'entendre s'exprimer ainsi.

— Eh ben, a finalement murmuré Sophie, ça, c'est une première. Madie, tu as réalisé un miracle, effectivement. Tu es une sainte et si je ne me retenais pas, je me prosternerai devant toi et je t'embrasserais les pieds !

J'ai éclaté de rire et la tension est retombée. Le reste de la soirée s'est déroulé comme dans un rêve, à la fois interminable et trop rapide.

Alors que nous roulons en direction de mon appartement, je ne peux m'empêcher de sourire comme une bienheureuse. J'ai conscience de ma chance. J'ai réussi à me faire aimer d'un homme dont le talent n'a d'égal que la gentillesse. Et le mauvais caractère, mais cette nuit je n'ai aucune envie d'y penser. Nous aurons encore bien d'autres occasions de nous engueuler et nul doute que ça arrivera très régulièrement. Je veux croire que nous parviendrons toujours à dépasser nos différences. Ce sera difficile, souvent, mais pas insurmontable.

Dès que nous pénétrons dans l'ascenseur, il se colle à moi, me poussant contre la paroi de la cabine et m'embrassant avec passion. Lorsqu'il s'écarte, je suis estomaquée par sa beauté si sauvage. Vêtu de son caban bleu marine, dont le col est relevé, il est juste hallucinant de séduction.

Dans le creux de mon ventre, une boule d'excitation commence à se former, pour gagner l'ensemble de mon corps à la vitesse de l'éclair. Oh, j'ai tellement envie de lui que j'ai l'impression de me

liquéfier sur place.

Nous avons toutes les peines du monde à nous contenir pour rejoindre la porte de mon appartement. À chaque pas, nous nous arrêtons, échangeant des baisers brûlants, nos langues laissant libre court à leur ardeur, sortant allègrement de nos bouches dont les lèvres n'arrivent plus à se toucher. C'est à la fois décadent et délicieusement sensuel, et j'adore ça.

Tandis que je parviens à déverrouiller, Nahel se colle derrière moi, se frotte contre mes vêtements, faisant un peu plus monter la pression. Alors qu'il me serre contre lui, passant ses bras autour de moi en grognant, je ne peux m'empêcher de pouffer. Mon mec est en train de se transformer en homme des cavernes.

Je ne peux pas vous dire à quel moment je réalise qu'il y a un truc pas net. Je crois que c'est quand la porte se referme et que nous avançons, enlacés, vers la pièce principale, riant comme des gamins. Étrangement, la lumière de ma table de chevet est allumée. Or, je suis certaine de l'avoir éteinte avant de partir.

Quand je relève les yeux, la première chose que je vois, c'est le regard effaré de papa posé sur moi. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je m'écarte de Nahel qui, alerté par ma soudaine raideur, se redresse et découvre le spectacle qui se déroule devant nous.

Il y a là mon père, ma mère, ma sœur, son mari, ainsi que mon traître de frère. Celui-là, je vous jure qu'il me le paiera. Je l'avais pourtant prévenu. D'ailleurs, avant même qu'il puisse réagir, je me dégage de l'étreinte de mon amoureux pour enlever ma veste, la jeter sur une chaise et me diriger vers lui.

Lorsque je passe devant maman, je la vois se signer en observant, catastrophée, Nahel. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe, en ce moment. Là, tout de suite, j'écume juste de rage. Merde, il m'avait promis ! Mais, à bien y réfléchir, il me semble qu'il n'a rien dit en ce sens. C'est moi qui ai, à tout prix, voulu croire qu'il était digne de confiance.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans la phrase « *ne dis rien aux parents, considère que tu es tenu au secret de la confession* » ? Non, parce que là tout de suite, j'ai beaucoup de mal à ne pas te sauter à la gorge pour te péter la gueule, connard !

Je suis désolée, je ne m'exprime pas souvent de cette manière, mais je suis tellement furieuse et déçue à la fois, que je pourrais en pleurer. Cette soirée devait être un feu d'artifice, une apothéose entre Nahel et moi, et certainement pas un traquenard comme celui que Jo vient de me tendre.

— Madeleine, s'écrie mon père, je t'interdis de t'adresser à Joseph de cette manière ! Il a fait ça pour ton bien, pour te remettre sur le droit chemin, parce qu'il sentait que tu t'éloignais de Dieu !

Je pivote vers lui. Il se tient à quelques mètres, s'étant volontairement interposé entre mon DJ et moi. Avec sa haute taille et ses cheveux clairs qui commencent à laisser place à une légère calvitie, c'est encore un très bel homme. Derrière ses lunettes, ses yeux bleus, si semblables aux miens, expriment un désespoir palpable.

Il croit vraiment à ses paroles, alors qu'elles m'apparaissent comme un ramassis de conneries. Je ne veux pas imaginer qu'être sincèrement amoureuse d'un garçon, de tout son cœur, de tout son corps et de toute son âme, est mal. Non, jamais personne ne me fera gober ça. Mais sa tristesse, ainsi que les larmes de ma mère, me déchirent. Je les aime si tendrement, tous les deux. C'est tellement injuste de me demander de choisir entre eux et l'homme dont je suis folle. Parce que je n'ai aucune illusion, c'est exactement ce qui va se passer.

Mes yeux se posent sur ma sœur, quêteant son soutien. Mais elle se détourne, mal à l'aise. D'ailleurs,

pourquoi est-elle ici ? Qui plus est, avec mon beau-frère que je n'apprécie que très modérément. C'est un prétentieux, imbu de lui-même, qui dans son genre est assez intégriste. Je sais qu'elle n'est pas heureuse avec lui, cela fait longtemps que je m'en suis rendu compte, même si je suis probablement la seule dans cette pièce. Marie semble, elle aussi, hypnotisée par Nahel, qui ne lui prête pour sa part aucune attention.

Quand elle se tourne à nouveau vers moi, je vois bien qu'elle a compris mon dilemme, à son air compatissant. Oui, elle a parfaitement saisi ce qui m'attire en lui, sans doute parce qu'elle est jeune et que c'est une femme. La fascination qu'il exerce n'a décidément aucune limite. Pourtant, elle ne fera rien pour m'aider, elle est encore plus que moi sous l'influence de notre éducation et de ces dogmes, dont on nous a bourré le crâne durant des années.

Joseph tente de m'attraper par le bras, au moment où je lui tourne le dos pour rejoindre Nahel. Lui lançant un regard mauvais, je me dégage d'une secousse sèche, avant de traverser la pièce pour me rapprocher de celui que j'aime.

— Papa, maman, je vous présente Nahel Elkhouri. Il est étudiant comme moi et c'est mon petit ami.

Voilà, c'est dit. Aussitôt, la main de mon amoureux vient se poser sur mon épaule.

— Je ne sais pas ce que vous faites ici, ni pourquoi vous avez fait tout ce chemin.

— Madeleine, intervient ma mère pour la première fois. Dans notre famille, nous n'avons pas ce genre de relations avec la gent masculine. Nous nous préservons pour celui que nous épouserons. Nous nous engageons avec un homme et un seul. Tu ne peux pas te pavaner au bras de ce... ce petit voyou, sans jeter la honte sur nous. Tu dois cesser ça tout de suite.

— Tu vas le quitter immédiatement. Tu m'entends ? enchérit mon père. Chaque brebis peut s'égarer, mais il est de notre devoir de te ramener vers le droit chemin, avant qu'il ne soit trop tard. Tu peux encore te repentir de tes mauvaises actions !

Je sens la main de Nahel se crispier, signe qu'il est à deux doigts de perdre patience. Or, c'est exactement ce que je dois éviter.

— Papa, maman, je l'aime et il m'aime aussi. Il n'y a aucune raison pour que nous nous séparions, tenté-je de plaider.

Je n'attends pas d'eux qu'ils me donnent leur bénédiction, mais simplement qu'ils acceptent mes choix de vie.

— Alors, tu ne seras plus notre fille, annonce mon père dans un sanglot de désespoir. Jamais je ne tolérerai que mon enfant pactise avec le diable !

— Mais il n'est pas le diable ! Si tu prenais la peine de le connaître, tu verrais que j'ai raison !

— C'est un musulman ! s'écrie-t-il, avec hargne.

C'est bien ça le problème, j'aurais dû m'en douter. En bon catho, il ne peut pas supporter que sa fille fréquente un type dont la religion est différente.

— Qu'en savez-vous ? demande Nahel.

— Avec votre nom, cela me paraît évident. Écoutez, jeune homme, je n'ai rien contre vous à titre personnel, mais nous ne mangeons pas de ce pain-là. Et ce que Joseph nous a révélé à votre sujet est scandaleux ! Ma petite Madeleine ne peut pas fricoter avec vous.

— Pourquoi ? Parce que je n'ai pas le profil requis ? Vous estimez que je ne suis pas assez bien pour elle ?

— NON ! Parce que vous êtes toxique et malfaisant ! Vous êtes le diable incarné, espèce de drogué dépravé !

Papa a hurlé ces mots comme on crache son venin. J'en suis la première choquée. Jamais je ne l'avais vu dans cet état.

Mon amoureux me lâche pour la première fois et se dirige vers lui, le regard déterminé. Il n'est pas du genre à se laisser insulter, je le sais. Et voilà que ma mère se met à sangloter bruyamment. Quel psychodrame ! Ah, elle est loin la nuit d'amour à laquelle je m'attendais !

Quand il se retrouve nez à nez avec papa, il l'attrape par le col et lance avec une violence dans la voix que je ne lui avais jamais entendue.

— Vous êtes un pauvre type, complètement cinglé ! Vous décrêtez des vérités sur des sujets que vous ne connaissez même pas. Si mon père est libanais, il n'en reste pas moins qu'il est chrétien. Ma mère est athée, tout comme moi.

— Mon Dieu, un hérétique !

— Ça suffit, putain ! Au lieu de me juger sans me donner la moindre chance, vous feriez mieux de balayer devant votre porte ! Quand on a un fils homosexuel, qui a tellement peur de la réaction de ses parents qu'il s'engage dans les ordres, on ferme sa gueule et on ne la ramène pas !

C'est là que Lionel, mon crétin de beau-frère, intervient, alors que personne ne lui avait rien demandé.

— Lâchez ce saint homme immédiatement, commande-t-il, avec son air supérieur qui gonfle tout le monde.

Il s'approche et commet l'erreur de poser sa main sur le bras de Nahel pour le séparer de papa. Il n'en faut pas plus pour que ce dernier réagisse. Rejetant sa tête en arrière, avant de la lancer en avant, dans sa direction, il lui assène un coup de boule qui le fait tomber par terre.

Puis, lâchant mon père, il se tourne vers moi et me prend par le poignet.

— Viens, Madie, on va chez moi.

Je jette un regard désespéré vers la scène dramatique qui se déroule devant moi. Mon beauf au sol, mon paternel en état de choc, ma mère et ma sœur qui pleurent. Et Joseph, hagard, qui contemple comme moi, le spectacle. Mon Dieu, comme je lui en veux !

— Tu es content de toi ? je lance dans sa direction.

Il ne réagit pas. C'est là que je comprends qu'il est terrifié par l'impact de ce que Nahel a dit à son sujet. Et je réalise également que, depuis le début, mon amoureux est dans le vrai. C'est tragique, mais je n'ai pas le temps d'avoir pitié de lui. Je dois à tout prix arranger les choses et éviter le désastre qui se profile à l'horizon, aussi sûrement que le jour après la nuit.

Tant que Nahel sera là, je n'y parviendrai pas. Il attise trop leur haine pour que je puisse les raisonner.

— Madeleine, reprend papa, tu dois te repentir et prier pour le salut de ton âme. Mets-toi à genoux, ma fille !

Comme une seule personne, toute ma famille se laisse tomber au sol et commence à réciter des Notre Père et autre Credo. Mais ils sont tous devenus fous, ma parole !

Saisissant Nahel par le bras, je l'entraîne vers la porte d'entrée. Dans le petit vestibule sombre, je suis à l'abri de leurs regards, mais pas de leurs oreilles, malheureusement.

— Nahel, tu dois partir, tout de suite.

— Quoi ? Mais non ! proteste-t-il avec vigueur. Mad, ne fais pas ça, ne me chasse pas ! Regarde-les, ils sont complètement fêlés. Laisse-les et viens avec moi !

— Je ne peux pas. C'est ma famille et je tiens énormément à eux, tenté-je de faire valoir, même si je

doute qu'il puisse comprendre.

— Chérie, moi aussi, je t'aime. Tu ne peux pas me quitter, je t'en supplie.

J'observe ses joues rosies par l'indignation et ses yeux anormalement brillants, désespérée. Je l'aime tant, mais je ne peux pas. Je suis attachée à mes parents plus que tout, je suis loyale, je l'ai toujours été. Tout ce que je veux, c'est un peu de temps. Je sais que je parviendrai à leur faire entendre raison, mais pas s'il est présent.

— Pars, murmuré-je avec tristesse. Je te rappellerai, mais tu dois t'en aller tout de suite. Tant que tu seras là, je ne pourrai pas arranger les choses. C'est déjà tellement compliqué.

— Non, ne fais pas ça. Si je passe le pas de la porte, ce sera fini. C'est la seule manière que tu auras d'arranger les choses, comme tu dis. Tu ne peux pas mettre une croix aussi facilement sur moi, sur nos moments de bonheur.

Nahel tente de m'enlacer, de me prendre dans ses bras. Il s'accroche à moi, refusant de céder, alors qu'il sait très bien comment ça se terminera. Je sens une infinie tristesse et de la révolte dans son attitude, mais cela ne me suffit pas. Ne voyant aucune autre solution, je me dégage et recule.

— Je t'en supplie, va-t'en.

— Alors, tout est fini entre nous.

J'aimerais pouvoir le détromper, enlever la peine que j'entends dans sa voix, mais j'en suis incapable. Non, rien n'est terminé, mais le choix entre lui et ma famille est si compliqué que je ne sais pas quoi faire. La tête baissée, je ne réponds pas.

Lorsque la porte se referme dans un bruit sourd, je dois prendre sur moi pour ne pas le suivre et m'enfuir avec lui. Hélas, c'est impossible. Une épreuve plus difficile que les douze travaux d'Hercule m'attend maintenant. Essuyant les larmes qui roulent sur mes joues du revers de la main, je retourne vers la pièce où mon père s'est relevé et piétine d'impatience.

D'une pression sur l'épaule, il m'oblige à m'agenouiller.

— Je savais que tu reviendrais à la raison, mon enfant. Madeleine est de retour parmi nous. Nous allons lui pardonner ses moments d'égarement et prier pour le salut de son âme. Ma fille, repens-toi auprès du Tout-Puissant et demande-lui d'absoudre tes péchés.

Je ferme les yeux, avant de les rouvrir. Non, je n'ai pas l'intention de regretter mon histoire avec Nahel. Il est ce qui m'est arrivé de plus beau et je l'ai laissé partir. Je l'ai perdu par loyauté pour eux, pas parce que je partageais leurs convictions.

Les larmes me gagnent à nouveau, alors que nous sommes installés en rond, nos mains se touchant, pendant que nous récitons nos prières.

Soudain, je mesure l'étendue du sacrifice qui m'a été demandé. J'ai renoncé à l'amour de ma vie pour eux et il me semble que je n'aurai jamais assez de tout le reste de mon existence pour le regretter.

Nahel

En marchant, solitaire, sans but, dans la nuit glaciale de ce mois de novembre, je suis juste halluciné par la scène surréaliste à laquelle je viens d'assister. Bon sang, quelle bande de maboules !

Puis, je prends conscience de ce qui s'est passé. Je n'ai pas réussi à garder la seule femme que j'aie jamais aimée. Madie était mon soleil et je suis à nouveau plongé dans la noirceur. Ce sentiment d'impuissance m'envahit, le même que celui qui m'avait gagné quand j'ai vu mon frère étendu sur le sol gelé d'un trottoir new-yorkais, victime d'une balle perdue. Décidément, quoi que je fasse, je finis toujours par être lâché par ceux que j'aime, au moment où je m'y attends le moins. La révolte gronde en moi, je crois que je pourrais les tuer, tous autant qu'ils sont, pour avoir osé me séparer de mon ange blond, si belle et si innocente.

Putain, j'aurais dû le savoir. D'ailleurs, je l'ai compris à l'instant même où je les ai vus, patientant dans le salon, alors que nous ne pensions qu'à une chose : baiser.

Mad est forte, elle a de la personnalité et du caractère, mais elle est sous leur influence depuis sa naissance. Elle n'a pas les épaules assez solides pour se rebeller et aller à l'encontre de son éducation, et de ceux auprès de qui elle a grandi. J'ai stupidement cru que les miennes le seraient assez pour deux, mais j'ai fait fausse route. Oui, elle est intègre et loyale, elle l'a toujours été. Combien de fois les a-t-elle défendus envers et contre toute logique ?

La respiration coupée par les émotions qui m'agitent, je lève mon visage vers le ciel. La lune brille, ronde et pleine. Soudain, tout se brouille. Des larmes de désespoir envahissent mes yeux et roulent sur mes joues, sans que je puisse les stopper. Putain, je n'ai pas été aussi malheureux, je ne me suis pas senti aussi misérable depuis des années et, plus précisément, depuis la mort de mon petit frère. Avec le recul, je réalise que ce n'était rien face à la désolation qui s'est emparée de moi depuis que la porte de son appartement s'est refermée.

Presque malgré moi, je me mets à fredonner, tout doucement, les paroles de cette chanson que je lui ai chantée et que mon frangin aimait tant.

*No, I can't forget this evening
Or your face as you were leaving,
But I guess that's just the way the story goes
You always smile
but in your eyes your sorrow shows...*

Je n'aurais jamais pensé que ces paroles feraient autant sens, en cet instant, alors que je me sens au

bord du gouffre, sur le point de basculer. Oui, je n'oublierai jamais son visage ravagé par la peine, pas plus que les moments de bonheur que j'ai connus dans ses bras.

De longues minutes plus tard, le col remonté, les mains dans les poches de mon caban, je m'éloigne dans la nuit. En la perdant, elle, j'ai tout perdu. Je ne suis plus qu'une enveloppe vide, une âme désespérée qui s'enfonce, solitaire, dans les ténèbres.

À suivre...

PLAYLIST

Parce que la musique occupe une part très importante quand j'écris, voici quelques titres que j'ai écoutés en imaginant Madie et Nahel.

- Harry Nilsson - *Without you*
- Murray Head – *Say it ain't so*
- Calvin Harris – *Blame*
- Showtek – *Slow down*
- David Guetta – *Dangerous*
- Lost Frequencies – *Are you with me*
- The Avener– *Fade out lines*
- Kygo – *Firestone*
- Chic – *I'll be there*
- Robin Schulz – *Waves*
- Robin Schulz – *Sugar*
- Felix Jaehn – *Ain't nobody*
- Flum – *You & me*
- Synapson – *All in you*

REMERCIEMENTS

Comme d'habitude, l'exercice est compliqué et je ne veux surtout oublier personne.

Tout d'abord un grand merci à mes trois adolescents (Nicolas, Mathias et Quentin), si je maîtrise le langage d'jeuns, c'est surtout grâce à eux. Une panne d'inspiration ? Je m'installe à table au dîner et je les écoute !

Ensuite, un grand merci à mes deux bêta-lectrices, Kristen et Nathalie. Vos encouragements me sont très précieux, vos conseils aussi.

Une petite pensée, également, pour Julie Huleux, romancière, qui a lu le début de ce roman, présenté au concours Lattès pour la collection &moi et m'a prouvé, en m'adressant un long message, que je ne faisais pas fausse route.

Pour finir, une mention spéciale à toutes les femmes qui souffrent d'endométriose. C'est encore un sujet tabou, même s'il touche bon nombre d'entre nous. Non, ce n'est pas normal de souffrir, malgré ce que nos mères ont pu nous expliquer.

L'AUTEUR

Nathalie CHARLIER est une romancière française spécialisée dans le genre sentimental. Elle vit en Alsace entourée de son mari et de ses quatre enfants.

Son premier roman « Un mensonge pour être aimée » est paru aux Éditions Amorosa en mars 2012. « Prisonniers de leur passé », son deuxième ouvrage est quant à lui paru en juin 2013. « La vengeance de Claire » a suivi en novembre 2013. Et entre-temps, vous avez pu suivre les aventures de Julie et Raphaël dans la série numérique « Apprends-moi ».

En avril 2015, paraît le 1^{er} tome de « Troublante Obsession » qui est aussitôt un succès. L'excellent accueil par les lectrices de cette histoire, écrite en quelques semaines, est aussi extraordinaire qu'inattendu. En juillet, paraît « Histoires de femmes, histoires d'amour », regroupant deux nouvelles plus courtes. Depuis, le tome 2 de « Troublante obsession » est venu s'ajouter à tous les autres ouvrages.

Depuis mai 2015, Nathalie est auteur à temps plein et continue à s'autoéditer très régulièrement pour son plus grand plaisir.

Autres titres du même auteur :

- Prisonniers de leur passé. NCL Éditions, juin 2013.
- La vengeance de Claire. NCL Éditions, octobre 2013.
- Série APPRENDS-MOI, NCL Éditions, août 2013 à juillet 2014.
- Des apparences trompeuses – NCL Éditions, nov. 2014
- Apprends-moi tome 1 - NCL Éditions, septembre 2014
- Apprends-moi tome 2 - NCL Éditions, décembre 2014
- Troublante obsession tome 1 - NCL Éditions, avril 2015
- Histoires de femmes, histoires d'amour - NCL Éditions, juillet 2015
- Troublante obsession tome 2 - NCL Éditions, octobre 2015

TROUBLANTE OBSESSION

TOME 1

Nathalie CHARLIER

Mon nom est Louis-Joachim NEYRAC et je suis ce qu'on appelle communément un enfoiré de première. Je n'ai aucun sens moral, aucun état d'âme, et tout est bon pour que je parvienne à mes fins. Je me sers de mon physique, des femmes et de l'argent, afin d'assouvir ma quête de pouvoir et ma soif de vengeance. Cette mécanique parfaitement huilée fonctionne parfaitement et c'est grâce à ce mode de fonctionnement que j'ai réussi bien au-delà de mes attentes.

Jusqu'au jour où mon chemin croise celui de Lara. Elle est d'une beauté renversante et d'une candeur désarmante. Sa fraîcheur et sa joie de vivre m'attirent comme peut l'être un papillon par la lumière. Pourtant, rien n'est possible entre nous et je mets très vite un terme à cette relation naissante. Seulement, il m'est impossible de couper court et pour la première fois de ma vie, j'éprouve le besoin viscéral de protéger une femme, même de loin...

TROUBLANTE OBSESSION

TOME 2

Nathalie CHARLIER

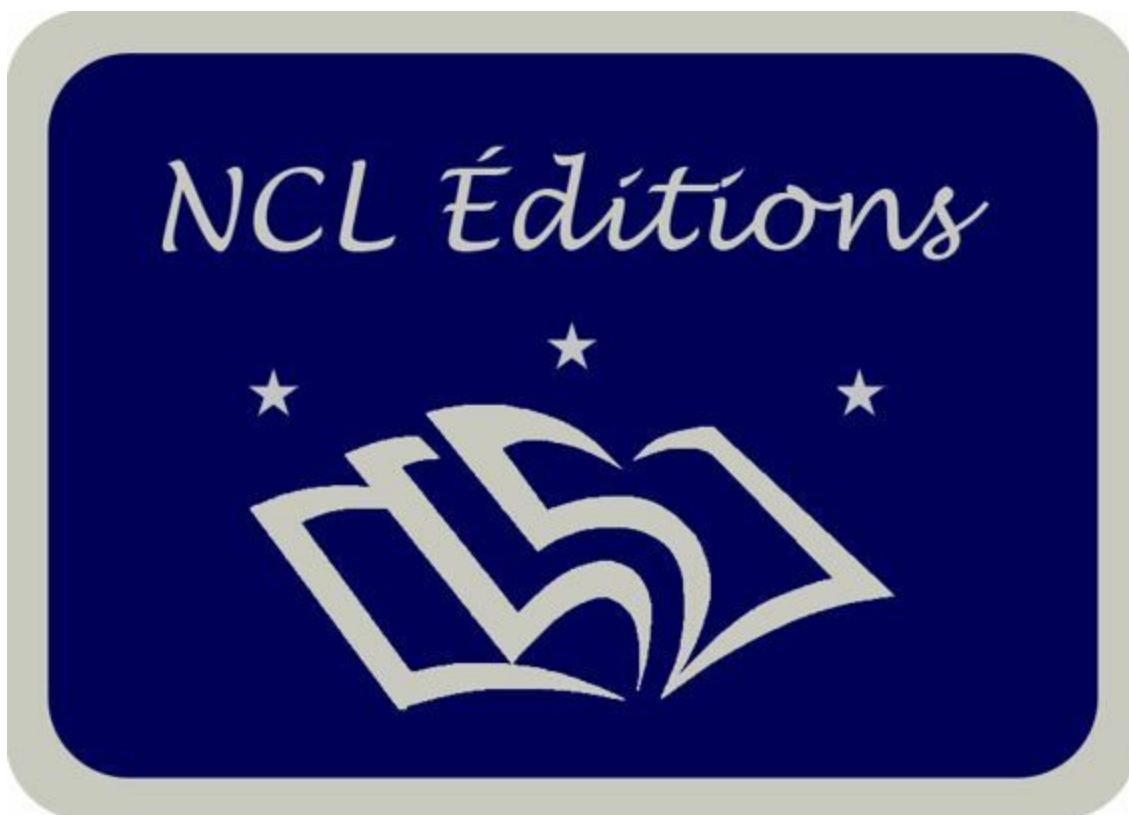
Lara m'a quitté et il me semble que ma vie s'est arrêtée ce jour-là. Alors, quand Barbara me contacte, catastrophée parce que sa petite sœur a disparu, je sais qu'il est survenu quelque chose de grave à ma rouquine. Et j'ai, hélas, raison. Un malheur n'arrivant jamais seul, son père est victime d'un infarctus.

Aussi, je me propose de la récupérer à Londres, lorsqu'elle est enfin retrouvée. Mais la revoir est un véritable choc. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, suite à une violente agression. Et surtout, elle a terriblement besoin de moi. Même si je ne l'avouerai jamais, j'adore qu'elle soit si dépendante, en bon maniaque du contrôle que je suis...

Cette histoire est une fiction, tout droit sortie de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes, lieux ou évènements existants ou ayant existé, serait purement fortuite.

Dépôt légal : janvier 2016

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et réservée à un usage strictement privé. Toute reproduction ou utilisation autre que personnelle est interdite. Cela constitue une contrefaçon et est susceptible d'entraîner des poursuites civiles ou pénales (article L335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle).



Nathalie CHARLIER/NCL Éditions - 5, Rue des Dahlias 67310 WASSELONNE

Photographie de couverture :
Moguchev — *Depositphotos*
Viorel Sima — *123 Photos*
Ammentorp - *Depositphotos*

Création de couverture :
Nathalie CHARLIER-LOWE

Imprimé en France par :
CREATE SPACE

ECSTASY



TOME 1 : WITHOUT YOU

RIEN DANS MON ÉDUCATION, TRÈS AXÉE SUR LA FOI, ET DANS MES ORIGINES, UN PETIT VILLAGE DES VOSGES, NE M'A PRÉPARÉE AU CATACLYSME QUE REPRÉSENTE MA RENCONTRE AVEC NAHEL ELKHOURI.

VENUE À STRASBOURG POUR Y SUIVRE UN CURSUS EN LETTRES MODERNES, JE N'AVAIS PAS IMAGINÉ VIVRE UN AMOUR AUSSI INTENSE ET FUSIONNEL AVEC UN HOMME.

MAIS NAHEL N'EST PAS COMME LES AUTRES. SOMBRE, LUNATIQUE, IMPULSIF ET SOUVENT VIOLENT, IL EST TOUT CE QUE JE DEVRAIS FUIR. DINGUE DE MUSIQUE, IL EST EN PASSE DE DEVENIR UN DJ HORS PAIR. C'EST ÉGALEMENT UN AIMANT À FEMMES QUI SE SERT ET JETTE ENSUITE. SURNOMMÉ «LE CHAUD LAPIN», IL TRAÎNE DERRIÈRE LUI UNE RÉPUTATION ÉPOUVANTABLE.

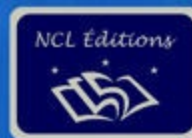
BREF, TOUT LE CONTRAIRE DE LA JEUNE FILLE SAGE ET RÉSERVÉE QUE JE SUIS. ET POURTANT...



Nathalie CHARLIER est une romancière française, spécialisée dans le genre sentimental et érotique. Elle vit en Alsace, entourée de son mari et de ses quatre enfants.

Version numérique

ISBN 979-10-92634-26-6



- [ECSTASY](#)
- [WITHOUT YOU](#)

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)
- [23](#)
- [24](#)
- [25](#)
- [26](#)
- [27](#)
- [28](#)
- [29](#)
- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [38](#)

- [PLAYLIST](#)
- [REMERCIEMENTS](#)

• [L'AUTEUR](#)

• [Autres titres du même auteur :](#)

- [TROUBLANTE OBSESSION](#)
- [TROUBLANTE OBSESSION](#)
- [Dépôt légal : janvier 2016](#)